MAR 21 1928

Année. N° 4. 15 Février 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
te de Fels	*A la Veille des Élections. Attitude des Modérés.*	721
l Morand.	*Charleston (U. S. A.)*	742
er L. Rice	*La Machine à calculer.* — I	756
tte	*La Naissance du Jour.* — III	775
ovic de Contenson.	*La Martinique pendant les Cent Jours*	795
lora Duncan . . .	*Un Voyage en Grèce*	818
rt Flament. . . .	*La Vie d'Édouard Manet* (fin)	837
David-Neel	*Le Thibet mystique*	855
nond Jaloux. . . .	*M. Abel Hermant à l'Académie française.*	899
ry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	911
rcel Thiébaut . . .	Lettres étrangères : *Vicente Blasco-Ibañez* . . .	919
n Alazard.	Les Arts : *Peintres de l'École romantique* . . .	938

Chronique bibliographique : J. Poirier; J.-M. Bourget.
Correspondance : Lettre de Mme Julie Rouart-Manet.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Une série de Lettres inédites

de Madame de Staël

à Benjamin Constan

Le Tzar noir

par PAUL MORAND

Ta Main gauche

par PIERRE FRÉDÉRIX

Les Idées de la Révolution

sous Louis XIV

par LOUIS BATIFFOL

La Littérature italienne d'aujourd'h

par G. PREZZOLINI

La

Renaissance nègre aux États-Unis

par FRANCK SCHOELL

A LA VEILLE DES ÉLECTIONS[1]

ATTITUDE DES MODÉRÉS

A la veille des élections nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur la lente dégradation de notre constitution politique et administrative, la destruction progressive de notre constitution sociale au profit d'un organisme nouveau.

Cet organisme, c'est le soviétisme marxiste. En attendant la révolution violente que préconisent ses adeptes, il se montra des plus habiles à s'insinuer dans notre état social et à saper les fondements de notre constitution politique et administrative. Aujourd'hui il emprunte la marque de la C. G. T. pour conclure avec l'École Dirigeante de la République une alliance prodigieuse. Dès à présent, grâce à ce pacte, nous assistons à la naissance d'un État économique, issu du matérialisme économique de Karl Marx et qui, logiquement, si rien ne vient contrarier sa naissance, doit faire succéder à la république parlementaire un régime dictatorial.

Nous tenons à reproduire le texte, si net de contours et si riche de sens sur lequel se fonde notre jugement :

« Le conseil économique national doit être *intégré dans le mécanisme constitutionnel du pays.* Ainsi sera assurée — pour être complétée par la constitution des conseils régionaux — la *coopération des organisations professionnelles* aux *fonctions* de l'État. »

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier.

Il serait difficile de se montrer plus catégorique. Le Conseil national économique ne dissimule pas le caractère constitutionnel qu'il ambitionne de revêtir. Non plus que sa volonté de participer aux fonctions de l'État. C'est donc en parfaite connaissance de cause que le gouvernement actuel a accepté d'acquitter la promesse souscrite par l'article 133 de la loi de finances du 3 août 1926 et d'accorder la suprême consécration légale à des prétentions dont l'exorbitance se montre tout à nu.

Après cela, la C. G. T., à la requête de laquelle le Conseil national économique est appelé à l'existence, pourra bien, car elle sait toutes les finesses de la tactique politicienne et parlementaire, protester « qu'elle n'a jamais réclamé une représentation corporative doublant et concurrençant la représentation politique ». Elle se dément elle-même, trois lignes plus bas, quand elle insiste sur la « nécessité de rénover le fonctionnement de l'État en faisant appel aux forces organisées de l'économie ».

Intégration dans le mécanisme constitutionnel. Coopération au fonctionnement de l'État. De telles expressions disent à merveille ce qu'elles veulent dire. Et il importe peu que la pilule soit plus ou moins dorée.

Nous avons deux constitutions. Celle de l'an VIII qui a organisé la centralisation administrative. Celle de 1875 qui a organisé la république parlementaire.

De la première la C. G. T. s'empare grâce aux syndicats de fonctionnaires qui lui sont rattachés. Elle s'annexe virtuellement la seconde avec le Conseil national économique.

***

Cette affirmation rencontrera-t-elle des sceptiques? La raison de ce scepticisme se laisserait aisément pénétrer. Il paraît invraisemblable, impertinent même, que notre école dirigeante, si attachée par ses fibres les plus intimes au parlementarisme, n'ait point aperçu le péril de soviétisme ou que, l'ayant aperçu, elle se résigne, sans combattre, à une telle éventualité. Notre école dirigeante réagit faiblement contre le syndicalisme cégétiste et soviétique, seule réalisation pra-

tique du socialisme marxiste, donc elle sait n'en avoir rien à craindre, donc elle a confiance de l'absorber et de le maîtriser. C'est le raisonnement que beaucoup de gens se tiennent et qui suffit à les rassurer.

A ce propos, qu'un souvenir personnel, propre à éclairer la psychologie de notre École dirigeante, nous soit permis.

C'était dans le plus fort de la lutte conduite par Jules Ferry contre les congrégations religieuses et pour la complète sécularisation de l'enseignement public. Ces événements faisaient les frais de la conversation au cours d'un dîner intime qui réunissait autour de Renan, dans un salon célèbre, un petit nombre de convives dont l'auteur de ces lignes.

On sait à quel point l'illustre écrivain qui, suivant l'expression d'un critique, a pesé si lourdement sur son siècle, excellait à retenir l'attention. Trop perspicace pour ne point discerner que le *Kulturkampf* français ne s'en tiendrait pas à ce premier stade et que, fatalement, Ferry serait amené à se dépasser lui-même et à permettre qu'on le dépassât dans la voie où il venait de s'engager, Renan exprimait en phrases harmonieuses son admiration pour cette société nouvelle s'organisant dans la pleine indépendance des idées religieuses et spiritualistes. Il en parlait comme d'une expérience élégante, intéressante, passionnante même, dont il lui plaisait fort d'être le témoin au soir de sa carrière.

Nous risquâmes cette objection que l'expérience n'était peut-être pas sans danger pour l'avenir de la France.

— Ah! monsieur! — s'écria le Maître tournant de notre côté son visage paterne et indulgent — la France en crèvera!

Tout Renan, et peut-être toute notre école dirigeante, sont dans cette boutade.

Rien n'est tout à fait vrai, rien n'est tout à fait faux. Nous sommes en plein hégélianisme. La vérité se fait et surtout se défait tous les jours. La vie morale d'une nation n'est qu'un glissement sans fin où le flot pousse le flot. Son grand sens historique avertissait Renan qu'une Nation survit difficilement aux dieux qui se penchaient sur son berceau. Mais comme dilettante, il n'eût pas remué le petit doigt pour les sauver de la destruction dont il était heureux de se donner le curieux spectacle.

Après tout, que savons-nous de positif et de certain? Qui nous prouve que les démolisseurs ne seront pas finalement justifiés? Sommes-nous certains que l'imprévisible ne sera pas à la traverse de nos prévisions apparemment le mieux fondées?

Si nous relatons cette anecdote, c'est qu'elle a chance de se rapporter exactement à l'état d'âme de notre école dirigeante, infectée elle aussi de hégélianisme, en présence du socialisme montant. Tout démontre à nos dirigeants qu'une catastrophe nous attend au point mort où s'effectuera le passage de l'ordre capitaliste à l'ordre soviétique, où la Nation sera plus qu'à demi absorbée dans l'État syndicalisé. Elle ne fait aucune difficulté de reconnaître, quand on la serre de près, que la France et la République ... en crèveront, pour reprendre la verte expression du Maître. Quant à y faire obstacle, c'est une autre histoire. Est-il en effet spectacle comparable, pour la variété et la magnificence, à celui de l'agonie d'un régime? Ne peut-on s'y ménager un fauteuil confortable? Et qui sait, après tout, si les choses tourneront aussi mal que l'on se sent obligé de le prévoir? La Grèce conquit son brutal vainqueur. Est-il défendu d'espérer que le parlementarisme en dernière analyse parviendra à apprivoiser son rude antagoniste?

Contre le marxisme en marche sous son incarnation cégétiste notre école dirigeante ne réagira donc pas. Et il semble que de cette abstention vienne d'apparaître la raison subtile et profonde.

Mais il y a une opposition en France. En face de nos radicaux socialistes se trouvent des gens qu'on a pris l'habitude de désigner sous l'appellation générique de « modérés ». Quelle est la position adoptée par ces derniers par rapport au syndicalisme cégétiste? On a démontré, et, croyons-nous, avec un luxe de preuves assez impressionnant, la parfaite unité d'idées et de sentiments que recouvre chez nous le voile des apparences. Quand la mer rugit démontée et secouée par la tempête, l'agitation spumeuse n'est qu'à la surface. A quelques mètres au-dessous c'est le calme absolu. Ainsi en est-il de notre vie politique. Nous n'avons pas d'École dirigeante de rechange. Entre le Bloc National et le Cartel des Gauches il n'est diver-

gence que de méthode et de degré. On ne relève pas entre eux la moindre différence essentielle de doctrine. Les pires réalisations du programme radical ne sont pour les modérés qu'une question d'opportunité. Malheureusement, ce qui manque à ces néo-opportunistes, c'est un Gambetta! Le parti radical et radical-socialiste ayant fait sien le programme minimum de la C. G. T., il devenait aisé de s'acquérir à bon marché une réputation de prophète en annonçant que le parti modéré ne tarderait pas à en faire autant.

C'est chose acquise depuis le dimanche 8 janvier.

Parlant à Grenoble au cours d'une importante manifestation du parti modéré, M. Paul Reynaud, ancien député, qui joint à la qualité de vice-président de *l'Alliance républicaine démocratique* celle de membre du Conseil directeur de la *Ligue Républicaine nationale*, s'est exprimé en ces termes dénués d'équivoque :

« Le clou du congrès socialiste fut le divorce entre le parti socialiste et la C. G. T. En essayant de le masquer, M. Léon Blum, l'a souligné. La série de prédictions qui s'appelle la doctrine marxiste « Misère croissante de l'ouvrier en face de la richesse croissante du patron » a reçu des faits un démenti sans nom. Allez le demander à l'ouvrier de Ford! Les socialistes le savent mais ils ne veulent pas abandonner ces prémices de peur d'être obligés d'en abandonner la conclusion : « Lutte de classe et révolution. »

» Or, dans un manifeste qui pourrait s'intituler : « Retour d'Amérique », la C. G. T. vient d'abjurer implicitement la lutte de classe en se prononçant avec éclat pour la « rationalisation », qui doit donner à tous, patrons et ouvriers, le maximum de profit pour le minimum d'effort.

» Nous devons profiter de cette conversion pour rappeler à la bourgeoisie que vivre c'est évoluer; et les sociétés n'échappent pas plus à cette règle que les êtres vivants. »

Les motifs, dont l'orateur de Grenoble a argué pour faire honneur à la C. G. T. désormais convertie à l'américanisme, de ses tendances conservatrices, paraîtront assez futiles. Comment parler de divorce entre la C. G. T. et la S. F. I. O.? Dans la dispute socialo-cégétiste nous sommes portés à ne voir que l'effet d'une jalousie de métier. Les deux groupements

se recrutent à bien peu de chose près dans la même clientèle, et il est assez naturel que l'état-major politique et parlementaire ait peu de sympathies pour l'état-major cégétiste concurrent. Le conflit remonte à l'année 1904, l'année du congrès syndicaliste d'Amiens. On ne peut donc pas le donner comme une chose précisément nouvelle. En tout état de cause, pas un seul suffrage du groupe parlementaire socialiste ne fera défaut à un seul article du programme cégétiste quand les Chambres seront saisies de celui-ci. Quant à l'adhésion de la C. G. T. à la *rationalisation*, le bobard à la mode, on serait plus tenté d'y voir moins la preuve d'une résipiscence cégétiste que l'indice assez troublant de la collusion de la C. G. T. avec une catégorie de néo-industriels presque tous fournisseurs de l'État et qui, à l'instar des *Nepmen* russes, espèrent se tailler une place avantageuse dans le nouvel ordre des choses.

La bonne foi des modérés n'est pas en cause, mais ne sont-ils pas victimes en l'espèce d'une confusion d'idées et de mots? Il y a le syndicalisme tel qu'il est et le syndicalisme tel qu'il devrait être. Ce dernier mérite toutes nos sympathies et tous nos encouragements. Il s'oppose à l'étatisme comme à un contraire. Il vise à l'institution de la corporation moderne. Les garanties du travail, la sécurité des travailleurs, l'ordre dans la production, c'est-à-dire l'incorporation des travailleurs à la société, il les demande non à des textes législatifs qui entravent l'industrie et l'agriculture, mais à ses propres capacités, à son action autonome. Il cherche non à élaborer des lois nouvelles, mais des mœurs et des institutions.

On ne sait rien de plus admirable que ce syndicalisme-là. Pourquoi faut-il seulement qu'à l'instar de la jument de Roland, il ait toutes les vertus sauf celle d'exister? Il est resté à l'état de mythe, pour parler comme Georges Sorel. Tous plus ou moins nous l'avons désiré, rêvé comme la résurrection, sous une forme moderne, de l'ancienne corporation défunte. Le pouvoir politique a-t-il jamais rien fait pour que l'idéal se réalisât? Ainsi que nous le verrons plus loin, la loi sur les assurances sociales a été discutée sans que personne songeât à en déférer le fonctionnement à la responsabilité des syndicats.

Dès lors la méprise n'a pas d'excuses.

Nous renvoyons les modérés à la célèbre brochure du même Georges Sorel : *l'Avenir socialiste des syndicats*. Sorel a fort bien discerné que le cégétisme représente la lutte définitive pour la conquête du pouvoir d'après la conception matérialiste de l'histoire que nous devons à Karl Marx. « Ce n'est pas une lutte pour prendre les positions occupées par la bourgeoisie et s'affubler de leurs dépouilles, *c'est une lutte pour vider l'organisme politique bourgeois de toute vie et faire passer tout ce qu'il contenait d'utile dans un organisme politique prolétarien, créé au fur et à mesure du développement du prolétariat.* »

Cette phrase devrait figurer en tête du projet de loi instituant, à titre définitif, le conseil national économique, car seule, elle en fournit la raison d'être et en explique le programme.

Sans doute à ce programme une habile tactique a-t-elle mêlé quelques idées justes. Personne, que nous sachions, n'a jamais commis l'absurdité de prétendre que le socialisme, tant sous sa forme politique que syndicaliste, n'eût jamais rencontré une vérité de détail. Mais cela doit-il nous cacher ou nous faire amnistier les fins perverses du système?

***

Le collectivisme marxiste, dans sa phase préparatoire l'étatisme, et dans sa phase actuelle, le syndicalisme cégétiste, n'étant pas apparu aux modérés de France comme un péril si urgent, si immédiat qu'il requît la plus stricte concentration défensive de toutes ses forces et la fusion la plus intime de tous ses groupes, il serait superflu de se demander si l'unification du parti modéré, telle que nous l'avions instamment préconisée, s'effectuera. Il semble que les groupes se soient rapprochés d'assez près pour faire régner entre eux une certaine discipline électorale que nous voulons croire suffisante, mais ils ne se sont pas intégrés les uns dans les autres, ainsi qu'il eût été nécessaire pour assurer le succès définitif du Cartel de l'Ordre.

Dans quelle mesure ont-ils accordé leurs doctrines et leur programme et se sont-ils conformés au programme-type que

nous avions cru devoir leur proposer comme essentiellement constitutif de leur alliance, comme le seul actuel et efficace en ce qu'il contredisait, avec le maximum de popularité, le programme collectiviste opposant article à article, réalisation à réalisation?

Un examen succinct de tous les documents produits et déclarations formulées depuis quatre mois, tant par les groupements politiques que par les personnages consulaires qualifiés, nous le dira.

Le « papier » de la *Fédération Républicaine de France*, doyenne d'âge incontestable des associations modérées, retiendra, le premier, notre attention.

En voici les passages essentiels :

I. — La Fédération républicaine reste fidèle aux principes qu'elle a toujours défendus : nécessité impérieuse du maintien de la confiance, conditionné par le respect de tous les engagements de l'État, élaboration d'un statut fiscal qui favorise la reconstitution de l'épargne et l'avenir de la famille; la réalisation de réformes administratives suffisamment étudiées telles que les a définies le rapport Louis Marin et qui permettront le maintien de l'équilibre budgétaire sans surcharge pour le contribuable; l'abandon de toutes préoccupations d'ordre politique dans l'élaboration des taxes qui doivent assurer cet équilibre; l'exécution, sans défaillance, du plan Dawes; la réorganisation du domaine de l'État selon les principes modernes de l'entreprise et la cession à l'initiative privée de tout monopole qui, par cette mesure, deviendrait plus productive pour le budget.

II. — Elle estime que les 15 milliards d'impôts dont le vote a été rendu nécessaire par les erreurs du Cartel, doivent être soumis à une refonte sérieuse qui permettra de modifier ceux qui, par l'exagération même de leur taux ou les défectuosités de leur assiette, sont devenus un obstacle au développement économique du pays ou à l'essor de la famille, assise fondamentale de l'État. Aussi, exige-t-elle, d'une part, la réduction des taxes qui frappent les mutations immobilières et les ventes de fonds de commerce, des taxes sur le revenu des valeurs mobilières, une étude approfondie de l'impôt sur le chiffre d'affaires pour un aménagement plus équitable, l'abaissement des sacrifices réclamés aux agriculteurs à la fois par l'impôt foncier et par l'impôt sur les bénéfices agricoles; d'autre part, elle demande que les enfants puissent recueillir, dans leur presque intégralité, le produit du labeur et de l'épargne de leurs parents.

III. — Affirmant que l'amortissement et les conversions volontaires sont les seuls moyens honnêtes de réduire les charges de la dette publique dont le respect intégral intéresse le crédit de l'État et la nation tout entière, elle oppose, à la politique de l'État escroc, la

politique de l'État honnête homme et proclame la nécessité d'une politique d'amortissement progressivement poursuivie en accord avec la situation économique du pays et facilitée, non pas par des surcharges budgétaires, mais par l'intensification de notre production.

IV. — Elle affirme que l'ensemble de ces réformes ne peut être réalisé que si la paix sociale est donnée au pays par la répudiation effective, de la part des partis de gouvernement, de toute alliance avec ceux dont l'action avouée ou occulte tend à une révolution rétrograde, à la lutte des classes, au sabotage de cette union de tous les citoyens dans un effort commun indispensable au salut et à l'indépendance du Pays.

C'est pourquoi la Fédération républicaine de France assigne comme premier but à ses représentants dans la prochaine législature la poursuite de l'œuvre financière entreprise.

Lorsque l'effort consenti dans le pays aura produit son effet, lorsque nos finances auront retrouvé leur équilibre et que notre monnaie aura été assainie, l'heure sonnera de passer à la réalisation d'un programme d'avenir.

Il faudra d'abord reviser notre système fiscal par la simplification et l'allégement de nos impôts et par une plus juste compréhension de la répartition des charges.

Si l'extension progressive du rôle de l'État a constamment alourdi ses finances et mené à l'aggravation de la fiscalité, il n'en est pas moins vrai que toute formule fiscale manque son but si elle dépasse les possibilités économiques; tout impôt qui, par son poids excessif, accuse une moins-value et vient tarir la source d'activité qu'il frappe, doit donc être remplacé : c'est ainsi que nous tiendrons à obtenir, dans le plus bref délai, la diminution des taxes sur les mutations immobilières et sur les valeurs mobilières.

La réforme de la fiscalité dans ce sens d'allégement des charges ne sera possible que par l'adoption d'un vaste programme d'économies.

En limitant son action à son domaine propre; en restituant à l'industrie privée des monopoles improductifs, souvent même déficitaires; en aménageant suivant les principes modernes les rouages vieillis de certaines administrations, en donnant aux fonctionnaires plus d'initiative, l'État ne rendra pas seulement à ses serviteurs un prestige et un souci de conscience professionnelle qu'il a eu la faiblesse de laisser atteindre; il y trouvera le moyen de renforcer une autorité dangereusement compromise.

Cette autorité l'aidera à poursuivre la lutte contre les forces de désagrégation civique qui menacent plus ou moins directement le pays. A la révolution sociale, les républicains nationaux opposent la paix intérieure et l'organisation sociale.

Pour parfaire la *paix intérieure*, fermement appuyée sur les principes de la République, affirmés par la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen et sur les thèses générales posées par les lois concernant les associations, elle réclame l'égalité de toutes les associa-

tions, de tous les citoyens dans le droit commun et dans la liberté par la réforme des lois de 1901 et de 1904.

Pour l'*organisation sociale*, les républicains nationaux n'ont qu'à suivre leur tradition et la Fédération républicaine a la fierté de rappeler que l'admirable œuvre sociale qui fait l'honneur de la IIIe République porte tout entière la marque des républicains nationaux : Waldeck-Rousseau, Méline, Boucher, Ribot, Siegfried. Hier encore, le Parlement vient de voter, sous la direction de deux élus d'Union républicaine, M. Grinda à la Chambre et le docteur Chauveau au Sénat, la loi sur les assurances sociales : une des premières tâches de demain sera de réunir les ressources suffisantes pour la mise en application de cette loi que nous avons, dès le lendemain des hostilités, soutenue et fait aboutir.

La législation du travail est encore incomplète et fragmentaire : il importe de hâter la codification de toutes les lois qui la composent en les adaptant aux conditions économiques et sociales de l'après-guerre, afin de garantir à toutes les catégories laborieuses — et notamment à celle des employés, trop longtemps délaissée quoiqu'elle forme une des armatures essentielles de l'édifice moderne — plus de prospérité et de bien-être, de sécurité et de justice.

Combien était-il souhaitable qu'il se trouvât à la droite de tous les autres un parti aussi intransigeant et aussi difficultueux que l'est, au pôle opposé, le parti collectiviste! La face du monde politique et parlementaire en aurait été complètement changée, au grand bénéfice de l'équilibre et de la clarté, surtout si ce groupe, imitant jusqu'au bout son pendant symétrique, avait mis à sa participation au pouvoir, ou même à son concours pur et simple, les conditions les plus sévères. Or non seulement ce parti ne s'est pas constitué, mais, chez le groupement qui en occupe la place, on rencontre un amoindrissement voulu et délibéré des revendications à la fois conservatrices et progressistes dont sa position le rend théoriquement dépositaire. Après ce qu'on vient de lire, on ne peut voir dans la *Fédération* présidée par M. Marin qu'un parti préoccupé avant tout d'atténuer et d'édulcorer sa doctrine en telle façon qu'elle le maintienne en possession permanente de participer aux combinaisons ministérielles.

Sur l'article des Dégrèvements par l'économie budgétaire, la déclaration, bien que manquant de nerf et de relief, est satisfaisante. Il eût été, du reste, difficile à la *Fédération* de laisser tomber en oubli le remarquable programme d'économies

élaboré par son président M. Louis Marin suivant une méthode empruntée à la fameuse commission britannique, la commission Geddes. Très logiquement le rédacteur de la déclaration fait observer que la réduction des charges publiques est subordonnée à une *plus exacte compréhension* du rôle de l'État. Mais que cet euphémisme trahit donc d'embarras et d'hésitations! Pourquoi ne pas prendre le taureau par les cornes et ne pas crier de toutes ses forces à la Nation française qu'elle doit renoncer pour toujours à l'espoir de saines finances si l'étatisme n'est pas contraint de reculer au prix d'une lutte directe, énergique et continue contre le socialisme marxiste et ses applications?

Sur la question fiscale, l'attitude de la *Fédération* est d'une faiblesse navrante. Reviser notre système fiscal par la simplification et l'allégement de nos impôts et par une *plus juste compréhension* de la répartition des charges... par une *plus saine compréhension* des droits et des besoins de la famille française. Est-ce avec des formules aussi vagues et aussi molles qu'on entraînera le corps électoral? On se tient ainsi trop prudemment à l'écart du grand débat ouvert entre la réalité et la personnalité de l'impôt. La question n'est pas posée comme elle devrait l'être, car il ne s'agit pas moins à l'heure actuelle pour la démocratie française que de décider si, grâce à l'emploi des impôts personnels et inquisitoriaux et des droits successoraux confiscatoires empruntés au décalogue communiste, elle franchira le point mort et passera définitivement de l'ordre capitaliste à l'ordre collectiviste. Nous en dirons autant à propos des « monopoles improductifs, souvent même déficitaires » que la *Fédération* est d'avis de restituer à l'initiative privée. Une volonté ferme d'aboutir possède un tout autre accent. Il ne suffit pas d'exprimer un souhait, un désir. Il faut poser un principe et indiquer avec force et précision les moyens de le traduire en fait. Or, il n'est pas deux façons d'envisager la question des monopoles et des autres richesses improductives de l'État. Il faut les inventorier afin de les utiliser au profit du plus grand nombre.

Sur la question des fonctionnaires, la *Fédération* a gardé de Conrart le silence prudent. Ainsi donc elle fait profession

d'ignorer l'événement capital de notre époque, c'est-à-dire la sécession de la bureaucratie centralisée, la vraie armature du pays, en train de devenir l'armature du syndicalisme cégétiste. Tout au plus fait-elle timidement allusion, au coin d'une phrase soigneusement arrangée, à l'autorité dangereusement compromise de l'État. Comment y remédiera-t-on? C'est, répond la *Fédération*, en donnant aux fonctionnaires plus d'initiative afin de leur rendre prestige et conscience professionnelle. Il est permis d'estimer qu'en fait d'initiative, les fonctionnaires n'en pourraient guère prendre de plus violente que celle d'une émancipation qui tourne au séparatisme!

En revanche, la nécessité d'une mesure d'apaisement religieux, c'est-à-dire droit commun en matière d'association et réforme des lois de 1901 et de 1902, est affirmée avec une netteté et une vigueur qu'on eût aimé retrouver dans les autres passages. Mais en cet endroit et vu le parti pris de passer à côté de l'école unique et du lycée gratuit, moyens subreptices de parvenir au monopole de l'État en matière d'enseignement, se trahit plutôt le besoin de rallier les voix catholiques que le ferme propos d'emporter le morceau.

La loi dite des assurances sociales, rédigée en trompe-l'œil électoral, et qui, de l'avis de tous les financiers et actuaires désintéressés, reste absolument impraticable dans sa teneur actuelle, était pour la *Fédération républicaine* une excellente occasion de rompre avec un mensonge conventionnel établi uniquement au profit de ses adversaires, comme de prendre à partie un syndicalisme qui se contente de formuler des exigences plus ou moins utopiques sans offrir son concours à la réussite d'une entreprise formidable. La *Fédération* se contente d'affirmer qu'une des premières tâches de demain sera de réunir des ressources suffisantes à la mise en application de la loi. Quelles ressources? Cinq ou dix milliards annuels? Comment concilie-t-on cette promesse avec l'affirmation sans cesse répétée que la nation est au bout de ses forces contributives?

Constatons enfin que la *Fédération* a cru devoir, en matière militaire et extérieure, remplacer par des lieux communs, un programme original et attractif, capable de déterminer, chez les électeurs un état d'esprit nouveau.

De ce manifeste ainsi examiné, il résulte qu'à l'aile droite du parti modéré on n'a pas envisagé le moindre plan de campagne pour combattre le danger social que crée l'alliance désormais intime de la C. G. T. avec l'école dirigeante. On s'y plaît peut-être même à l'idée, singulièrement optimiste, d'y entrer comme *tertius gaudens*.

***

Serions-nous plus heureux avec l'*Alliance républicaine démocratique?*

Son « papier », dont nous tenons également à citer un extrait, a plus d'allure et de mordant en la forme, mais donne prise quant au fond aux mêmes reproches, en plus accentué :

Quelle attitude prendre? Comment sauver le franc? Comment sauver la paix?

a) Pour sauver le franc, une seule méthode : persévérer.

C'est-à-dire : maintenir l'équilibre budgétaire; continuer les consolidations; poursuivre, en l'étendant à la rente, l'action de la caisse d'amortissement; on arrivera par cette voie à l'allégement de l'impôt.

Parallèlement développer un intense effort de production sans lequel l'appareil fiscal serait écrasant et vain. Sur le plan agricole : en protégeant et en facilitant de toutes les manières le travail rural (électrification, engrais, main-d'œuvre, régime douanier, coopératives, crédit, enseignement, lutte contre la désertion des campagnes). Sur le plan industriel : en poussant à la rationalisation des entreprises; en mettant en chantier une série de grands travaux publics; en exploitant le domaine colonial; en débarrassant l'État des monopoles, dont il est incapable d'accroître le rendement. Sur le plan commercial : en délivrant les commerçants des tracasseries et des formalités administratives; en organisant le marché intérieur et en favorisant la recherche des débouchés (assurance, crédit, tarifs de chemins de fer, conventions douanières). Sur le plan social : en intéressant intellectuellement et matériellement le travailleur à l'objet de son travail, en organisant la consultation régulière des professions, en faisant sortir de sa longue gestation le projet des assurances sociales dû à l'initiative des membres de l'Alliance démocratique, en installant ses rouages, en les mettant en marche, en y adaptant les esprits, en y adaptant les prix de revient. Sur le plan religieux : en gardant aux principes de la laïcité, selon la tradition constante de l'Alliance démocratique, son vrai caractère de respect des croyances, d'apaisement et de tolérance.

Il faut en même temps reprendre l'œuvre ébauchée par les décrets

d'économie et trop tôt abandonnée, œuvre préconisée par le comité des experts comme un complément de son plan financier, demandée par nos camarades anciens combattants, pour empêcher la France de s'enliser dans la routine et donner l'impression qu'un souffle régénérateur l'anime.

Il faut donc :

Simplifier l'administration du pays. Reviser les règles de la comptabilité publique. Transférer aux préfets les pouvoirs de décision dans le plus grand nombre de cas possible. Accélérer la procédure parlementaire. Allonger la durée du mandat législatif. Faire un usage effectif du droit de dissolution. Maintenir le parlement dans sa fonction de contrôle. Instaurer le suffrage des femmes et le vote obligatoire. Concevoir et appliquer un système associant l'État, les municipalités et l'initiative privée, dans une vaste entreprise d'amélioration du logement, de suppression des taudis et d'assainissement des centres urbains, des banlieues, des lotissements. Multiplier les encouragements à la natalité et généraliser l'usage des allocations familiales qui se sont révélées si efficaces. Enfin, restaurer à la fois le prestige des corps de l'État et l'autorité de l'État lui-même, aujourd'hui menacée par certains de ses propres serviteurs. Protéger les fonctionnaires contre le favoritisme, achever l'adaptation de leurs traitements; définir en un statut spécial leurs droits et leurs devoirs; réagir contre l'anarchie croissante et la corruption des mœurs.

b) Pour sauver la paix, la France doit compter sur la Société des Nations et sur elle-même.

A Genève elle poursuivra la politique qu'elle y mène depuis l'origine et qui vise à organiser l'arbitrage et la sécurité, à conclure des traités de protection et de garantie mutuelle, dont l'accord de Locarno est un exemple, et des ententes économiques.

En même temps, elle s'occupera activement de réorganiser ses forces de terre et de mer.

L'application des nouvelles lois votées est subordonnée à des conditions préalables. Ces conditions, il faut qu'elles soient remplies.

Le recrutement des militaires de carrière indispensables à l'encadrement de l'armée réduite sera aisé et abondant, non seulement dans la mesure des avantages matériels que ceux-ci recevront, mais aussi en proportion de la situation morale qui leur sera faite.

On cherchera vainement dans cette déclaration, en dépit de quelque vivacité de forme, le mot d'ordre qui entraîne, le programme qui rallie et l'idée qui enflamme. Il est clair que l'Alliance républicaine démocratique n'a rien d'original à proposer. L'innovation n'est pas son fait. En elle et par elle se réalise pleinement le type du conservateur modéré, du *beatus possidens*. L'Alliance démocratique est dans la Répu-

blique sans avoir comme ses voisins de la *Fédération républicaine* l'inconvénient de confiner à la marge. Personne, si ce n'est, d'aventure, quelque polémiste outrancier et isolé, ne songe à la frapper d'exclusion. Elle est trop modérée pour compter chez les radicaux et trop radicale pour figurer chez les modérés. Elle ne va pas à gauche, elle y glisse insensiblement, sans se refuser le luxe d'une fronde inoffensive. C'est de la part de l'*Alliance républicaine démocratique* un vrai tour de force que d'avoir effleuré tant de questions sans rencontrer celle que pose la nouvelle et extraordinaire fortune du syndicalisme cégétiste.

Car enfin, sans réclamer la revision de la constitution, dans le sens d'un renforcement de l'autorité exécutive ou du pouvoir central, *l'Alliance* préconise un certain nombre de mesures qui, d'ensemble, doivent concourir à l'amélioration de nos lois constitutionnelles et administratives. N'est-il pas admirable qu'on parle sérieusement de simplifier l'administration du pays quand celle-ci tend et réussit à ne plus relever que d'elle-même, et de plus en plus n'en usera qu'à sa guise; de perfectionner le régime parlementaire quand celui-ci est en train de perdre, par la création du Conseil national économique, avec l'allégeance des agents d'exécution, le moyen de faire prévaloir la volonté nationale dont il est censément le ministre? On dirait, en vérité, que la désuétude de notre vieille constitution administrative, l'usurpation des syndicats de fonctionnaires, l'intrusion de l'État économique anonyme, sont la chose la plus naturelle et la plus indifférente du monde. Est-ce là du réalisme? Il faut pourtant, quelque déplaisir qu'on éprouve à regarder en face le soviétisme en action, ou quelque désir qu'on ait de lui prêter les plus rassurants desseins, aviser à ce que cela va devenir dans la pratique avant qu'il soit longtemps. Nous entendons à merveille que « vivre c'est évoluer » et, comme l'a dit M. Paul Reynaud à Grenoble, qu'il est « des notions qu'il faut accepter, sous peine de subir l'humiliation d'être en retard sur l'époque des transformations radicales dans laquelle nous avons le périlleux honneur d'être nés ». Mais encore y a-t-il quelque inconséquence à élaborer et publier des programmes politiques quand l'une des « transformations

radicales » que nous sommes forcés d'envisager risque d'être un arrêt de la grande machine administrative ordonné par la C. G. T. et mettant fin ainsi, par voie de grève générale, à l'établissement républicain de 1875.

Objectera-t-on que le processus n'est pas forcé?

Il apparaît dans tous les cas assez probable.

Nous n'en sommes encore qu'au premier stade de l'évolution. Les ordres paraissent se transmettre régulièrement du centre aux extrémités de la machine administrative. Il ne faudrait pas, sans doute, y regarder de trop près. Et nous avons vu, en ces derniers temps, des ordres remonter des extrémités au centre et y rencontrer d'effarantes docilités. Le pouvoir, pour sauver la face, en use souvent à la manière des directeurs de manufactures nationales : il supprime la désobéissance par l'absence de commandement.

C'est un système qui ne saurait nous mener bien loin. Au second stade, le gouvernement risque d'essuyer, de la part de ses serviteurs syndiqués, l'un de ces actes de rébellion qui ne se peuvent plus pallier. Il essaiera de sévir. Un ordre de grève générale lui répondra. Et ce sera, pour le pouvoir central, une impuissance totale, absolue, puisque tous moyens de répression lui manqueront. La chute des ministres s'ensuivra. Comment les remplacer? A quoi d'ailleurs servirait-il de les remplacer? Dans chaque ministère, un soviet de fonctionnement se constitue. Les Chambres sont dissoutes ou acceptent le fait accompli. La révolution est consommée.

Perspectives étrangement pessimistes. On n'est pas dans l'intention de le nier. Elles se découvrent irrésistiblement devant l'observateur impartial qui, las et excédé de tant de phraséologie floue et amorphe, cherche à déduire, d'une façon objective et concrète, le prochain avenir du présent tel qu'il est.

Nous ne quitterons pas l'*Alliance républicaine démocratique* sans avoir considéré la position qu'elle adopte par rapport à cette question-type : la loi sur les *Assurances sociales*. Cette loi, dans la forme qu'elle vient de revêtir, est à peu près inapplicable. C'est au président de l'*Alliance* elle-même, M. le Sénateur Antony Ratier, que les sceptiques devront d'avoir été fortifiés dans leurs doutes. Depuis qu'il siège

dans la Haute-Assemblée, M. Ratier n'a jamais vu loi de cette importance bouclée dans une hâte aussi fébrile, c'est-à-dire à peine ébauchée quant à son mode pratique de fonctionnement. Pourquoi faut-il qu'on ne retrouve aucun écho d'une sévérité aussi motivée dans le manifeste de l'*Alliance*? Le vague des expressions laisse accroire aux électeurs qu'une simple et dernière besogne d'adaptation suffira à faire des Assurances sociales une réalité. L'hypothèse de la duplicité est trop éloignée de notre esprit pour que nous nous y arrêtions même l'espace d'un instant. Il y a tout un engrenage de fatalité qu'un grand parti républicain unifié ne subirait pas et qu'un sous-parti n'est pas maître d'esquiver. Les modérés unifiés n'éprouveraient aucun embarras à montrer que, dans cette gigantesque entreprise, on s'est mis hors les conditions nécessaires de la réussite et que, s'étant vantés d'imiter l'expérience allemande, nos dirigeants n'en avaient pas compris l'esprit principe à base de décentralisation corporative et non comme chez nous de concentration administrative. Assurances sociales! De la gauche à la droite chacun répète la formule avec un psittacisme navrant comme si, à l'usage, l'impuissance foncière d'un faux système ne devait pas se révéler implacablement. Mais on ne veut pas demeurer en reste avec le voisin. M. Maurice Sarraut, alors président du parti radical, exprimait, il y a un an, le motif principal des affinités de ce parti avec les collectivistes. C'est, disait-il, que nous rencontrons chez eux une générosité sociale qui fait absolument défaut aux partis modérés. Cette déclaration n'a pas été perdue. L'Alliance républicaine démocratique l'a recueillie. Elle manifestera elle aussi de la générosité sociale, à la bonne manière, c'est-à-dire à la manière socialisante. Et cette générosité-là lui sera comptée.

***

Passons maintenant au programme économique, d'ailleurs remarquable, très étudié et fort honnête, rédigé par l'*Union des Intérêts économiques* et la *Confédération des Groupes* commerciaux et industriels de France. Nous y

retrouvons aussi cet on ne sait quoi de réticent, d'hésitant et d'inachevé qui caractérise les « cahiers » des modérés.

Tout s'y confine dans le domaine de l'abstraction.

« Respect et défense de la propriété individuelle », et non prise à partie directe du marxisme découpé tous les jours en tranches de code, diffusé par l'enseignement public.

« Restauration de l'autorité de l'État », mais omission du cégétisme qui la confisque.

« Égalité des droits du citoyen impliquant la justice fiscale », et non déclaration de guerre à la fiscalité personnelle et inquisitoriale qui met toute la richesse privée à la discrétion de l'État socialiste.

Et ainsi de suite.

Ce n'est pas de la sorte qu'on a ému et passionné un peuple. Si nos grands tribuns, les Gambetta et les Jaurès, n'eussent recouru qu'à ces formules pâles et effacées qui ne parlent pas à l'imagination des foules, ils n'auraient pas exercé tant d'influence sur leur époque.

***

Ce que les groupements politiques n'ont pas fourni à l'attente des électeurs leur sera-t-il apporté par de puissantes individualités capables d'ambitionner et de remplir en marge des partis le rôle de conducteur de peuples?

M. André Maginot, député de la Meuse, parlementaire en vue, l'un des chefs de la *Ligue républicaine nationale*, vient d'être amené à préciser, au cours d'une polémique avec un journal radical, le langage qu'il avait déjà tenu à Pontarlier. Il veut opposer au Cartel des Gauches « une sorte de cartel des républicains du centre ». C'est en somme le parti central préconisé à Belfort par M. André Tardieu. Il ne semble pas que cela diffère beaucoup de la combinaison actuelle dite d'union nationale et que nous avons dans notre précédent article qualifié de *centrisme* retrouvant ainsi une vieille connaissance contemporaine de l'Ordre moral : *la conjonction des centres*. Et il semble au contraire que ce concept ne se rapporte pas à celui du parti républicain modéré unifié qu'il restreint et dénature. En effet, M. André

Maginot déclare que, « si les radicaux qui, grâce au scrutin d'arrondissement, peuvent s'évader d'un cartel absurde, se décidaient, au lieu d'être les instruments de la politique socialiste, à faire leur politique propre et à se réclamer de principes, dont beaucoup sont communs à eux et à lui, il ferait volontiers un pas vers eux, un pas à gauche, qui ne serait alors ni hésitant, ni timide ».

L'éternel glissement à gauche! Mais qu'est-ce que la politique propre des radicaux? Quels sont les principes communs à la *Ligue républicaine nationale* et au parti radical? Il a été surabondamment démontré que le programme radical actuel est transcrit, littéralement, du programme pré-collectiviste formulé par Karl Marx. D'où une difficulté capitale que M. André Maginot n'a pas vaincue, un cercle vicieux qu'il n'a pas rompu. Le président de la *Ligue républicaine nationale* accepte éventuellement de se porter à gauche pour échanger le baiser de paix et de réconciliation avec, tout au moins, la droite du parti radical. Il y met comme condition que, désormais, la gauche ait des limites infranchissables. Des limites? Qu'est-ce à dire? Dans la pratique cela ne peut s'entendre que d'une rénovation du programme pré-collectiviste auquel le parti radical adhère et collabore depuis plus de trente ans et auquel, il faut bien l'avouer, les partis modérés ont fini par se résigner. Cette controverse aura surtout contribué à rendre plus sensible encore le porte à faux de la politique actuelle qui consiste à céder d'abord aux principes socialistes et à résister ensuite à leurs conséquences!

***

D'un effort vigoureux M. Franklin-Bouillon a essayé de briser le cercle fatal. Depuis son entrée dans la vie politique, il appartenait au parti radical et il en observait la discipline dans toute la mesure compatible avec les convenances d'un tempérament ardent et généreux. Le député de Seine-et-Oise vient de rompre avec l'organisation officielle de son parti. Le cas de cet homme politique est très clair. Il se rattache précisément à l'ancienne tradition jacobine et nationale aujourd'hui presque abolie du radicalisme français. Son ori-

ginalité tient dans le mépris qu'il fait des phraséologies byzantines et des combinaisons compliquées.

Il part d'une idée simple. C'est que nos difficultés financières, nos difficultés politiques et sociales à l'intérieur, nos difficultés diplomatiques à l'extérieur, procèdent d'une cause unique et sont, par conséquent, justiciables du même remède : l'union nationale contre la révolution marxiste. Les Français ne rétabliront leur situation financière et économique, ne recouvreront la sécurité du côté d'une Allemagne, dont le pacifisme durera le temps de son impuissance, qu'ils n'aient, par le moyen d'un pacte civique conclu pour la durée de cinq ans, mis la Patrie au-dessus du parti et la nation au-dessus de l'Internationale.

Idée simple, idée force, très propre, dans tous les cas, maniée par un animateur, doué de quelque puissance tribunitienne, à tirer le corps électoral de son apathie, à galvaniser et unifier *de facto* les partis modérés.

Mais ceux-ci ne sont-ils pas déjà trop engagés dans l'abdication et trop inclinés sous de certaines servitudes intellectuelles pour répondre à l'appel de M. Franklin-Bouillon?

***

Le mot qui résume et qui conclut pourrait bien avoir été dit par un distingué publiciste, M. Robert Cornilleau, interprète d'une autre variété de modérés : les modérés démocrates.

« C'est, déclare M. Cornilleau, en prévision d'événements dont nous redoutons l'échéance et la gravité, que, persistant à nous placer dans l'hypothèse de la légalité et du jeu parlementaire normal, nous avons écrit : Pourquoi ne pas collaborer un jour avec les socialistes eux-mêmes sur le terrain parlementaire et gouvernemental en vue d'objectifs précis et limités? »

M. Cornilleau et ses coreligionnaires politiques ont été amenés à cette façon de voir par la considération que la majorité du pays est à gauche et que, loin de revenir du cartel vers une formation du Bloc national, elle évolue vers un socialisme, de nature radicalisante d'ailleurs, c'est-à-dire assez calme d'apparence, d'esprit laïciste et matérialiste,

gouvernant par la faveur, par la satisfaction des petits intérêts, peu capable de réaliser de très grandes choses, mais énergique, même farouche quand il s'agit de se défendre contre la droite. « Devant cette réalité qu'est l'évolution des esprits à gauche et devant la possibilité trop redoutable de voir les socialistes s'emparer un jour des « leviers de commande » voici le dilemme : la collaboration ou l'insurrection? Nous répétons — si rien de contraire ne s'y oppose — pourquoi pas la collaboration? »

Il faut louer la franchise de ce langage. On vivait sur une fiction. M. Robert Cornilleau et ses amis s'en évadent. Ils ne paraissent pas croire à la sincérité profonde des vieilles batailles entre les partis modérés et les partis de gauche respectivement affublés d'étiquettes variées. Il en est de ces batailles comme du combat entre les armées d'Achille et d'Agamemnon dans le curieux conte de Jules Lemaître : *Le réveil d'ombres*. Les armées formaient une mêlée confuse de spectres qui passaient les uns à travers les autres en sorte qu'elles changeaient de position sans résultat appréciable. Alors, d'un grand courage, elles s'apprêtaient à se retraverser mutuellement. Ce spectacle eût enchanté l'âme oscillante et perplexe de Renan. L'unité morale de la France est faite dans l'étatisme socialisant pratiqué avec enthousiasme par les uns et accepté avec résignation par les autres. Les catégories de Français rangées sous la désignation de parti modéré ont cessé de croire en elles-mêmes et en leur avenir. Elles admettent la fatalité et l'immanence du collectivisme marxiste.

Ainsi en dernière analyse c'est la politique de *collaboration* qui l'emporte. Les modérés collaboreront avec la C. G. T. et le socialisme radicalisant. La question n'est plus que de savoir dans quelle mesure ils parviendront à les retarder, neutraliser, apaiser, en se mêlant à eux. Cette inconnue, d'ailleurs, se dégagera à brève échéance. Quand la réponse des faits est si proche, l'écrivain serait mal venu à proposer ses conjectures.

FELS

CHARLESTON

(U. S. A.)

« Un amant, c'est bon pendant la nuit, pendant la nuit, mais voilà que le jour brille... »

(Chanson dioula de Bondoukou.)

Je revenais de Nice par la route. Deux heures du matin. Je profitais d'une des rares lignes droites de la côte pour rouler vite, dans la direction d'Antibes, lorsque, peu avant Juan-les-Pins, mes phares heurtèrent une masse, en travers de l'asphalte. Je freinai des quatre roues, sautai à bas de mon siège et trouvai à mes pieds une femme presque inanimée, la figure barbouillée de sang et sa robe du soir en lambeaux montrant un dos lacéré. Elle respirait. Elle ouvrit, sans me voir, des yeux encore pleins de terreur. Puis, en frissonnant :

— *Take me away anywhere from here or they' ll kill me* — cria-t-elle, sans se demander, dans son égarement, si je la comprenais. — Emmenez-moi, sinon, ils me tueront.

J'allais la soulever, lorsqu'elle se redressa spontanément. Elle chaloupa tant bien que mal vers la voiture.

— Etes-vous blessée?

— Non; partout meurtrie; partout.

— Mais, vous saignez?

— Non. Maintenant, loin d'ici! Cachez-moi.

Je l'étendis sur la banquette arrière, et mis en marche. Elle se laissa choir sur le tapis. L'ombre l'engloutit. Cinquante mètres plus loin, une embardée; nouveau coup de

frein. Cette fois-ci, j'avais manqué de peu un homme, étendu.

— Surtout, ne vous arrêtez pas... Je vous expliquerai... Ils l'ont tué...

Je mis cependant pied à terre, dans la nuit devenue aussitôt très chaude. Les cigales faisaient leur bruit; les étoiles, leur lumière. Elle, la figure dans les mains. Rien de vivant que les moucherons dans le faisceau des phares. Je m'approchai. C'était un nègre en smoking rouge, les jambes dans le fossé et la tête sur le bord de la route. Sa chemise empesée était criblée de balles de revolver. Tiède encore et trop souple, il ressemblait à une de ces poupées d'étoffe pour cabarets de nuit. J'avais été précipité si violemment dans le tragique, que, pas un moment, mes nerfs ne me désavouèrent. Je considérais avec calme l'heure harmonieuse, ce crime pastoral.

Debout dans la voiture, la femme attendait. Elle m'exhorta de nouveau à partir et, désignant la forme écarlate, dans l'herbe :

— C'est de sa faute. Il a voulu me violer, — dit-elle.

***

Une demi-heure plus tard, nous arrivions à ma villa. Sans attendre mon aide, la femme sauta de la voiture avec une aisance qui m'étonna.

— Puis-je avoir un bain?... Non, n'allumez pas l'électricité. Il ne faut pas me voir ainsi.

Je la conduisis au premier étage, plus stupéfait encore de cette coquetterie. Elle y demeura si longtemps, que je me demandais si je devais monter lorsque, enfin, elle redescendit, vêtue d'un de mes peignoirs. On eût dit une religieuse, avec des traits durs de mère supérieure, des yeux bleus allongés par les rides et des cheveux gris. Encore très belle. Il n'y avait plus sur elle aucune trace de sang.

— C'est parti comme c'était venu, — dit-elle sans rire.

Elle se versa à boire.

— Je rentrais du casino..., j'avais gagné..., à la fermeture du bar, un nègre..., un des nègres de l'orchestre, m'a suivie... Il s'est jeté sur moi pour me voler...

— Vous m'aviez dit d'abord « violer ».

— Oui, pour me violer aussi... Des Américains passaient par là... Ils ont voulu me défendre et ils l'ont tué.

Son récit ne valait rien. Je le lui dis.

— Vos premiers mots ont été pour me demander protection; vous craigniez pour votre vie?

— Oui... les autres nègres.

— Pourquoi vos sauveteurs, ces Américains, vous ont-ils abandonnée sur la route?

— Je me suis enfuie pendant qu'ils le tenaient...

— Quelle raison aviez-vous de vous sauver ainsi? Qui vous a rouée de coups?

Elle resta silencieuse, accablée, devant cet interrogatoire.

— Je crois qu'il vaut mieux aller au commissariat de police, — fis-je, impatienté.

— Je vous en supplie! Surtout pas cela! Ce serait un scandale épouvantable! Vous êtes un gentleman. Il faut me cacher, entendez-vous... Vous n'avez rien à craindre. Je ne suis pas coupable.

Elle reprit son calme.

— D'ailleurs, comment sortir? Je n'ai plus de robe...

Et sans transition :

— Etes-vous Français? Dieu merci! Mon nom est Agatha Montclair, de Charleston, Caroline du Sud.

Son air d'Anglo-Saxonne qui a retrouvé dans le bain un équilibre moral me déplut. Je me levai :

— Je ne vous demande pas votre nom, Madame, mais il y a eu de la casse, vous êtes chez moi et j'ai le droit de savoir.

A ces mots, elle s'immobilisa, pareille au coq devant la ligne de craie.

— *It has been hell!* Ce fut l'enfer, — murmura-t-elle.

Le cognac descendait dans la bouteille bien au-dessous de l'étiquette. La visiteuse s'assit au bord de la table et se mit à parler comme une somnambule.

— Si vous étiez Américain, je sens que je me tuerais plutôt que de raconter ce que vous allez entendre. Je suis bien en France, n'est-ce pas? dans un pays qui n'est pas le mien? Cette nuit chaude, ces cigales, et dans ces vieilles petites maisons européennes, rien que des Yankees... Je ne sais

plus... Je me crois transportée chez nous dans les États du Sud. Je retrouve mon enfance... Charleston...

— Charleston! Je vois ça d'ici : un carnaval déjà tropical, une super-revue, une ville entière se tortillant comme au *Grand Ecart*, avec des crécelles, n'est-ce pas?

— ... J'y suis née dans un temple grec en bois peint de blanc avec des volets vert olive. Ma famille est une vieille famille de la Caroline du Nord. Mon père était rédacteur en chef au *South Carolina Herald*...

— Continuez. Que redoutez-vous donc?

— Je redoute... ce souvenir d'enfance : Je suis dans les bureaux du journal par une nuit comme celle-ci, très chaude, avec des étoiles éparses. On m'y a menée pour voir proclamer le résultat des élections. Ces élections de 188..., qui furent, dans le Sud des États-Unis, la grande revanche de nous autres, les républicains, auxquels le parti démocrate avait, à la fin de la guerre de Sécession, arraché fortune, pouvoir, prestige, au profit des nègres! Mais ce soir-là, j'étais bien trop petite pour comprendre... Mon père avait fait installer devant les bureaux du journal un merveilleux écran où les résultats étaient proclamés au fur et à mesure de l'arrivée des télégrammes. Je vois, à travers les années, Citadel Square plein de Noirs, debout autour de l'obélisque, et même grimpés sur la statue centrale de Calhoun. Penchée à côté de ma mère, au bord du balcon de bois ajouré, toute moite de la chaleur de mars, je distinguais ces milliers de têtes crépues, attirées là par la politique, comme des mouches par de la charogne. Les premiers résultats arrivèrent, qui satisfirent tout ce monde; moi, j'étais entièrement au plaisir de regarder cette lanterne magique. Mais, bientôt, il dut apparaître que les républicains commençaient à l'emporter, car la foule cessa de manger des bananes, de sucer son candy et de rigoler. Il y eut des cris, des secouements. Sur le fond jaune de la citadelle, on voyait les nègres se soulever, vous savez, comme une pâte, comme la peau de vos merveilleux soufflés français. Tous, ils étaient là, les agricoles en cotonnade bleue, les ouvriers avec leur visière de toile cirée blanche, en croissant autour du front, les élégants aux souliers orangés, l'étiquette encore en évidence sur leur chapeau neuf; une négresse aux joues gonflées,

à la capeline de paille rouge d'où pendaient de longs voiles, debout au pied de notre balcon, nous insultait, montrant ses fesses. Des bouteilles furent lancées : le verre brisé, qui est comme la fanfare des émeutes, rendit les gens fous. Les petits tramways eurent leurs chevaux dételés, et à chaque instant, du compartiment des Jim Crow, réservé à l'arrière aux gens de couleur, de nouveaux manifestants descendaient à la rescousse. Mon père nous fit rentrer. On ferma les volets. Derrière cette flexible cloison de bois, nous sentions autour de nous la pression de la populace; coups de revolver, hurlements. Le square flambait de tous les feux de joie des journaux républicains; je pensais aux rois nègres qui font cuire les naufragés blancs. Des rédacteurs accoururent : « Capitaine, les têtes-de-nuit parlent de nous lyncher; les bureaux vont être pris d'assaut si les démocrates sont battus! » Alors, on nous fit sortir par une porte de derrière; la foule y était moins dense, mais, çà et là, d'horribles gens menaient encore ripaille dans les cabarets; des conciliabules de protestation se tenaient chez les coiffeurs où des hommes étaient étendus, je me rappelle, avec des serviettes sur la figure, comme des morts. Tout le monde parlait politique; je les entendais : « Le pays est à nous! nous l'avons fait! Que seraient les États du Sud sans les Faces-de-charbon? » Soudain, au coin d'une rue, un grand nègre nous aperçut, et me saisit. Je ne crois pas qu'il ait eu de mauvaises intentions, mais il était ivre et il lançait ses mains et ses jambes, comme font leurs comiques dans les cirques, avec ce besoin frénétique de gesticuler leurs passions. Il me serra dans ses immenses bras, montra des dents de léopard et m'emporta en courant. J'avais très peur : ma mère m'avait dit que les nègres recherchent les enfants pour leurs sacrifices et qu'ils les attachent à des poteaux et les mangent; et pourtant j'étais attirée par mon ravisseur; je ne me débattais pas; j'étais bouleversée, anéantie... Mais déjà une négresse de la haute société ancillaire tombait sur le pavé en une crise d'hystérie; l'attention se détourna de nous; on l'entoura, on alla chercher du secours; nous pûmes fuir...

— Monsieur votre père fut-il massacré? — demandai-je.

— Non; quand il connut la nouvelle de la victoire des répu-

blicains, il eut la présence d'esprit, de faire passer un dernier transparent : « Télégrammes interrompus; suite à demain; bonsoir. » Toutes les lumières de la façade éteintes, la foule se dispersa bientôt. Le lendemain, épuisée par l'agitation et la boisson, elle apprit et accepta sans violences le résultat des élections. Mais moi, je n'ai jamais oublié cette nuit-là. Je reçus un tel choc, j'en conçus, quelques mois après, une telle phobie des nègres, que, bientôt, mes parents durent m'envoyer, sur le conseil des médecins, en pension, très loin, au Canada. C'est à Montréal que j'ai été élevée et c'est là que je me suis mariée et que j'ai vécu plus de vingt ans... Ces années n'ont pas d'intérêt pour vous qui êtes mon juge. J'ai été une femme comme les autres. Je faisais des visites, je donnais à dîner. Mon mari gagnait de l'argent dans le commerce des bois. Les journaux publiaient ma tête, grandeur nature, dans leurs suppléments mondains. Je n'avais plus l'occasion de voir des noirs et mes terreurs d'enfance ne revinrent jamais. D'ailleurs, mes parents étaient morts et aucun lien ne me rattachait au Sud... Cela dura ainsi jusqu'en 1917, jusqu'à la guerre américaine. Mon mari, nommé général des baraquements, alla en France pour y monter des huttes de bois. Le Canada, c'est la campagne; rien n'y empêche une femme de vieillir : je vivais sans inquiétudes, sans la jalousie ni l'envie, qui seules nous gardent en forme. Mes derniers beaux jours s'écoulaient dans la solitude et l'ennui. Que dire à ces paysans d'un autre siècle, à ces curés de campagne? Alors, par désœuvrement, je fis installer dans mon salon, au fond des bois, un radio-concert. Je me souviens très bien; c'était une soirée d'hiver, après le thé, avec de la neige jusqu'à hauteur des fenêtres... Le droguiste du village, représentant de la maison de T. S. F., vint poser lui-même mon appareil. Je n'entendais rien que des sifflets, des couinements, de la friture. Le marchand, optimiste, m'encourageait :

— C'est un orage; ça va passer; il n'y a pas mieux que votre appareil.

Tout à coup, il tourna un bouton, mit la main sur la bonne longueur d'onde, et, dans ma solitude glacée, du fond d'un affreux cornet d'ébonite, voici soudain un chant grave, doux, le *Go down, Moses*! de mon enfance, le plus beau des can-

tiques. Vous ne le connaissez pas? avec les voix qui descendent, comme des marches, chaque couplet; si profond, si plein d'affliction! — Ce qui venait me retrouver dans la neige, c'était, à travers les airs, ma plage blanche de Charleston, ses souvenirs de boucaniers, ses vieilles histoires de coffres de fer rongés par l'eau. (Vous savez, c'est cette plage où Poë situe son *Scarabée d'Or.*) J'en revis soudain les mouettes et les corbeaux, lumières et ombres, le front de mer où ma famille, le soir, prenait le frais, en yacht, sur la rivière Ashley, vers Fort Moultrie ou Fort Sunter, citadelles qui guettent l'Atlantique avec leurs mortiers du temps de l'Indépendance. Je regrettais nos champs de coton, si laids pourtant, toujours roussis par un invisible automne, avec la petite pointe neigeuse du coton mûr. Cet autrefois, venait crever à la surface en mille bulles... *Go down, Moses!...*

— N'y a-t-il pas de nègres au Canada? — demandai-je.

Le visiteuse me regarda fixement.

— Non, il n'y a pas... Je fis venir de New-York une femme de chambre de couleur, une figure très noire au-dessous de son bonnet, au-dessus de son tablier blanc. Mais elle n'avait personne pour la sortir le soir, et ne resta pas. Moi, je me sentais de plus en plus malheureuse. Plus je m'attardais au Canada, plus les mots, les simples mots de Caroline, de Géorgie, devenus exotiques, me fascinaient. Ils ne figuraient pas seulement, pour moi, des terres jaune rose, des bouquets de grands arbres cassés par les tornades, tout poilus de mousse espagnole, ils n'évoquaient pas seulement des négresses au labour, devant leur ruche de bois gris aux volets verts, la pipe à la bouche, traîneuses de savates, ou encore avec leurs longues jambes maigres terminées par des souliers d'hommes jamais lacés..., c'était un dernier appel de ma jeunesse, un besoin de liberté, d'air plus doux. Monsieur, les Noirs disent que le soleil chante : n'ont-ils pas raison?

» Je décidai, un jour, de partir pour Charleston et y arrivai après un voyage fort long; les trains de luxe pour la gaie Floride, pour le Palm Beach des spéculateurs, passent maintenant au large de cette province morte. Quoi, était-ce là le but de mes désirs, le lieu qui m'avait laissé des souvenirs si vifs? Je connus, telle qu'elle est, telle qu'elle fut sans doute

toujours, cette ville austère, aux rues mal pavées, dont la citadelle crénelée, la sombre poudrière, ne savent parler que de guerres anciennes; je compris mieux la rigueur de ce protestantisme du Sud, qui avait formé les miens, plus rigide cent fois que la dévotion du Nord. Ma maison natale était encore là, pareille aux autres demeures, avec leur air de maisons hantées, dans une rue au nom hollandais qui descend vers la mer; je retrouvai nos glycines anglaises, notre *lawn* épais, en trèfle importé du Kent, et roulé par les jardiniers nègres, le jardin de camélias et d'azalées, perdu parmi les églises... Rien que des églises, méthodistes, baptistes, presbytériennes, luthériennes, méthodistes-épiscopales... La plus ancienne avait été bâtie, il y a des siècles, par vos huguenots français. — Les nègres étaient confinés dans les faubourgs, inaccessibles, aussi éloignés des Blancs que, dans les livres pieux, la matière l'est de l'esprit. Au centre de la ville, il ne restait d'eux que le vieux marché aux esclaves... Vous voyez, Monsieur, que, quand je dis Charleston, il n'y a pas lieu de fredonner.

» Je rentrai au Canada, désillusionnée, consternée par cette excursion. Le froid, qui coagule, on dirait, les sentiments et inspire la retenue, me fit presque plaisir. L'insociable Nord est une sécurité.

» En 1920, j'allai retrouver mon mari à New-York. — Nous y vécûmes deux ans. Je me sentis perdue dans cette ville étrangère qui n'a rien d'américain et qui parle toutes les langues. Huit millions d'êtres ne sont pas jetés ensemble sans contracter des habitudes singulières; je vis les scènes des music-halls de Broadway envahies par les artistes de couleur. — Les nègres, on ne jurait que par eux. La guerre semblait les avoir fait sortir de terre, si nombreux que certains quartiers étaient devenus de petits Charleston. En remontant vers le nord, pendant la guerre, en quittant le sud, ils n'étaient pas restés paysans : on les avait transformés en ouvriers. Leur peau était devenue grise, couleur d'acier. Je ne haïssais pas leur race, mais à ces nouveaux contacts, je sentis mieux combien, chez eux, l'individu me faisait horreur. L'idée seule de leur odeur, la forme de leur bouche, me révoltaient. Je ne pouvais regarder sans frissonner ces journaux français où l'on

voit des infirmières blanches soigner des blessés noirs. Sensible au malheur poétique de ces exilés, dès qu'un nègre s'approchait de moi, je souhaitais sa mort. J'abominais leur prolificité. Ces millions de peaux sombres, ce n'était pas, pour moi, de l'arithmétique : c'était, à perte de vue, des accouplements hideux, sordides. Si l'on suggérait leur castration comme seule solution du problème, en moi-même j'applaudissais. Un ami de mon mari, qui se prétendait sans préjugés, déclara une fois devant moi que la haine des Blancs pour les Noirs n'est qu'une jalousie de mâles. Je ne puis vous dire comme cela me fut intolérable.

» Mon mari avait adopté les goûts du moment. Nous sortions tous les soirs; nous nous couchions de plus en plus tard; nous allions dans des endroits où l'on donne de plus en plus à boire; il nous fallait une compagnie qui sût s'agiter, crier, rire de plus en plus fort... C'est dire que nous découvrîmes Harlem, ses chansons obscènes, son impudicité, la couleur de l'aube, *and all that sort of thing, you know.* Je me revois, roulant en taxi, après le théâtre, vers Lennox Avenue. Des ombres, infernales sortaient de la nuit, y rentrant aussitôt; les faces n'annonçaient pas, en les précédant, les corps : tout vous tombait dessus, à la fois. Des faux-cols brillaient seuls comme suspendus dans les ténèbres. Nous entrions dans la plus grande ville noire du monde... *Straits, Coco Grove, the Sugar Cane,* les uns après les autres, nous visitâmes ces cabarets en sous-sol. Paille à terre, orchestres à trombones géants..., nickel... locomotives, derrière une barrière de passage à niveau. Comme dans les maisons hantées, tout dansait; les nègres, habillés en planteurs, dansaient en servant les *white-rock,* notre eau gazeuse; les gourdes d'argent sortaient des poches.

» — Vous allez voir Florence Bit, — me disait-on.

» Elle arriva dans sa jupe en toile à matelas, carrelée de rouge, les cheveux aplatis en trois grandes cassures à reflets bleus. Elle s'affaissa sur une chaise rustique, les mains derrière le dos, verte, immonde, magnifique. Sur un ton de cantique, elle chantait des « blues ». Sous l'absurde harmonie wesleyienne, c'était la terre elle-même qui se plaignait, comme sous le badigeon, en Italie, on retrouve les fraîches peintures des

primitifs... Son corps se tordait... On eût dit la chaise électrique et ses courants avec lesquels les policiers, sans tuer, vous torturent les gens de couleur... Elle louchait, savait se moucher avec ses pieds, injuriait pour faire rire... Elle se décolorait et sa peau revenait au blanc par larges plaques; on l'appelait la Panthère.

» Les nègres donnaient dans le parquet des coups de pied, comme des détonations. Ils étaient accourus de partout : paysans perdus, intellectuels déclassés, bandits, policemen. Les yeux fermés de bonheur, les paumes aux reins des femmes, ils dansaient. Florence Bit tournait toute seule, un bouquet de verts dollars à la main; elle quêtait. Quand l'orchestre s'arrêtait, elle venait saluer et, les baisers qu'elle envoyait au public, elle les lançait non des lèvres, mais du ventre, comme si le ventre, enfin repu, remerciait... Peu après, j'appris que mon mari l'entretenait; avoir une maîtresse de couleur, cela vous posait, dans Wall St. Elle le trompait avec ses garçons d'ascenseur nègres, à qui elle donnait notre argent.

» Moi, j'étais plongée désormais dans notre belle époque, où l'on ne vieillit plus. Je pris mon plaisir un peu partout. Mais à ce compte, on a vite fait le tour de l'Amérique. C'est alors que monte à l'horizon votre Paris, qui est au moins une fois dans la vie de toutes les femmes, comme un péché. Paris, on dirait une drogue; la première année, on descend à l'hôtel pour huit jours; la seconde, on prend un meublé pour trois mois; la troisième, on loue un appartement; enfin, on achète une maison, et on ne rentre plus jamais dans son pays. Années 1923 à 192... je ne sais plus. A Paris, les années, comme les mondes, se confondent; c'est là le vrai *melting pot*.

— Ce qui mêle les gens, c'est moins de travailler que de s'amuser ensemble.

— Sûr! Chez vous, on dirait que tout est possible; chacun passe à la portée des autres; tout peut se dénouer, puisque les liens sont défaits... Ce qui m'étonnait le plus, c'était de ne m'étonner de rien. Pourtant, il y eut une chose qui me stupéfia : ce fut de rencontrer des Françaises, des femmes comme nous, qui osaient se montrer dans la rue avec des gens de couleur. Déjà, au Quartier Latin, cela m'avait paru si drôle, ces étudiants chinois, aux terrasses des cafés, avec leurs maî-

tresses blanches. Mais un jour, figurez-vous, aux Tuileries, en pleine ville, je vis un grand chauffeur nègre, très foncé, avec des membres énormes, des lèvres qui dépassaient le bord de sa casquette, des yeux pleins de sang, qui attendait un mannequin à la sortie de la Rue de la Paix. Il l'accueillit avec une douceur, un calme, une confiance en soi qui me bouleversèrent. Il devait peser quatre fois son poids... Elle se blottit, pâle, blonde, contre lui, l'adorant. Je regardai autour de moi; personne ne se retournait. Cet amour-là s'accomplissait, coulait son chemin, comme tout autre amour.

— Puisque la nature rend ces unions fécondes, c'est qu'elle les bénit...

— Les lois sont là pour empêcher bien des choses que la nature permet. Ce grand nègre et cette enfant blonde... Je crus que c'était là un hasard, une singularité de Paris; mais depuis, en province, à la campagne même, jamais je n'ai vu faire, chez vous, de différence entre un Blanc et un Noir. Jamais je n'ai vu un Noir être servi le dernier, forcé de descendre du trottoir, confiné dans certains quartiers...; les femmes peuvent leur parler...

— Pourquoi pas?

— Vous le demandez? Mais, si je me découvrais du sang noir sous la peau, je n'y pourrais survivre! Si j'avais un enfant de couleur, je l'étranglerais! Et pourtant, les nègres m'attirent. Le nègre et la femme sont deux créatures de passion et d'instinct. Amour de la musique, de la pompe et des extases religieuses, des faux bijoux et du vrai sang.

— C'est pourquoi ils triomphent à la même heure.

— Ce qui me plaît en, eux c'est aussi ce qui me choquait tellement ce soir-là aux Tuileries, c'est leur force..., ces longs bras de singe, sans poils, cette huile de leur peau, qui tache le linge, cette large main de bois noir aux ongles roses qui se posait en maîtresse sur une robe de foulard, sur un corps léger. En Amérique, je n'aurais jamais cru que de telles choses fussent possibles, ou j'aurais renfermé cette pensée au fond de moi. Mais à Paris... il faut toujours en revenir là, à ce vent de liberté qui vous souffle si fort dans la figure, que, lorsqu'on arrive, on manque d'être renversée. Désormais, un démon français me murmurait à l'oreille :

« Pourquoi pas? » comme vous, tout à l'heure. Je ne pouvais m'empêcher de rêver que des Noirs, dans cette grande ville civilisée où j'habitais, à cette heure même, avec la permission des lois, prenaient des femmes blanches, les écrasaient, les liaient à eux comme à des poteaux... J'avais toujours entendu dire qu'ils étaient très puissants... J'aurais voulu voir... C'était un spectacle que mes yeux réclamaient. Il me semblait que si j'avais pu voir, je n'aurais plus eu de malaise. Je ne connaissais personne à Paris. Je n'avais pas d'amis dans cette société étrangère qui va, paraît-il, dans les mauvais lieux comme au théâtre...

La nuit commençait à verdir; il y eut enfin un courant d'air. La visiteuse pressa son récit :

— Alors, je pensai qu'il vaudrait mieux pour moi quitter Paris. Au début de l'été, je vins occuper les chambres que j'avais retenues à Valescure. Quelques jours après mon arrivée, je sortis à pied pour me promener dans l'Estérel. C'était un soir; il avait fait assez chaud et je cherchais à respirer. Le portier de l'hôtel m'avait signalé, à Fréjus, une vieille citadelle pittoresque, où les Français se réfugiaient quand les Sarrasins débarquaient. (Je vous parle d'il y a très longtemps; peut-être du temps de Napoléon?) A un tournant de la route, j'aperçus un camp. Les tentes étaient éclairées par des bougies, comme de grosses lanternes. On entendait derrière la haie, des bruits de bidons vides, une chute de fusils. Soudain, un point rouge vif, une sentinelle. Un nègre. Il portait sur la tête un drôle de petit chapeau, comme les Turcs. J'eus devant moi, ses dents, sa baïonnette... Il me parut bien plus beau et bien plus noir que ceux de chez nous.

— Un tirailleur sénégalais... Un ancêtre...

— Je ne sais pas. Il n'avait pas l'air d'un simple soldat. Il avait l'air d'un chef qui a reconquis le pays; comme si les Maures étaient revenus. Il m'a laissé regarder à travers le barbelé. Les uns, près des faisceaux, le buste nu, se lavaient. D'autres toussaient et, malgré la chaleur, semblaient avoir très froid. D'autres encore étaient prosternés vers le soleil couchant et chantaient : Allah! Allah! Il y en avait un, très beau, très méchant, qui s'habillait; ses camarades lui tendaient une longue et haute ceinture rouge, et tournant sur lui-même,

très vite, il se l'enroulait autour du corps; c'était beau comme les ballets russes; il avait sur le dos de la main, un écu d'argent, retenu par des chaînes d'argent en diagonale. ainsi que les femmes orientales au théâtre. Je pensais qu'il allait sortir... mais non.

— Vous le regrettiez. Vous vouliez lui parler?

— Oui, j'étais attirée vers lui; il était tout semblable à celui qui m'avait tenue dans ses bras à Charleston, le soir de l'élection. Comme dans un danger mortel, je revécus cette soirée en une seconde, la robe que je portais, le cri de ma mère, le désir que j'avais eu d'être liée à un poteau... Je demandai à la sentinelle la permission de visiter le camp. « Toi pas entrer, fit-il. Dames y a pas bon. Y en a sauvages! »

J'interrompis :

— Pourquoi me racontez-vous ces histoires? De quand est cette visite à Fréjus?

La femme, jusque-là très calme, me regarda avec égarement, comme sur la route.

— Ce soir... Hier soir, enfin! Depuis lors, je ne saurais vous dire ce qui s'est passé! j'ai été victime de..., j'ai été traversée par un cyclone. Tous les gestes que j'ai faits, on dirait que quelqu'un d'autre les a faits pour moi... D'abord, je suis rentrée à l'hôtel. Aussitôt après dîner, en robe du soir, je suis revenue rôder autour du camp. Il y avait toujours la sentinelle. J'ai eu peur. Je me suis fait conduire à Juan-les-Pins, au Casino. J'ai joué... J'ai soupé avec des compatriotes que je ne connaissais pas. Nous avons vidé des caisses de champagne. Il y avait un jazz américain,... de couleur. Le saxophone était tenu par un grand beau garçon avec cet air méprisant qu'ils n'ont pas chez nous et qu'ils prennent tout de suite en France.

— Dès qu'ils ont eu des femmes blanches!

— Il portait un smoking rouge..., du même rouge que la ceinture du soldat de Fréjus. Autour du cou, était passé un large ruban de moire noire qui retenait son instrument. Quand l'orchestre s'arrêtait, il faisait un solo avec une espèce d'insolence admirable :

Charleston, made in Carolina,
Charleston!

Toute la soirée, il joua...; il joua pour moi. Il dansait, chantait, se faisait admirer. Les Français trépignaient, l'encourageaient; les Américains étaient furieux. A un moment, j'ai eu besoin d'air, je suis sortie... seule, sur la grande route. Il m'a suivie... Il avait vu, sans doute, que je dépensais beaucoup d'argent...

***

Le Ku-Klux-Klan en France!

annonça la presse française. Le mot « sensationnel » fut de la partie. « Les Américains allaient fort! » « Que Messieurs les Métèques veuillent bien vider leurs querelles ailleurs. » « On n'est plus chez soi. » Les feuilles de gauche en appelèrent à l'égalité des races; la Ligue des Droits de l'Homme s'ébranla. Les journaux de la Côte d'Azur n'avaient pu cacher les faits : un nègre avait été exécuté sommairement, près d'Antibes. Nègre américain d'un jazz de Juan-les-Pins, trouvé à l'aube avec quatre-vingt six balles dans la peau; une lourde automobile lui avait fait, en outre, de la marche arrière sur la figure. Sur le cadavre, un écriteau : « *Respect aux femmes blanches! Signé* : *Ku-Klux-Klan.* » C'était, à l'intérieur d'un département français, une tragédie purement américaine. Les coupables, fallait-il les chercher parmi les jeunes baigneurs nus, coiffés d'une calotte de la marine des États-Unis, paresseusement endormis comme des alligators, à fleur d'eau? peut-être aussi parmi ces grisonnants banquiers de Wall Street, au frais dans leur complet *palm-beach*, qui, aujourd'hui, sirotaient paisiblement leur orangeade au Casino? Les musiciens ne savaient rien, sinon que le saxophone avait quitté, ce soir-là, brusquement, la salle du souper. De leurs lèvres violettes, il sortait un langage que l'interprète juré du parquet de Nice affecta de comprendre, mais qui n'éclaira pas l'instruction. Pendant ce temps, mises en mouvement par l'industrie hôtelière, des « influences » intervenaient à Paris. L'affaire fut classée. Un nouvel exécutant arriva de la rue Fontaine.

PAUL MORAND

LA MACHINE A CALCULER

SCÈNE I

Une chambre à coucher contenant un lit de fer, une sorte de coiffeuse et des chaises. Une seule ampoule pend, nue, à la tête du lit. Petite fenêtre aux stores baissés. Les murs sont tapissés de feuilles de papier couvertes de chiffres.

M. Zéro est couché face au public; on voit sa tête et ses épaules. Il est petit, maigre, et presque chauve. Madame Zéro, devant la table à coiffer, se coiffe pour la nuit. Quarante-cinq ans, des traits taillés à coups de serpe, pas mal de cheveux blancs. Sa chemise de nuit de cotonnade à manches longues ne laisse pas voir ses formes. Elle a encore ses souliers sur lesquels retombent ses bas.

MADAME ZÉRO, *tandis qu'elle défait ses cheveux.* — Je commence à en avoir assez de ces films Paramount. Tous ces cow-boys qui viennent là cavalcader et faire les fous avec leurs cordes!... Je ne comprends pas pourquoi ils n'en font pas plus dans le genre de : *Par amour pour son doux amour,* j'aime bien ces petites histoires d'amour, elles sont si gentilles et honnêtes. Madame Douze me le disait encore hier : « Madame Zéro, qu'elle me disait, ce que j'aime c'est ce genre d'histoires bien morales avec une toute gentille et simple petite histoire d'amour. — Vous avez raison, madame Douze, je lui ai dit, c'est aussi ce que j'aime. » Ils ont trop de ces films Paramount au Lilium Cinéma. Je commence à en avoir assez. Je crois que nous ferons bien d'aller plutôt à l'Omnia. Ils avaient un joli programme vendredi dernier. Il y avait une comédie appelée *Mal de Mer,* avec Chubby Delano. Madame Douze m'en parlait, justement. Elle disait que c'était à se tordre. Ils font un pique-nique à la campagne et ils font asseoir Chubby à côté d'une vieille fille qui a une grande bouche. Alors il commence à s'embêter et il attrape une grenouille; alors, pendant qu'elle ne regarde pas, il lui met dans son assiette de crème et quand elle va pour manger la crème, la grenouille lui saute tout

droit dans la bouche. Non! ce qu'on peut rire! Madame Douze m'a dit qu'elle avait tant ri qu'elle avait failli trépasser. Il en connaît de bonnes, Buster! Et ils ont aussi cette grande gravure de Grace Darling dans *Larmes de Mère*. Elle est belle, mais je n'aime pas la façon qu'elle s'habille. Elle n'a pas de chic. Madame Neuf me disait qu'elle a lu dans *Le Cinéma illustré* qu'elle ne vivait plus avec son mari. C'est son second d'ailleurs. Je ne sais pas si elle est divorcée ou bien séparée seulement. On ne dirait pas, à la voir sur l'écran. Elle a l'air si doux et si innocent. Peut-être bien que ça n'est pas vrai. On ne peut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux. On dit qu'y a un millionnaire de Pittsburg qui est fou d'elle et que c'est pour ça qu'elle ne vit pas avec son mari. Madame Sept me disait que son beau-frère a un ami qui a été en classe avec Grace Darling, qu'elle s'appelle Elisabeth Dugan de son vrai nom, et toutes sortes d'histoires sur ce qu'elle gagne : 5 000 dollars par semaine, pour le moins. Elle est jolie quand même! Madame Huit m'a dit que *Larmes de Mère* était le plus beau film qu'elle ait tourné. « Faut pas le manquer, madame Zéro, qu'elle m'a dit. C'est beau, qu'elle m'a dit, beau et honnête. J'ai pleuré, qu'elle m'a dit, j'ai pleuré tant et plus. » Il y a un moment où cette grande andouille d'Anglais (c'est un homme marié aussi) et elle, c'est une petite paysanne. Et elle s'est presque donnée à lui. Mais un jour qu'elle est assise dans le jardin, elle regarde en l'air et voilà qu'elle voit sa mère qui la regarde au milieu des nuages. Alors, cette nuit-là, elle ferme à clef la porte de sa chambre. Et, naturellement, quand tout le monde est couché, on voit arriver cette grande andouille d'Anglais, et comme elle ne veut pas lui ouvrir, qu'est-ce qu'il fait ?il enfonce la porte à coups de pied. « Ne manquez pas ça, madame Zéro », madame Huit me disait. Il serait vendredi à l'Omnia; aussi ne viens pas me dire que tu veux aller au Lilium. Les Huit sont allés le voir en ville, sur le boulevard. Ils descendent en ville tout le temps. Comme nous, hein? Je suis sûre que d'ici le temps que le film arrive au Lilium tout le paysage de la porte enfoncée sera supprimé. Tout comme ils ont supprimé cette grande scène du cabaret dans *Le Prix de la Vertu*. Sûr qu'y mettent des choses un peu raides dans les films à présent; « ça n'est pas un endroit pour mener une jeune fille », je disais justement à madame Onze, l'autre jour. Et pendant le temps que ça passe dans les faubourgs la moitié se trouve supprimée. Mais tu ne veux jamais descendre en ville, pas même si on te faisait tirer à quatre chevaux. Tu préfères attendre qu'ils viennent jusqu'ici. Eh bien, moi, je ne veux pas attendre, tu m'entends. Je veux les voir quand tout le monde les voit et pas un mois après. Et surtout ne viens pas me dire que tu n'as pas l'argent nécessaire. Tu peux très bien y mettre le prix, si tu veux. J'ai remarqué que tu avais toujours assez d'argent pour aller à ton sport. Mais, quand c'est à mon tour de m'amuser, alors c'est toujours : « Je n'ai pas assez d'argent, y faut que je pense à faire des économies. » Belles économies, ma foi! Tout ce que je peux faire à présent, c'est de mettre les deux bouts ensemble

et tu viens parler de faire des économies (*elle s'assied sur une chaise et commence à retirer ses bas et ses souliers*). Et ne viens pas me dire que tu es fatigué. « J'ai travaillé dur toute la journée, faire la route deux fois par jour c'est assez pour moi. » Fatigué! Comment donc que tu fais pour être fatigué? Qu'est-ce que je dirais, moi? A frotter le plancher, à faire la cuisine, à laver ton linge sale. Pendant que toi, t'es assis toute la journée à additionner tranquillement des chiffres en attendant cinq heures et demie. Pour moi y a pas de cinq heures et demie, je n'ai pas de coups de sifflet à attendre, je n'ai pas de vacances non plus. Et en plus je ne passe pas à la paye le samedi soir. Je voudrais bien savoir ce que tu ferais sans moi! Et qu'est-ce que ça me rapporte? Qu'est-ce que j'en retire? Je voudrais le savoir? Mais ça, c'est bien ma faute. J'ai été une imbécile de t'épouser; si j'avais eu un peu de sens commun. j'aurais su ce que tu valais depuis le début. Je voudrais bien pouvoir recommencer, je peux te le dire franchement. Tu devais faire des merveilles, n'est-ce pas? Tu ne devais pas rester comptable longtemps, non, pas de danger : « Attends un peu seulement jusqu'à ce que je sois lancé, je leur ferai voir! » Y avait pas dans le magasin une situation assez belle pour toi. Et bien, j'ai attendu que tu sois lancé, j'ai attendu longtemps, vingt-cinq ans! Et je n'ai rien vu venir. Vingt-cinq ans que je fais le même travail, vingt-cinq ans demain. Tu dois être fier, hein? Vingt-cinq ans que tu fais le même travail et sans manquer un jour. Assis depuis vingt-cinq ans à la même table à additionner des chiffres. Et tu devais être directeur, hein? Tu l'as oublié, y me semble. Pendant que moi je suis là à regarder mes quatre murs, et à user mes doigts jusqu'à l'os pour mettre les deux bouts ensemble. Il y a sept ans que tu n'as pas eu d'augmentation. Et si tu n'en a pas une demain, je parie que tu n'auras pas le culot d'aller la demander. Je n'ai pas eu beaucoup de veine quand je t'ai rencontré, je le dirais à la face du monde. Tu n'as pas de quoi être fier de toi (*elle se lève, va vers la fenêtre et lève le store. On aperçoit quelques fenêtres allumées de l'autre côté de la cour. Elle regarde au dehors un instant*). Elle ne se promène pas là-bas ce soir, tu peux parier ta jolie tête là-dessus. Et elle ne se promènera plus jamais, dans cette maison du moins. (*Elle quitte la fenêtre.*) Saleté! Et ce toupet de venir habiter dans une maison avec des gens respectables. Ils auraient dû la condamner à six ans, au lieu de six mois. Si j'avais été juge, moi, je l'aurais condamnée à vie. Une saleté pareille! (*Elle s'approche du lit et s'y arrête un moment*). Je parie que tu es bien fâché qu'elle soit partie. Je parie que tu aurais aimé la guetter tous les soirs par la fenêtre pour voir ses petits trafics. Tu as de quoi être fier, parlons-en! *(Elle s'assied sur le lit et tourne le commutateur... Un mince rayon de lune pénètre dans la pièce. Les deux visages sont à peine visibles. Madame Zéro se met au lit.)*

Tu feras bien de ne pas commencer à courir après les femmes. J'en ai supporté beaucoup, mais je ne supporterai pas ça. J'ai travaillé comme une esclave pendant vingt-cinq ans pour te faire un intérieur

et sans que ça me rapporte rien. Si tu étais un homme, tu aurais à présent une situation convenable et j'aurais un peu de bien-être, au lieu de travailler comme une esclave à laver la vaisselle et à griller sur le fourneau. J'ai supporté ça pendant vingt-cinq ans et je me doute que je devrai encore le supporter pendant vingt-cinq ans. Mais ne commence pas à courir après les femmes... *(Elle continue à parler pendant que le rideau tombe.)*

SCÈNE II

Dans les bureaux d'un grand magasin.

Cloisons de bois et vitres. Au milieu de la pièce deux pupitres élevés sont appuyés l'un à l'autre. Devant l'un d'eux, sur un haut tabouret, Zéro. En face de lui, à l'autre pupitre, également sur un tabouret haut, Marguerite Devore, très quelconque, d'âge moyen.

Tous deux ont des visières de carton vert et des manches de lustrine. Une lampe électrique, suspendue au centre, éclaire les deux pupitres. Marguerite lit à haute voix les chiffres d'une pile de fiches posées devant elle. Au fur et à mesure, Zéro les marque sur une large feuille de papier quadrillé posée devant lui.

MARGUERITE, *lisant tout haut.* — 3/98. 42 cents. Un dollar 50. Un dollar 50, un dollar 50, 2 dollars 39 cents 27-50.

ZÉRO, *avec vivacité.* — Dites! un peu plus vite.

MARGUERITE. — Qu'est-ce qui presse? Demain est un jour comme un autre.

ZÉRO. — Ah! vous me faites suer!

MARGUERITE. — Et vous encore plus!

ZÉRO. — Allez, allez, nous perdons notre temps.

MARGUERITE. — Alors ne me commandez pas. (*Elle lit*) : 3 dollars 2, 69. 81. 50. 40 dollars, 8,75. Qu'est-ce que vous vous croyez donc?

ZÉRO. — Vous occupez pas de ce que je me crois. Occupez-vous de votre travail.

MARGUERITE. — Oh! ne me commandez donc pas comme ça! 60 cents, 24 cents, 75 cents. Un dollar 50, 2,50, 1,50, 1,50, 2,50. Je n'ai pas à être commandée par vous et en plus je ne veux pas l'être.

ZÉRO. — Ah! taisez-vous!

MARGUERITE. — Je parlerai si je veux. 3 dollars 50 cents, 50 cents, 7 dollars 50 cents, 2,50, 2,50, 3,50; 50 cents 1,50, 50 cents. *(Elle se penche sur les fiches, les passant d'une pile à l'autre. Zéro se penche sur son pupitre, affairé, il transcrit des chiffres.)*

ZÉRO, *sans lever les yeux.* — Vous me faites suer. Toujours à rogner après quelque chose. Parler, parler, parler, comme toutes les femmes. Les femmes me font suer.

MARGUERITE, *tout en maniant activement ses fiches.* — Qui donc que vous vous croyez? Toujours me commander. Je n'ai pas à être

commandée par vous, et en plus je ne veux pas l'être. *(Ils travaillent tous deux activement sans lever les yeux.)*

ZÉRO. — Les femmes me font suer! Toutes les mêmes. Le juge lui a donné six mois. Je me demande ce qu'elles font aux travaux forcés. Elles épluchent des pommes de terre. Je parie qu'elle est furieuse contre moi. Peut-être qu'elle va essayer de me tuer quand elle aura fini son temps. Je ferai bien de me méfier. « Une modiste tue son séducteur. Une femme jalouse tue sa rivale. » On ne peut jamais dire ce qu'une femme est capable de faire. Je ferai bien de me méfier.

MARGUERITE. — J'en ai assez. Toujours m'asticoter pour quelque chose. Et jamais un mot poli! Pas même bonjour.

ZÉRO. — Je pense qu'elle n'aurait pas le culot de faire ça. Possible qu'elle ne sache même pas que c'est moi. Ils n'ont même pas mis mon nom dans le journal, les veaux... Peut-être qu'elle a déjà été dans une maison de correction. Une g... comme ça. Elle n'avait rien sur elle ce jour-là, rien que sa chemise. *(Il lève les yeux vivement puis se penche de nouveau).* Vous m'embêtez. J'en ai plein le dos de voir toujours votre tête.

MARGUERITE. — Est-ce qu'on ne va pas bientôt entendre le sifflet? Vous n'étiez pas comme ça, avant; pas même bonjour! Je ne vous ai même rien fait, moi. C'est à cause de ces jeunesses qui se promènent sans corset...

ZÉRO. — Votre figure devient toute jaune. Pourquoi donc que vous n'y mettez pas du fard? Elle mettait du fard, cette fois-là. Sur ses joues et sur sa bouche. Et puis de ce truc bleu aux yeux. Assise là, en chemise, et elle se mettait du fard. Et elle se promenait dans la chambre avec ses jambes nues.

MARGUERITE. — Je voudrais être morte.

ZÉRO. — J'ai été idiot de me laisser chiper par ma femme. Elle devait ramasser six mois tout de même! Rester dans une maison avec des gens convenables! Elle y serait encore si ma femme ne m'avait pas chipé. Le diable l'emporte.

MARGUERITE. — Je voudrais être morte.

ZÉRO. — Peut-être bien qu'une autre viendra y habiter. Ça serait une affaire, ça! Mais ma femme est sur l'œil à présent.

MARGUERITE. — J'aurais peur de faire ça, tout de même!

ZÉRO. — Vous devriez venir habiter cette chambre-là. C'est moins cher qu'où vous êtes en ce moment. Je devrais vous en parler. Je ne veux pas toujours être à vous asticoter.

MARGUERITE. — Le gaz! Ça me rend malade rien que de le sentir. *(Zéro lève les yeux et éclaircit sa voix. Sursautant.)* Qu'est-ce que vous dites?

ZÉRO. — Moi? J'ai rien dit.

MARGUERITE. — J'avais cru.

ZÉRO. — Vous avez eu tort de croire *(Ils se penchent de nouveau sur leur travail).*

MARGUERITE. — Un dollar 50. Un dollar 50. 2,90, 1,62.

ZÉRO. — Pourquoi diable est-ce que je vous en parlerais, après tout? Vous n'oublieriez sûrement pas de baisser le store!

MARGUERITE. — Si je demandais de l'acide prussique, on pourrait me soupçonner.

ZÉRO. — Vos cheveux deviennent tout gris. Vous ne portez plus ces corsages avec des cols ouverts; quand vous vous baissiez pour ramasser quelque chose...

MARGUERITE. — Je voudrais bien savoir ce qu'il faudrait que je demande. « Une jeune fille s'empoisonne après avoir passé la nuit au bal »; « Une jeune femme se jette du dixième étage et se tue. »

ZÉRO. — Je me demande où elle ira quand elle sortira de là-bas? Ben, j'aimerais bien la rencontrer. Pourquoi est-ce que je ne suis pas allé la retrouver, le soir où ma femme était à Brooklyn? Elle n'aurait jamais rien su.

MARGUERITE. — J'ai vu Pearl White aussi le faire, une fois. Mais où est-ce que je pourrais me procurer un revolver?

ZÉRO. — Je sais bien que je n'ai pas d'énergie.

MARGUERITE. — Je parie que vous seriez fâché à ce moment-là d'avoir été si peu chic avec moi. Et puis qu'est-ce que j'en sais? Peut-être pas, après tout.

ZÉRO. — L'énergie! J'ai autant d'énergie que n'importe qui; je suis honnête, voilà tout. Je suis marié et je suis honnête.

MARGUERITE. — Pourquoi donc est-ce que je n'aurais pas le droit de vivre, après tout? Je vaux autant que n'importe qui. Sans doute que je suis trop délicate, tout le mal vient de là.

ZÉRO. — La fois où ma femme a eu sa pneumonie, j'ai bien cru qu'elle allait y passer. Mais non, la note du docteur était de 87 dollars. *(levant la tête)* Hé! Attendez, un instant? Est-ce que vous n'avez pas dit 87 dollars?

MARGUERITE, *levant la tête.* — Quoi?

ZÉRO. — Le dernier chiffre que vous avez appelé était 87 dollars?

MARGUERITE, *consultant ses fiches.* — 42, 50.

ZÉRO. — Ben, je me suis trompé. Attendez une minute *(Il rature).* Bon. Allez-y.

MARGUERITE. — 6 dollars, 3,50, 2,25 65 cents, 1 dollar 20. Vous me parlez comme si j'étais de la crotte.

ZÉRO. — Je me demande si je pourrais tuer ma femme sans qu'on puisse le deviner. Une nuit, au lit. Avec un oreiller.

MARGUERITE. — J'ai cru, pendant un temps, que vous aviez le béguin pour moi.

ZÉRO. — Je serais chopé. Ils ont toujours des moyens de vous choper.

MARGUERITE. — On était si bien ensemble, si bons copains, quand je suis entrée ici. Vous me causiez à ce moment-là.

ZÉRO. — Peut-être bien qu'elle ne tardera pas à mourir. J'ai remarqué qu'elle toussait le matin.

MARGUERITE. — Vous me disiez des quantités de choses. Vous deviez

leur en remontrer à tous. En attendant vous êtes encore assis là.

ZÉRO. — Alors je pourrais faire ce qui me plairait, bon Dieu!

MARGUERITE. — Peut-être bien que ce n'est pas non plus votre faute. Peut-être bien que, si vous aviez eu la femme qu'il vous fallait, une femme qui ait du bon sens. Une femme délicate. Moi!

ZÉRO. — Dans ce cas-là j'en aurais vite assez de courailler. On a besoin d'un coin ou mettre ses pantoufles.

MARGUERITE. — Je voudrais qu'elle meure.

ZÉRO. — Et puis quand on commence à courir les femmes, il peut vous arriver des ennuis. Et peut-être même perdre sa situation.

MARGUERITE. — Peut-être que vous m'épouseriez.

ZÉRO. — Boudiou! J'aurais dû y aller ce soir-là.

MARGUERITE .— Alors je pourrais quitter mon travail.

ZÉRO. — Y a beaucoup de femmes qui seraient heureuses de m'avoir.

MARGUERITE. — Vous pourriez chercher longtemps avant de trouver une fille délicate, fine comme moi.

ZÉRO. — Oui, monsieur, elles pourraient chercher longtemps avant de trouver un gagne-pain de tout repos comme moi.

MARGUERITE. — Je crois bien que je serais trop vieille pour avoir des gosses. On dit que ça peut être dangereux, passé trente-cinq ans.

ZÉRO. — Peut-être que je vous épouserais. Vous feriez peut-être bien mon affaire.

MARGUERITE. — Je me demande... si vous ne vouliez pas de gosses... s'il y a des moyens de...

ZÉRO, *levant les yeux.* — Hé là! Hé là! Vous ne pouvez pas ralentir un peu? Pour quoi donc que vous me prenez? Pour une machine?

MARGUERITE, *levant les yeux.* — Dites au moins ce que vous voulez. C'est trop lent, et puis c'est trop vite. Vous ne savez vraiment pas ce que vous voulez.

ZÉRO. — Vous occupez pas de ça. Un peu plus doucement.

MARGUERITE. — J'en ai plein le dos de tout ça, moi. Je vais demander mon changement.

ZÉRO. — Allez, marchez, vous ne me ferez pas sortir de mon caractère.

MARGUERITE. — Ah! la paix! *(Elle lit.)* 2,45, 1 dollar 50, 90 cents, 63 cents.

ZÉRO. — Vous épouser? Pas de danger; vous ne seriez pas meilleure que celle que j'ai.

MARGUERITE. — Ça vous serait bien égal si je le faisais. J'ai bien envie de le faire.

ZÉRO. — J'ai été un imbécile de me marier.

MARGUERITE. — Alors je ne vous verrais plus jamais.

ZÉRO. — Qu'est-ce que peut bien faire un type, avec une femme attachée au cou?

MARGUERITE. — Cette fois-là, au pique-nique du magasin, l'année que votre femme n'est pas venue, vous avez été gentil avec moi.

ZÉRO. — Le même travail pendant vingt-cinq ans!

MARGUERITE. — Nous avons été ensemble toute la journée, assis sous les arbres.

ZÉRO. — Je me demande si le patron se rappelle que je suis là depuis vingt-cinq ans.

MARGUERITE. — Et en rentrant ce soir-là... vous vous êtes assis à côté de moi dans le grand camion de livraison.

ZÉRO. — J'ai l'impression que je vais sérieusement monter en grade.

MARGUERITE. — Je voudrais savoir ce qu'on éprouve quand on reçoit un vrai baiser. Les hommes : des cochons! Ils courent tous après les effrontées.

ZÉRO. — S'il ne se décide pas à m'en parler, je vais droit à son bureau et je lui dis ce qui en est.

MARGUERITE. — Je voudrais être morte.

ZÉRO. — Je lui dirai : « Patron, je veux vous causer un petit peu. » Y me dira : « Bon, asseyez-vous. Un Henry Clay? — Non, je dirai, je ne fume pas. — Pourquoi donc? qu'y me dira. — Voilà pourquoi, patron; chaque fois que j'ai envie de fumer je prends une petite pièce et je la mets dans un vieux bas. Tout argent économisé est de l'argent gagné, voilà comment je vois les choses. — C'est diantrement raisonnable, y me dira, vous avez une tête organisée, Zéro. »

MARGUERITE. — Je ne peux pas souffrir l'odeur du gaz, ça me rend malade. Vous auriez pu m'embrasser, si vous aviez voulu.

ZÉRO. — « Patron, je lui dirai, je ne suis pas satisfait. Voilà vingt-cinq ans que je fais le même travail et, si je dois rester ici, faut que je voie un avenir devant moi. — Zéro, y me dira, je suis content que vous soyez venu me trouver. J'ai l'œil sur vous, Zéro, rien ne m'échappe. — Oh, je sais ça, Patron », je lui dirai et ça, ça le fera rire. « Vous êtes un homme capable, Zéro, y me dira et je veux vous faire monter ici même, dans mon bureau. Vous en avez fini avec les chiffres; lundi matin vous monterez ici. »

MARGUERITE. — Les baisers à la fin des films... les longs... en plein sur la bouche...

ZÉRO. — Après ça je continuerai à monter, je ferai voir à tous ces lascars-là ce qui en est.

MARGUERITE. — L'autre soir, dans *L'Alibi du Diable*, il la prenait dans ses bras et sa tête à elle retombait en arrière et ses yeux se fermaient comme si elle avait un éblouissement.

ZÉRO. — Donnez-moi seulement deux ans et je ferai voir à tous ces lascars-là ce qui en est.

MARGUERITE. — Je me figure que ça doit être ça, une sorte d'éblouissement; quand je les vois, il me semble que j'oublie tout.

ZÉRO. — Alors j'aurai une petite maison en banlieue et peut-être une petite vingt chevaux; je ne me contenterai pas d'une torpédo. Attendez seulement que je sois lancé, je leur ferai voir!

MARGUERITE. — Je les vois à présent, en fermant à moitié les yeux. La manière que leur tête tombe en arrière et lui qui plante sa bouche

en plein sur la sienne. Seigneur, que ce doit être chic! *(On entend le son strident d'un sifflet à vapeur.)*

MARGUERITE ET ZÉRO, *ensemble.* — Le sifflet!

(Ils descendent rapidement de leurs tabourets, ôtent leurs visières et leurs manches de lustrine qu'ils rangent dans leurs pupitres; tous deux sortent de derrière leurs pupitres, leurs chapeaux : celui de Zéro : un melon poussiéreux, celui de Marguerite : un chapeau de paille défraîchi. Marguerite met son chapeau et se tourne vers Zéro comme si elle allait lui parler, mais il est occupé à nettoyer son porte-plume et ne fait pas attention à elle. Elle soupire et s'approche de la porte de gauche.)

ZÉRO, *levant la tête.* — Bonsoir, Miss Devore.

Mais elle ne l'a pas entendu et est sortie. Zéro prend son chapeau et se dirige vers la gauche. La porte de droite s'ouvre et le patron entre. Age moyen, assez corpulent, chauve, bien habillé.

LE PATRON, *appelant.* — Hé! Monsieur... Monsieur...?

(Zéro se retourne surpris et, reconnaissant l'homme, a un frémissement nerveux.)

ZÉRO, *obséquieux.* — Oui, monsieur. Vous avez besoin de moi, monsieur?

LE PATRON. — Oui, un instant, s'il vous plaît.

ZÉRO. — Oui, monsieur, tout de suite, monsieur. *(Il laisse tomber son chapeau, le ramasse, trébuche, reprend son aplomb et s'approche du patron tout tressaillant.)*

LE PATRON. — Monsieur... er... er...?

ZÉRO. — Zéro.

LE PATRON. — Parfaitement, monsieur Zéro. Je désire avoir avec vous un petit entretien.

ZÉRO, *avec une petite grimace nerveuse.* — Oui, monsieur. Je m'y attendais un peu.

LE PATRON, *le regardant longuement.* — Ah! vraiment.

ZÉRO. — Oui, Monsieur.

LE PATROB. — Depuis combien de temps êtes-vous chez nous, monsieur... monsieur...

ZÉRO. — Zéro.

LE PATRON. — Oui, monsieur Zéro.

ZÉRO. — Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans.

LE PATRON. — Vingt-cinq ans! C'est un bail!

ZÉRO. — Et je n'ai jamais manqué un jour.

LE PATRON. — Et vous avez toujours fait le même travail, tout le temps?

ZÉRO. — Oui, monsieur. Ici, à ce pupitre.

LE PATRON. — En ce cas un peu de changement ne vous déplaira sans doute pas?

ZÉRO. — Ma foi non, monsieur, c'est sûr.

LE PATRON. — Nous avons projeté des changements dans ce service depuis quelque temps.

ZÉRO. — Je pensais bien que vous aviez l'œil sur moi.

LE PATRON. — Vous aviez raison. Le fait est que mes experts techniques ont conseillé l'installation de machines à calculer.

ZÉRO, *le regardant fixement.* — Machines à calculer.

LE PATRON. — Oui, vous en avez vu probablement; une invention mécanique qui additionne automatiquement.

ZÉRO. — Sûr, je les ai vues. Des clefs et une poignée que vous poussez. *(Il fait les gestes dans le vide.)*

LE PATRON. — C'est cela. Elles font le travail en moitié moins de temps et une fillette peut les faire marcher. Évidemment je suis fâché de perdre un ancien et fidèle employé...

ZÉRO. — Pardon, voudriez-vous bien répéter ce que vous venez de dire?

LE PATRON. — Je dis que je regrette de perdre un employé qui a été chez nous pendant si longtemps...

(On entend une musique douce, une ronde lointaine jouée par un piano mécanique. La partie du plancher sur laquelle se trouvent les pupitres et les tabourets commence à tourner très lentement.)

LE PATRON. — Mais il est évident que dans une organisation comme celle-ci le rendement doit être considéré avant tout.

(La musique devient plus forte graduellement et l'évolution du plateau plus rapide.)

LE PATRON. — Vous toucherez un mois entier de salaire et je dirai à mon secrétaire de vous donner une lettre de recommandation.

ZÉRO. — Un instant, patron, laissez-moi comprendre... Vous voulez dire que je suis renvoyé?

LE PATRON, *se faisant entendre avec peine au milieu des sons qui augmentent de volume.* — Je suis navré... pas d'autre solution... grand regret... ancien employé... technique... économie... les affaires... les affaires... LES AFFAIRES...

(Sa voix est noyée sous l'afflux des sons. La plate-forme évolue rapidement à présent. Zéro et le patron sont face à face, absolument immobiles. Le patron parle, parle sans arrêt, seulement on n'entend pas ce qu'il dit. La musique devient de plus en plus forte. A ceci on ajoute tous les bruits de coulisse habituels : le vent, les vagues, le galop des chevaux, le sifflet du train, les cloches, la sirène d'automobile, le verre brisé. Noël, les soirs d'élections, le jour de l'Armistice et le Mardi Gras. Le bruit est assourdissant, affolant, insupportable. Soudain, au paroxysme, éclate un terrifiant coup de tonnerre. Pendant une minute une projection rouge, puis tout est plongé dans l'obscurité.)

SCÈNE III

La salle à manger des Zéro. Porte à droite et à gauche. Les murs sont, comme à la scène I, tapissés de feuilles de papier couvertes de chiffres.

Au milieu de la pièce, sur la table, le couvert est mis pour deux personnes. Le long des murs, de chaque côté, sept chaises sont placées en symétriques rangées.

Au lever du rideau madame Zéro, assise devant la table regarde alternativement la porte d'entrée et la pendule. Elle a mis un tablier sur sa plus belle robe. Au bout de quelques instants la porte s'ouvre et Zéro entre. Il pend son chapeau à une patère derrière la porte, puis s'assied à table, en face de sa femme. Durant toute la scène ses gestes sont calmes et un peu automatiques.

MADAME ZÉRO, *rompant le silence.* — C'est bien gentil de ta part d'être rentré. Tu n'es que d'une heure en retard, ce n'est pas grand chose. En une heure le dîner n'a guère le temps de refroidir et, bien entendu, ça n'a aucune importance que nous ayons un tas de gens ce soir, après dîner. *(Ils commencent à manger.)* Tu n'as donc pas assez de raison pour rentrer à l'heure à la maison? Je ne t'ai donc pas dit que nous avions du monde après dîner? Tu ne sais donc pas que les Un vont venir? et les Deux? et les Trois? et les Quatre? et les Cinq? et les Six? Je ne t'ai donc pas dit de rentrer à l'heure à la maison? Autant parler à ce mur! *(Ils mangent en silence.)* Tu as dû avoir une affaire importante à t'occuper, comme d'aller voir le résultat des matchs de base-ball; est-ce que tu as rencontré deux gosses qui se battaient et que tu as voulu faire l'arbitre? C'est sûr que tu as des tas d'affaires qui te retiennent. C'est même étonnant que tu sois rentré. Tu as une vie pénible, faut en convenir; rentrer, accrocher ton chapeau et te mettre à la mangeoire. Pendant que moi je trime dans cette cuisine étouffante toute la journée, à faire ton dîner et à attendre que tu te décides à rentrer. *(Ils mangent en silence.)* Peut-être bien que le patron t'a retenu ce soir pour te dire que tu es un type épatant et que jamais le magasin n'aurait pu marcher, si tu n'avais pas été là, à gratter du papier depuis vingt-cinq ans. Où donc qu'est la médaille d'or qu'il t'a accrochée? C'est-il qu'une vieille dame aveugle est venue te l'enlever ou bien si c'est que tu l'as laissée sur la banquette, dans la limousine du patron quand il t'a ramené? *(Encore un court silence.)* Je jurerais qu'il t'a donné une sérieuse augmentation, hein? Il t'a fait monter du troisième étage au quatrième peut-être? J'te crois, de l'avancement!... une fameuse chance que t'as d'attraper de l'avancement... Ils n'ont qu'à mettre une annonce dans les journaux. Y en a dix mille comme toi qui attendent par les rues. Tu feras toujours le même travail dans vingt-cinq ans..., si tu sais encore additionner à ce moment-là.

(On entend, venant de la coulisse, une suite de claquements secs qui semblent provenir d'une machine à calculer. Zéro lève un instant la tête puis la baisse presque immédiatement.)

MADAME ZÉRO. — C'est la sonnette de la porte d'entrée. Voilà déjà du monde qui arrive et nous avons à peine fini de dîner. *(Elle se lève.)* Mais je vais débarrasser la table, que tu aies fini ou non. Si tu veux dîner, tu as le droit de rentrer à l'heure à la maison. Inutile de rester à

compter les pieds de table. *(Tandis qu'elle empile les assiettes, Zéro se lève et s'approche de la porte d'entrée.)* Attends un instant. N'ouvre pas encore la porte. Tu veux donc que les gens voient tout ce désordre? Et puis va donc mettre un col propre, celui-là est plein d'encre rouge. *(Zéro s'approche de la porte de droite).* On pourrait croire qu'après avoir gratté du papier pendant vingt-cinq ans tu saurais le faire sans mettre de l'encre sur ton faux-col. *(Zéro entre dans la chambre. Madame Zéro porte les plats dans la cuisine sans cesser de parler.)* Je vais être obligée de veiller toute la nuit, à présent, pour laver cette vaisselle. Ça t'est bien égal, hein? La femme est là pour ça. Est-ce que son mari ne lui paie pas ses vêtements et ne lui permet pas de manger à la même table que lui? Et elle n'a plus qu'à faire la cuisine, la lessive, frotter le parquet et laver la vaisselle quand le monde est parti. Mais tu peux me croire, tu vas te payer un peu d'essuyage de vaisselle quand tout le monde sera parti. *(Tandis qu'elle parle, Zéro revient avec un col propre, il glisse furtivement l'autre dans sa poche.)*

MADAME ZÉRO *revient de la cuisine. Elle a ôté son tablier et tient un tapis de table qu'elle met en place hâtivement. On entend à nouveau des claquements secs.* — Voilà encore la sonnette. Tu ne peux pas ouvrir la porte, non? *(Zéro ouvre la porte d'entrée; six hommes et six femmes entrent à la file, en une double colonne. Les hommes sont de taille et de physionomie différentes, mais ils sont tous habillés exactement comme Zéro. Chacun porte une perruque de couleur différente. Les femmes sont aussi habillées de la même façon, mais la couleur de chaque robe est différente.*

Madame Zéro, serrant la main de la première femme. — Bonjour madame Un.

MADAME UN. — Bonjour madame Zéro.

(Madame Zéro répète la même formule pour chaque femme qui entre, Zéro serre aussi la main des hommes mais silencieusement. Les deux files se séparent, à présent. Chacun des hommes prenant une chaise à droite et chacune des femmes une chaise à gauche, se réunissent en deux cercles, ils sont très rapprochés les uns des autres. Les hommes, sauf Zéro, fument des cigares. Les femmes mastiquent des chocolats.)

SIX. — On peut dire qu'on a de la pluie en ce moment.

CINQ. — Jamais rien vu de pareil.

QUATRE. — Les journaux disent qu'il y a quatorze ans que ça ne s'était pas produit.

TROIS. — Je ne me fie pas à ce que disent les journaux.

DEUX. — Vous avez bien raison.

UN. — On oublie, d'une année sur l'autre.

SIX. — Ça me fait penser que l'année dernière était bien pluvieuse aussi.

CINQ. — Et il y a deux ans?

QUATRE. — Tout de même cette année-ci est épouvantable.

TROIS. — Oui il n'y a pas à sortir de là.

DEUX. — Ça pourrait être encore pis.

UN. — Oui, tout dépend de la façon qu'on regarde les choses. Enfin on peut dire qu'on a de la pluie.

MADAME SIX. — J'aime beaucoup ces petites robes d'organdi.

MADAME CINQ. — Oui, avec des petits plissés de dentelle aux manches.

MADAME QUATRE. — Pour mon goût, je les aime mieux sans garniture.

MADAME TROIS. — Oui, comme je dis toujours, c'est le plus simple qu'est le plus distingué.

MADAME DEUX. — Je crois qu'un peu de dentelle ne fait jamais de mal.

MADAME UN. — Non, ça habille un peu.

MADAME ZÉRO. — Comme je dis toujours, c'est une affaire de goût.

MADAME SIX. — Je vous ai vu au cinéma jeudi soir, monsieur Un.

UN. — Un film idiot, ma foi!

DEUX. — Ils deviennent de moins en moins bons.

MADAME SIX. — Quelle était donc cette jolie femme qui était avec vous, monsieur Un?

UN. — Ne vous en faites pas pour moi : c'était ma sœur.

MADAME CINQ. — Ah! Ah! c'est ce qu'ils disent tous.

MADAME QUATRE. — Soyez tranquille, madame Un sait ce qui en est, je suis sûre.

MADAME UN. — Ah! Il peut bien faire ce qu'il veut, du moment qu'il se tient correctement.

TROIS. — Vous avez de la veine, Un, pas de danger que je sorte sans ma femme, même avec ma sœur.

MADAME TROIS. — Tu devrais être content d'avoir une gentille femme qui s'occupe de toi.

LES SIX FEMMES, *à l'unisson*. — Très juste, madame Trois.

CINQ. — Je crois que je sais qui est-ce qui porte la culotte dans votre ménage, Trois.

MADAME ZÉRO. — Vous en faites pas, je les ai vus se tenir la main l'autre soir au cinéma.

TROIS. — Elle devait tâcher de me soutirer un peu d'argent.

MADAME TROIS. — Je voudrais bien savoir qui pourrait réussir à te soutirer de l'argent, à toi! *(Rire général.)*

QUATRE. — Sûrement c'est un ménage uni.

MADAME DEUX. — Je crois que nous devrions parler d'autre chose.

MADAME UN. — Oui, parlons d'autre chose.

SIX, *sotto voce*. — Connaissez-vous celle du commis voyageur...

CINQ. — ... Il me semble que le lascar était dans un sleeping.

QUATRE. — ... Qui allait d'Albany à San Diego.

TROIS. — Et dans le compartiment à côté il y avait une vieille fille...

DEUX. — ... Qui avait une jambe de bois. Alors vers minuit... *(Ils se penchent tous ensemble pour chuchoter.)*

MADAME SIX, *sotto voce*. — Avez-vous entendu dire que les Sept...?

MADAME CINQ. — Allaient divorcer.

MADAME QUATRE. — Et lui c'est la seconde fois.

MADAME TROIS. — Si vous voulez mon avis, les deux font la paire.

MADAME DEUX. — L'un ne vaut pas mieux que l'autre.

MADAME UN. — Au contraire.

MADAME ZÉRO. — On dit qu'elle... *(Les femmes se rapprochent et chuchotent.)*

SIX. — Je trouve que ce vote des femmes est un comble.

CINQ. — Je crois bien. La politique, c'est l'affaire des hommes.

QUATRE. — La place des femmes est au foyer.

TROIS. — Parfaitement. A surveiller les gosses plutôt que de courir les rues.

DEUX. — Vous avez mis le doigt sur la plaie.

UN. — Le pire est qu'elles ne savent pas ce qu'elles veulent.

MADAME SIX. — Les hommes sont vraiment assommants.

MADAME CINQ. — Sûr. Ils sont tous paresseux.

MADAME QUATRE. — Et sales!

MADAME TROIS. — Toujours à grogner après quelque chose.

MADAME DEUX. — Quand ils ne racontent pas de craques...

MADAME UN. — Ou à tout saccager dans la maison.

MADAME ZÉRO. — Eh bien, vous pouvez me croire, je dis son fait au mien.

SIX. — Les affaires ne vont pas fort.

CINQ. — Elles n'ont jamais plus mal marché.

QUATRE. — Je me demande où nous allons.

TROIS. — Y aura un fameux coup de chien d'ici trois mois.

DEUX. — Ça ne m'étonnerait pas du tout.

UN. — Certainement; nous allons à du vilain!

MADAME SIX. — Ma tante a une maladie de foie.

MADAME CINQ. — Mon mari a la pelade.

MADAME QUATRE. — Ma sœur attend un bébé le mois prochain.

MADAME TROIS. — Le mari de ma cousine a un érysipèle.

MADAME DEUX. — Ma nièce a la danse de Saint-Guy.

MADAME UN. — Mon petit garçon a des convulsions.

MADAME ZÉRO. — Je ne me suis jamais sentie aussi bien. Je touche du bois.

SIX. — Y a trop d'agitation, c'est le fond des choses.

CINQ. — Parfaitement, trop de grèves.

QUATRE. — Ce sont les agitateurs étrangers, voilà ce que c'est.

TROIS. — On devrait les expulser.

DEUX. — Que diable peuvent-ils vouloir après tout?

UN. — Ils ne savent pas ce qu'ils veulent, si vous voulez mon avis.

SIX. — L'Amérique aux Américains, voilà ce que je dis, moi.

TOUS, *à l'unisson.* — C'est bien cela. Au diable les étrangers. Au diable les catholiques. Au diable les youpins, au diable les moricauds, au diable les métèques. Qu'on les emprisonne, qu'on les fusille, qu'on les pende, qu'on les lynche, qu'on les brûle! *(Tous se lèvent.)*

TOUS, *chantent à l'unisson* :

« Ma patrie est la tienne,
Douce terre de liberté. »

MADAME QUATRE. — Pourquoi êtes-vous si rêveur, monsieur Zéro?

ZÉRO, *ouvrant la bouche pour la première fois.* — Je réfléchis.

QUATRE. — Fais attention de ne pas te fouler le ciboulot! *(Rires.)*

MADAME ZÉRO. — Ces pauvres hommes que nous laissons seuls! Nous ne sommes pas aimables!

UN. — Nous négligeons ces dames.

(Les femmes traversent la scène et rejoignent les hommes en bavardant bruyamment. On entend résonner la sonnette de l'entrée.)

ZÉRO, *tranquillement.* — J'y vais. C'est pour moi.

(Tous le suivent du regard avec curiosité tandis qu'il ouvre la porte et fait entrer un inspecteur de police. Murmure d'étonnement et d'intérêt.)

L'INSPECTEUR. — Je viens chercher monsieur Zéro *(Tous désignent Zéro).*

ZÉRO. — Je vous attendais.

L'INSPECTEUR. — Allons, venez!

ZÉRO. — Une minute! *(Il met la main à sa poche.)*

L'INSPECTEUR. — Qu'est-ce qu'il cherche? *(Il tire un revolver.)* Je vous ai à l'œil.

ZÉRO. — N'ayez pas peur. Je veux seulement vous donner quelque chose. *(Il prend le faux-col et le lui tend.)*

L'INSPECTEUR. *méfiant.* — Qu'est-ce que c'est que çà?

ZÉRO. — Le col que je portais.

L'INSPECTEUR. — Pourquoi me le donnez-vous?

ZÉRO. — Il y a des taches de sang dessus.

L'INSPECTEUR, *le met dans sa poche.* — Bon! Allons, venez.

ZÉRO, *se tournant vers madame Zéro.* — Il faut que j'aille avec lui, tu devras faire la vaisselle toute seule.

MADAME ZÉRO, *se précipitant.* — Pourquoi est-ce qu'on t'emmène?

ZÉRO, *avec calme.* — J'ai tué le patron cet après-midi.

(Le rideau baisse rapidement tandis que l'inspecteur l'emmène.)

SCÈNE IV

Un tribunal : trois murs nus peints à la chaux sans portes ni fenêtres, sauf une sortie à droite. Les jurés sont assis dans une rangée de stalles à droite. Ce sont Messieurs Un, Deux, Trois, Quatre, Cinq, Six, et leurs femmes respectives. De chaque côté se tient un Officier en uniforme.

En face une longue table de chêne sert de base à une haute barricade de livres de Droit.

Derrière les livres est assis Zéro, la tête dans les mains. Pas de meubles dans la pièce. Un moment après le lever du rideau, l'un des officiers

se lève et, passant derrière la table, va frapper sur l'épaule de Zéro qui le suit au milieu de la pièce, en face du jury. L'Officier fait signe à Zéro de s'arrêter, puis lui désigne le jury et retourne à sa place. Zéro reste devant les jurés, les regardant avec étonnement et inquiétude. Ceux-ci ne marquent pas qu'ils l'aient aperçu. Ils restent assis, les bras croisés, pendant toute la scène, regardant fixement devant eux avec une expression stupide.

ZÉRO, *commence à parler en haletant.* — Bien sûr que je l'ai tué. Je n'ai jamais dit le contraire, n'est-ce pas? Ces avocats, ils me fichent la crampe, voilà ce qu'ils font. La moitié du temps je ne savais pas de quoi ils parlaient : « Objection soulevée » « Objection rejetée ». Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? Vous ne m'avez pas entendu réclamer n'est-ce pas? Sûrement non. Qu'est-ce que ça veut dire « Objection »? Vous avez le droit de savoir. Ce que je dis, moi, c'est que, si un type tue un autre type, vous avez le droit de l'amener ici pour ça, voilà ce que je dis, moi; je sais tout ça, j'ai été juré, moi aussi. Ces avocats! Ne les laissez pas vous mettre dedans. Tout ce chiqué pour faire croire que c'était de l'encre rouge qu'était sur le pique-notes! De l'encre rouge! C'était du sang! Je veux vous faire comprendre ça : je l'ai tué avec le pique-notes, en plein cœur, comprenez-vous?

Je veux vous faire comprendre ça à tous : Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Vous êtes douze. Six et six cela fait douze. Je l'ai assez souvent compté. Six et six font douze et cinq, dix-sept et huit, vingt-cinq et trois, vingt-huit. Je pose huit et je retiens deux. Ah! assez, de ces sales chiffres! Je ne peux pas les oublier. Vingt-cinq ans, voyez-vous! Huit heures par jour, sauf le dimanche et la moitié du samedi en juillet et août. Une semaine de vacances payées et une autre semaine, non payée, si vous la vouliez. Qui diable est-ce qui en voudrait? Rester à la maison à s'entendre dire par sa femme qu'on ne devrait pas être là! jamais! Et les jours fériés, j'allais les oublier. Le jour de l'An, le 30 mai, le 4 juillet, l'anniversaire de Washington, les jours d'élection, Noël, Vendredi saint, si vous le vouliez, et, si vous êtes juif, le jeûne Kippour et l'autre... Je ne me rappelle plus comment ils l'appellent. Sales Youpins! Toujours ils en ont deux quand les autres n'en ont qu'un. Et, quand un jour férié tombe le dimanche, on a le lundi en plus. Ça, c'est assez honnête, encore. Mais, quand le 4 juillet tombe un samedi, pourquoi est-ce qu'on a pas le lundi sous prétexte qu'on a sa demi-journée de toutes façons? Vous comprenez? Vingt-cinq ans! Je vais vous dire quelque chose de drôle : le 4 juillet et le 30 mai tombent toujours le même jour de la semaine.

Vingt-cinq ans! Jamais manqué un jour et jamais été en retard de plus de cinq minutes. Vous pouvez regarder ma feuille de présence, si vous ne me croyez pas : Huit heures vingt-sept, huit heures trente, huit heures trente-deux. Huit et trente-deux font quarante et... au diable ces chiffres! Je ne peux pas m'en défaire. Ce sont de drôles de

choses ces chiffres, ils ressemblent à des gens par moment. Les huit par exemple : deux points pour les yeux, un point pour le nez et un trait pour la bouche.

Et il y en a d'autres qui vous rappellent autre chose, mais je ne peux pas vous le dire devant les dames... Bien sûr que je l'ai tué. Pourquoi s'est-il pas arrêté de parler, aussi? Si seulement il s'était arrêté, au lieu de parler et de dire qu'il regrettait et que j'étais un brave type, et ci et ça! J'avais envie de lui crier : « Pour l'amour de Dieu, taisez-vous! » Mais je n'ai pas eu le courage de le faire, vous comprenez. Je n'ai pas eu le courage de dire ça au patron. Et il a continué à parler, à dire combien il regrettait. Il était tout près de moi. Son veston n'avait que deux boutons. Deux et deux font quatre et... Zut! Sur le pupitre il y avait le pique-notes, juste à ma portée. On n'a pas le droit de tuer un type, je sais ça. Quand j'ai lu dans les journaux ce qu'on disait sur lui et sur ses trois gosses, je n'étais pas fier, je peux vous le dire! Ils ont mis la photo des gosses, dans le journal, à côté de la mienne et celle de sa femme aussi. Bon Dieu! Ça doit être épatant d'avoir une femme comme ça! Y a des types qui ont de la veine! Et il a laissé 50 000 dollars pour fonder une salle de repos pour les jeunes filles du magasin.

Après tout, c'était un bon type! 50 000 dollars! C'est plus de deux fois autant que si j'avais mis de côté tout ce que j'ai gagné... Laissez-moi voir... Vingt-cinq et vingt-cinq et vingt-cinq... Ah! au diable! Les articles avaient une grande bande noire tout autour et disaient que le magasin serait fermé pendant trois jours à cause de la mort du patron. Ça, ça m'a presque fait rire. C'est tous les vendeurs et les commis et toute cette clique qui ont dû me bénir pour leurs trois jours de congé. Je n'aurais pas dû le tuer. Je n'ai rien à dire à ça. Mais je croyais qu'il allait me donner de l'augmentation, vous voyez? Parce que j'avais été là pendant vingt-cinq ans. Il ne m'avait jamais parlé avant, sauf un matin où je suis arrivé au magasin en même temps que lui; je lui ai tenu la porte et il m'a dit : « Merci ». Juste comme ça : « Merci ». C'est la seule fois où il m'a parlé. Et quand je l'ai vu venir à mon pupitre, je ne savais pas où j'en étais. Un gros bonnet comme ça venir me parler! Je me suis senti comme tout tremblant et avec un drôle de goût dans la bouche, comme quand on se lève le matin. Je n'avais pas le droit de le tuer. Le procureur a eu raison de dire ça. Il vous a lu la loi dans ces livres-là. Tuer un homme, c'est mal. Mais il y avait cette fille aussi; six mois, ils lui ont donné. C'était un sale tour que de l'avoir vendue aux flics. Je n'aurais pas dû faire ça, mais qu'est-ce que je pouvais faire? Ma femme ne voulait pas me lâcher. Il a fallu que je le fasse. Elle avait l'habitude de se promener dans sa chambre en chemise avec rien d'autre dessus. Juste sa chemise de jour. Et ils lui ont donné six mois. C'est fini, je ne la verrai plus maintenant. Comment donc qu'ils font pour empoigner les femmes, ces types comme on voit sur l'écran? J'en ai vu beaucoup de femmes que j'aurais aimé empoigner comme ça... dans les trains et dans les

rues et dans les magasins, en train d'acheter des choses, mais je n'ai pas de culot, moi. C'est vraiment agréable pour les vendeurs des rayons de chaussures d'être là, à regarder les jambes des femmes. Ces avocats, ils me donnent des crampes, je vous dis, à répéter tout le temps, tout le temps, la même chose. Je n'ai jamais dit que je ne l'avais pas tué. Mais ça n'est pas pareil que d'être un assassin ordinaire. Quel bien que ça m'a fait de le tuer? Je n'en ai pas tiré grand'chose. Répondez oui ou non? Il y a des choses où l'on ne peut pas répondre par oui ou non. Regardez-moi donc, les types. Est-ce que j'ai l'air d'un assassin? Allons, demandez à ma femme, demandez à n'importe qui. Je ne fais jamais de bruit. Il ne faut pas tenir compte de la seule fois, sur le terrain, où tout le monde criait : « Tuez l'arbitre! Tuez l'arbitre! » Et avant que j'aie su ce que je faisais, j'ai lancé la bouteille de limonade que j'avais à la main. C'est à cause que tout le monde criait comme ça, juste histoire de rigoler, vous comprenez. La sale bête, arbitrer comme ça, c'est se f... du monde! N'importe comment, la bouteille ne l'a pas touché.

Et quand j'ai vu arriver le flic, je les ai mis. Ça n'a fait de mal à personne. C'était seulement histoire de rigoler, vous comprenez? Et cette fois-là dans le métro, j'étais en train de lire comment ils avaient fait pour lyncher un nègre en Géorgie. Ils l'avaient attaché à un arbre, arrosé de pétrole, et ils avaient allumé un grand feu en dessous de lui. Sale nègre, va! Ben, les types, j'aurais aimé être là avec un pistolet dans chaque main à le cribler de plombs. J'étais en train de lire ça dans le métro, à Times Square, juste où il y a le plus de monde. Et voilà que tout d'un coup un grand nègre me marche en plein sur le pied. C'est heureux pour lui que je n'aie pas eu un fusil sous la main, je l'aurais sûrement tué. Sans doute qu'à cause de la foule y n'avait pas pu faire autrement, mais un moricaud n'a pas le droit de marcher sur le pied d'un blanc. Je lui ai dit ce qui en était, toujours. Sale nègre! Mais ça n'a fait de mal à personne non plus. Je suis un type tranquille, posé, vous êtes bien obligés de le reconnaître. Vingt-cinq ans dans la même maison et ne pas manquer un jour; cinquante-deux semaines par an! Cinquante-deux et cinquante-deux... Ils n'ont pas eu le mal de me chercher, n'est-ce pas? Je n'ai pas essayé de me sauver. Où est-ce que je me serais sauvé? Je n'y pensais même pas; tenez, je vais vous dire à quoi je pensais : comment j'allais faire pour annoncer à ma femme que j'étais renvoyé. Il m'a renvoyé après vingt-cinq ans, vous voyez. Est-ce que les avocats vous ont dit ça? J'ai oublié. Tout ça me donne un mal de tête : « objection soulevée » « objection rejetée ». — Répondez oui ou non; ça me donne un mal de tête! Et je ne peux pas m'ôter ces chiffres de la tête non plus. Mais c'est à ça que je pensais : comment j'allais dire à ma femme que j'étais renvoyé. Et ce que miss Devore penserait quand elle saurait que je l'ai tué. Je parie qu'elle n'aurait jamais cru que j'aie le culot de le faire. Je l'aurais épousée, si ma femme était morte. Je ferais toujours le même travail, si y ne m'avait pas mis dehors. Mais

il continuait à parler. Et le pique-notes était à ma portée. Est-ce que vous me comprenez? Je suis un type comme n'importe qui, comme vous, tenez.

(*Pour la première fois les jurés s'agitent, se regardent avec indignation, et chuchotent.*)

— Mettez-vous à ma place, voyons. Peut-être bien que vous auriez fait pareil. C'est comme ça que vous devriez voir les choses. Mettez-vous à ma place (*Les jurés se lèvent tous ensemble et crient à l'unisson*) : Coupable!

(*Zéro recule un instant, suffoqué par leurs vociférations. Les jurés font demi-tour sur place et sortent à la file par la porte à droite en double colonne.*)

ZÉRO, *retrouvant la parole tandis que les jurés passent le seuil.* — Attendez une minute, juste une minute. Vous ne comprenez pas. Laissez-moi seulement le temps de vous dire ce qui en est. Je suis tout brouillé, vous voyez. C'est à cause de ces avocats et puis des chiffres dans ma tête. Mais je vais vous dire ce qui en est. J'y ai été vingt-cinq ans, — et ils lui ont donné six mois, n'est-ce pas?

(*Il continue à haranguer la salle vide tandis que le rideau tombe.*)

ELMER R. RICE

(Version française de madame JEAN PRIX.)

(*A suivre.*)

LA NAISSANCE DU JOUR[1]

Notre entrée dans la salle basse, rose, bleue, remit tout en place. Le drame, la féerie de la peur, l'illusion sentimentale, il n'est plus en mon pouvoir de les nourrir au delà d'un moment. Vial souriait, la lèvre remontée sur les dents, ébloui par les deux lampes allumées.

La fenêtre encadrait un grand vivier de ciel vert sombre troué de deux ou trois étoiles aux pulsations désordonnées.

— Ah! ça fait du bien, ces lampes... — soupira Vial.

Il leur tendait les mains, comme à un âtre.

— Les cigarettes sont dans le pot bleu... Tu as eu les journaux aujourd'hui?

— Oui... Vous les voulez?

— Oh! moi, tu sais, les journaux... C'était pour avoir des nouvelles des incendies de forêts.

— Il y a eu des incendies de forêts?

— Il y en a toujours au mois d'août.

Il s'assit en visiteur, alluma une cigarette comme au théâtre, et j'aveignis sous la table la brique plate sur laquelle j'ouvre, à l'aide d'une petite masse de plomb, — souvenir de l'imprimerie du *Matin*, — les amandes des pins-pignons.

Tous les travaux que je n'aime pas sont ceux qui réclament de la patience. Pour écrire un livre il faut de la patience, et aussi pour apprivoiser un homme en état de sauvagerie, et pour raccommoder du linge usé, et pour trier les raisins de

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

Corinthe destinés au plum-cake. Je n'aurai été ni bonne cuisinière, ni bonne épouse, et je coupe les ficelles la plupart du temps au lieu de dénouer les nœuds.

Vial, assis de biais, avait l'air pris dans une trappe, et je commençai patiemment à dénouer le bout de ficelle...

— Ce bruit de pignons éclatés t'agace? Si tu as soif, l'alcarazas est là dehors, et les citrons.

— Je sais, merci.

Il m'en voulait de ma prévenance exceptionnelle. Sournois, il constatait que j'avais chaussé des espadrilles catalanes neuves, et solennellement endossé une robe de coton immaculée, une de ces robes de négresse, blanches, jaunes, rouges, qui fleurissent la côte et suivent la loi solaire plutôt que celles de la mode. En mangeant mes pignons j'ouvris un illustré; Vial alluma d'autres cigarettes et suivit d'une manière appliquée le vol des chauves-souris devant la fenêtre.

Un bloc de mer, pétrifié et noir sous le ciel, se distinguait vaguement de la terre. L'hydravion du soir, précédé du *fa* grave qu'il arrache au vent, promenait son fanal rouge parmi des feux plus pâles. La chatte, dehors, miaula pour entrer, et se dressa contre le grillage abaissé, en le grattant délicatement, comme une joueuse de harpe. Mais Vial rit de la voir, et elle disparut après avoir arrêté sur lui un regard grave.

— Elle ne m'aime pas, — soupira Vial. — Je ferais pourtant toutes les bassesses pour la conquérir. Si elle le savait, croyez-vous qu'elle m'aimerait un peu mieux?

— Elle le sait, sois-en sûr.

Il se contenta de cette réponse pendant quelques minutes, puis sollicita un autre apaisement, une autre réponse :

— Est-ce que les Luc-Albert, ou le Ravissant, ou je ne sais plus qui, ne devaient pas entrer vous dire bonsoir en revenant de dîner au Commerce, ce soir? J'avais cru comprendre... Ou bien c'était peut-être vous qui deviez y aller... Est-ce que les Carco... Je ne me souviens pas bien...

Je le regardai de travers.

— Les peintres dorment, à cette heure-ci. Depuis quand est-ce que je donne des soirées? Les Carco sont à Toulon.

— Ah! bon...

Secrètement fatigué il prit le parti de s'étendre à demi.

La joue appuyée aux coussins du divan, il s'accrochait involontairement à la corne d'un des coussins, les yeux fermés et la main crispée, comme suspendu à un récif... Que faire de cette épave? Quel embarras... Et puis, pensez-vous, la gêne de nos âges respectifs, de la différence d'âge? Que vous êtes loin de ce qui arrive en pareil cas... Nous n'y songeons même pas, nous autres. Nous y songeons certainement moins que ne fait l'homme mûr, que tout cependant autorise à afficher son amour pour de tendres jeunes filles. Si vous saviez de quel cœur léger nous acceptons, nous oublions notre « devoir d'aînesse »! Nous y songeons juste pour nous armer de coquetterie, rechercher l'hygiène et la parure, la ruse aimable, — imposées d'ailleurs aux jeunes femmes pareillement. Non, non, quand j'écris « quel embarras » je ne veux pas qu'un lecteur, plus tard, s'y trompe. Il ne faut pas qu'on nous imagine, « nous autres », tremblantes et épouvantées sous la lumière d'un court avenir, mendiantes devant l'homme aimé, abîmées dans la conscience de notre état. Nous portons avec nous plus d'inconscience, Dieu merci, de bravoure et de pureté. Qu'est-ce, pour nous autres, qu'une différence de quinze ans? Ce n'est pas avec cette bagatelle qu'on nous fait peur, lorsque nous touchons au jour de raisonner là-dessus avec une sagesse — ou une folie — digne de l'autre sexe. Je ne saurais choisir, pour l'affirmer, un meilleur temps que celui-ci où me voici toute sage, relativement veuve, douce à mes souvenirs et pleine du vœu de demeurer telle...

Quand j'écris « nous », je la mets à part, elle, de qui me vient le don de secouer les années comme un pommier ses fleurs. Écoutez-la me conter un dîner de noces :

« *Le soir, grand dîner de quatre-vingt-six couverts, est-ce assez dire qu'il était exécrable? Si j'étais morte ce jour-là, ç'aurait été de ces quatre heures et demie de mauvaise nourriture, à laquelle je n'ai guère touché. J'y ai reçu force compliments. Sur ma toilette? Oh! que non, sur ma jeunesse. Soixante-quinze ans... Ce n'est pas vrai, dis? Est-ce qu'il faut vraiment renoncer bientôt à être jeune?* » Mais non, mais non, n'y renonce pas encore, — je ne t'ai connue que jeune, ta mort te garde de vieillir, et même de périr, toi qui m'accompagnes... Ta dernière jeunesse, celle de tes soixante-quinze ans, dure

toujours : un grand chapeau de paille, qui couchait dehors en toute saison, la coiffe. Sous cette cloche d'épeautre finement tressé s'ébattent tes yeux gris, vagabonds, variables, insatiables, à qui l'inquiétude, la vigilance imposent bizarrement la forme d'un losange. Pas plus de sourcils que la Joconde, et un nez, mon Dieu, un nez... « Nous avons un vilain nez » disais-tu en me regardant, sur le ton à peu près de : « Nous avons une ravissante propriété. » Et une voix, et une démarche... Quand des étrangers entendaient sur l'escalier tes petits pas de jeune fille, et ta folle manière d'ouvrir une porte, ils se retournaient et demeuraient interdits de te voir déguisée en vieille petite dame... « *Est-ce qu'il faut vraiment renoncer à être jeune?* » Je n'en vois pas l'utilité, ni même la bienséance. Vois, ma chère, combien ce garçon désemparé, flottant autour d'un espoir mort-né qu'il tourne et retourne, vois combien nous le trouvons ancien, traditionnel, et lourd à mouvoir! Qu'en aurais-tu fait, qu'en fallait-il faire?

Oui, quel embarras... Ce corps accroché à une corne de coussin, sa modestie dans l'état chagrin, sa dissimulation minutieuse, — tout cela qui gisait sur mon divan, quel embarras!... Encore un vampire, je n'en pouvais douter. Je nomme ainsi ceux qui s'attaquent à ma pitié. Ils ne demandent rien. « Laissez-moi seulement là, dans l'ombre!... »

Le temps qui s'écoula dans le silence fut long. Je lisais, puis je cessais de lire. Un autre jour, j'aurais pu supposer que Vial dormait. Car il arrive à mes amis de dormir sur mon divan, au bout d'une journée de pêche, de voiture, de bains, de travail même, qui leur ôte la parole et les enchante de sommeil sur place. Celui-ci ne dormait pas. Celui-ci était malheureux. Souffrance, premier déguisement, première offensive du vampire... Vial, loin du bonheur, feignait le repos, et je sentis remuer au fond de moi celle qui maintenant m'habite, plus légère à mon cœur que je ne fus jadis à son flanc... Je sais bien que c'est elle, ces mouvements de pitié que je n'aime pas. Mais elle ne les aimait pas non plus : « *La nièce du père Champion va mieux. Ton frère aura de la peine à la tirer de là. Je lui ai envoyé du bois, et ne pouvant rien de plus en ce moment, j'ai quêté encore une fois pour elle. Mais c'est une chose que je ne sais pas faire aimablement, car le*

rouge me monte au front dès que je vois ceux qui ne donnent rien et vivent dans leur fromage, et je suis portée plus à les engueuler qu'à leur faire des grâces...

» Pour ta chatte, je reviens chaque après-midi à la petite maison pour lui donner un peu de lait chaud et lui faire une flambée de bois. Quand je n'ai rien, je lui cuis un œuf. Ce n'est pas que cela m'amuse, grand Dieu, mais je ne suis jamais en repos quand je crois qu'un enfant ou un animal ont faim. Alors je fais en sorte de me mettre en repos : tu connais mon égoïsme. »

Voilà le mot! Trouvait-elle pas ses mots mieux que personne? Égoïsme. Cet égoïsme la menait, elle, de porte en porte, criant qu'elle ne pouvait pas supporter le froid qui pétrifiait, l'hiver, dans une chambre sans feu, des enfants indigents. Elle ne pouvait pas supporter qu'un chien, ébouillanté par son maître le charcutier, ne trouvât d'autre secours que de hurler et se tordre, au pied d'une maison fermée et insensible...

Ma très chère, vois-tu, du haut de cette nuit propice à la veille, plus chaude et rehaussée d'or qu'une tente de velours, vois-tu mon souci? Qu'aurais-tu fait à ma place? Tu sais où déjà elles m'ont menée, les attaques d'un égoïsme que je tiens de toi? Elles t'ont conduite à la ruine matérielle, où tu t'es échouée ayant tout donné. Mais ne plus posséder d'argent, ce n'est qu'une des étapes du dénûment. Ferme dans ta pauvreté définitive, tu devenais nette et reluisante à mesure que tu étais mieux rongée. Mais il n'est pas sûr que tu n'eusses pas, à la vue de ce corps mi-couché, fait un petit détour, en soulevant le bord de ta jupe, comme quand tu passais une flaque... En ton honneur, je voulus enfin montrer ma force à celui qui, raidi d'appréhension, feignait de dormir.

— Tu dors, Vial?

Il veillait, et ne tressaillit pas.

— Un peu abruti, — dit-il en se redressant.

Il lissa ses cheveux en arrière, rajusta sa chemise ouverte et son veston de flanelle, renoua une de ses espadrilles. Je lui trouvai le nez long, et cette figure comme comprimée entre deux battants de porte qu'on voit aux gens qui croient dissimuler leurs contrariétés. Je ne le pressai pas, sachant bien

qu'il est malséant d'entraîner à la psychologie un homme qui n'est pas sûr de ses boutons de chemise ou de ses lacets de chaussures :

— Vial, je t'ai dit ce matin que j'avais à te parler.

Il inclina la tête avec une majesté un peu nègre.

— Voilà. Mon petit Vial, quel beau temps! Écoute l'hydravion en ton de *fa*, le doux vent haut placé entre l'est et le nord, respire le pin et la menthe du petit marais salé, dont l'odeur gratte au grillage comme la chatte!

Vial leva ses yeux qu'il tenait baissés, ouvrit en grand son visage surpris, où toute sa bonne foi d'homme apparut, et je me sentis solide en face d'un être plein de candeur, neuf aux artifices de la parole.

— Vial, as-tu vu les raisins de la vigne? As-tu vu que les grappes sont déjà massives et teintes en bleu, si serrées qu'une fourmi n'y entrerait pas? Songes-tu qu'on va devoir vendanger avant le 15 septembre? Veux-tu parier que la saison va s'écouler sans que les orages aient dépassé les Maures, où la montagne les rassemble comme des ballons au bout d'un fil? Il pleut à Paris, Vial. Il pleut aussi à Biarritz et à Deauville. La Bretagne moisit et le Dauphiné se couvre de champignons. La Provence seule...

Pendant que je parlais, il rapetissait ses yeux et refermait tout son visage... C'est une occupation sans fin qu'un être humain. Celui-ci ne me livrait plus qu'un entrebâillement circonspect de lui-même. C'est un homme, il craint l'ironie. Au mépris de toute mélancolie il n'était plus que perplexe, et gourmé.

— Tu me comprends, Vial? C'est un très beau temps de l'année que je passe ici. C'est, je te l'assure, un très beau temps aussi de ma vie. Tu aimes ces mois que tu passes ici?

Par des mouvements imperceptibles, les traits de Vial reconstituèrent une face d'homme courageux, à qui l'on rend la faculté d'user de son courage.

— Non, — répondit-il, — je ne les aime pas. Je ne les échangerais pas contre quoi que ce soit au monde, mais je ne les aime pas. Pendant ce temps-là non seulement je ne travaille guère, mais encore je ne suis pas heureux.

— Je croyais que tu créais un « ensemble » pour...

— Pour les Quatre-Quartiers, c'est exact. Mes maquettes sont prêtes. C'est un gros travail. Living-room, chambres, salle à manger, toute la maison... J'emploie mes quatre sous, et même un peu plus, à réaliser en bois et en métal mes modèles! Mais si je réussis, c'est pour moi la direction des ateliers d'ameublement moderne aux Quatre-Quartiers...

— Tu ne m'en as jamais appris aussi long là-dessus.

— C'est exact également. Vous ne vous intéressez que peu aux ameublements modernes.

— Je m'intéresse du moins à ce qui concerne mes amis.

Vial se cala sur le divan avec le mouvement du cavalier qui s'affermit en selle.

— Madame, je n'ai pas une minute l'illusion d'être votre ami. Des amis comme moi, à qui vous jetez le tutoiement, la poignée de mains et votre bonne humeur d'été, vous n'en savez pas le nombre.

— Tu es modeste.

— Je suis clairvoyant. Ce n'est pas très difficile.

Il parlait d'une voix respectueuse, égale, et montrait un visage dévoilé, de grands beaux yeux, ma foi, qui se posaient librement sur les miens ou sur n'importe quel point de ma personne.

— C'est vrai, Vial, que je suis plus familière que liante. Mais en matière d'amitié, est-ce que le temps presse si fort? Nous serions devenus des amis... plus tard. Je te connais mal...

Il agita une main vivement en l'air, pour effacer mes paroles :

— Je vous en prie, madame! Je vous en prie!

— Tu m'appelais Colette, hier?

— Devant les gens, oui, pour être confondu dans la foule anonyme. Si vous m'accordiez un peu d'attention, vous sauriez que, de ma vie, je ne vous ai appelée par votre nom quand nous étions seuls. Et nous nous sommes trouvés seuls très souvent, depuis le premier juillet.

— Je le sais.

— Au ton de ces trois mots-là, madame, je vois que nous arrivons à ce qui nous touche.

— A ce qui te touche...

— Ce qui vous est incommode, madame, me touche en effet plus que tout.

Là nous nous reposâmes un moment, car la rapidité de nos répliques, que nous n'avions pas prévue, nous eût menés à l'accent d'une querelle.

— Doucement, Vial, doucement! Froid des épaules, et puis tout d'un coup...

Il sourit par imitation.

— C'est la certitude de la condamnation qui décide quelquefois les accusés à se « mettre à table ». Alors ils racontent aussi bien leur crime que leur premier amour, ou le baptême de leur petite sœur... N'importe quoi.

Il fit craquer ses doigts serrés entre ses genoux et me questionna d'une manière pressante :

— Madame, qu'est-ce que vous voulez de moi? Ou plutôt qu'est-ce que vous ne voulez pas? Je suis sûr déjà que ce que vous me demanderez me sera le plus pénible, et que je ferai ce que vous voudrez.

Comme la noblesse de l'homme, même limitée à son expression verbale, nous frappe d'appréhension, nous retarde dans notre chemin! Le goût féminin d'habiller en héros un homme, quand il parle d'immoler son confort sentimental, il est encore bien vivace en moi...

— Bon. Alors ça va aller tout seul. Hélène Clément...

— Non, madame, pas Hélène Clément.

— Comment, pas Hélène Clément?

— Comme je le dis, madame. Aucune Hélène Clément. Assez d'Hélène Clément. Autre chose.

— Mais comprends-moi, voyons! Attends! Tu ne sais seulement pas... Elle est venue, hier, et je n'ai pas eu de peine à acquérir la certitude...

— Bravo, madame! Voilà qui fait honneur à votre perspicacité. Vous aviez acquis la certitude? J'en suis ravi. N'en parlons plus.

Un petit feu pointu brillait dans les yeux de Vial, et il me dévisageait avec impertinence.

Quand il vit que j'allais me fâcher, il posa ses mains sur les miennes.

— Non, madame, n'en parlons plus. Vous voulez me faire

savoir qu'Hélène Clément m'aime, que mon indifférence la désole, que je dois prendre en pitié et même en amour cette « belle jeune fille saine », — c'est de Géraldy — et l'épouser? Bon. Je le sais. C'est fini. N'en parlons plus.

Je retirai mes mains.

— Oh! si tu le prends comme ça, Vial...

— Oui, madame, je le prends comme ça, et, bien plus fort, je vous reproche d'avoir amené le nom de cette jeune fille dans notre conversation. Vous aviez une raison de le faire? Laquelle? Dites-la! Mais dites-la! Vous vous intéressez à cette jeune fille? Vous la connaissez bien? Vous êtes chargée d'assurer l'avenir et même le bonheur d'une frêle créature qui atteint à peine ses vingt-six ans? Vous avez de l'affection pour elle? Vous êtes son amie? Répondez, madame, répondez plus vite! Pourquoi ne répondez-vous pas plus vite? Parce que je ne vous en laisse pas le temps? Pour répondre « oui » de bon cœur à toutes mes questions, il ne faut pas longtemps, madame, et vous êtes prompte, d'habitude... Vous n'aimez pas Hélène Clément, et, passez-moi l'expression, vous vous fichez pas mal de son bonheur, qui d'ailleurs ne vous regarde en aucune manière. Ne vous fâchez pas, c'est liquidé, c'est fini. Ouf! Je boirais bien un peu de citronnade et je vais vous en préparer un verre. Ne bougez pas.

Il nous versa de quoi boire, et ajouta :

— A part ça, je ferai ce que vous voudrez, je vous le répète. Je vous écoute...

— Pardon! C'est toi qui as parlé de te « mettre à table ».

— Je serais sans excuse, madame, de retarder la suite du joli couplet sur la belle saison.

Ah! si du moins j'avais ressenti, au cœur, le battement, aux mains le froid annonciateur, dans tout le corps une célébration de l'angoisse! Ce fut alors, et non plus tard, si je me connais bien, que je regrettai entre nous l'absence du suprême intrus, le désir. Présent, c'est en lui, il me semble, que j'aurais puisé, sans effort, le sens de notre rendez-vous de ce soir, l'épice, le danger qui lui faisait défaut. Il me parut aussi trop visible que Vial voulût marquer le contraste entre le jeune compagnon d'hier, le « mon petit Vial » enrégimenté dans une équipe de camarades d'été, et l'amant parfaitement autonome...

— Vial, nous n'avons pas besoin de beaucoup de paroles pour nous entendre, je l'ai déjà remarqué.

C'était là une politesse ambiguë, qui porta plus loin que je ne le voulais.

— C'est vrai? — dit Vial, — c'est vrai? Vous le pensez? A combien d'hommes dans votre vie avez-vous dit une chose pareille? Peut-être ne l'avez-vous dit qu'à moi? D'ailleurs, je n'en trouve trace dans aucun de vos livres... aucun, non... Ce que vous venez de dire là se sépare du mépris de l'amour qu'on devine toujours un peu, en vous lisant, dans votre amour de l'amour... Ce n'est pas une parole que vous auriez dite à un des hommes que...

— Nous n'avons que faire de mes livres ici, Vial.

Je ne pus lui dissimuler le découragement jaloux, l'injuste hostilité qui s'emparent de moi quand je comprends qu'on me cherche toute vive entre les pages de mes romans.

— Laisse-moi le droit de m'y cacher, fût-ce à la manière de la « Lettre volée »... Et revenons à ce qui nous occupe.

— Rien ne nous occupe ensemble, madame, et j'en suis bien triste. Vous vous êtes mis en tête de planter entre vous et moi une troisième personne. Renvoyez-la, et nous serons seuls.

— Mais c'est que je lui ai promis...

Vial leva ses mains noires au bout de ses manches blanches.

— Ah! voilà! Vous lui avez promis! Et promis quoi? Franchement, madame, qu'est-ce que vous venez faire là-dedans?

— Pas si haut, Vial, Divine dort dans la cabane de la vigne... La petite Clément m'a dit que l'an dernier, ici même, vous aviez échangé des paroles qui pouvaient lui faire croire...

— C'est bien possible, — dit Vial. — Cette année, c'est changé, voilà tout.

— Ce n'est pas chic.

Vial se tourna vers moi avec roideur :

— Pourquoi donc? Ce qui ne serait pas chic, c'est qu'ayant changé, moi, je ne l'en aie pas avertie. Je n'ai ni enlevé une enfant mineure, ni couché avec une fille honnête. C'est tout ce que vous avez à me reprocher? C'est en l'honneur de cette bluette que vous avez préparé votre couplet de la belle saison?

C'est en vue du bonheur d'Hélène Clément que vous avez décidé — car vous l'avez décidé — de me bannir? Pourquoi choisissez-vous, pour l'éloigner, celui qui tient le plus à vous et vous entend le mieux? C'est là la promesse que vous avez faite à Hélène Clément? Elle l'a obtenue de vous, au nom de quoi? De la « morale »? Ou de notre différence d'âges? Elle en est bien capable! — s'écria-t-il d'un ton de gaîté discordant.

Je lui donnai, avec un hochement de dénégation, mon regard le plus affectueux. Pauvre Vial, quel aveu... Il y songeait donc, lui, à notre différence d'âges? Quel aveu de tourments, de muets débats...

— Faut-il te l'avouer, Vial? Je ne songe jamais à la différence d'âges.

— Jamais? Comment, jamais?

— Je veux dire... je n'y pense pas. Pas plus qu'à l'opinion des imbéciles. Et ce n'est pas cette promesse-là que j'ai faite à Hélène. Vial, — je posai ma main à plat, comme il m'arrive souvent avec lui, sur son poitrail bombé — c'est donc vrai que tu t'es attaché à moi?

Il abaissa les paupières et serra la bouche.

— Tu t'es attaché à moi, malgré, comme tu dis, la différence des âges... S'il n'y avait pas d'autre barrière entre nous, je t'assure que celle-là ne pèserait pas lourd à mes yeux.

Il fit, du menton vers ma main ouverte sur sa poitrine, un très léger mouvement sauvage, et répliqua promptement :

— Je ne vous demande rien. Je ne vous demanderai même pas ce que vous pouvez nommer une autre barrière. Je suis même étonné de vous entendre parler de... de ces choses qui vous concernent... aussi naturellement.

— Il faut bien en parler, Vial. Ce que j'ai affirmé à Hélène Clément, c'est seulement, — d'une manière assez mal déterminée, d'ailleurs, — c'est que je n'étais pas un obstacle entre toi et elle, et que je n'en serais jamais un.

Vial changea de visage, rejeta d'un revers de bras ma main appuyée à sa poitrine.

— Ça, c'est le comble, — cria-t-il en étouffant sa voix. — Quelle inconscience... Vous mêler... Vous mettre sur le même

plan qu'elle! Vous poser en rivale généreuse! Rivale de qui? Pourquoi pas d'une midinette? C'est incroyable! Vous, madame, vous! Vous poser, vous conduire comme une femme ordinaire, vous que je voudrais voir, je ne sais pas, moi...

Il m'assignait dans l'air, de sa main levée, un niveau très haut, celui d'une manière de socle, et je l'interrompis avec une ironie qui me fit de la peine.

— Vial, laisse-moi encore un peu parmi les vivants. Je ne m'y trouve pas mal.

— Oh! madame...

Vial me contemplait, tout suffoqué de reproche et de chagrin. Il appuya vivement sa joue sur le haut de mon bras nu, et fermant les yeux :

— Parmi les vivants?... — répéta-t-il. — Mais la cendre, même la cendre de ces bras-là, elle serait encore plus chaude qu'une chair vivante, et elle garderait leur forme de collier...

Je n'eus pas à rompre le contact, qu'il interrompit aussitôt pour que je fusse contente de lui. Je l'étais, et je lui fis « oui, oui » de la tête, en le regardant. La fatigue, une buée bleu noir qui lui poussait aux joues à cause de la nuit avancée... Trente-cinq, trente-six ans, ni laid, ni malsain, ni méchant... Je m'enlisais dans cette nuit sans souffle, qui traversait le moment du sommeil unanime, et il émanait de ce garçon ému, peu vêtu, une odeur de minuit amoureux qui me poussait doucement vers la tristesse.

— Vial, comment donc vis-tu, en dehors de moi? Tu me comprends?

— De peu de chose, madame... De peu de chose... et de vous.

— Ça ne te fait pas un lot bien riche.

— C'est à moi de l'estimer.

Je m'irritai :

— Mais, brute obstinée, où t'en vas-tu, où t'en allais-tu sans rien dire, avec cette habitude de moi que tu as prise?

— Je n'en sais rien, ma foi, — dit-il négligemment. — La vérité est que j'y pensais le moins possible. Quelquefois, quand vous n'aviez pas le temps de me recevoir, à Paris, je me disais...

Il sourit pour lui-même, déjà tout au désir de se peindre, de paraître au jour :

— Je me disais : « Oh! tant mieux, l'envie de la voir me passera plus vite en ne la voyant pas. Je n'ai qu'à patienter, et quand j'y retournerai, elle aura tout d'un coup soixante, soixante-dix ans, alors la vie redeviendra possible et même agréable... »

— Oui. Et puis?

— Et puis? Et puis quand je retournais vous voir, c'était juste un jour où tous vos démons étaient réveillés, et vous aviez mis de la poudre, allongé vos yeux, passé une robe neuve, et il n'était question que de voyages, de théâtre, et de jouer « Chéri » en tournée, et de planter de la vigne et des pêchers, et d'acheter une petite auto... Et c'était tout à recommencer... C'est la même chose ici, d'ailleurs, — achevat-il en ralentissant.

Pendant le silence qui suivit, rien ne troubla, dehors, l'immobilité de toutes choses. Dans le rayon de la lampe la chatte, couchée sur la terrasse au creux de la chaise longue, se roula en turban, pour prédire l'approche de la rosée, et le craquement de l'osier retentit comme sous une voûte.

Vial m'interrogeait des yeux comme si ç'eût été mon tour d'intervenir. Mais qu'aurais-je ajouté à son profond contentement mélancolique? Il me savait sans doute émue. Je l'étais. Je ne fis qu'un signe, qu'il interpréta dans le sens de : « Continue... » et une expression presque féminine, pleine de séduction, passa sur ses traits, comme si toute la brune face d'homme allait éclater sur un éblouissant visage; mais cela ne dura point. C'était seulement l'éclat d'un semblant de triomphe, d'une parcelle de bonheur... Allons, un peu de hâte, un peu de rigueur, détrompons cet honnête homme... Plus rapide que moi, il s'engageait davantage :

— Madame, — reprit-il en se retenant de s'échauffer, — je n'ai pas grand'chose à vous dire. Je n'ai jamais eu grand'chose à vous dire. Personne n'est plus dépourvu de desseins, d'arrière-pensées, — je pourrais presque ajouter : de désirs — que moi.

— Si, il y a moi.

— Pardonnez-moi, je ne peux pas vous croire. Vous m'avez appelé ce soir...

— Hier soir.

Il passa la main sur sa joue, devint confus de la sentir râpeuse :

— Oh... qu'il est tard... Vous m'avez appelé hier soir, et hier matin vous m'aviez... convoqué. N'était-ce que pour me parler de la petite Clément? Et de votre obligation de vous défaire de moi?

— Oui...

J'hésitais, et il se rebella :

— Qu'est-ce qu'il y a encore, madame? Je vous en prie, ne vous mettez pas en tête que j'ai besoin d'être ménagé, ou soigné. J'aime autant vous avouer que je ne suis même pas malheureux. Vraiment pas. Je me faisais jusqu'ici l'effet de quelqu'un qui porte sur lui quelque chose de très fragile. Tous les jours, je respirais : « Encore rien de cassé aujourd'hui! » Il n'y aurait jamais eu rien de cassé, madame, si une main étrangère assez lourde, peut-être pas très bien intentionnée...

— Allons, laisse-la, cette petite...

Aussitôt que je les entendis, j'eus honte de mes paroles. J'en ai honte encore en les écrivant. Des paroles, un ton de rivale doucereuse, de perfide belle-mère... C'était l'hommage invétéré, le bas acquiescement qui sort de nous quand l'homme le sollicite, l'homme, luxe, gibier de choix, le mâle rarissime... Imprudent, Vial brilla de joie comme un tesson au clair de lune.

— Mais je la laisse, madame, je n'ai jamais voulu que la laisser! Je ne demande rien à personne, moi! Je suis si gentil, si commode... Tenez, madame, vous me proposeriez, vous-même, de changer, de... d'améliorer mon sort, que je serais capable de m'écrier : « Foin! et même *Vade retro!* »

Et il éclata de rire — tout seul. Il venait de dépasser ses moyens. Ce n'est presque jamais impunément qu'un homme fait s'essaye à la gaminerie. Pour réussir, en outre, dans la canaillerie aimable, il lui faut une grandeur atavique dans le mal, le don de l'improvisation, au moins la légèreté dévolue à quelques Satans moyens, toutes vertus auxquelles l'extrême jeunesse n'est pas embarrassée de suppléer...

Peut-être l'honnête Vial, en « faisant la fille » comme une petite bourgeoise qui se jette à la rue par désespoir, tentait-

il, pour me plaire, de se plier à un gabarit d'homme que lui fournissaient trois cents pages signées de mon nom, où je chante des immunités masculines un peu infamantes? Je fus loin d'en sourire. En même temps que la nuit, je me dépouillais de langueur, bientôt d'ombres. Par la porte venait un froid que n'apportait pas le vent, mais l'inimitié entre un jeune souffle et l'air échauffé par nos deux corps. La dalle du seuil luisit comme sous la pluie, et le fantôme haillonneux du grand eucalyptus reprit par degrés sa place sur le ciel.

Vial, dans l'erreur, attendait tout de sa passivité. Ce n'est pas une tactique exceptionnelle, au contraire. Valère Vial appartient à une catégorie d'amants que je n'aurai fait, au cours de ma vie amoureuse, qu'entrevoir, dans un lointain dont je demeure responsable. Il doit être un peu gris le long des journées, mais tout phosphorescent l'ombre venue, et apte à l'amour, accort pendant l'amour comme sont les paysans jeunes, les ouvriers en fleur, — je l'imaginais, ma foi, comme si j'y étais...

Vial me couvrit vivement d'une écharpe de laine.

— Cela vous suffit? Vous aurez assez chaud? Voici bientôt le jour, madame. Il m'est témoin que je n'ai jamais espéré le voir se lever, seul avec vous dans votre maison. Laissez-moi tout de même en être orgueilleux, sinon heureux. Je pèche souvent par orgueil, comme il arrive aux gens de petite origine qui se dégoûtent du milieu où ils sont nés. Dégoûté... voilà, je suis né dégoûté. Mes camarades de la guerre blaguaient mon dégoût des femmes quelconques, de l'aventure banale. Un prince n'est pas plus dégoûté que moi... C'est comique, n'est-ce pas?

— Non, — dis-je distraitement.

— Si vous saviez, — continua-t-il plus bas, — de quel secours m'a été votre égalité, votre manière de dire oui quand vous pensez oui, non quand vous pensez non... Il n'y a qu'ici que j'ai vécu des jours aussi longs...

— De tous les secours que vous m'aurez portés, — continua-t-il plus bas, — il n'y en a aucun qui vaille cette couleur que votre égalité donne aux jours, le goût qu'ils prennent à glisser sur vous. En dépit d'une espèce de garçonnisme, de

bon-garçonnisme qui est, chez vous, entièrement affecté...

Je ne l'interrompis même pas. Une lumière bleue, sourde, collait à son front et aux méplats de ses joues. Les lampes orangées devenaient pauvres. Un oiseau, dans l'enclos, se libéra de la nuit par un cri si long, si étranger à la mélodie, qu'il me donna l'illusion de m'arracher au sommeil. Sombre dans son vêtement blanc, ramassé au creux du divan, Vial appartenait encore mollement à la nuit, et je mis à profit, pour le mieux voir, la sournoise résurrection d'un ancien « double », qui s'éveillait en moi avec le jour, un double âpre à l'échange physique, expert à traduire en promesses la forme d'un corps. Celui-ci, la nudité quotidienne du bain m'avait rendu familiers ses contours, l'épaule à l'égyptienne, le cou cylindrique et fort, et surtout ce lustre, ces caractères épars et mystérieux qui confèrent à certains hommes un grade dans la hiérarchie voluptueuse, dans l'aristocratie animale... Ainsi, — sentant que le temps m'était mesuré, — je me hâtais d'aspirer par toutes mes brèches la chaleur qui me venait d'un spectacle interdit, « puisqu'il ne s'agissait que de paille... »

— ... quand on se tire de la guerre d'une manière aussi avantageuse, je peux dire aussi banale, avec ces deux cicatrices au bras, on ne demande, après, qu'à vivre beaucoup, à travailler beaucoup. Mais mon père...

Que lui manque-t-il donc? Quel désordre? Quel drame de gestation, de croissance? Il n'a rien de commun avec des êtres que j'ai connus, dont j'ai tenu entre mes mains, sous mon regard, la suffocation contagieuse...

— ... Tout désirer, tout deviner, prétendre à tout au fond de soi-même, c'est un grand malheur pour un garçon qui est obligé de vivre médiocrement, et qui ne savait pas qu'un jour il lui serait donné de se faire entendre de vous...

Oui. Mais il n'y a aucune chance que sa présence, son effort pour me joindre, sa souffrance même me suggèrent, par voluptueuse analogie, le supplice du germe sous la terre, le tourment de la plante que sa hâte, son devoir de fleurir vont jusqu'à déchirer... Où sont les êtres qui juraient — ainsi ils attestaient ma force — de périr si je ne les délivrais d'eux-mêmes, de n'éclore jamais si je leur refusais leur

seul climat : ma présence... Mais celui-ci a déjà fleuri et défleuri plus d'une fois...

— ... et je n'ai pas de honte à me montrer à vous plus étonné, plus pauvre en souvenirs, que si la vie venait de commencer pour moi...

Oui. Mais tu ne viens pas de la commencer. C'est seulement une comparaison. Tu ne peux pas m'y tromper, même en usant de ton innocence. Nous autres, nous n'avons affaire généralement, à la fin de nos derniers et valeureux combats, qu'au pire ou au meilleur; il n'y a pas grand mérite à démêler que tu n'es ni l'un, ni l'autre... Je m'appuie sur un avenir dont on pourrait compter les heures. Un tel avenir, si je rentrais dans la lice, serait tout entier voué à de brûlantes vérités, à des amertumes que rien n'égale, — peut-être à des duels où de part et d'autre on veut se surpasser en orgueil. Vial, tu es promis à un destin plus facile que de me surpasser en orgueil...

— Cher Valère Vial!

Je m'aidai d'un cri pour m'élancer hors du lieu préservé, du haut duquel je pouvais choisir de porter coups ou secours.

— Madame! Je suis là, madame. C'est même mon plus grand crime.

Il se leva, roidi de sa longue veille et d'un étirement il brisa tous ses angles. Sa belle livrée d'été, polie et brune, parut souillée, aux joues, de barbe dure qui perçait la peau. Le blanc brillant de ses yeux était moins bleu qu'hier. Sans soins et sans repos nocturne, que disait mon visage?... J'y pense aujourd'hui, je n'y pensais pas hier. Je ne pensais qu'à sceller, d'une meurtrissure ou d'une accolade, la nuit achevée enfin. Un couple, occupé de lui-même, ne connaît pas de brefs colloques. Qu'ils sont longs, ces entretiens où s'agitent les bâtards mal venus de l'amour...

Des pêches, oubliées dans une coupe, se rappelèrent à moi par leur parfum sûri, l'une d'elles, où je mordis, rouvrit à ma soif et à ma faim le monde matériel, sphérique, bondé de saveurs : dans peu d'instants, le lait bouillant, le café noir, le beurre reposé au fond du puits rempliraient leur office de panacée...

— Cher Valère Vial, tu m'as détournée de ce que j'avais

commencé à te dire, il y a ... — je lui montrai par jeu une des dernières étoiles, d'un jaune pâle et qui avait suspendu sa danse de scintillations — il y a un moment.

— Vous n'avez qu'à continuer, madame. Ou à recommencer. Je suis toujours là.

Amitié sincère, feinte d'amitié?... Au plaisir, au réconfort que je reçus de sa voix amicale, je comptai ce que cette nuit de veille avait usé de mes forces.

— Vial, je voudrais te parler comme à un être humain affectueux, — s'il est des êtres humains affectueux...

Ma restriction venait à point : Vial buta sur le mot honni de tous les amants, et d'un regard me reprit sa confiance.

— Je t'ai dit que je vivais ici une belle saison de l'année, mais surtout une belle saison de ma vie. C'est une vérité qui ne date pas de très loin... Mes amis le savent.

Il demeurait muet, et comme tari.

— ... De sorte que je ne me sens pas toujours très assurée dans mon état récent. Quelquefois je suis forcée de me demander, quand je déploie une grande activité soudaine qui se traduit par des nettoyages, des jardinages insensés, un déménagement, si c'est de l'allégresse nouvelle ou un reste de vieille fièvre. Tu comprends?

Il répondit « oui » de la tête, mais il me montrait une figure pétrifiée, et je ne m'avisai pas, alors, qu'il pouvait souffrir.

— Faire peau neuve, reconstruire, renaître, ça n'a jamais été au-dessus de mes forces, plusieurs fois. Mais aujourd'hui il ne s'agit plus de faire peau neuve, il s'agit de commencer quelque chose que je n'ai jamais fait. Comprends donc, Vial, c'est la première fois, depuis que j'ai passé ma seizième année, qu'il va falloir vivre — ou même mourir — sans que ma vie ou ma mort dépendent d'un amour. C'est si extraordinaire... Tu ne peux pas les avoir... Tu as le temps.

Vial, empreint de sécheresse, obstiné des pieds à la tête, se refusait sans paroles à toute compréhension, à tout allégement. Je me sentais très fatiguée, prête à reculer devant l'invasion vermeille qui se levait de la mer, mais je voulais aussi terminer cette nuit — le mot s'offrit à moi, ne me quitta plus — honorablement.

— Tu comprends, il faut désormais que ma tristesse si je

suis triste, ma gaîté si je suis gaie, se passent d'un motif qui leur a suffi pendant trente années, l'amour. J'y arrive. C'est prodigieux. C'est tellement prodigieux... Quelquefois des accouchées, après leur premier sommeil de délivrance, s'éveillent en recommençant le réflexe du cri... J'ai encore, figure-toi, le réflexe de l'amour, j'oublie que j'ai rejeté mon fruit. Je ne m'en défends pas, Vial. Tantôt je m'écrie en dedans : « Ah! mon Dieu, pourvu qu'Il soit encore là! » et tantôt : « Ah! mon Dieu, pourvu qu'Il ne soit plus là! »

— Qui? — demanda Vial avec naïveté.

Je me mis à rire, et je flattai amicalement son beau poitrail, accessible, dans la chemise ouverte, au vent du matin et à ma main, — ma main qui est plus vieille que moi, mais je devais bien, à cette heure-là, paraître son âge...

— Personne, Vial, personne... Plus personne. Mais je ne suis pas morte, il s'en faut, ni insensible. On peut me faire de la peine, — rien que de la peine. Tu pourrais, toi, me faire de la peine... Tu n'es pas homme à t'en contenter?

Une longue main aux doigts minces, rapide comme une patte, saisit la mienne.

— Je m'en arrangerais encore, — dit Vial sourdement.

Ce ne fut qu'une intimidation passagère. Je sus gré à Vial d'un pareil aveu, j'en goûtai la forme un peu outrageante, l'indiscutable et directe origine. Je retirai ma main sans violence, je haussai les épaules, et je voulus, comme à un enfant, lui faire honte.

— Oh! Vial... Quelle fin nous voyais-tu donc, si je t'écoutais?

— Quelle fin? — répéta-t-il. — Ah! oui... Mais la vôtre, — ou la mienne. — J'avoue, — ajouta-t-il avec complaisance, — oui, j'avoue qu'à certains moments votre mort ne m'aurait pas déplu.

Je ne trouvai rien à redire à un vœu aussi traditionnel. Un léger trébuchement des prunelles, un rire vague me montraient que Vial ne renonçait pas tout à fait à l'espoir de se conduire en énergumène, et je me mis à craindre, petitement, qu'on ne surprît sur mon seuil ce garçon défait.

Il fallait se hâter, le jour allait nous assaillir, les premières hirondelles sifflantes cernaient le toit. Une longue jonque de

nuages, teinte d'un violet épais et sanguin, amarrée au ras de l'horizon, retardait seule le premier feu de l'aurore. A grand roulement de tonnerre creux et chantant, une charrette, sur le chemin de côte, annonça qu'elle menait des barriques vides. Vial releva, autour de sa barbe d'hier et de son brun visage que la veille et l'inanition verdissaient, le col de son veston blanc. Il s'appuyait d'un pied sur l'autre comme s'il foulait de la neige, et il regarda assez longuement la mer, ma maison et les deux sièges vides sur la terrasse.

— Alors... au revoir, madame.

— Au revoir, cher Vial. Tu... On ne te verra pas à l'heure du déjeuner?

Il fut blessé de ce qu'il prit pour un excès de précaution hostile.

— Non. Ni demain. Je dois aller à Moustier-Sainte-Marie, et de là dans des petits endroits sur deux cents kilomètres de côte environ... Acheter des courtepointes provençales pour mon magasin de Paris, et des plats de Varages qu'on m'a signalés...

— Oui... Mais ce ne sont pas des « adieux éternels »? On se reverra, Vial?

— Dès que je le pourrai, madame.

Il parut content d'avoir si bien répondu en si peu de mots, et je le laissai s'en aller. Sa petite voiture fit peu de bruit en démarrant dans la profonde poussière blanche du chemin desséché. La chatte alors parut comme une fée, et j'allai dans la cuisine allumer le feu sans attendre Divine, car je tremblais de froid et je n'éprouvais que l'extrême besoin de me tremper dans une eau très chaude, dans un bain acidulé, aromatique, un bain comme ceux où l'on se réfugie, à Paris, par les noirs matins de l'hiver.

COLETTE

(*A suivre.*)

LA MARTINIQUE

PENDANT LES CENT JOURS

Le 30 avril 1815, le colonel baron de la Barthe, commandant en second de la Martinique, résidant à Saint-Pierre, annonçait, dans les termes suivants, le retour de l'île d'Elbe au vice-amiral, comte de Vaugiraud, gouverneur de la colonie, demeurant lui-même au Fort-Royal :

Nous sommes dans le siècle des choses extraordinaires. Un navire arrive de Bordeaux ayant trente et un jours de traversée. Voici les nouvelles qu'il nous apporte et qui ne sont malheureusement que trop vraies. Bonaparte a débarqué du côté de Fréjus avec 1 400 hommes. Ce noyau s'est grossi de Français infidèles à leurs serments, à leurs drapeaux. C'est avec 80 000 hommes qu'il est entré dans Paris. Dans cette circonstance difficile, le Roi a montré tout ce que son cœur royal renfermait de bonté, de sagesse et d'énergie. C'est entouré de toute sa maison, de tous les maréchaux de France, et, chose vraiment incroyable et qui comble Paris de gloire, entouré de la garde nationale tout entière, qu'il s'est rendu à Lille. Un seul maréchal a trahi ses sentiments, le maréchal Ney, etc.

On devine quel émoi dut causer une pareille nouvelle tombant à l'improviste, au delà des mers, au milieu de populations assez peu mêlées aux agitations politiques de la mère-patrie. Ce fut un drame, en effet, curieux que celui qui se déroula à la Martinique du 30 avril 1815 au 30 juillet de la même année, jour où l'on y apprit la nouvelle de la bataille de Waterloo! car, si en France, dès que Napoléon eut posé le pied sur le rivage du golfe de Fréjus, le drapeau tricolore se substitua

partout, presque automatiquement, au drapeau blanc, il n'en alla pas de même dans nos possessions lointaines. Vu la rareté des nouvelles et la fausseté de beaucoup d'entre elles, démenties d'ailleurs ou remplacées souvent coup sur coup, rien n'était fait pour maintenir, dans les colonies, les cœurs et les esprits dans une ligne de conduite assurée. Il y eut des hésitations soit dans un sens soit dans un autre. Finalement, le drapeau blanc fit place, progressivement, à peu près partout, au drapeau tricolore. Mais cela ne s'effectua pas sans résistance; et même, à la Martinique, l'énergie des autorités, dévouées à la monarchie bourbonienne, parvint, jusqu'à la deuxième Restauration, à contenir les populations sous l'obéissance du roi Louis XVIII. Celui-ci fut donc ainsi, pendant les Cent Jours, un peu mieux que le roi de Gand; on semble l'avoir oublié, puisque, alors, d'une façon effective, son pouvoir continua à s'exercer sur une de nos principales et plus vieilles colonies.

On s'explique d'ailleurs fort bien que la population de planteurs et de négociants de la Martinique ait vu sans enthousiasme Napoléon reprendre sa place sur le trône. C'est aux guerres de l'empire que la colonie devait d'avoir été conquise par les Anglais en 1809. Outre que le gouvernement de ces derniers avait laissé de regrettables souvenirs, les misères du blocus continental étaient encore présentes à tous les esprits.

Restituée par l'Angleterre au roi Louis XVIII à la suite de la convention du 30 mai 1814, stipulant que, sous trois mois, seraient rendues à la France les colonies que celle-ci possédait au 1er janvier 1792, la Martinique reçut à sa tête, comme gouverneur général, le comte de Vaugiraud, vice-amiral, marin d'avant la Révolution, émigré depuis et fatigué par l'âge. Mais, quand sonna le moment critique du retour de l'île d'Elbe, l'âme des décisions énergiques fut le colonel baron de la Barthe, commandant en second de la colonie [1].

1. Jean-Anne-François, baron de la Barthe de la Courtête, né en 1773 à la Courtête, arrondissement de Limoux, Aude, engagé volontaire en 1792, fit les campagnes de Belgique et des Pyrénées, de 1792 à 1795, devint adjoint aux adjudants généraux sous le nom de Lacourtette, puis capitaine dans la Légion de police que l'on organisait, à Paris, en 1795. Ayant pris part, cette année-là, à l'émeute royaliste du 13 vendémiaire, il fut condamné à vingt-quatre ans de

***

Par quel concours de circonstances l'île de la Martinique parvint-elle à traverser sans dommages la période périlleuse des Cent Jours, alors qu'à côté d'elle la Guadeloupe, prise de vive force par les Anglais, resta occupée par eux pendant onze mois et demi? Nous sommes renseignés au jour le jour à cet égard par un document inédit, provenant des archives mêmes de M. de la Barthe, écrit presque en entier de sa propre main et intitulé : *Livre de correspondance particulière de M. le Commandant en second de la Martinique.* Les lettres sont adressées, pour la plus grande partie, au gouverneur général, le comte de Vaugiraud, et ensuite à divers officiers et fonctionnaires. Nous n'extrairons de ces registres, embrassant plus de deux années, que les passages ayant trait aux événements mêmes qui, lors des Cent Jours, préservèrent la Martinique d'une action de vive force de la part des Anglais en y maintenant le drapeau fleurdelysé.

Donc, le 30 avril, après avoir relaté dans sa lettre au gouverneur général les nouvelles, plus ou moins exactes quant au détail, apportées par le navire *les Deux Amis*, de Bordeaux, M. de la Barthe prend immédiatement, et sans hésiter, son parti et continue ainsi :

Cependant nous ne devons pas nous dissimuler le mal que va faire ici cette nouvelle, déjà répandue. Le port et la marine de Rochefort ont arboré le pavillon tricolore. Decrès a repris le portefeuille de la Marine. Il serait possible que l'on fît de ce port une expédition contre nous. Pourrions-nous compter dans ce moment sur la station? Je viens de rassembler les officiers de la garnison. Ils savaient déjà une partie de ces nouvelles. Je leur ai dit ce qui était vrai pour les prémunir contre tout ce qu'on pourrait leur débiter de faux. Je leur ai

fers, s'échappa au bout d'un an et rentra en France où il épousa, en 1800, mademoiselle de Choiseul-Meuse. Celle-ci était elle-même fille d'une créole, née du Buc d'Enneville, et possédait des biens à la Martinique. Au commencement de 1814, la Barthe fut chargé par le futur roi Louis XVIII, encore en exil, de suivre l'armée de Wellington dans le Midi et de préparer le soulèvement de Bordeaux. Nous avons raconté cette partie de sa vie dans deux articles parus dans la *Revue de Paris* les 1er et 15 juillet 1910, sous le titre : « Un agent royaliste en 1814 ». Le baron de la Barthe, nommé d'emblée colonel au retour de Louis XVIII, fut commandant en second de la Martinique du 18 juin 1814 au printemps de 1817, devint colonel de gendarmerie en 1827 et mourut en 1869.

rappelé ce qu'ils devaient à leurs serments. J'ai reçu de nouvelles assurances de fidélité. Cependant je juge nécessaire, indispensable, d'armer sans délai et à l'instant même les milices de la colonie et particulièrement celles de Saint-Pierre.

Je vous prie donc de vouloir bien donner les ordres les plus prompts pour qu'il me soit envoyé des armes. Je pense que vous jugerez prudent de repousser toute expédition française qui nous arriverait dans ce moment, même sous pavillon blanc... Ma présence est nécessaire à Saint-Pierre pour contenir les malveillants et rassurer les faibles. Je vais redoubler de vigilance et d'activité pour vous seconder et conserver au Roi, mon général, le dépôt qu'il nous a confié.

Le lendemain, 1er mai, la Barthe expédie dans diverses directions les ordres nécessaires pour assurer les mesures de sécurité. Au commandant de place il prescrit d'empêcher le débarquement des passagers arrivés de Bordeaux sur le navire *les Deux Amis*. Quant à ceux qui ont déjà débarqué, on les surveillera de près. On fera des patrouilles et la police redoublera de vigilance. Le procureur du roi reçoit des instructions à ce sujet.

Le 1er mai, également, nouvelle lettre au gouverneur général :

Le navire la *Marie-Louise* arrive de Bordeaux. Le fils de M. de Saint-André, chevalier, négociant de cette ville, a communiqué seul avec la Rochelle. Le pavillon tricolore était arboré, ainsi qu'à Rochefort. Il s'est procuré et m'a porté les gazettes de Paris jusqu'au 23 inclus. Je les joins ici. Je ne fais aucune réflexion sur leur contenu. Vous les feriez toutes.

Le moment est arrivé de déployer une grande énergie. Comptez, je vous prie, mon général, sur toute la mienne. Elle secondera la vôtre. Nous devons nous attendre à tout et prendre nos mesures en conséquence. Personne ici n'a connaissance des journaux que je vous envoie que celui qui les a apportés. Je suis fâché de ne pouvoir m'absenter. J'aurais bien des choses à vous dire. Ma confiance n'est pas entière. Je désire et désire vivement voir nos milices armées. Trois cents fusils sont insuffisants. Je vous prie de donner des ordres à la station pour aller un peu au large et faire arraisonner les vaisseaux qui arrivent. Je crois aussi qu'il serait bon d'ordonner à toutes les personnes arrivées dans l'île depuis le 10 octobre de se présenter à votre secrétariat, au Fort-Royal, et au mien, à Saint-Pierre, pour obtenir de nouveaux permis de résidence. J'ai ordonné ici toutes les mesures de sûreté. Elles seront exécutées, car je veillerai moi-même à leur exécution.

En même temps, M. d'Oizonville, commandant la station,

reçoit l'ordre d'interdire à tout navire venant de France, sous pavillon blanc ou tout autre, de mouiller avant d'en avoir obtenu la permission. La première chose à faire sera de lui réclamer son sac de lettres.

Mais ce qui préoccupe la Barthe, ce sont ses doutes sur l'esprit du 26e régiment de ligne, commandé par M. de Malherbe, cependant lui-même fort loyal officier. La majeure partie de ce corps, arrivé de France depuis peu de mois et composé de nombreux officiers et soldats de l'ancienne armée impériale, tient garnison à Saint-Pierre. Aussi le commandant en second a-t-il hâte d'armer les milices recrutées parmi les hommes valides, provenant de la partie tranquille et commerçante de la population, de celle qui avait principalement souffert des guerres de Napoléon.

La Barthe ordonne en conséquence à M. de la Guigneraye, commandant le bataillon de milice de Saint-Pierre, de mettre son corps de troupe en activité et de lui faire fournir un poste au mouillage, pour y maintenir l'ordre, en se concertant avec le commandant de la place. Il apprécie le bon esprit qui anime le bataillon, fait appel au zèle qui anime personnellement M. de la Guigneraye pour le service du roi. Connaissant, ajoute-t-il, son dévouement sans bornes pour sa noble et juste cause, il se repose entièrement sur lui du soin de donner aux esprits faibles une juste confiance et d'imposer silence aux hommes mal intentionnés qui tenteraient d'égarer l'opinion. La Barthe renouvelle l'interdiction, dans les ports, de communiquer, sans y être autorisé, avec les bâtiments qui arrivent.

Voyons maintenant comment on continuait à être renseigné, à la Martinique, au sujet des événements qui se passaient en France :

Deux bâtiments m'arrivent, écrit la Barthe, le 2 mai, au gouverneur général, l'un, l'*Alfred*, de Bordeaux, l'autre, la *Supérieure*, de Marseille. Ces bâtiments ont une courte traversée. Le capitaine de l'*Alfred* m'a remis deux paquets, l'un pour vous, l'autre pour le gouverneur de la Guadeloupe.

A l'époque de son départ, 1er avril, Brest, Rochefort et la Rochelle avaient arboré le pavillon tricolore, et aussi le château de Blaye. M. le duc d'Angoulême s'était porté dans la Provence et dans le Languedoc. Il y rassemblait les corps fidèles et les gardes nationales. Madame la duchesse d'Angoulême était à Bordeaux, entourée de

l'affection et du dévouement des Bordelais. Deux corvettes anglaises étaient au bas de la rivière pour protéger le commerce. La majeure partie des Anglais qui étaient à Paris s'étaient réfugiés dans cette ville, où on avait accusé d'abord leur gouvernement d'avoir favorisé l'évasion de Bonaparte; mais on était parfaitement revenu de cette opinion à l'époque du départ du bâtiment. Le Roi était à Lille avec des forces assez importantes. Voilà à peu près le gros de toutes les nouvelles que j'ai recueillies de la bouche du capitaine.

Je joins ici la *Gazette de la Barbade*. Vous y verrez que lord Wellington est nommé généralissime des armées anglaises, hanovriennes et belges, réunies dans le Brabant. Le capitaine qui me l'a apportée de la Barbade m'a dit qu'on n'y faisait pas de doute que l'importante expédition, réunie aux Bermudes et revenant de l'Amérique du Nord, ne reçût des ordres relatifs à cet archipel (celui des Antilles).

En terminant sa lettre, la Barthe éprouve le besoin de stimuler le zèle du gouverneur général auquel il semble craindre de voir montrer quelque peu de mollesse dans les circonstances critiques que l'on traverse :

Je vous supplierai enfin, mon général, de vouloir bien prendre et concerter avec M. l'Intendant toutes les mesures de défense qu'exigent les circonstances. Nous ne devons point nous dissimuler tout ce que nous avons à redouter du caractère entreprenant de Bonaparte. Nous devons agir comme si nous étions en état de siège. Ce n'est point à vous, mon général, qui avez donné tant de si grandes preuves de courage et de fermeté que l'on peut dissimuler ou affaiblir la vérité.

Je vais attendre vos ordres. Je n'ai pas besoin de vous renouveler l'assurance d'un zèle et d'un dévouement qui prennent de nouvelles forces des dangers mêmes des circonstances.

Par mesure de prudence, la Barthe empêche les officiers du régiment de se concerter entre eux. Il écrit le 3 mai au gouverneur :

M. le chef de bataillon de Gondrecourt sort de chez moi. Il vient de me communiquer une lettre de son colonel qui l'engage à se rendre de suite au Fort-Royal. Il a des choses à lui dire qu'il n'ose point confier au papier. J'ai répondu à M. de Gondrecourt que son zèle et sa fidélité m'étaient nécessaires ici dans la circonstance et que je ne pouvais l'autoriser à s'absenter sans votre permission. Il vient de répondre à son colonel en conséquence. Nous ne saurions trop redoubler de surveillance. Je compte sur plusieurs et suis bien loin de compter sur tous.

Enfin, il ne se fait pas scrupule de décacheter, comme dans toute police bien organisée, les lettres arrivant à la Martinique :

Je joins ici une lettre pour M. de Mas, portée par l'*Alfred*. J'ai fait

mettre de côté toutes celles à l'adresse de nos gens. Elles sont toutes ou insignifiantes ou écrites dans un bon esprit. Je crois le soldat très bon. Nous avons aussi beaucoup de bons officiers. Je n'en nomme aucun, parce que vous les connaissez. Je mets toute ma confiance dans ceux-là.

4 mai. — Je suis content de l'esprit public en général. Les gens que l'on désignait sous le nom de bonapartistes se prononcent tous les jours contre le fléau de la France et du monde. Il y va d'ailleurs de leur intérêt.

Le militaire est aujourd'hui convaincu qu'il n'y a de gloire et de salut que dans la loyauté. Les craintes qu'il témoignait sur les Anglais sont dissipées. Il ne doute plus aujourd'hui que l'Angleterre non seulement sera fidèle aux traités, mais qu'elle soutiendra notre pavillon s'il venait à être attaqué. Il est convaincu enfin que, si on avait la lâcheté d'arborer celui de Bonaparte, on serait, quatre jours après, attaqué, pris par les Anglais et conduit en Angleterre. C'est la chose qu'on redoute le plus.

***

Mais il fallut déchanter. Les pronostics du commandant en second au sujet du loyalisme des officiers du 26e ne tardèrent pas à sembler trop optimistes. Certains signes montrèrent qu'il n'y avait pas lieu de s'endormir dans une fausse sécurité. Dès lors, le plan fut arrêté d'expédier en France sous un prétexte ou sous un autre ou même de laisser volontairement partir tous ceux dont la fidélité semblait douteuse.

Le 8 mai, la Barthe écrit au comte de Vaugiraud :

J'ai eu l'honneur de vous mander hier que MM. Lebert et Rammonet devaient être compris dans le nombre des partants. J'ai appris hier soir avec plaisir que ce dernier avait demandé à partir. J'espère que l'autre en fera autant. Ces messieurs ne se sont pas contentés d'exprimer leurs vœux et leur tendre affection pour l'homme qui, par son abdication, les a dispensés de toute fidélité. Ils ont tenu des propos séditieux qui ont été relevés par deux honnêtes habitants. Ils ne parlaient de rien moins que de nous embarquer tous et vous le premier.

... J'attends vos ordres pour l'officier de gendarmerie. Il est à la geôle. Je pense que votre intention est d'en débarrasser la colonie. Ne pourrait-on pas le faire partir?

Nous expédions ce matin seize sous-officiers ou soldats et nous en aurons davantage lorsque vous ferez une seconde expédition. Moins nous serons, plus nous rirons de tout ce qui pourrait nous arriver de là-bas. Je voudrais ne voir que 150 à 200 hommes au plus au régi-

ment, les fusils des partants distribués aux milices, et je ne redouterais rien ni du dehors ni du dedans.

En attendant vos instructions, j'ai cru devoir, dans le cas où il viendrait à paraître une ou deux frégates avec le pavillon tricolore, ce qui peut nous arriver d'un moment à l'autre, arrêter les mesures suivantes :

J'enverrai l'officier de port à bord du commandant avec une lettre par laquelle je lui annoncerai que, fidèles au serment que nous avons prêté au roi, nous sommes résolus à défendre le poste qu'il nous a confié, que je l'engage, en conséquence, à se retirer, parce qu'en cas de refus de sa part, je vais faire tirer sur lui.

Je donnerai l'ordre à la garnison de se mettre en bataille devant le quartier et d'y attendre mes ordres ultérieurs; aux milices, de se mettre en bataille au mouillage et d'y attendre mes ordres.

De nombreux détachements de milice iront occuper les batteries que je ferai servir par des canonniers mulâtres.

Je donnerai l'ordre, sous les peines les plus sévères, à tous les hommes, femmes et esclaves, de rester dans leurs maisons. Dans ces moments-là il faut éviter la confusion et les cris, et les gémissements des femmes. D'ailleurs, pour que les mouvements soient libres, il faut que les rues le soient.

Puis la Barthe prévoit le cas où, par suite du feu des frégates ou d'une défection, il serait obligé de se replier dans l'intérieur de l'île. Il ferait alors sa retraite sur le gros Morne où il demande qu'on envoie une provision de cartouches.

Sa préoccupation, d'ailleurs, continue à être de s'appuyer surtout sur les milices qui offrent plus de garanties que le régiment. Il résiste plutôt mollement aux nombreuses demandes pour rentrer en France, transmises par le chef de bataillon de Gondrecourt. Le 11 mai, 215 soldats du 26e régiment, venus d'ailleurs en partie de Fort-Royal, sont à Saint-Pierre, prêts à être embarqués sur un transport, et une centaine d'ouvriers militaires sur un autre. Leurs armes sont mises à la disposition des milices.

Le 13 mai, la Barthe écrit au gouverneur :

M. de l'Horme[1] vous remettra les papiers anglais, ainsi je m'abstiendrai de vous donner les détails. Vous remarquerez toutefois l'ordre donné par le ministre de la Marine Decrès de conserver le pavillon

1. Jean-François-Marie de l'Horme, né à Saint-Pierre, Martinique, en 1776, mort à Paris en 1819, secrétaire intime du comte de Blacas en 1814, passa à la Martinique en qualité de capitaine aide-major du vice-amiral comte de Vaugiraud, gouverneur. Il fut créé baron en 1816.

blanc dans les ports pour ne pas compromettre, dit-il, les bâtiments qui naviguent sous ce pavillon.

Il est, en effet, exact que Decrès avait écrit, à la date du 16 avril, aux gouverneurs des colonies : « Quant au pavillon tricolore, il convient de ne point anticiper, jusqu'à nouvel ordre, sur le moment où les étrangers auront communiqué, dans vos parages, leurs sentiments. »

Après le premier départ de troupes pour la France, le commandant en second se montre plus tranquille. Le reste du régiment, officiers et soldats, lui paraît animé d'un bon esprit. Il passe en revue les milices, le 14 mai, et prononce devant elles un entraînant discours auquel elles répondent par trois cris de : *Vive le roi!*

Les Anglais, qui ont des forces importantes aux Antilles, viennent de se montrer. Voyons quelle est la première impression produite par eux :

16 mai. — Quatre bâtiments de guerre anglais, écrit la Barthe au gouverneur, ont paru hier et ont été retenus par le calme depuis midi jusqu'au soir devant le bourg du Prêcheur. Leur pavillon n'a été bien reconnu ici qu'à quatre heures et demie, mais, jusque-là, j'ai eu à repousser toutes les craintes que l'on m'exprimait et aussi des espérances mal déguisées.

Il y avait une frégate, une corvette, un brick et une belle goëlette.

Cette apparition, mon Général, et les observations qu'elle m'a mis dans le cas de faire sur l'esprit public de cette ville, sur l'égoïsme d'une partie de ses habitants et sur la mauvaise volonté de l'autre, m'ont donné la mesure du peu de fonds qu'il y aurait à faire sur les milices, s'il venait à paraître une expédition avec pavillon tricolore. Je ne crois pas que Bonaparte soit en mesure de nous l'envoyer, mais je puis me tromper et je dois agir en conséquence.

La Barthe préconise alors la création d'un corps de volontaires royaux sous les ordres de M. de Rancé, connu « par son dévouement au Roi et sa haine bien prononcée contre le Corse », troupe sur laquelle on pourra alors compter de façon absolue. Mais le projet ne fut pas suivi de complète exécution. D'autre part, il y a lieu de prendre des mesures pour contenir le gros de la population de Saint-Pierre, qui est détestable :

18 mai. — Les hommes qui n'ont rien sont fort dangereux, mais ceux qui ont de la fortune et qui vont parlant et criaillant en faveur de Bonaparte le sont peut-être davantage à raison de l'influence dont

ils jouissent. Nous en avons plusieurs ici et, entre autres, un apothicaire bien connu par ses opinions révolutionnaires. Voilà les hommes auxquels il faut imposer silence, et le meilleur moyen, je crois, serait d'annoncer que tous ceux qui tiendront des propos séditieux et tendant à affaiblir le respect dû à l'autorité du Roi seront arrêtés et traduits devant les tribunaux pour être jugés comme rebelles et parjures à leur serment. Un exemple ou deux seront, j'espère, suffisants pour faire rentrer chacun dans le devoir. Je vous soumets cette proposition.

A ce moment, d'ailleurs, l'inquiétude grandissait. La Barthe, toujours inquiet des dispositions du 26e, propose au gouverneur d'en poursuivre le désarmement :

20 mai. — Vous avez déjà, mon Général, commencé cette bonne besogne. Pour l'achever, pour la finir avec succès, il reste bien peu à faire. Ce n'est pas à vous qu'il faut en indiquer les moyens. Votre prudence éclairée vous suggérera les meilleurs. On peut faire cette opération le même jour et à la même heure au Fort-Royal et ici... Je crois qu'alors, mon Général, mais seulement alors, vous pourrez être tranquille.

Les milices n'offraient guère, d'ailleurs, paraît-il, de meilleures garanties :

J'ai demandé au commandant des milices si, dans le cas où le pavillon tricolore nous arriverait, je pouvais compter sur leur dévouement. Il m'a répondu, devant M. Desprez, qu'il ne pouvait pas en répondre. Je le savais tout aussi bien que lui. Cependant ce bataillon des milices pourrait fournir 200 hommes de bonne volonté, bien pensants et bien résolus.

D'autre part, les nouvelles les plus étranges, apportées par les navires français de commerce ou par les Anglais, circulaient au sujet de l'état de la France. A la date du 7 avril, un négociant de Marseille a écrit une lettre où il raconte que le duc d'Angoulême a battu un corps considérable des troupes napoléoniennes à Montélimar et lui a tué 300 à 400 hommes. Une apostille de la même lettre ajoute, il est vrai, que le même duc d'Angoulême a été fait prisonnier et que sa liberté dépend de la reddition de Marseille à Bonaparte.

Comment se reconnaître dans ce mélange de nouvelles contradictoires, de passions surexcitées, d'espérances soulevées et immédiatement déçues? Rares sont les hommes qui, dans ces moments de terribles crises dans la vie des peuples, ont l'esprit

assez trempé pour, comme la Barthe, n'avoir pas une minute d'hésitation. Le 22 mai, il écrit à M. de Vaugiraud :

J'ai eu l'honneur de vous proposer de ne plus recevoir aucun bâtiment venant de France. Je ne me fais point illusion sur la situation du royaume, ni sur la nôtre. Je vois la France tout entière comprimée par les baïonnettes et n'ayant d'espérance que dans les Alliés. Bonaparte, ne pouvant pas nous envoyer des vaisseaux, nous enverra des agents pour mettre en œuvre les éléments révolutionnaires dont nous sommes environnés. Prenons, mon Général, des mesures vigoureuses et rigoureuses, s'il le faut. Repoussons tout ce qui nous viendra de France. Dans une circonstance comme celle-ci, l'intérêt du commerce n'est rien... Il faut décidément nous isoler de la France et prendre des mesures pour notre sûreté intérieure, indépendantes de toute espérance. Les Alliés nous donneront de leurs nouvelles et de celles de notre malheureuse patrie par les paquebots. Nous leur en donnerons des nôtres par la même voiture.

***

Un événement considérable allait d'ailleurs donner une face nouvelle à la situation. Ce fut l'intervention anglaise sous la forme d'une convention, conclue entre sir James Leith, commandant des forces de terre de Sa Majesté Britannique aux Antilles, d'une part, et le comte de Vaugiraud, gouverneur, lieutenant-général pour Sa Majesté Très Chrétienne de l'île de la Martinique et dépendances, d'autre part. Elle était ainsi conçue :

Conditions sous lesquelles je propose de donner l'assistance d'une force de terre britannique pour maintenir la souveraineté de Sa Majesté Très Chrétienne Louis XVIII sur l'île de la Martinique.

Quartier général de la Barbade, le 20 mai 1815.

I. — L'entière souveraineté de l'île demeurera au nom et sous le pavillon de Louis XVIII, roi de France et de Navarre.

II. — Les troupes britanniques occuperont le Fort-Royal, le Fort-Bourbon, la redoute Bouillé et l'îlet à Ramiers et agiront, sous tous les rapports, comme une force auxiliaire, pour assister Son Excellence le comte de Vaugiraud dans l'exercice du gouvernement pour son souverain.

III. — Les troupes britanniques seront aux frais de Sa Majesté Britannique, recevant toutefois sur les lieux toute assistance amicale à l'égard des vivres à se procurer et qu'elles paieront suivant qu'il est d'usage.

IV. — Les troupes britanniques seront tenues en bonne discipline, et tous actes contraires au bon ordre seront promptement punis suivant les lois militaires britanniques. Elles ne seront néanmoins pas soumises aux lois françaises de la colonie, mais, d'un autre côté, les troupes britanniques appelleront aux lois coloniales, sous le gouvernement de Sa Majesté Très Chrétienne, dans le cas où elles auraient à se plaindre de quelques-uns de ses sujets, dont les personnes et les propriétés seront complètement respectées par les officiers et soldats de Sa Majesté Britannique.

Je souscris cette stipulation au nom de mon souverain et je promets de la maintenir autant qu'elle soit réciproquement garantie par Son Excellence le comte de Vaugiraud, qui demeure dans la pleine possession et l'entier exercice de son gouvernement.

Toutes tentatives pour arborer le pavillon tricolore ou l'étendard de l'usurpateur Bonaparte seront mutuellement réprimées par la force des armes, et ceux qui auraient fait ces tentatives seront traités comme les ennemis des souverains alliés de la Grande-Bretagne et de la France.

JAMES LEITH

Accepté conjointement et séparément, chacun en ce qui nous concerne, au nom de Sa Majesté Très Chrétienne Louis XVIII, roi de France et de Navarre, notre souverain, la présente convention que nous promettons de maintenir, étant réciproquement garantie comme ci-dessus par Son Excellence Sir James Leith au nom de son souverain.

Fait au Fort-Royal, Martinique, le 23 mai 1815.

LE COMTE DE VAUGIRAUD, *gouverneur général.*
DU BUC, *intendant.*

M. de la Barthe apprécie de la façon suivante la convention ci-dessus et l'effet qu'elle produisit sur la population. Il écrit le 25 mai au gouverneur général :

Je ne veux pas laisser partir M. de la Touche sans vous féliciter sur es dépêches que vous avez reçues de sir James Leith. Leur contenu répond d'une manière assez victorieuse aux vociférations indécentes et malheureusement impunies que l'on s'est permises hautement et publiquement, sur la savane du Fort-Royal, contre les alliés du Roi le jour où l'amiral Durham a passé devant la rade. Je suis moins étonné de la fidélité de nos alliés que touché de la délicatesse et de la générosité de leurs procédés. Le Prince régent ne pouvait pas choisir un plus noble interprète de ses sentiments. Ces dépêches ont donné à notre ville une tout autre physionomie. Elles ont encouragé les gens honnêtes, mais timides, et elles ont un peu affaibli les espérances criminelles des mauvais sujets.

Les nouvelles reçues de France n'étaient d'ailleurs pas

faites pour encourager les ennemis du roi, ou plutôt elles étaient de nature à les contenir dans le calme et l'attente d'une solution qui devenait imminente. Voici comment la Barthe résume, le 6 juin, celles que lui apporte M. de Beausire, passager débarqué par l'*Espérance*, navire parti du Havre le 19 avril :

Le peuple est partout pour le Roi. Il appelle les Alliés. L'armée elle-même est découragée. Bonaparte avait annoncé qu'il était d'accord avec l'Angleterre et l'Autriche pour conserver la paix, que l'Impératrice allait arriver. Tout le monde croyait que les puissances allaient donner la main à son retour, mais, depuis qu'il a été forcé d'avouer que l'Impératrice et son fils étaient retenus, que la guerre était inévitable, qu'on avait même refusé de recevoir ses courriers, alors les mines se sont allongées et l'on n'a plus vu que de la folie et du désespoir dans une tentative que l'on croyait le résultat d'un traité secret.

On devine quel parti le autorités royalistes de la Martinique pouvaient tirer de telles dépêches, qui montraient la cause de Napoléon déjà sérieusement compromise. Cela donnait à réfléchir aux prudents. Du côté militaire, après le départ de divers détachements, qui montèrent à plus du tiers de l'effectif, il n'y avait plus à craindre de mouvement politique et la Barthe ajoutait à sa lettre du 6 juin :

M. du Buc a aujourd'hui à dîner les officiers du régiment. Je leur donnerai à dîner dimanche. Il y a encore quelques mauvaises têtes. Il faudra qu'elles se calment ou qu'elles partent.

Sur les 450 hommes qui nous restent, il y en aura toujours bien 50 à l'hôpital. Je pense que votre projet est d'en avoir 100 au Fort-Royal pour votre garde, 200 pour notre garnison. On pourrait, je crois, mettre le reste en travailleurs chez les habitants.

Quelques jours après, le 13 juin, l'intendant du Buc pouvait écrire au comte de la Châtre, ambassadeur de Louis XVIII à Londres, que le 26e, réduit à 500 hommes, était en garnison à Saint-Pierre et que sa composition était telle que l'on pouvait maintenant compter sur sa coopération au besoin avec les troupes alliées et les milices de l'île contre les forces envoyées éventuellement par Bonaparte.

En consultant les archives du ministère des Colonies, nous remarquons que les autorités de la Martinique continuèrent à correspondre, pendant les Cent Jours, soit avec le comte de la Châtre, soit avec divers personnages de l'entourage de Louis XVIII, tels que M. de Blacas.

Une grande cordialité semble, au début du moins, avoir régné entre les autorités de la Martinique et le commandant en chef des forces anglaises aux Antilles, sir James Leith. Nous verrons plus loin qu'il n'en fut pas toujours de même avec l'amiral Durham, commandant la flotte. Parlant du premier, qui était invité à dîner au Fort-Royal par le comte de Vaugiraud, la Barthe disait : « Nous avons beaucoup de Français qui ne sont pas aussi Français que cet Anglais-là. »

Aux termes de la convention passée avec sir James Leith, il était entendu que les Anglais étaient reçus dans l'île simplement à titre d'alliés de Sa Majesté Très Chrétienne. A l'instar de ce qui se passait au même moment par delà les mers, on devait agir comme les troupes alliées d'Europe, comme les Français restés fidèles à Louis XVIII et comme l'avait déjà fait l'armée française en 1814 à la rentrée des Bourbons; donc tous, Français et Anglais, étaient tenus d'arborer la même cocarde.

12 juin. — Conformément à vos ordres du 10, écrit la Barthe au gouverneur, tous les officiers du 26e, ceux des milices et de l'administration, ont arboré le signe d'alliance; tous ont pris la cocarde noire et blanche.

J'ai réuni chez moi les officiers du 26e régiment. Je leur ai fait connaître vos intentions. Je leur ai rappelé ce que vous aviez fait pour eux, les obligations qu'ils vous avaient et ce que vous aviez droit d'en attendre pour le service du Roi. J'ai invité ceux qui n'étaient pas déterminés à verser la dernière goutte de leur sang pour défendre cette colonie de concert avec nos généreux alliés contre l'usurpateur et ses adhérents, à s'expliquer franchement. Je leur ai dit que je ne pouvais considérer que comme des lâches et des traîtres ceux qui, pouvant encore se prononcer aujourd'hui, auraient la lâcheté de garder un criminel silence. Tous, mon Général, et le colonel le premier, ont juré de servir avec les Alliés contre l'ennemi commun. Ce serment, que je n'avais pas demandé, a été prononcé à l'unanimité.

... Vous et le commandant des forces de S. M. B. serez reçus ici comme vous pouvez le désirer, mais non aussi bien et aussi magnifiquement que je le voudrais. J'ai annoncé votre arrivée et celle de sir James Leith pour demain mardi. Les gardes d'honneur du régiment et de la milice sont commandées. Tous les corps civils et militaires sont prévenus et auront l'honneur de faire leur cour à S. E. le Commandant en chef.

Les officiers de la marine anglaise se montrèrent avec la cocarde blanche et noire, signe de l'alliance entre les deux

souverains. Un officier du stationnaire français le *Messager*, M. Perrot, ayant refusé d'arborer cette même cocarde, se vit dans l'obligation de demander à passer aux États-Unis. Trois autres officiers du 26e, dont on se défiait encore, furent expédiés en France. A partir de ce moment, il n'y eut plus d'inquiétude au sujet de l'esprit des militaires. Mieux que cela, M. de la Barthe adresse au gouverneur des propositions pour la Légion d'Honneur en faveur du colonel de Malherbe et du capitaine de Saint-Hilaire.

Jusqu'alors, le nouveau gouvernement de Napoléon n'avait point encore fait sentir son autorité à la Martinique, mais le premier heurt allait se produire lors de l'arrivée de la goëlette l'*Agile*, qui, venant de France, abordait à Saint-Pierre le 18 juin, jour de la bataille de Waterloo!

18 juin. — La goëlette l'*Agile*, écrit la Barthe au gouverneur, a paru ce matin. J'ai envoyé ce matin l'officier de port réclamer les paquets. L'officier commandant cet aviso a déclaré qu'il fallait qu'il les remît lui-même. Il est descendu en frac et me les a remis. Il y en a un pour vous et un pour M. l'Intendant. Il m'a demandé la permission de séjourner ici, ayant besoin de réparer quelques avaries. J'ai refusé et lui ai donné l'ordre de se rendre au Fort-Royal. Je vais l'y faire escorter par le *Messager*.

... Le commandant de l'*Agile*, d'après la loi des nations, ne peut être considéré que comme pirate. Sur la question que je lui ai faite, quel pavillon il assurerait, il m'a répondu : « Pavillon blanc » et cependant il a l'ordre de porter la cocarde tricolore; il vient ici chargé de nous faire arborer pavillon tricolore et l'homme qui lui donne cette mission lui ordonne de se couvrir du pavillon sacré! Depuis quand est-il permis d'avoir deux pavillons? C'est le comble de la perfidie, c'est sans exemple dans l'histoire des nations.

Nous avons vu plus haut, en effet, que le ministre Decrès avait prescrit de ne pas arborer la pavillon tricolore jusqu'à nouvel ordre.

Comme, d'après les dépêches apportées par l'*Agile*, le comte de Vaugiraud était maintenu par Napoléon dans ses fonctions de gouverneur général, M. de la Barthe le complimente en ces termes :

Je vous félicite, mon Général, de l'honneur que veut bien vous faire S. M. I. et ci-devant Royale et presque universelle de vous conserver votre gouvernement. J'espère, pour le bonheur du monde, que Dieu ne lui conservera pas le sien longtemps.

La Barthe s'étonne ensuite de la conduite de l'amiral Durham qui ne s'est pas donné la peine d'arrêter la goëlette l'*Agile*. Il engage le gouverneur général à faire sentir aux Anglais la nécessité d'une collaboration plus effective. Deux jours après, d'ailleurs, il constate que l'arrivée de cet aviso n'a pas causé à Saint-Pierre la moindre sensation. Il n'en est pas plus question que s'il n'avait pas paru.

***

Nous venons de voir que les royalistes restaient définitivement les maîtres à la Martinique, et l'affirmation sans conteste de leur autorité avait lieu précisément pendant les jours où le sort de Napoléon se réglait de l'autre côté des mers. Mais, près d'eux, à la Guadeloupe, il n'en était pas de même. Le 22 juin, on apprit à la Martinique que cette île venait d'arborer le pavillon tricolore. Nous n'avons pas à entrer dans les détails d'un événement qui ne laissait pas toutefois de préoccuper vivement les autorités de la Martinique, d'autant plus que la Guadeloupe dépendait du gouvernement général du comte de Vaugiraud. Les îles des Saintes, voisines également, firent défection presque en même temps[1]. La Barthe attribue ces événements en partie à la mollesse de l'amiral Durham.

22 juin. — La défection de la Guadeloupe sera peut-être attribuée à plusieurs causes, mais il en est une au moins que l'on ne pourra pas contester, c'est que, si l'amiral Durham, qui avait arrêté et conduit quelques jours avant au Fort-Royal un bâtiment du commerce, avait, sinon coulé, du moins arrêté et conduit ici la goëlette l'*Agile*, il est au moins douteux que tout cela fût arrivé.

J'espère au moins que l'on aura pris des mesures pour s'assurer de la rade des Saintes et que le pavillon blanc flotte sur ce point qui est d'une si grande importance, surtout à l'entrée de l'hivernage. Si les Saintes sont encore au Roi, tant mieux pour nous et pour nos alliés. Si on les a laissées au pouvoir des rebelles, tant pis pour les alliés et pour nous. Elles seront bientôt le mouillage des frégates que Bonaparte pourra envoyer et le repaire de tous les corsaires que la Guadeloupe ne manquera pas d'armer.

1. Voir à ce sujet les *Antilles françaises*, par Boyer-Peyreleau, 2 vol. in-8°, 1823.

L'amiral Durham n'inspirait d'ailleurs à la Barthe aucune sympathie. Le 24 juin, celui-ci écrit au gouverneur général :

Je n'avais point encore reçu votre lettre lorsque l'amiral est arrivé. Mais j'avais donné les ordres et il a eu ses dix-sept coups de canon, un dîner passable et du bon vin que nous lui avons fait boire à la santé de son souverain et du nôtre. Les officiers du 26e sont venus en corps lui faire une visite après dîner. Il a passé la soirée à exprimer le plaisir que lui faisait éprouver la prise du pavillon tricolore à la Guadeloupe, à dire qu'il n'y aurait point de guerre, que tout cela finirait par mettre M. le duc d'Orléans sur le trône. Un tel langage dans sa bouche fait beaucoup plus de mal que tout le mal que pourraient faire tous les bavards du mouillage, partisans secrets de Bonaparte. Nonobstant cela, je vais aller lui faire une visite ce matin et déjeuner avec lui.

Les jours d'après, nous ne relevons dans la correspondance que des incidents sans importance. On semble assez tranquille à la Martinique même. Le comte de Vaugiraud juge le moment venu de lancer la proclamation suivante, en mettant ses administrés au courant du texte de la convention qu'il avait passée avec les Anglais le 23 mai :

A tous les loyaux sujets du Roi, et aux braves militaires de terre et de mer de cette colonie.

Dès les premiers moments de la crise qui agite de nouveau l'Europe, la pensée de votre Roi, constamment fixée sur le sort de ses enfants, quel que soit l'intervalle qui les sépare de lui, s'est unie à celle de ses alliés pour vous préserver de tous désastres.

Les effets de sa puissante intervention en votre faveur n'ont pas tardé à se manifester. Fidèle à ses traités, le Gouvernement britannique ne sépare pas sa cause de celle du Roi Très Chrétien. Leurs Excellences sir James Leith et sir Charles Durham ont ordre de se joindre à nous, dans cet archipel, pour le maintien de la souveraineté de la Martinique à la Couronne de France, sous l'immortelle bannière de son monarque légitime.

Ils viennent, au nom de leur souverain, ils viennent, au nom du vôtre, assurer à cette île favorisée de la Providence le repos que ce Prince et leurs alliés avaient rendu au monde, et que le monde n'a pu conserver; ils viennent nous aider à garantir du fléau de la guerre votre agriculture, votre commerce, tous les genres de prospérité dont votre sol est susceptible; ils viennent enfin soutenir avec vous, sur le même sol, la gloire du nom français, attachée irrévocablement aujourd'hui aux destinées de Louis le Désiré et de son auguste maison.

Vous allez lire à quelles nobles conditions ces généreux auxiliaires s'approchent de vos rivages; ils ne veulent d'autre prix de leurs importants services que le bonheur de vous les avoir rendus. Accueillez-les

avec reconnaissance et songez que si, d'un côté, les factieux de nos jours rappellent ceux de la Ligue, de l'autre, les souverains de France et d'Angleterre, confondant leurs drapeaux, offrent à nos regards le consolant aspect des dignes successeurs de Henri et d'Élisabeth.

Donné à la Martinique, le 4 juillet 1815.

LE COMTE DE VAUGIRAUD

DU BUC

Vive le Roi!

Venait ensuite tout au long le texte de la convention du 23 mai. Pour que M. de Vaugiraud pût rédiger une proclamation dans la forme qui précède, il fallait évidemment que les esprits en fussent venus à un calme ne laissant plus de place aux inquiétudes. Le conseil souverain de la Martinique, les corps constitués et le commerce multipliaient en ce moment les adresses au gouverneur général pour l'assurer de leur fidélité à la monarchie légitime. La Barthe continue d'ailleurs à le mettre au courant des menus faits :

7 juillet. — Le préfet apostolique, M. l'abbé de Faulquier, après avoir prêché l'autre jour que l'autorité du grand Napoléon était la seule légitime, est parti pour la France. J'espère qu'il trouvera, en entrant dans la Manche, quelque frégate qui l'enverra prêcher sa sainte doctrine sur les pontons.

Mais la conduite peu nette des Anglais ne laisse pas que de causer des inquiétudes à la Barthe. Il les voit, au fond de lui-même, avec une certaine appréhension, s'employer au rôle de collaborateurs et d'alliés de Louis XVIII à la Martinique, dont la souveraineté reste d'ailleurs au roi de France. A la Guadeloupe il les accuse, ou peu s'en faut, de s'y réjouir de la révolte pour avoir le prétexte attendu d'occuper l'île au nom de Sa Majesté britannique. Les raisons qu'il en donne ne manquent pas de valeur.

15 juillet. — Il est arrivé à la Barbade une goëlette de la Guadeloupe avec un officier français porteur de dépêches pour sir James et l'amiral. Cet officier est descendu. Deux Anglais qui avaient été à bord de cette goëlette au moment de son arrivée et avant qu'il en descendît, ont été appelés à bord de l'amiral, qui les a gardés deux jours et les a fort bien traités. Puis il les a renvoyés et est parti lui-même. Il est passé ce matin, faisant route pour les Saintes. Ceci, mon Général, est rapporté par un des passagers, qui le tient d'un des Anglais retenus à bord de l'amiral.

... La mission de cet officier à la Guadeloupe, le secret dont on

l'environne, le départ de l'amiral ouvrent un vaste champ aux conjectures. Se serait-on ravisé à la Guadeloupe? Aurait-on la pensée d'ajouter au crime de la révolte le crime de livrer la colonie aux Anglais que l'on pouvait, il y a quinze jours, appeler comme auxiliaires? Et ceux-ci pourraient-ils?... Mais non, c'est impossible. Le gouvernement de la Guadeloupe dépend du vôtre. On le sait et on ne peut rien faire de ce côté-là sans votre attache. Tout cela, mon Général, donne cependant fort à penser.

L'amiral nous a fait bien du mal à la Guadeloupe en y semant des bruits de paix. Il en a plus fait, à mon avis, que l'aviso et ses dépêches, car il a donné du poids aux mensonges dont Bonaparte amusait la crédulité des sots, à la prétendue bonne intelligence qu'il disait régner entre lui et l'Angleterre. L'amiral a rassuré enfin messieurs de la Guadeloupe contre la crainte de la guerre. Il n'en fallait pas davantage pour déterminer à la révolte des gens qui y étaient assez disposés. Nous verrons bientôt comment il réparera le mal qu'il a fait. Nous ne tarderons pas à savoir à quoi nous en tenir. Il doit avoir reçu les lettres de marque par l'aviso (parti de Plymouth le 10 juin avec des dépêches officielles). Je ne serais pas étonné d'apprendre un de ces matins qu'il a commencé les hostilités. Avant d'aller prendre la Guadeloupe pour le compte de Louis XVIII, il ne sera pas fâché de prendre pour le sien quelques bâtiments sortant de cette colonie.

Quoi qu'il en soit de mes réflexions, si les projets de Sir James sur la Guadeloupe sont tels que nous devons l'espérer des intentions qui dirigent les souverains, l'expédition aura lieu et n'aura d'autre motif que d'apaiser une révolte qui a éclaté dans cette colonie.

En tout cas, si les intentions des Anglais semblaient douteuses à beaucoup aux Antilles et s'ils louvoyaient assurément en attendant les événements, les autorités de la Martinique ne manquaient pas de tenir Louis XVIII au courant de ce qui s'y passait. Le 17 juillet, l'intendant du Buc écrit à M. de Blacas :

M. de l'Horme de l'Ile, aide de camp de M. le comte de Vaugiraud, qui a l'honneur d'être connu de vous, part et vous porte les dépêches de ce général. M. de l'Horme pourra donner à Votre Excellence tous les détails qu'elle désirera.

Cependant, on s'occupe de préparer une expédition sur la Guadeloupe. La Barthe eût voulu que les troupes de la Martinique y prissent part afin que la réoccupation de la Guadeloupe fût faite au nom du roi Louis XVIII. Mais, le 30 juillet, survient, comme un vague écho, le premier bruit de Waterloo. Ce n'est d'abord, comme il arrive fréquemment, qu'une nou-

velle imprécise, accompagnée d'inexactitudes, mais dont les formes se fixent peu à peu avec leurs détails, les jours suivants :

30 juillet. — Lord Wellington a tenu parole. Puisse la nouvelle de la mort du Corse se confirmer ! Je ne doutais pas du succès, du triomphe de la cause sacrée du Roi et cependant cette bonne et consolante nouvelle m'a ému, m'a attendri comme si je ne m'y étais pas attendu.

31 juillet. — M. de Préclair m'a remis hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il m'a donné les détails que renfermaient les précieux *Moniteurs* que vous avez reçus. Ils ont été recueillis ici avec avidité.

Aujourd'hui, à onze heures, le *Te Deum* sera chanté conformément à vos ordres dans les deux églises du fort et du mouillage. La garnison et les milices seront sous les armes et feront les décharges de mousqueterie. Le fort tirera vingt et un coups de canon.

... Il serait bien à désirer que l'on pût en faire passer (des gazettes) à nos voisins les révoltés, et leur faire connaître, avant l'expédition qui va les attaquer, des événements qui doivent nécessairement leur faire regretter la conduite criminelle qu'ils ont tenue.

Je ne pense pas sans un profond chagrin que cette colonie va passer, par le droit de conquête, sous une domination étrangère, même momentanée, car, sans doute, à la paix, elle sera rendue au Roi. Cependant, qui pourrait l'assurer? D'ailleurs, n'est-il pas à craindre qu'elle devienne un des objets de compensation pour les frais de la guerre? Je sais que les Alliés ont été fort généreux. Je ne doute pas qu'ils le soient encore, mais il serait bien glorieux pour vous, mon Général, et bien plus doux pour le Roi de devoir la Guadeloupe à la sagesse de nos mesures plutôt qu'à la générosité des Alliés.

Ne serait-il pas possible d'envoyer dans le plus profond secret un homme habile avec lettres de créance de vous, pour éclairer les chefs de cette colonie, traiter avec eux, etc.., etc.?

Cette mission exige habileté, courage et discrétion, et surtout célérité, car il n'y a pas un moment à perdre. Si vous approuvez cette idée que, déjà, sans doute, vous avez eue, et si vous n'aviez pas sous la main cet ambassadeur, je pourrais vous le procurer.

Nous n'avons pas découvert que M. de Vaugiraud ait donné suite à cette proposition, due à l'esprit actif et fertile en expédients du colonel de la Barthe. On était d'ailleurs tout à la joie d'être sorti de la situation extraordinaire où les Cent Jours venaient de placer la Martinique. Le 2 août, le commandant en second écrivait au gouverneur la façon dont la ville de Saint-Pierre avait fêté les événements :

Le *Te Deum* a été célébré avec beaucoup de pompe. Les corps militaires et civils y ont assisté et les troupes ont crié *Vive le Roi!* avec

un enthousiasme et un ensemble qu'elles n'avaient pas encore montrés. J'avais fait précéder la cérémonie par un ordre du jour dans lequel je leur annonçais la nouvelle abdication du grand Napoléon. Il avait été lu à la tête de toutes les compagnies et entendu avec joie surtout par beaucoup d'officiers qui se trouvent avoir fait de sa prose sans s'en douter.

31 Juillet.

Ordre du jour.

Soldats!

L'usurpateur du trône de Henri IV a, pour la deuxième fois, envoyé son abdication et, pour la seconde fois, la France devra son salut et son indépendance à son souverain légitime.

Lorsque, partout et jusque dans vos rangs, la trahison faisait entendre sa voix criminelle, vous n'avez écouté, vous n'avez suivi que celle de l'honneur, et seuls, pour ainsi dire, au milieu de la défection générale, vous êtes restés fidèles à vos drapeaux.

Soldats! notre brave et respectable Général méritait, par ses longs services et sa constante loyauté, l'honneur de conserver au Roi des soldats fidèles. Vous serez toujours ce que vous vous êtes montrés dans ces circonstances difficiles : de bons et loyaux soldats.

Vive le Roi!

LE COMMANDANT EN SECOND DE LA MARTINIQUE, etc.

***

Ainsi prit fin, à la Martinique, et sans effusion de sang, le drame des Cent Jours, répercussion avortée, de la grande tragédie qui se jouait en Europe et mettait de nouveau aux prises les nations civilisées.

L'évacuation par les Anglais des quatre points de l'île, qui leur avaient été provisoirement désignés par la convention du 23 mai, eut lieu sans incident. Après les quelques émotions des trois derniers mois, la vie reprit son cours normal à la Martinique sous la souveraineté de Sa Majesté Très Chrétienne, comme si Napoléon n'eût jamais débarqué de l'île d'Elbe.

Il n'en fut pas de même à la Guadeloupe. Le 21 juin, à la suite d'un mouvement militaire dirigé par le général Boyer, le pavillon tricolore y avait été arboré. Mais rien ne put y être sérieusement organisé pour résister à l'attaque des Anglais qui ne devait pas manquer de se produire. Les habitants ne prirent d'ailleurs qu'une très faible part au mouvement et beaucoup

d'entre eux le combattirent même, ouvertement ou non. Il ne se trouva, le 8 août, y compris la garde nationale, que 1 500 hommes à opposer à 7 ou 8 000 Anglais, appuyés par une flotte considérable et débarquant sur trois points de l'île.

Des engagements se produisirent de différents côtés les 8 et 9 août, mais les troupes françaises furent partout refoulées par les forces bien supérieures des Anglais. Un conseil de guerre se réunit le 9 août au soir et reconnut l'impossibilité de la résistance. Il ne restait plus que 475 hommes sous les armes. La capitulation fut signée le 10. Quelques jours après, quatre bâtiments réunis en convoi emportèrent les prisonniers français de terre et de mer, faits dans la colonie et ses dépendances depuis les premières attaques. Officiers, marins, femmes, enfants et domestiques formaient un total de 1117 personnes. L'amiral comte de Livois, gouverneur de la Guadeloupe, qui n'avait su s'opposer aux initiatives de général Boyer, s'embarqua également.

L'occupation anglaise dura un an moins quelques jours à la Guadeloupe, et le nouveau gouverneur, le général comte de Lardenoy, ne reprit possession de l'île qu'à la fin de juillet 1816, sans rencontrer d'ailleurs aucun obstacle de la part des Anglais.

Telle fut la différence du sort qui survint à nos deux grandes colonies des Antilles, différence due à la façon dont, en chacune d'elles, les autorités comprirent leur devoir au milieu de circonstances particulièrement difficiles.

Quant au colonel de la Barthe, dont nous avons vu le coup d'œil et l'énergie contribuer si puissamment à sauver la cause de la monarchie à la Martinique, après avoir, d'autre part, donné tant de gages de dévouement aux Bourbons depuis vingt ans, il fut assez médiocrement et surtout tardivement récompensé. Il sentit, comme tant d'autres, ce que pèse la gratitude des princes. Au service de son roi il avait risqué sa vie le 13 vendémiaire et y avait récolté une condamnation à vingt-quatre ans de fers; il s'échappa, il est vrai, au bout d'un an. De décembre 1813 à mars 1814, il avait été de ceux qui, travaillant l'esprit des populations à la suite de l'armée de Wellington, préparèrent le soulèvement du 12 mars, à Bordeaux, en faveur de Louis XVIII, événement qui, par son retentissement considérable, hâta le retour de la royauté.

A la Martinique nous l'avons vu à l'œuvre. Il n'est pas téméraire de penser que, sans sa vigoureuse initiative et la rapidité de décision qu'il puisa dans la profondeur de sa foi royaliste, les événements n'eussent pas tardé à déborder le gouverneur général, vieux et fatigué, dont le moral avait besoin d'être particulièrement soutenu.

Précisément, ce qui eût dû être, pour le baron de la Barthe, le point de départ d'une fortune poursuivie depuis tant d'années avec des vicissitudes diverses, devint la cause de sa perte. Eût-il le tort de faire sonner trop haut ses services, étant né dans le Midi et ayant conservé, paraît-il, de son origine une certaine exubérance? Toujours est-il que le vice-amiral de Vaugiraud ne cessa, depuis les événements de 1815, de lui témoigner réserve et froideur. Le 17 janvier 1817, il lui donna brusquement l'ordre de rentrer en France.

Devant un conseil d'enquête dont il réclama la réunion, la Barthe tint à se disculper de griefs, d'ailleurs illusoires, portant sur des incidents survenus précisément pendant les Cent Jours et allégués par son ancien gouverneur général. Il n'eut pas de peine à le faire, mais le coup était porté. Après quelques rares missions militaires temporaires, le baron de la Barthe, dénué de toutes ressources personnelles, ne parvint à être replacé définitivement en activité que dix ans après son retour de la Martinique. Nommé colonel de gendarmerie en 1827, il n'obtint la liquidation de sa pension de retraite qu'en 1841, à soixante-huit ans d'âge, car on avait déduit dix-huit années d'interruption de services de 1796 à 1814. Et cependant il ne garda pas rancune aux Bourbons. Il mourut en 1869, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans et cinq mois, et ceux qui l'ont encore connu prétendent qu'il n'avait alors rien perdu de la foi royaliste de ses premières années.

LUDOVIC DE CONTENSON

UN VOYAGE EN GRÈCE[1]

La célèbre artiste Isadora Duncan, dont on a déploré récemment la fin tragique, avait écrit des Mémoires qui seront prochainement publiés. Les pages que l'on va lire ont trait à un voyage qu'elle fit en Grèce en compagnie de son frère Raymond et à diverses représentations qu'elle organisa ensuite en Autriche et en Allemagne.

Raymond décida que notre voyage en Grèce devait être aussi primitif que possible. Délaissant donc les larges et confortables paquebots, nous montâmes à bord d'un petit vapeur marchand, qui faisait le service entre Brindisi et Santa Maura. Là nous descendîmes pour voir l'emplacement de l'ancienne Ithaque et le rocher d'où Sapho en proie au désespoir se jeta dans la mer. Même aujourd'hui, quand je refais en pensée ce voyage, je me rappelle les vers de Byron qui chantèrent alors à mon oreille :

Iles de Grèce, Iles de Grèce,
Où l'ardente Sapho aima et chanta,
Où grandirent les arts de la guerre et de la paix,
Où Délos s'éleva et d'où jaillit Phébus,
Un éternel été vous dore encore,
Mais, à part votre soleil, tout est maintenant mort.

De Santa Maura nous prîmes à l'aurore un petit bateau à voile avec deux hommes pour tout équipage, et, par un jour brillant de juillet, nous partîmes sur les eaux bleues de la

1. Copyright by Gallimard.

mer Ionienne. Nous allions au fond du golfe d'Ambracie aborder à la petite ville de Karavassara. En louant notre barque, Raymond avait expliqué, avec force gestes et quelques mots de grec ancien, que nous voulions que notre traversée ressemblât autant que possible à celle d'Ulysse.

Le pêcheur n'avait pas paru bien comprendre ce qu'était Ulysse, mais la vue de nos drachmes abondants l'avait encouragé à mettre à la voile, bien qu'il hésitât à aller si loin et qu'à maintes reprises il nous montrât le ciel en disant « : Boum! boum! » pour nous faire comprendre que la mer était périlleuse. Nous pensions aux vers de l'Odyssée.

Il dit; et aussitôt, assemblant les nuages, et prenant en main son trident, il bouleverse l'empire de la mer, déchaîne à la fois les tempêtes de tous les vents opposés, et couvre d'épaisses nuées et la terre et les eaux; des cieux tombe soudain une nuit profonde. En même temps se précipitent et combattent avec furie l'Autan, l'Eurus et le vent impétueux d'Occident, et le glacial Borée qui chasse les nuages et roule des vagues énormes. Alors le magnanime Ulysse est frappé de consternation; il pousse de profonds soupirs.

Car il n'y a pas de mer plus changeante que la mer Ionienne. Nous risquâmes nos précieuses existences au cours de cette traversée qui aurait pu être trop semblable à celle d'Ulysse :

Il parlait encore, lorsqu'une vague haute, menaçante, fond avec furie sur la poupe, fait tournoyer la nacelle avec rapidité, arrache Ulysse au gouvernail, et le précipite à une longue distance dans les flots. Tous les vents confondus accourent soudain, tempête époutable. Le mât se rompt : la voile, avec l'antenne, est emportée au loin sur les ondes. Le héros, accablé sous le poids des vagues énormes qui roulent et mugissent au-dessus de sa tête, et entraîné par ses riches vêtements trempés des flots, vêtements dont le décora la main d'une déesse, s'efforce en vain de triompher des eaux, et demeure longtemps enseveli dans la mer : enfin il s'élance hors du gouffre, l'onde amère jaillit de sa bouche et coule de sa tête et de ses cheveux en longs ruisseaux.

Et plus tard, quand Ulysse naufragé rencontre Nausicaa :

Hier fut le vingtième jour où j'échappai à la ténébreuse mer, sorti de l'île d'Ogygie, et toujours errant et jouet des tempêtes. Enfin un Dieu m'a jeté sur ces bords, sans doute pour y rencontrer de nouveaux malheurs : car je ne puis me flatter que les immortels s'apaisent envers moi, et que je cesse d'essuyer les terribles effets de leur haine. Cependant, ô reine, compatis à mon sort, toi la première que j'aborde au

sortir de si nombreuses disgrâces, étranger, nu, ne connaissant aucun habitant ni de ces murs ni de toute cette contrée.

Nous nous arrêtâmes à la petite ville turque de Prévissa sur la côte d'Epire, et achetâmes des provisions, un grand fromage de chèvre, d'importantes réserves d'olives noires et de poissons secs. Il n'y avait aucun endroit, sur le bateau, pour mettre nos vivres à l'abri; et je n'oublierai jamais, tant que je vivrai, l'odeur de ce fromage et de ce poisson, exposés tout le jour au soleil implacable. Notre petit voilier avait un doux mais puissant roulis qui n'appartenait qu'à lui seul. Souvent la brise cessait et nous étions obligés de prendre les rames. Enfin, à la tombée du jour, nous abordâmes à Karavassara. Tous les habitants vinrent sur la côte à notre rencontre, et Christophe Colomb, la première fois qu'il toucha l'Amérique, ne causa pas plus d'étonnement chez les indigènes : la stupéfaction des nôtres fut telle qu'elle leur coupa la parole, quand ils nous virent nous agenouiller et embrasser le sol, tandis que Raymond déclamait une invocation à la Grèce.

Nous étions fous de joie. Nous avions envie d'embrasser tous les habitants du village et de crier : « Enfin nous voici arrivés après bien des épreuves sur la terre sacrée de l'Hellade! Salut, ô Zeus Olympien! Et toi Apollon! Et toi Aphrodite! Préparez-vous, Muses, à danser de nouveau! Nos chants vont réveiller Dionysos et ses bacchantes endormies! »

Debout bacchantes, femmes et vierges,
Venez, bacchantes, venez,
Amenez le maître de la joie,
Faites descendre des monts arrondis de Phrygie
Bromios dans toute sa puissance.
Revêtez vos peaux tachetées aux bords candides comme les nôtres
Avec leur toison blanche.

Il n'y avait ni hôtel ni chemin de fer à Karavassara. Nous passâmes la nuit tous dans la même chambre, la seule que l'auberge pût nous offrir. Mais nous ne dormîmes pas beaucoup. D'abord parce que Raymond discourut toute la nuit sur la sagesse de Socrate et sur la compensation céleste de l'amour platonique; et aussi parce que les lits avaient pour

sommier des planches fort dures et que l'Hellade possédait des milliers de petits habitants qui voulaient se repaître de nous.

A l'aurore nous quittâmes le village : ma mère était assise dans une voiture à deux chevaux, qui contenait nos quatre valises, et nous l'escortions en tenant à la main des branches de laurier. Tout le village nous accompagna une bonne partie du chemin. Nous prîmes la route que Philippe de Macédoine avait foulée avec son armée en 218 avant J.-C.

La route de Karavassara à Agrinion monte en lacets à travers des montagnes d'une grandeur fruste et sauvage. Le matin était superbe, l'air clair comme du cristal. Nous nous hâtions sur les ailes légères de nos jeunes pieds, sautant et bondissant devant la voiture, accompagnant nos pas de chants et de cris de joie. Quand nous traversâmes l'Aspropotamos (ancien Acheloos), Raymond et moi, malgré les prières de notre sœur Élisabeth en larmes, nous voulûmes prendre le bain du baptême dans ses eaux limpides. Nous ne nous rendions pas compte de la force du courant et nous faillîmes être emportés.

A un moment deux sauvages chiens de berger venant d'une ferme éloignée se précipitèrent vers nous en courant. Ils nous auraient attaqués avec une ferocité de loups, si notre cocher ne les eût courageusement mis en fuite avec son grand fouet.

Nous déjeunâmes dans une petite auberge sur le bord de la route, où, pour la première fois, nous goûtâmes du vin conservé avec de la résine dans les classiques peaux de porc. Il avait un goût de vernis à meubles, mais, en faisant des grimaces, nous décrétâmes qu'il était délicieux.

Nous arrivâmes enfin à l'antique ville de Stratos qui se dressait autrefois sur trois collines. C'était notre première rencontre avec des ruines grecques. Le spectacle des colonnes doriques nous transporta. Nous suivîmes Raymond qui nous conduisit à l'emplacement du théâtre et du temple de Zeus sur la colline de l'Ouest. Dans notre vive imagination un mirage se leva au soleil couchant : calme et belle, la ville couvrait à nouveau les trois sommets.

Nous arrivâmes à la nuit à Agrinion, assez fatigués, mais

ivres d'un bonheur que les mortels connaissent rarement. Le lendemain nous prenions la diligence jusqu'à Missolonghi, où nous rendîmes nos devoirs au cœur brûlant de Byron, auquel servent de sanctuaire les restes de cette ville héroïque dont le sol est imprégné du sang des martyrs. N'est-il pas étrange de penser que ce fut Byron qui retira le cœur de Shelley des cendres rouges de son bûcher funéraire?

Le cœur de Shelley repose maintenant à Rome, et les cœurs de ces deux poètes sont peut-être encore, d'un rivage à l'autre, en communion mystique, « de cette gloire que fut la Grèce à cette grandeur que fut Rome »!

Tous ces souvenirs diminuaient et assombrissaient l'exubérance de notre joie païenne. La ville garde encore toute l'atmosphère tragique du tableau célèbre de Delacroix, la *sortie de Missolonghi*, quand presque tous les habitants, hommes, femmes et enfants furent massacrés dans leurs efforts désespérés pour percer les lignes turques. Byron mourut à Missolonghi en avril 1824. C'est deux ans plus tard, également en avril, presque à l'anniversaire de la mort de Byron, que ces martyrs le rejoignirent au pays des ombres, lui qui avait si volontiers tout donné pour leur libération. Y a-t-il quelque chose de plus émouvant que la mort de Byron dans cette courageuse ville de Missolonghi où son cœur repose entre les martyrs qui sont morts pour que le monde puisse connaître encore l'immortelle beauté de l'Hellade? Le cœur gros et les yeux remplis de larmes nous quittâmes Missolonghi dans la lumière du jour finissant, et, du pont du petit vapeur qui faisait route vers Patras, nous contemplions encore la ville.

A Patras un véritable combat se livra en nous pour savoir si nous irions à Olympie ou à Athènes, mais à la fin notre ardente impatience de voir le Parthénon prévalut, et nous prîmes le train pour Athènes. Nous traversâmes une Hellade radieuse. Tantôt nous apercevions le sommet de l'Olympe couvert de neige, tantôt nous étions entourés des Nymphes et des Hamadryades dansantes venues des bosquets d'oliviers. Notre joie ne connaissait pas de bornes. Souvent nos émotions étaient si violentes que, pour les exprimer, nous ne savions que nous embrasser en pleurant. Les lourds paysans nous observaient dans les petites gares avec étonnement. Ils

pensaient sans doute que nous étions ivres ou fous, alors que nous étions seulement exaltés par l'attente de la plus haute et de la plus brillante des sagesses, par l'attente des yeux bleus d'Athéna.

Nous arrivâmes le soir même dans Athènes couronnée de violettes, et l'aube nous trouva en train de gravir les marches de son temple, le pas tremblant, le cœur défaillant d'adoration. A mesure que nous montions, il me semblait que toute la vie que j'avais connue jusque-là se détachait de moi comme un vêtement bigarré, que je n'avais jamais vécu auparavant, que j'étais née pour la première fois dans ce long souffle de beauté, dans cette première contemplation. Le soleil se levait derrière le Pentélique, révélant sa clarté merveilleuse, la splendeur de ses flancs de marbre qui étincelaient sous les premiers rayons du jour. Nous gravîmes la dernière marche des Propylées et nous admirâmes le temple qui brillait dans la lumière du matin. D'un accord tacite, nous demeurions sans rien dire, chacun de nous était seul devant la Beauté! L'heure était trop sacrée pour s'exprimer en paroles. Elle frappait nos cœurs d'une étrange terreur. Plus de cris de joie, plus d'embrassements. Chacun de nous avait découvert l'objet de son adoration, et nous demeurâmes pendant longtemps plongés dans une méditation d'où nous ne sortîmes qu'affaiblis et comme ébranlés. Je me demande souvent pourquoi les mortels qui ont atteint de telles altitudes doivent redescendre. Pourquoi ne pouvons-nous pas, par quelque magie, être transformés en prêtres du Temple et demeurer pour toujours au divin service d'Athéna aux yeux clairs, à gagner la sagesse par l'extase?

Nous étions maintenant tous réunis, ma mère et ses quatre enfants; nous décidâmes que le clan Duncan se suffisait à lui-même, que les autres gens n'avaient fait que nous écarter de notre idéal. Il nous semblait aussi, en contemplant le Parthénon, que nous avions atteint le pinacle de la perfection. Nous nous demandions pourquoi nous quitterions désormais la Grèce, puisque nous trouvions à Athènes tout ce qu'il fallait pour satisfaire notre sens esthétique. On peut s'étonner de ce qu'après les succès que j'avais remportés quelques mois auparavant sur la scène, je n'eusse pas le désir de

revenir sur mes pas. Quand j'étais partie pour ce pèlerinage, je ne recherchais ni la gloire ni la fortune. C'était un pèlerinage tout spirituel, et il me semblait que l'esprit que je cherchais était l'invisible déesse Athéna qui habitait encore les ruines du Parthénon. Nous décidâmes donc que le clan Duncan resterait éternellement à Athènes, et y construirait un temple qui porterait la marque de notre génie.

Depuis mes représentations de Berlin nous avions en banque une somme qui me paraissait inépuisable. Nous partîmes donc à la recherche d'un emplacement qui convînt à notre temple. Le seul de nous qui ne fût pas parfaitement heureux était Augustin[1]. Il rumina sa tristesse pendant longtemps et nous avoua enfin qu'il souffrait de se sentir loin de sa femme et de son enfant et qu'il souhaitait les faire venir. C'était à nos yeux une grande faiblesse de sa part, mais nous consentîmes. Sa femme arriva avec sa petite fille. Elle était habillée avec élégance et portait des talons Louis XV. Nous lorgnions ses talons, car nous nous avions déjà adopté les sandales pour ne pas souiller le sol de marbre blanc du Parthénon. Mais elle refusa énergiquement de nous imiter. Pour nous, nous avions décidé que même mes robes directoire, même les larges culottes de Raymond, ses cols ouverts et ses cravates molles étaient des vêtements impossibles et qu'il nous fallait revenir à la tunique des anciens Grecs, ce que nous fîmes au grand étonnement des Grecs modernes eux-mêmes. Après nous être revêtus de tuniques, de chlamydes et de peplos, et après avoir mis des filets sur nos cheveux, nous partîmes donc à la recherche d'un emplacement pour notre temple. Nous explorâmes Colone, Phalère et toutes les vallées de l'Attique, mais nous ne pûmes trouver aucun lieu qui fût digne de notre temple. Finalement, un jour, dans une promenade vers le mont Hymette nous franchîmes une élévation de terrain et soudain, Raymond, posant à terre son bâton, s'écria : « Regardez, nous sommes au niveau de l'Acropole. » Et, effectivement, en regardant vers l'ouest, nous vîmes le temple de Zeus, étrangement proche, bien qu'en réalité distant de quatre kilomètres.

Mais il y avait des difficultés. Personne ne savait à qui le

1. Frère d'Isadora.

terrain appartenait. Le lieu était loin d'Athènes et fréquenté seulement par les bergers qui menaient paître leurs chèvres et leurs moutons. Il nous fallut longtemps pour découvrir que le terrain appartenait à cinq familles de paysans qui le détenaient depuis plus d'un siècle. Il était divisé comme une tarte, à partir du centre, en cinq parts. Après une longue enquête nous découvrîmes les chefs de ces cinq familles et nous leur demandâmes s'ils voulaient vendre. Les paysans furent profondément étonnés, car personne auparavant n'avait manifesté le moindre intérêt pour ce terrain. Il était loin d'Athènes et le sol, rocheux, ne produisait que des chardons. De plus, il n'y avait pas d'eau dans le voisinage. Personne ne supposait que ce terrain pût avoir la moindre valeur. Mais à partir du moment où nous montrâmes notre désir de l'acheter, les paysans qui le possédaient, tinrent conseil et décidèrent qu'il était inestimable. Ils en demandèrent un prix relativement considérable. Cependant le clan Duncan était déterminé à acheter et nous procédâmes de la façon suivante. Nous invitâmes les cinq familles à un banquet où il y avait des agneaux à la broche et toutes sortes d'autres mets alléchants. Nous leur servîmes aussi force rasades de raki, le cognac du pays. Au cours du festin, avec l'aide d'un petit avoué d'Athènes, nous rédigeâmes un acte de vente sur lequel les paysans, qui ne savaient pas écrire, apposèrent leur signe. Bien que le prix fût encore élevé, nous pouvions considérer que ce banquet avait été un succès. La colline dénudée au même niveau que l'Acropole, et connue depuis l'antiquité sous le nom de Kopamos, appartenait désormais au clan Duncan. Il nous restait à trouver du papier et des instruments d'architecte, puis à faire un plan de maison. Raymond trouva le modèle exact que nous désirions dans le plan du palais d'Agamemnon. Dédaignant l'aide des techniciens, il embaucha lui-même ouvriers et charretiers. La seule pierre qui nous parût digne de notre temps était celle du Pentélique, dont les flancs étincelants avaient fourni les nobles colonnes du Parthénon. Pourtant notre modestie se contenta de la pierre rouge qu'on trouve au pied de la montagne. Dès lors, chaque jour, on put voir une longue file de chariots nous amener de ces pierres rouges; ils montaient en lacets du

Pentélique à Kopamos, et, à chaque voiturée déchargée sur notre terrain, nous sentions croître notre joie.

Enfin arriva le jour solennel où la pierre angulaire de notre Temple allait être posée. Ce grand événement devait être dûment célébré dans une cérémonie digne de lui. Dieu sait qu'aucun de nous n'avait l'esprit porté à la dévotion, émancipés que nous étions par notre respect de la science et de la libre pensée. Pourtant il nous semblait qu'il serait plus beau, plus convenable, que cette pierre angulaire fût posée à la mode grecque, au cours d'une cérémonie présidée par un prêtre grec, et nous invitâmes tous les paysans du voisinage, à des kilomètres à la ronde.

Le vieux prêtre arriva, vêtu d'une robe noire et coiffé d'un chapeau noir avec un voile de même couleur qui tombait en flottant de ses larges bords. Il nous demanda un coq noir pour l'offrir en sacrifice, suivant un rite perpétué par les prêtres byzantins depuis l'antiquité. On trouva un coq — non sans peine d'ailleurs — et on le présenta au prêtre avec le couteau des sacrifices. Pendant ce temps des bandes de paysans étaient accourus de tous les coins du pays. Quelques personnes de la société élégante d'Athènes s'étaient aussi déplacées. Au coucher du soleil une grande foule était assemblée sur le Kopamos.

Avec une solennité impressionnante, le vieux prêtre commença. Il nous demanda de désigner exactement la ligne des fondations, nous le fîmes en dansant dans les limites d'un carré que Raymond avait auparavant tracé sur le sol. Puis, comme le grand soleil rouge se couchait, le prêtre coupa le cou du coq noir et le sang écarlate jaillit sur la première pierre de notre maison. Tenant son couteau d'une main et l'oiseau égorgé de l'autre, il fit trois fois le tour des lignes de fondation. Alors vinrent les prières et les incantations. Il bénit toutes les pierres de la maison, et, nous ayant demandé nos noms, il prononça une prière dans laquelle nous entendîmes revenir souvent les noms d'*Isadora Duncan* (ma mère), d'*Augustin*, de *Raymond*, d'*Élisabeth* et de la *jeune Isadora*. Il prononçait le nom de Duncan comme s'il s'était épelé Thuncan avec *th* au lieu de *d*. Il nous exhorta à maintes reprises à vivre saintement et en paix dans cette demeure. Il pria

encore pour que nos descendants vécussent eux aussi saintement et en paix dans cette demeure. Puis, quand il eut terminé, les musiciens arrivèrent avec les instruments primitifs de leur pays. De grands tonneaux de vin et de raki furent défoncés. Un feu ronflant fut allumé sur la colline et toute la nuit, avec nos voisins les paysans, nous dansâmes, et nous bûmes, et nous nous réjouîmes.

Nous prîmes la résolution de rester toujours en Grèce. Bien mieux, nous décidâmes, comme dit Hamlet, qu'il n'y aurait plus de mariages dans la famille.

« Que ceux qui sont mariés restent mariés », etc... Nous acceptions la femme d'Augustin avec un manque d'enthousiasme à peine dissimulé. Mais, en ce qui nous concernait, nous arrêtâmes une règle de vie dont les commandements furent couchés par écrit dans un cahier. Le plan était à peu près celui de la *République* de Platon. Nous devions nous lever avec le soleil, nous devions le saluer par des danses et des chants de joie. Puis nous nous rafraichîssions d'un modeste bol de lait de chèvre. Les matinées étaient consacrées à enseigner aux habitants d'Athènes la danse et le chant. Nous devions les amener à vénérer les anciens dieux et à abandonner leurs épouvantables costumes modernes. Ensuite, après un frugal déjeuner de légumes, car nous avions décidé de renoncer à la viande, les après-midi étaient consacrés aux méditations et les soirées aux cérémonies païennes et à la musique appropriée.

Alors commença la construction de Kopamos. Comme les murs du palais d'Agamemnon avaient environ deux pieds d'épaisseur, les murs de Kopamos devaient être également épais de deux pieds. Ce ne fut que quand les murs furent déjà assez hauts que je me rendis compte de la quantité de marbre du Pentélique qu'il faudrait et du prix de chaque voiturée. Quelques jours plus tard, nous décidâmes de camper dehors, sur notre chantier. Et tout à coup nous constatâmes qu'il n'y avait pas une goutte d'eau dans la région. Nous levions les yeux vers les hauteurs de l'Hymette où se fait le miel, et nous apercevions des sources et des torrents. Nous regardions le Pentélique, et nous voyions des cascades sortir de ses neiges et descendre sur ses flancs. Mais, hélas, le Kopamos

était d'une sécheresse et d'une aridité absolues. La source la plus proche était à une lieue et demie de distance. Mais Raymond, nullement abattu, engagea quelques ouvriers de plus et les employa à creuser un puits artésien. En fouillant, il découvrit quelques reliques et en conclut qu'il y avait eu autrefois un village sur ces hauteurs. Mais j'ai mes raisons de croire que ce n'était qu'un cimetière, car plus on creusait, et plus le sol devenait sec. A la fin, après plusieurs semaines de travail infructueux, nous retournâmes à Athènes pour demander conseil aux esprits prophétiques qui habitaient encore certainement l'Acropole. Grâce à une autorisation spéciale, nous y allions les soirs de lune, et nous nous asseyions dans l'Amphithéâtre de Dionysos où Augustin nous déclamait des passages de tragédies grecques et où nous dansions.

Notre clan se suffisait complètement à lui-même. Nous ne nous mêlions pas aux habitants d'Athènes. Et même le jour où les paysans nous dirent que le roi de Grèce avait été à cheval voir notre temple, nous restâmes impassibles. Car nous vivions sous le règne d'autres rois, d'Agamemnon, de Ménélas et de Priam.

***

Un soir que nous étions assis au clair de lune sur les gradins du théâtre de Dionysos, nous entendîmes une voix aiguë de jeune garçon qui s'élevait dans la nuit, avec cette sonorité pathétique et surnaturelle que possèdent seules les voix d'enfants. Soudain, une autre voix se joignit à la première, puis une autre. Elles chantaient quelques vieux refrains du pays. Nous étions transportés, et Raymond dit : « Les voix des jeunes garçons de l'ancien chœur grec devaient avoir cette sonorité-là. » Le soir suivant, le concert recommença. Comme nous avions distribué des drachmes à poignées, le troisième soir le chœur fut plus fourni, et bientôt tous les gamins d'Athènes se donnèrent rendez-vous pour chanter en notre honneur à la clarté de la lune, dans le théâtre de Dionysos.

Nous nous intéressions alors à la musique byzantine de l'église grecque. Nous allions entendre l'extraordinaire chant plaintif de la maîtrise. Au Collège des jeunes prêtres byzan-

tins qui est aux portes d'Athènes, on nous avait montré une bibliothèque de manuscrits qui remontaient au début du moyen âge. A la suite de nombreux hellénistes, nous pensions que les hymnes d'Apollon, d'Aphrodite et de tous les dieux du paganisme étaient passés, à travers des transformations successives, jusque dans l'église grecque.

Les chants des jeunes garçons dans la nuit firent naître en nous l'idée de ressusciter le chœur grec primitif. Nous organisâmes des concours dans le théâtre de Dionysos, distribuant des prix à ceux qui nous faisaient entendre les airs les plus anciens. Nous eûmes aussi recours aux services d'un professeur de musique byzantine. Un chœur des dix chanteurs qui avaient les plus belles voix d'Athènes fut ainsi formé. Un jeune séminariste, fort instruit dans l'étude du grec ancien, nous aida à enseigner à ce chœur les *Suppliantes* d'Eschyle. Les chœurs des *Suppliantes* sont sans doute les plus beaux qui aient jamais été écrits. Je me souviens d'un surtout, qui peint la frayeur des vierges réunies autour de l'autel de Zeus et implorant sa protection contre la venue de leurs cousins incestueux.

Ainsi, avec nos études sur l'Acropole, la construction de Kopamos et la danse des chœurs d'Eschyle, nous étions complètement absorbés par le travail. A part quelques excursions aux villages d'alentour, notre vie quotidienne nous suffisait.

La lecture des ouvrages sur les mystères d'Éleusis, « ces mystères, dont aucune langue ne peut parler », nous fit une impression profonde.

« Heureux celui qui les a vus de ses yeux; son sort après la mort n'est pas le sort des autres hommes! »

Et nous partîmes un jour pour Éleusis, qui est à treize milles et demie d'Athènes. Les jambes nues, les pieds nus dans des sandales, nous commençâmes à suivre en dansant la route blanche et poudreuse qui borde les antiques bosquets de Platon le long de la mer. Nous voulions nous rendre les dieux propices et nous dansions au lieu de marcher.

Nous traversâmes le petit village de Daphnis et la chapelle d'Hagia Trias. Par les échappées, entre les collines, nous apercevions la mer et l'île de Salamine; nous nous arrêtâmes

un moment pour reconstituer par la pensée la bataille où les Grecs rencontrèrent et détruisirent la flotte perse commandée par Xerxès. On dit que Xerxès suivit la bataille des yeux, assis sur son trône aux pieds d'argent, du haut d'une colline faisant face au mont Aegaleos. C'est en l'an 480 avant J.-C. que les Grecs, avec une flotte de trois cents vaisseaux, détruisirent les Perses et sauvèrent leur indépendance. Six cents guerriers perses armés de lances étaient postés sur un îlot pour égorger les Grecs qui auraient été jetés à la côte. Mais Aristide, qui avait eu connaissance des mouvements de Xerxès pour détruire la flotte grecque, déjoua le plan des Perses.

Un vaisseau grec mena l'attaque
Et, de la proue d'un navire phénicien,
Arracha la figure sculptée; on se battit alors
Bord à bord avec acharnement.
Au début les navires de la flotte perse
Supportèrent bravement le choc; mais bientôt leur multitude même
Fut cause de leur perte; dans ce bras de mer trop étroit,
Ils ne pouvaient déployer leur force. Serrés les uns contre les autres,
Les vaisseaux aux éperons de bronze s'éventraient entre eux,
Et brisaient leurs rames. Cependant les Grecs
Portaient contre eux des coups répétés,
Et les navires perses montrèrent leur quille,
Tandis que la mer bleue disparaissait
Sous la foule innombrable des épaves et des cadavres.

C'est donc en dansant que nous fîmes chaque pas de la route. Nous ne nous arrêtâmes qu'une fois à une petite chapelle : le prêtre grec, qui nous avait vus venir avec un étonnement croissant, voulut à toute force nous faire visiter la chapelle et boire du vin du cru. Nous passâmes deux jours à Éleusis, à étudier ses ruines. Le troisième jour, nous revînmes à Athènes, mais nous ne revenions pas seuls. Un groupe d'ombres initiées nous accompagnaient, celles d'Eschyle, d'Euripide, de Sophocle et d'Aristophane.

Nous n'avions nul désir d'aller plus loin. Pour nous, La Mecque était atteinte, puisque nous étions dans cette Hellade, que nous regardions comme la splendeur de la perfection. Depuis, j'ai quelque peu délaissé cette pure adoration de la sage Athéna, et la dernière fois que je visitai Athènes, j'avoue

humblement que ce n'était plus son culte qui m'attirait, mais plutôt un visage vivant qui ressemblait au Christ de la petite chapelle de Daphni. Mais alors, au matin de la vie, l'Acropole était l'unique source de joie et d'inspiration. Nous avions en nous trop de force, nous regardions le monde d'un œil trop fier, pour comprendre la pitié.

Chaque aurore nous trouvait en train de gravir les Propylées. Nous finissions par savoir l'histoire de la colline sacrée au cours des siècles successifs. Nous apportions nos livres et nous suivions l'histoire de chaque pierre. Nous étudiions toutes les théories des archéologues sur l'origine et la signification de certains signes, de certains présages.

Parmi deux cents gamins en loques d'Athènes, nous choisîmes, avec l'aide du jeune séminariste du collège byzantin, une dizaine de jeunes garçons aux voix vraiment divines, et, toujours avec l'aide de notre séminariste, nous commençâmes à leur faire chanter les Chœurs des *Suppliantes* d'Eschyle, sur une musique byzantine. Le chœur des *Suppliantes* commence par un hymne à Zeus, protecteur des étrangers.

Nous trouvâmes, cachées dans le rituel de l'Église grecque, des strophes et des antistrophes, d'une harmonie si appropriée qu'elles paraissaient vraiment être des hymnes à Zeus le Père, Protecteur du Monde et Maître du Tonnerre, repris par les premiers chrétiens et transformés en hymnes à Jéhovah. A la bibliothèque d'Athènes nous trouvâmes, dans différents ouvrages sur la musique de la Grèce antique, des gammes et des motifs exactement comparables. Ces découvertes nous jetaient dans un état d'exaltation fiévreuse. Enfin, après deux mille ans, nous apportions au monde ces trésors perdus.

L'hôtel d'Angleterre, où nous habitions, mit généreusement à ma disposition un grand salon où je travaillai tous les jours. Je passais des heures à adapter au chœur des *Suppliantes* les mouvements et les gestes inspirés par le rythme de l'Église grecque. Nous apportions tant de chaleur à nos efforts, nous étions si convaincus de nos théories, que le mélange bizarre des expressions païennes et religieuses ne nous arrêtait pas.

Athènes était alors, comme à l'ordinaire, en révolution. Cette fois la révolution avait pour cause une différence d'opinion entre la Maison Royale et les étudiants, sur la question

de savoir si l'on devait donner des tragédies une version en grec moderne ou une version en grec ancien. Des foules d'étudiants défilaient à travers les rues avec des bannières en faveur du grec ancien. Le jour où nous revînmes de Kopamos, ils entourèrent notre voiture, acclamèrent nos tuniques et nous demandèrent de nous mêler à leur cortège, ce que nous fîmes bien volontiers par amour de l'antique Hellade. Ce jour-là une représentation fut organisée au théâtre municipal par les étudiants. Les dix jeunes garçons grecs et le séminariste byzantin, tous vêtus de tuniques flottantes et multicolores, chantèrent les chœurs d'Eschyle en grec ancien, et je dansai. Une joie délirante éclata chez les étudiants.

Le roi Georges, ayant entendu parler de cette manifestation, exprima le désir de voir le spectacle donné au Théâtre royal. Mais la représentation devant la famille royale et tout le personnel des ambassades d'Athènes n'eut pas la flamme et l'enthousiasme de celle du théâtre populaire. Les applaudissements en gants de chevreau blanc manquaient de conviction. Le roi Georges vint dans ma loge et me demanda d'aller saluer la reine dans la loge royale. Ils paraissaient l'un et l'autre satisfaits, mais j'eus l'impression qu'ils n'éprouvaient pour mon art aucun amour réel, qu'ils ne le comprenaient pas. Le ballet sera toujours la danse par excellence aux yeux des personnes royales.

Au moment où ces divers événements avaient lieu, je découvrais que notre compte en banque était à peu près épuisé. Je me souviens que, pendant la nuit qui suivit la représentation royale, je ne pus dormir, et qu'à l'aube je m'en allai seule sur l'Acropole. J'entrai dans le Théâtre de Dionysos et je dansai. Je sentais que c'était pour la dernière fois. Alors je gravis les Propylées, et, debout, je contemplai le Parthénon. Soudain il me sembla que tous nos rêves éclataient comme de brillantes bulles de savon et que nous n'étions pas, que nous ne pouvions pas être autre chose que des modernes. Nous ne pouvions pas sentir comme les anciens Grecs. Ce temple de Zeus, devant lequel je me tenais, avait en d'autres temps revêtu d'autres couleurs. Je n'étais, après tout, qu'une Américaine, moitié Irlandaise, moitié Écossaise, plus proche peut-être, par quelque obscure affinité, des

Peaux-Rouges que des Grecs. La splendide illusion de cette année, passée sur le sol de l'Hellade, s'écroulait soudain. Les accents de la musique byzantine s'évanouissaient, disparaissaient et j'entendais flotter dans l'air le chant de mort d'Yseult.

Trois jours après, au milieu d'une foule d'enthousiastes et des parents en larmes de nos petits chanteurs, nous prenions le train de Vienne. A la gare je m'enveloppai du drapeau grec blanc et bleu, et les dix jeunes garçons et toute la foule entonnèrent le bel Hymne grec :

Op ta kokalá vgalméni
Ton Elinon to yera,
Chéré, o chéré, Elefteria,
Ké san prota andiomeni
Chéré, o chéré, Elefteria.

Nous quittâmes donc l'Hellade et nous arrivâmes un beau matin à Vienne avec notre chœur d'enfants et le prêtre byzantin qui leur servait de professeur. Quand je pense à cette année passée en Grèce, j'ai l'impression qu'elle fut véritablement très belle. Il fut aussi très beau notre effort pour rejoindre au delà de deux milliers d'années une beauté que nous ne comprenions peut-être pas, que personne peut-être ne peut comprendre.

Notre désir de faire revivre les chœurs grecs et la danse tragique d'autrefois fut un effort vraiment noble et d'une vanité absolue. Il était noble aussi le sentiment qui me poussait, après la réussite financière de Berlin et de Budapest, à ne pas désirer exploiter ce succès par une tournée mondiale, et à consacrer mon argent à l'édification d'un temple et à la renaissance du chœur antique. Je regarde aujourd'hui comme un étrange phénomène les aspirations juvéniles que nous avions alors. Nous arrivâmes donc un matin à Vienne et nous présentâmes à l'étonnement du public autrichien les chœurs d'Eschyle chantés sur la scène par nos jeunes Grecs pendant que je dansais. Comme il devait y avoir cinquante filles de Danaüs, la difficulté était grande d'exprimer seule, au moyen de mon corps gracile, les émotions de toutes ces vierges, mais j'avais le sentiment de me multiplier et je fis de mon mieux.

Vienne n'est qu'à quatre heures de Budapest, mais l'année passée devant le Parthénon avait creusé un tel fossé que je ne songeais plus au souvenir laissé en Hongrie. J'étais si prise par ce chœur grec que le soin que j'y apportais absorbait toute mon énergie et toutes mes émotions. Je vivais d'une vie toute intellectuelle et celle-ci trouvait sa personnification dans l'amitié d'un homme qui était avant tout une intelligence : Hermann Bahr.

Hermann Bahr m'avait vue danser deux ans auparavant au Künstler Haus devant les artistes. Quand je revins à Vienne avec le chœur d'enfants grecs, il fut vivement intéressé. Il écrivit de merveilleuses critiques dans la *Neue Presse*.

Hermann Bahr avait, à cette époque, une trentaine d'années : il avait une tête magnifique, d'abondants cheveux, et une barbe d'un brun roux. Bien qu'il vînt souvent au Bristol après la représentation et qu'il restât à bavarder avec moi jusqu'à l'aube, bien que souvent il m'arrivât de me lever et de lui danser plusieurs strophes du chœur grec pour illustrer ce que je disais, il n'y avait entre nous rien qui fût d'ordre sentimental.

Je retrouvai mon succès d'autrefois à Vienne, au Karl-Theater. Le public, qui avait commencé par accueillir le chœur des *Suppliantes* avec les dix jeunes Grecs de façon assez froide, fut pris d'un véritable enthousiasme à la fin de la représentation, quand je dansai le *Danube bleu*. Après le spectacle, je fis un petit discours pour expliquer que je voulais faire revivre l'esprit de la Tragédie Grecque. « Il faut ressusciter la beauté du chœur », disais-je. Mais le public continuait à crier : « *Nein. Noch nicht. Tanze. Tanze die schöne blaue Donau. Tanze noch einmal!* » Et il recommençait à applaudir.

Ainsi, les poches garnies une fois de plus, nous quittâmes Vienne et arrivâmes à Munich. Mon chœur grec fit une grande sensation dans ce monde de professeurs et d'intellectuels. Un maître célèbre fit une conférence et discourut sur les hymnes grecs mis en musique par le prêtre byzantin de l'Église grecque.

Les étudiants de l'Université étaient très « *aufgeregt* ». Il faut dire que nos beaux petits Grecs faisaient sensation. Pour moi, qui devais danser seule comme les cinquante filles de Danaüs, je ne me sentais pas à la hauteur de ma tâche, et

souvent, à la fin du spectacle, je prenais la parole pour expliquer que je n'étais pas moi-même, mais cinquante vierges, que j'étais « *furchtbar traurig* », que j'étais seule encore, mais que — patience, « *Geduld* » — je formerais bientôt une école et que je me transformerais en cinquante « *kleine Mädchen.* »

Berlin montra moins d'enthousiasme pour notre chœur grec, et, bien qu'un distingué professeur de Munich, le professeur Cornelius, vînt en personne le présenter, Berlin comme Vienne cria : « Ah! dansez-nous *le Beau Danube bleu* », et ne se soucia pas de la reconstitution des chœurs grecs.

Cependant, les petits Grecs eux-mêmes se ressentaient de leur changement de vie. J'avais reçu plusieurs plaintes de notre digne propriétaire d'hôtel à propos de leurs mauvaises manières et de la violence de leur caractère. Ils réclamaient continuellement du pain noir, des olives noires et des oignons crus, et quand ces condiments ne figuraient pas sur leur menu, ils entraient en rage contre les garçons, allant jusqu'à leur jeter leur beefsteak à la figure et à les menacer de leur couteau. On les renvoya de plusieurs hôtels de premier ordre et je fus forcée d'installer pour eux dix petits lits dans les salons de notre appartement.

Nous les considérions comme des enfants, et nous les conduisions solennellement en promenade chaque matin dans le Tiergarten, chaussés de sandales, et vêtus en Grecs de l'antiquité. Un matin qu'Élisabeth et moi nous marchions en tête de cette étrange procession, nous rencontrâmes l'Impératrice à cheval. Elle fut si étonnée qu'au premier tournant elle fit une chute, car le bon cheval prussien, n'ayant, lui non plus, jamais rien vu de semblable, fit un écart.

Nos charmants choristes ne restèrent avec nous que six mois. Nous dûmes bien reconnaître que leurs voix divines commençaient à détonner et que les respectueux spectateurs berlinois eux-mêmes commençaient à se regarder d'un air consterné. Je continuais bravement à essayer de personnifier les cinquante filles de Danaüs en supplication devant l'autel de Zeus, mais c'était une lourde tâche, surtout depuis que les petits Grecs chantaient d'une voix plus fausse et que leur professeur byzantin se montrait de plus en plus distrait.

Le séminariste faisait preuve d'une conviction décroissante

dans le culte de la musique byzantine. Il semblait avoir laissé tout son enthousiasme à Athènes. Et puis ses absences devenaient plus fréquentes et plus prolongées. Le pot aux roses fut découvert un jour où la police nous informa que nos gamins se sauvaient subrepticement la nuit par les fenêtres. Alors que nous les croyions tranquillement endormis, ils fréquentaient de mauvais cafés, et faisaient la connaissance des pires échantillons que la ville renfermât en fait de nationaux helléniques. Depuis qu'ils étaient à Berlin, ils avaient complètement perdu cette expression naïve et divinement puérile qu'ils avaient aux soirs du Théâtre de Dionysos, et ils avaient grandi d'au moins un demi-pied. Chaque soir, le chœur des Suppliantes détonnait un peu plus. On ne pouvait plus l'excuser en disant que c'était de la musique byzantine. C'était simplement une affreuse cacophonie. Si bien qu'un jour, après des hésitations sans fin, nous décidâmes de conduire notre troupe de choristes dans un grand magasin, où nous achetâmes de jolies petites culottes de confection pour les petits et des pantalons pour les grands, après quoi nous les conduisîmes en taxis à la gare, les mêmes en seconde classe, avec chacun son billet pour Athènes, et leur dîmes adieu. Après leur départ, la renaissance de la musique grecque fut remise à une date ultérieure et nous retournâmes à l'étude de Glück, avec *Iphigénie* et *Orphée*.

ISADORA DUNCAN

ÉDOUARD MANET

LE ROMAN DE SA JEUNESSE[1]

III

Les leçons de piano ont continué avec Suzanne Leenhoff. Mais Édouard demande à la jeune fille de jouer dans la pénombre du salon où le parquet luit, plus pour le plaisir de l'écouter que pour apprendre encore. D'ailleurs, en ce qui concerne la technique, le mécanisme du piano, il a cessé tout progrès. Il n'étudie plus. Hors les heures de leçon données par mademoiselle Leenhoff, il n'ouvre plus le piano. La lecture lui est apparemment indifférente. Il ne lit pas. Le seul livre qui le puisse intéresser, il semble que ce soit la vie et tout ce que rencontre son regard. Le soir, après-dîner, tandis que M. Manet se plonge dans quelque livre d'histoire, que madame Manet a pris auprès d'elle la corbeille de jonc tressé, dans laquelle se trouvent les laines de sa tapisserie, mais aussi des chaussettes que les bonnes ne parviennent pas à ravauder toutes ou qu'elle reprise mieux, Édouard demeure assis dans un fauteuil, les bras ballants. Rêve-t-il? Il suit les ombres de l'abat-jour et les clartés de la lampe au plafond. M. Manet ne saurait subir sans agacement cette nonchalance, le voisinage de cet esprit indifférent :

— Prends un livre, — dit-il.

Mais Édouard préfère sortir de sa poche un carnet de croquis, sur lequel il a noté maintes indications, maintes

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

formes fugitives, pendant ses flâneries de la journée. Car il flâne beaucoup, toujours. Il manque fréquemment les séances de l'atelier Couture. Il s'interrompt de copier la *Barque du Dante*, puis les *Cavaliers* de Vélasquez, pour aller errer, sans but, dans les faubourgs, au delà de la rue Pigalle, à travers Montmartre, Clichy et les Batignolles. Que cherche-t-il? Quel rêve poursuit-il? Il obéit à des instincts, à un instinct. Il ne saurait peindre, désirer peindre que ce qui lui plaît, sensuellement, ce qui est familier à sa vue, ce dont le pittoresque n'est révélé que par la grâce ou la misère.

L'Histoire l'ennuie; elle lui demeure inconnue, fermée, peuplée de personnages en fer et en bois.

Mais la rue est vivante; elle lui offre, sous l'étoffe légère, des membres de femmes qui sont désirées ou qui aiment. La toile ou la soie prennent la forme du corps, l'un et l'autre se confondent, se juxtaposent étroitement. Un gant, un chapeau orné d'un ruban, un mouchoir : voilà ce qu'Édouard souhaite peindre, ce qu'il peint, déjà... Voilà ce qu'il aime, ce féministe, car les sens, désormais, parlent impérieusement en lui. Le peintre n'est pas attiré seulement, mais le mâle... Il regarde son père, formaliste, rangé, méthodique, qui ne désire rien que la paix de son ménage, la tranquillité des affaires publiques et qui, de sa voix creuse, sa voix de fausset, émet des théories déformées, que l'usage devrait lui avoir rendues odieuses, mais qu'il voit encore avec des yeux de vingt ans. Et sa mère paisible, inquiète, fragile et douce... Et ces désirs qui brûlent en lui pour les femmes, toutes les femmes, lui rendent pendant plusieurs heures tout travail impossible — et toute pensée. Ces désirs demeurent secrets, d'autant plus secrets qu'ils sont plus mêlés à ces promenades solitaires à travers les faubourgs et qu'il les découvre plus instinctifs, plus bas, plus vulgaires, plus en dehors du milieu auquel il appartient et des femmes auxquelles il devine que, parfois, songe sa mère, devant quelque jeune fille timide et guindée, à laquelle Édouard ne saurait faire la cour.

Les premiers mois de l'adieu à l'adolescence, sur *Havre et Guadeloupe*, la vie parmi les hommes d'équipage, le séjour à Rio, lui ont imprimé une forme de désir brutal, un amour sensuel de la femme facile, des appétits — tout de suite ras-

sasiés. Mais, comme M. Manet ne lui donne que des sommes dérisoires et que sa mère ne saurait soustraire en cachette que peu d'argent sur les dépenses du ménage, Édouard ne connaît encore que des ébauches d'aventures. Il est joli garçon, large d'épaules, il a le teint frais, le nez droit de sa mère, le joli sourire narquois et sceptique, le regard vif — et cette démarche assurée et roulante qu'il a prise à ses camarades de la mer...

Un soir encore clair qu'il a passé l'après-midi à courir, après on ne sait quelle proie insaisissable, il est le premier à attendre Suzanne Leenhoff dans le salon.

Précisément, elle est en retard. L'omnibus qui descend des Batignolles était complet. Elle s'est hâtée, la journée avait des tiédeurs de printemps et le soleil brûlait déjà. Elle s'excuse. Elle a les joues plus vermeilles que de coutume. Elle ôte le léger manteau qui lui couvre les épaules et lève les bras en demandant la permission de quitter son chapeau. L'odeur de femme qu'elle dégage, une senteur de fille saine trouble Édouard, que le silence du salon commençait à détendre, après le long vagabondage printanier qui a irrité sa sensualité. Il gagne le piano. Il respire celle qui s'assoit, très vite, en arrangeant d'une main légère le désordre de ses cheveux blonds. Édouard lui demande de jouer. Il se penche sur elle, pour prendre une partition. De sa joue, il a effleuré l'oreille. Suzanne, par habitude, fait quelques arpèges. Elle n'a pas semblé s'être aperçue que cette joue a frôlé la sienne. Édouard place la partition sur le chevalet. Il est debout, derrière la pianiste. S'il ouvrait les bras, il pourrait l'écraser contre sa poitrine. Il la domine, assise, de toute la tête. Il sent l'odeur des cheveux blonds... Dans le jardin, environné d'autres jardins, les arbres sont peuplés d'oiseaux. Leurs ramages deviennent plus bruyants avec le crépuscule. Ils semblent vouloir isoler ces deux êtres jeunes dans un cercle où ne parviennent pas les bruits du monde : tous deux sont timides : Édouard pour attaquer, Suzanne pour se défendre. Sa résistance peut être efficace aujourd'hui, dans deux jours, elle subira de nouveaux assauts. Le désir de Suzanne ne s'arrachera plus de la sensualité d'Édouard. Il l'a respirée, il a découvert en elle une femme. Jusqu'alors il la considérait presque comme un

membre accessoire de la famille Manet, qui n'était susceptible d'éveiller aucune de ces pensées que les autres femmes éveillent. Désormais, il se placera toujours derrière elle, il devra prendre des partitions sur le piano. De quelque manière qu'elle se pose, Suzanne se sent frôlée, effleurée, respirée. La voix de son élève tremble en l'interrogeant. Les mains se paralysent sur les touches d'ivoire. Un sourire gêné essaie de donner le change. Rien n'est dit, aucun geste équivoque n'est fait. Mademoiselle Leenhoff voudrait se plaindre à madame Manet qu'elle ne trouverait rien de précis à exprimer... Elle voudrait confier à sa mère même le trouble qu'elle ne peut ignorer — et qu'elle partage, — qu'elle ne saurait que dire. Et puis, elle risquerait de peiner madame Manet, qui est si douce, si bonne. Quelles conséquences s'ensuivraient, pour Édouard, que son père considère déjà d'un œil si peu favorable?

Et puis, et puis, Suzanne ne peut maintenant se dissimuler à elle-même la vérité : elle aime Édouard. Elle l'aime, aussi loin que surnagent les images dans son souvenir : elle l'aimait, lorsqu'il est parti s'embarquer au Havre. Elle l'aimait, lorsque, venant donner aux deux jeunes Manet, Eugène et Gustave, leur leçon de piano, madame Manet lui lisait les lettres de son fils. A la pendule de Bernadotte sonnait une heure de jour, qui, là-bas, était pour le jeune homme, une heure nocturne, dans les pays lointains et brûlants...

A Édouard, aucun aveu. De sa part, aucune déclaration. Un jeu muet, silencieux, farouche. Une lutte inavouée, inavouable, où chaque rencontre fait perdre à la femme le terrain que l'homme gagne. Suzanne est terrifiée par la rapidité des progrès de l'amour, — ce qu'elle appelle amour, — du jeune homme pour elle. Peut-être plus terrifiée encore des progrès de ce sentiment en elle-même et de l'absence de toute résistance à ses entreprises, désormais.

Une fin d'après-midi de mai, il est debout derrière elle. Il change les partitions sur le piano en s'appuyant d'une main au meuble, mais, de l'autre, il palpe l'épaule, il enserre la gorge, il se penche, il baise la joue. Il cherche les lèvres, sur cette tête à la renverse, dont il a saisi le menton, et qu'il baise avec fureur, avec emportement, comme un chemineau affamé se lance sur une assiette pleine.

Mais la maison sévère, cirée, luisante, est particulièrement sonore. Le piano ne doit point cesser d'être entendu, de l'autre côté de l'antichambre dallé, par les servantes, ni, plus loin, par les frères qui travaillent dans leur chambre, ni, tout à côté, par madame Manet qui est peut-être rentrée...

De ce crépuscule, de ce jour, une existence en partie double commence. Elle est heureuse pour Édouard, qui a, enfin, localisé ses désirs sur mademoiselle Leenhoff et trouve à user une part de la sensualité encombrante qui le portait à des excès et ralentissait sa belle ardeur pour la peinture.

Suzanne et sa mère habitent aux Batignolles, rue de l'Hôtel-de-Ville. Mademoiselle Leenhoff donne des concerts. Elle prend plus de liberté. Édouard l'accompagne fréquemment, la ramène le soir jusqu'à sa porte. Ensuite, il regagne le quai Malaquais et la rue des Petits-Augustins...

***

La grand'mère maternelle d'Édouard, madame Joseph Fournier, la veuve du consul à Gothenbourg en 1810, qui a aidé Bernadotte à s'asseoir sur le trône de Suède, madame Joseph Fournier, née Élisabeth-Adélaïde de Lanoue, est gravement malade. C'est une vieille dame charmante, à qui ressemble son fils aîné, le frère de madame Auguste Manet, le colonel Edmond Fournier, pour lequel Édouard a toujours éprouvé de tendres sentiments et qui, le premier, l'a conduit au musée du Louvre, pendant les sorties du collège Rollin.

La grand'mère d'Édouard est une de ces vieilles dames aux traits fins, à l'épiderme pâle et ridé, aux yeux clairs, qui ne supportent plus le voisinage des fleurs, qui ne les veulent sur elles que fausses et dénaturées comme elles, myosotis de velours, cassis de verre noir. Elle a de longues mains veinées de bleu comme les tempes. On vante son pied petit, qu'on n'aperçoit plus sous les jupes et sur le coussin où il enfonce. Édouard est trop ardent à la vie, il est trop pressé pour s'être jamais arrêté longtemps, sinon dans l'enfance, près de cette jolie ombre souriante, qu'on dirait pétrie avec de la cendre et qui n'évoque plus qu'un temps qui fut celui où elle vécut. Car est-ce vivre encore, cette réclusion douillette,

derrière les vitres d'une fenêtre, qui donnent à la nature l'aspect d'un tableau? Et puis, le jeune homme a sa mère entre cette femme et lui. Madame Manet pleure devant l'irréparable dont on ne peut plus douter. M. Auguste Manet, lui, n'en quitte pas son bureau cinq minutes plus tôt. La peine de l'oncle Édouard Fournier est grande. Le beau colonel, qui paradait à côté du duc de Montpensier, vient d'avoir cinquante ans. Depuis la révolution de 48 il est inactif et se consacre à l'aquarelle.

...Madame Joseph-Antoine-Ennemond Fournier rend son âme charmante à Dieu. Toute la famille, qui habite le 5 de la rue des Petits-Augustins, est plongée dans le noir. Suzanne cesse de donner ses leçons. On ne saurait entendre les accords d'un piano dans une famille endeuillée. La cravate et les vêtements noirs font paraître Édouard plus pâle et plus blond. M. Auguste Manet, lui, est toujours vêtu de même. Pourtant, il porte des gants d'un tête de nègre qui ne semblait pas exister en ce monde, avant eux. Il fronce les sourcils. Pendant que madame Manet et le colonel se rendent au cimetière sur la tombe fraîche, M. Manet, lui, se rend chez les hommes de loi.

Le colonel Fournier et sa femme, née Henriette Metman, ne sont pas gens intéressés. Mais M. Manet s'y prend de telle façon dans le règlement de la succession que voilà le colonel, qui a conservé sa vivacité de jeune homme, brouillé avec son beau-frère. On ne se reconnaît plus dans l'escalier. On ne correspond plus que par l'entremise des gens d'affaires, intéressés à ce que celles-ci ne s'arrangent pas. Les Edmond Fournier partent pour leur propriété de Pontcelles. M. Auguste Manet ne prononce plus leur nom. Voilà madame Manet privée à la fois des deux plus anciennes affections de sa vie, sa mère et son frère.

Les soirées sont plus moroses que jamais lorsque vient l'automne de 1851. Et puis, la République de 48 est tout autre chose que ce qu'en attendaient ceux qui l'avaient installée. On parle de Coup d'État. On sait que dans quelques jours, Louis-Napoléon sera empereur ce qui a le pouvoir d'exaspérer Édouard. Un jour du commencement de décembre qu'il descend de l'atelier de Thomas Couture, rue Pigalle,

en compagnie d'Antonin Proust et qu'ils suivent la rue Laffitte, ils entendent la fusillade. Chassée du boulevard. la foule reflue dans les rues Le Pelletier et Laffitte. Un marchand de tableaux, appelé Beugniet, se tient sur le pas de la porte. La trombe vient au-devant des deux jeunes gens, M. Beugniet leur offre un asile. Édouard a l'habitude de dire que « le témoignage de la plus grande sagesse pour un peintre est de ne jamais passer rue Laffitte — ou, s'il y est contraint, de ne jamais regarder les étalages des marchands de tableaux ! » Entré chez M. Beugniet, il se dispense de lever les yeux sur les cadres. Dehors, les cris redoublent, on entend des commandements et l'envol pareil à celui des colombes, d'un dernier lot de promeneurs traqués. Puis, le grand silence. Le marchand de tableaux voudrait garder ses hôtes de hasard, mais ceux-ci ne tiennent plus en place. Le mystère de ce silence les irrite. Les bruits de sabots des chevaux se sont évanouis. Au revoir, M. Beugniet.

— Quelle sale peinture ! — dit Édouard, une fois sur la chaussée...

Mais, le long du boulevard, l'émeute persiste. On entend des appels, des commandements. Les deux amis se glissent contre les murs, jusqu'à l'angle du faubourg Montmartre. Des républicains se sont réfugiés dans la boutique de la maison Sallandrouze dont la troupe a résolu de s'emparer. Manet et Proust entendent les avertissements des officiers. Au signal : *Feu!* ils se sont jetés à plat ventre sur le trottoir... On les arrête. Ils se font connaître. On les reconduit, — Manet chez son ami Caillat, dont il donne l'adresse voisine, rue Geoffroy-Marie; Proust, chez un docteur Leblanc, faubourg Poissonnière.

Édouard est attendu, ce soir-là, par sa mère et par les dames Leenhoff. Mais il oublie Suzanne et sa nuque pâle, sa chair flamande...

Le lendemain, l'atelier Couture tout entier se rend au cimetière Montmartre où l'on sait que les victimes du Coup d'État ont été transportées. Tout un long cordon d'êtres frémissants, amis du danger et de la liberté, est rangé là, attendant de défiler devant les cadavres. Ceux-ci sont alignés sous une couche de paille. Seules dépassent, à même la terre, les têtes blêmes, aux regards en allés.

Par groupes d'une vingtaine, les curieux défilent sur des planches jetées en travers d'une mare de boue noire. Le silence permet d'entendre au loin la rumeur de Paris... Les élèves de M. Couture regagnent l'atelier sans mot dire. Sur son carnet, Édouard fait un croquis.

***

Le jour d'hiver pénètre, direct et froid, dans le petit appartement de la rue de l'Hôtel-de-Ville, aux Batignolles, comme s'il tombait d'une vitre dépolie. Les maisons alentour sont basses, à deux étages, trois au plus. Quelques palissades entourent un terrain vague où demeure un peuplier dont les jours sont comptés, car on bâtit chaque saison davantage, dans ce faubourg.

Suzanne a les yeux rouges. Elle a pleuré toute la nuit. Accoudée au buffet de la petite salle à manger, elle regarde au delà des rideaux de mousseline blanche, la rue, sans rien voir. La main droite serre un mouchoir humide. Toute la violence de la jeunesse se révoltant contre certaines étreintes trop rudes du destin, se lit dans le clair rayon qui brille dans ses prunelles pâlies par les larmes. Les paupières rouges, les narines enflammées, les pommettes tachetées de points carminés, ses cheveux blonds en désordre autour de sa chair de fille du Nord, elle invoque le ciel blafard, puis elle promène autour d'elle un regard inquiet, farouche. A cet instant sa mère, madame Leenhoff reparaît dans la pièce qu'elle avait quittée. Elle aussi, la femme robuste, elle a pleuré, longtemps. Mais elle vient de prendre une résolution et s'en trouve apaisée. Elle a vaincu le mauvais double qui soufflait la colère et soulevait son cœur. Elle a envisagé l'avenir, elle a vu de quel côté se trouvent le devoir — et la raison. Elle vient apaiser le désespoir de sa fille, par une étreinte d'abord, d'un bras passé autour de la taille. Geste instinctif... Puis des serrements de main. Et un long baiser sur la joue, près de ces yeux qui viennent de tant pleurer... Madame Leenhoff n'exige point un supplément d'explications. Elle ne récrimine pas. Sa fille lui a fait l'aveu de sa grossesse. Le coup a été dur. A présent, le calice est presque déjà vidé! Il faut agir. Il faut

dissimuler... Femme, tu mentiras toute la vie... Dissimuler, aussi complètement, aussi longtemps que possible. Continuer les leçons, les concerts. Il faut vivre. Vivre!... Elles ne sont que deux femmes.

Non. Elles ne sont pas seules. Elles ne seront pas seules. Un coup de sonnette. Un coup sec, rapide, vif, précipité. Suzanne est retournée dans sa chambre. Elle a ôté son corsage. Bras et poitrine nus, elle ressemble, avec son visage défait, à la Marie-Madeleine de Rubens, dans la cathédrale d'Anvers. La draperie jaune seule manque. Elle mouille son visage d'eau fraîche versée du petit pot à eau tout rond dans la cuvette. Le coup de sonnette bien reconnaissable l'immobilise. Elle prête l'oreille. Madame Leenhoff va ouvrir la porte, sans un instant d'hésitation.

Devant ce regard, devant la trace des larmes, Édouard a tout compris. Il pâlit, ce pâle. Il croit avoir tout compris. Il se trompe. Il ignore la grossesse. Madame Leenhoff sait qu'il est l'amant de sa fille, croit-il. Mais, avec des mots simples, la dame lui apprend que Suzanne sera mère dans quelques mois. Édouard a vingt ans. Il demeure debout, le torse bombé, la tête en arrière, les bras le long du corps, les poings serrés, les jambes écartées, selon sa manière, comme le marin sur le pont. Il prend des engagements, aussitôt, qu'on ne lui demande pas. Il jure de n'avoir d'autre but dans la vie que Suzanne, que son bonheur et celui de cet enfant. En lui, une fierté soudaine. Il va être père. Il a engendré un fils, cet homme de chair et de sens, ce créateur qui n'aime que ce qui naît du jour présent, la fleur, le fruit, la femme... Quel but, quel stimulant dans la vie, pour cet être d'activité et d'action!

Lui aussi convient qu'il faut, avant tout, dissimuler. Mentir... Qu'ont-ils fait, Suzanne et lui, depuis plusieurs mois? Ils continueront. Mais ils ont une complice — une alliée, — désormais, — la mère : madame Leenhoff. Suzanne paraît. Jamais Édouard ne l'a trouvée plus belle, ce Rubens. Elle plaisait à sa chair d'amant et à son œil de peintre. Elle lui plaît aujourd'hui, dans son cœur généreux.

... Suzanne poursuit, aussi longtemps que le permettent ses forces et tant que l'ignorance des gens peut tolérer son

visage qui se fane, sa taille qui, sous la jupe très ample, épaissit. L'hiver autorise les manteaux qui dérobent des changements trop progressifs et trop certains, aux yeux implacables des petits gens... Vient le printemps. Suzanne est malade. Elle interrompt les leçons de piano; elle ne joue plus dans les réunions d'artistes où elle interprète Beethoveen et Bach, en virtuose. Il lui faut cesser de se rendre rue des Petits-Augustins, qui est devenue la rue Bonaparte.

Édouard paraît de moins en moins chez ses parents. Mais il flâne peu et ne manque plus guère de séances rue Pigalle. A l'atelier Couture, son autorité grandit. On le cite dans les ateliers similaires ou rivaux. On se répète qu'il y a chez Couture un certain Manet qui « fait des morceaux étonnants », mais qui ne s'entend sur aucun point avec son maître... Couture est de fort mauvaise humeur, car sa toile des *Enrôlements volontaires*, ce *grand machin*, comme dit Édouard, commandé par la République, menace, avec l'Empire nouveau, de lui rester sur les bras. Il parvient à se faire donner, en compensation, une commande pour l'église Sainte-Eustache, la décoration de la Chapelle de la Vierge. Mais le sujet déplaît au peintre de l'*Orgie romaine* et il fait porter à ses élèves, le poids de ses déceptions.

***

L'été vient. Suzanne est au dernier terme de sa grossesse. Sa mère l'a emmenée. Les deux amants sont séparés. Les élèves de M. Couture, en compagnie de leur maître, qui lâche la décoration de Sainte-Eustache, les élèves de M. Couture ont organisé une équipée qui doit durer trois semaines : un voyage à pied jusqu'à la Manche, le long des côtes de Normandie... Édouard hésite avant de se joindre à la troupe. Ses dissentiments continuels avec Couture lui font craindre de ne pouvoir supporter le voisinage du gros homme pendant près d'un mois. Mais les camarades insistent. Chez les Manet, le deuil continue. La brouille avec les Fournier prive Édouard du seul élément qui lui plaisait à la maison. Le colonel ne quitte plus guère la propriété de Pontcelles pour ne pas rencontrer son beau-frère, Auguste, dans l'escalier. Suzanne et

sa mère sont absentes... Édouard se décide à partir avec l'atelier.

On gagne Mantes, puis les Andelys, puis Rouen. Ce sont des journées radieuses. Couture est bon homme. Sa peinture est « pompier », mais il sait reconnaître certains mérites. S'il parlait moins, Édouard lui passerait le reste. Des pommiers sont encore en fleurs. Lorsque l'on découvre un endroit qui paraît plaire au plus grand nombre, on fait halte. On ouvre les boîtes à couleurs et l'on se met à ébaucher une pochade. Couture travaille avec ardeur, comme un débutant. Certains aiment mieux le regarder peindre que travailler eux-mêmes. Le prestige du maître provoque ainsi chez beaucoup d'individus une sorte d'impuissance au travail. Édouard, lui, se met à l'écart, et après avoir cligné les yeux, rabattu le chapeau de feutre sur son front, être demeuré quelques instants silencieux, comme s'il incubait le paysage, il prépare sa palette et se met à travailler. Quelle rapidité dans la mise en place, quelle sûreté dans ces yeux qui deviennent presque invisibles, lorsqu'il peint! Comme il sait poser la première touche, la plus claire, qui l'empêche de s'éloigner de la gamme de tons frais, dans laquelle il veut se maintenir. Il indique le ciel, il place au-dessous le ton de l'horizon. Comme il se plaît, alors, à ce métier, à cette fonction de peindre. Tout l'être collabore au mouvement de la main qui manie le pinceau. Le regard est sensible, il emmagasine formes, couleurs, rapports. Il saisit le fugitif. Il fixe l'insaisissable. Le cerveau reçoit et transmet. La main court, légère, d'une couleur à l'autre, et les mêle de l'extrémité du pinceau.

Édouard pense à Suzanne, — en sifflant. Ce jeune homme, qui a l'air presque encore adolescent, avec son charmant visage aux traits si fins, — malgré la barbe qui vient et que l'artiste laisse pousser, — ce jeune homme, demain, sera père. Cette paternité précoce lui donne de l'assurance et aussi de l'énergie. S'il va lutter, désormais, ce n'est pas seulement pour se faire une place, pour devenir célèbre à son tour, mais pour gagner la vie de son enfant. Il souhaite un fils, il n'imagine pas un instant que Suzanne puisse mettre au monde une fille. Il est impatient d'atteindre l'étape où il s'est fait adresser des nouvelles.

...Thomas Couture subit l'attrait du plus indiscipliné, du plus personnel de ses élèves. Il s'efforce de le critiquer, de le contraindre à réfréner ce qu'il traite d'extravagance, mais dont la réalisation le frappe par une saveur qu'aucun autre ne lui a jamais fait respirer. Pendant ce voyage à pied, l'homme de cinquante ans, l'homme arrivé, l'homme qui ne peut guère atteindre plus haut que ce qu'il a réalisé, s'efforce de croire encore à sa jeunesse, il voudrait n'être qu'un élève au milieu des siens. Le cœur est resté candide. Chez les peintres et sculpteurs, ce sentiment est fréquent, l'enveloppe seule vieillit, l'âme du jeune homme n'évolue guère. Couture se rapproche de Manet. C'est par l'ébauche que peint ce *mauvais caractère* qu'il est attiré, plus que par celle d'un autre. Il ne s'y voit pas reflété, imité. Une nature particulière s'y révèle. Couture est intimement persuadé que Manet ne fera jamais qu'un raté, — mais comme il respire, dans le secret de l'âme, ce que ce *raté* produit, en se jouant!

Édouard lui-même, qui critique sans réserve tout ce qui sort de l'atelier de son maître, qui ne veut connaître que la nature et qui prétend inventer pour soi-même son propre métier, Édouard revient, cependant, à cet homme qui sait et qui professe ce qu'il prétend nier et méprise ouvertement.

Peut-être a-t-il l'impression que cet enseignement, si peu conforme qu'il soit à son esthétique, renferme certains principes, sans lesquels il ne pourrait se développer?

Couture rejoint Manet sous son pommier en fleurs. Mais, à peine le maître parle-t-il, que Manet n'éprouve qu'un désir : rétorquer ses arguments et le contredire. Couture, pourtant, voudrait tant se l'attacher! Mais il n'y parviendra jamais. Son « élève » et lui n'ont pas échangé dix phrases que les voici enflammés de colère, haineux. Et c'est Couture qui doit s'éloigner, quitter le pommier, sous lequel Manet continue sa pochade... Ce jeune homme, qui a de si bonnes manières, qui est racé, délicat, poli avec tout le monde, devient intraitable dès qu'il s'agit de peinture et ne se résout à faire aucune concession. Le maître allume une nouvelle cigarette et s'en vient, par contenance, regarder avec intérêt la toile d'un autre de ses élèves, — qui est soumis — aveuglément, hélas! — celui-là...

La « colonie » est revenue de son escapade. Édouard plus hérissé que jamais devant son maître. De retour à l'atelier, le premier nu qu'il exécute est un buste de femme, celui de Marie-la-Rousse. La chair est d'une fraîcheur à désespérer les plus coloristes, les cheveux environnent la face d'une auréole de flammes. Et quelle finesse de ton dans cette ligne pâle des cils, entre les paupières roses et l'œil bleu. La bouche est gourmande, on dirait une framboise mûre, le cou blanc, avec, sur la nuque, des cheveux légers, plus clairs, une gorge développée, saine, déjà abondante, sur laquelle la lumière du jour s'étale comme sur un lit de soie. En deux jours, Édouard a terminé sa toile, qui semble à peine ébauchée par les camarades, sur les autres chevalets ou déjà irrémédiablement gâtée dans un abus de demi-teintes et d'ombres, dont le gris devient verdâtre.

On fait rassemblement devant cette étude où la maîtrise s'affirme à l'égal de la nouveauté. Un ban pour Manet!... Lorsque le silence s'est rétabli, on prend la toile et la place en évidence sur un chevalet, en pleine lumière, au centre de l'atelier. Le lendemain matin, mercredi, en pénétrant dans l'atelier, Thomas Couture ne verra qu'elle. Et Dieu sait quel conflit va de nouveau se produire, entre le maître et l'élève, au sujet de ce *pétard*!

Le lendemain, tout le monde est là plus tôt qu'à l'habitude. Deux amis ont apporté des fleurs, Marie-la-Rousse les dispose devant le chevalet et contre la toile. Cette fois, c'est parfait!...

Lorsqu'il entre, Thomas Couture reçoit dans les yeux ce reflet de soleil qui illumine l'atelier. Il ferme un instant les paupières et puis se dirige aussitôt vers la première toile venue, comme s'il n'avait pas aperçu celle que l'on s'est ingénié à lui offrir, avec tant d'apparat. La femme rousse garde sa pose conventionnelle. Le silence se poursuit, plus glacé, semble-t-il, au fur et à mesure que décroît le nombre des toiles à corriger. Jamais le maître ne semble avoir mis tant d'application à les voir toutes et à contrôler sur le modèle leurs imperfections. Il ne reste plus, enfin, à corriger que Manet. Couture a rallumé une cigarette. Il demeure un instant comme indécis entre l'avant-dernier et le dernier chevalet. Mais, d'un même mouvement, tous les élèves ont abandonné leur

tabouret et se sont groupés derrière le rebelle. L'instant est décisif, c'est une grande heure dans l'atelier Couture...

Depuis près d'une heure que lui dansait devant les yeux la toile aperçue en entrant, le peintre avait préparé une première objection. La valeur du fond n'est pas exacte. Elle est trop claire. Édouard, qui s'énerve depuis le commencement de la matinée et que le cercle fermé par ses camarades encourage à une action d'éclat, Édouard riposte que chacun voit différemment et que, s'il a peint le fond de cette nuance, c'est qu'il l'a vu ainsi.

Quelle assurance dans la répartie, quelle fermeté dans le verbe!...

Édouard est père d'un fils. Ce secret qu'il ne doit révéler à personne au monde, l'emplit de fierté, le fortifie dans toute résistance. Ce qu'il fait, il ne pourrait pas ne point le faire, dit-il à M. Couture... que d'autres fassent à leur guise, eux!...

La cigarette tremble aux mains du gros homme...

— Eh! bien, mon ami, — réplique-t-il, — puisque vous avez la prétention d'être chef d'école maintenant, il faut aller bien vite en créer une, — ailleurs!

Manet, regarde Couture dans les yeux.

Que va-t-il répondre?

Rien. Il s'élance sur son feutre noir, gagne la porte et la claque avec violence derrière lui.

Pendant un mois, il ne revient pas. Il a recommencé à flâner. Il est allé voir Suzanne. Il a embrassé son fils... On a déclaré l'enfant sous le nom de Léon Koella.

Voilà la vie ouverte, la voie tracée. M. Auguste Manet, réduit au silence, résigné à ce que son fils aîné soit peintre. A l'atelier, Thomas Couture mesure la valeur et les sentiments de son élève. Édouard peut avancer tout seul, désormais, et, bien avant d'autres à cet âge, lancé sur le grand chemin.

***

Un mois après, il revient, un matin. C'est un jour où Couture ne corrige pas. Ses camarades l'accueillent avec les démonstrations de la joie la plus vive. Ils décident de lui offrir un punch, le soir même, au restaurant Pigalle. Mais, dans la journée, les

plus bouillants se sont refroidis. Ils craignent que M. Couture n'apprenne cette partie et ne leur en tienne rigueur, car, depuis le départ de Manet, la paix règne à l'atelier et le maître paraît avoir retrouvé le calme. Aussi, sur une trentaine qui avaient promis de se rendre au restaurant Pigalle, n'étaient-ils que dix à peine. La soirée n'en fut pas moins animée, on parla beaucoup, sous le regard de celui qu'on appelait le père Goupil et qui *déjeunait* le soir, parce que le dîner coûtait quarante sous et que le déjeuner n'en coûtait que vingt-deux. Le père Goupil, — qui devait faire fortune — laisser une maison qui eut la vogue — courait les ateliers pendant le jour et achetait, aux jeunes peintres, de petites toiles toujours les plus modestes, auxquelles ceux-ci ne tenaient guère et qu'ils étaient aises de troquer contre un peu d'argent. Ils n'avaient point de prétentions. Et, alors, vivaient de peu.

On dauba sur Couture. On parla beaucoup de l'*Enterrement à Ornans*, de la vigueur de Courbet et de la qualité des paysagistes, comme Rousseau et Daubigny. Mais Édouard déclarait préférer Corot, qui lui semblait plus simple, plus nouveau devant la nature et, surtout, qui repoussait l'emploi de ces jus, de ces bruns qui alourdissent tellement la palette de Rousseau. Manet a posé un bras sur le dossier de la banquette couverte de velours rouge. Sa barbe fonce et ses cheveux se clairsèment encore un peu plus sur le front. Il a le teint mat, car il a perdu ses fraîches colorations de jadis. Il cligne les paupières en parlant et l'on voit peu les yeux. Les mains sont presque petites et leurs mouvements souples et délicats, rares. L'emportement se trahit surtout par la parole. Rien de littéraire dans la réunion, rien que de pictural. Les esprits sont troublés à l'orée d'un monde nouveau qui est en formation, qui donne déjà terriblement sa mesure, qui va renverser sur son passage bien des vestiges du passé, mais qui devra lutter longtemps, longtemps avant de triompher, — et dont l'un des maîtres, le plus marquant, le plus décisif, peut-être, sera ce jeune homme élégant, malgré les manières prises aux rapins et l'accent de Paris sur lequel il appuie volontairement. Mais ils sont si ardents à la lutte que toute leur force n'est pas employée au travail, au combat, il leur en reste pour alimenter les discussions, jusque tard dans

la nuit, jusqu'après la fermeture des établissements, sur les trottoirs et la chaussée des rues obscures.

Un attrait irrésistible pousse Édouard, cependant, vers certains maîtres du musée du Louvre. Il copie Tintoret, il copie Titien. Il semble qu'avant de s'élancer à la découverte, solitaire, ce fils de bourgeois, le fils de l'ancien chef de Cabinet de M. le garde des Sceaux, ait besoin de se nourrir encore, de s'enivrer de ce passé, auquel il veut assigner sa place véritable, parmi ses morts, pour laisser aux vivants le soleil, le monde, l'inconnu et la gloire.

M. Auguste Manet est devenu moins hostile. Il a commencé de démêler, dans ce qu'il prenait pour de l'outrecuidance, une maîtrise qui ne demande qu'à s'affirmer. L'esthétique de son fils lui déplaît, elle le choque, mais il est à l'âge où l'homme voit en toutes choses le monde évoluer si furieusement, qu'il se demande si ce qui ne le choque déjà plus dans certaines métamorphoses n'est point semblable, pourtant, à ce qui l'irrite encore sur d'autres points. L'ardeur avec laquelle son fils se donne à la carrière choisie, le fait douter, cet homme imperméable, de la solidité de ses convictions. Il n'est pas plus tendre, certes, mais il n'est plus ennemi. Il écoute avec attention. Il abandonne sa lecture pour suivre le narrateur enivré qui raconte à sa mère une de ses journées.

Il ne suffit plus à Édouard de copier les maîtres italiens au musée du Louvre. Il veut les connaître chez eux. Il rêve de Florence, de Venise et de Rome. Madame Manet semble trouver inévitable la perspective de ce voyage, — pour habituer son mari à la pensée de s'y résigner lui-même. Elle réfrène ses soupirs, en replaçant les laines dans la corbeille de jonc. Elle se donne des airs joyeux, rassérénés. Elle fait dévier les questions posées par les deux frères et qui pourraient amener un nouvel orage. Un soir, il devient décidé, sans qu'aucune discussion ait jamais eu lieu, qu'Édouard partira, septembre venu, pour l'Italie. Cette pensée ne déplaît pas au magistrat. Ce voyage, que tant de maîtres glorieux ont entrepris avant son fils, va, sans doute, le ramener dans la voie des saines et heureuses traditions.

***

Suzanne Leenhoff a cessé de donner des leçons de piano à Édouard, mais elle n'a pas repris davantage celles qu'elle donnait à Eugène et à Gustave. Elle est venue rendre quelquefois visite à madame Manet, mais avec quelle grâce inquiète, quelle humilité! Parfois, elle revient « faire un peu de musique avec les jeunes gens ». Madame Manet voudrait l'attirer davantage rue Bonaparte, car Édouard est toujours là, lorsque Suzanne paraît. Mais la jeune fille a des leçons, elle donne des concerts, elle gagne sa vie et celle de sa mère. Le voyage en Italie ne sourit guère aux deux dames des Batignolles, mais elles ont trop de fierté pour se l'avouer à soi-même. L'avenir d'Édouard avant tout! L'enfant, est chez une nourrice... Il est bien portant... Édouard ne cesse de consacrer aux deux dames le temps qu'il ne passe pas à travailler ou à discourir avec ses amis. Elles n'ont point de reproche à lui adresser. Ces deux femmes paisibles et laborieuses ne redoutent point l'avenir.

Édouard prend la diligence... Pour la première fois, depuis le *Havre et Guadeloupe*, il se sent libéré de toute tutelle. Bien plus libéré que sur le navire où les heures des leçons se succédaient avec une implacable régularité, comme au collège Rollin. Il va découvrir des pays que son imagination lui présente sous l'aspect de toiles de maîtres, dans leur coloration, avec leur patine, leur noblesse et leur attrait. Il a vingt et un ans. Il est ardent, enthousiaste, curieux. Il n'a pas beaucoup appris au collège. Il n'a guère lu. Il ne lit pas. Le pays qu'il va découvrir, c'est un tableau. Il ne se soucie de l'Histoire, ni du passé.

La diligence s'éloigne, il va regarder devant soi.

Mais, avant d'embrasser l'horizon, il se retourne, une dernière fois, vers sa jeunesse, en lui faisant adieu de la main.

— Voyageur pressé, il va vivre!

ALBERT FLAMENT

On connaît la gloire de Manet.

Il devait mourir jeune, à cinquante et un ans, sans avoir, comme

Watteau, comme tant d'autres, rempli sa destinée. Son œuvre est pourtant considérable. Sa personnalité domine le XIXe siècle de la peinture, avec Ingres, Delacroix, Corot, Courbet. Il a été le promoteur des *Impressionnistes*; il leur a donné l'essor.

Après un premier envoi au Salon, qui lui valut une *Mention honorable*, il devait en être systématiquement écarté par le jury. Il y fut pourtant admis, quelquefois, car jamais il ne se lassa d'envoyer à chaque Salon des toiles, qui, admises ou refusées, causaient toujours, de quelque manière, grand scandale.

Longtemps, le peintre de l'*Olympia* du Musée du Louvre et du *Déjeuner sur l'herbe* de la Collection Moreau-Nélaton, aux *Arts Décoratifs*, fut considéré comme le pire des révolutionnaires. Il ne faisait pourtant que maintenir, en les renouvelant, les plus saines traditions. Son nom était synonyme de folie... « Vous êtes aussi célèbre que Garibaldi! » lui jeta un jour au visage Edgar Degas... C'était vers 1866, après *le scandale* d'une de ses toiles aujourd'hui les plus fameuses... Mais les amateurs demeuraient éloignés.

Les toiles de Manet atteignent désormais le prix des plus grands maîtres. Elles occupent les places d'honneur dans les musées d'Europe et des États-Unis. La *National Gallery* et la *Tate Gallery* de Londres possèdent, avec l'*Exécution de Maximilien* et le *portrait d'Eva Gonzalès*, des œuvres capitales de Manet, sans compter une dizaine d'autres. New-York en a de splendides, dont *la Femme au perroquet*. Berlin, Stockolm se sont enrichis de quelques-unes de ces toiles refusées aux Salons!... Elles étaient demeurées invendables, pendant des années, chez le marchand courageux et visionnaire, qui en avait acheté une vingtaine d'un coup (M. Durand-Ruel), le seul acheteur ou presque qu'ait jamais connu Manet.

Son maître, Thomas Couture, est tombé dans l'oubli, — et ceux qui figuraient sur les cimaises des Salons dont il était exclu, les Meissonnier, les Bouguereau, tant d'autres! s'acheminent chaque jour vers le néant ou, tout au moins, vers des ténèbres dont on ne saurait dire s'ils s'évaderont jamais.

Édouard Manet mourut en 1883. Ce sera prochainement le centenaire de sa naissance. Sur la maison où vit le jour ce grand maître français qui a renouvelé l'art, qui est une de nos gloires artistiques les plus fameuses, — sur l'immeuble du 5 de la rue Bonaparte — vous chercheriez en vain une plaque de marbre, indiquant que là naquit Manet!...

A. F.

LE THIBET MYSTIQUE

Nous n'avons pas à présenter aux lecteurs de la *Revue de Paris* madame Alexandra David-Neel ; son extraordinaire voyage en Asie centrale a été signalé par maintes publications. Madame Neel est demeurée quatorze ans sur les hauts plateaux asiatiques. Pour s'initier aux exercices spirituels pratiqués dans les monastères bouddhistes, elle a séjourné dans plusieurs d'entre eux, sur les confins du désert de Gobi. Au Thibet même, dans ce domaine fermé qu'elle a longuement parcouru, madame Neel a minutieusement étudié les pratiques religieuses, acquis et collationné de nombreux manuscrits. Inutile de dire que de pareils travaux exposent à de grands dangers : déguisée en mendiante thibétaine, madame Neel a dû vivre, parfois, pendant des mois entiers, le visage couvert de laque — selon la coutume des femmes du pays. — L'étude que nous publions ici permettra d'apprécier l'intérêt des observations rapportées par cette courageuse exploratrice.

Donner à des Occidentaux une idée parfaitement claire et complète du mysticisme des Thibétains est chose à peu près impossible. Entre les diverses conceptions religieuses et philosophiques admises parmi eux et celles qui servent de base aux méditations des ascètes du « Pays des Neiges », il existe un abîme. Le terme mysticisme, lui-même, employé, ici, faute d'en trouver un autre, doit s'entendre, lorsqu'il s'agit du Thibet, dans un sens totalement différent de celui que nous avons l'habitude de lui attribuer.

Notons d'abord que les doctrines fondamentales des diverses écoles philosophiques de l'Inde ne font aucune mention de Dieu ni de ses relations avec l'Univers. La plus célèbre d'entre elles, le Védanta, est panthéiste. Les autres reconnaissent l'existence de divers pouvoirs naturels, mais excluent l'idée

d'un Être Suprême unique. Parmi elles le Sankhya, le Vaiseshika et le Mimânsâ sont athéistes à leur origine et la Divinité qui, plus tard, apparaît dans leur système a fort peu de rapports avec Dieu tel que le conçoivent la majorité des croyants occidentaux. Quant à Içvara, dont parlent le Yoga et le Nyâya, il n'est qu'un être exceptionnel, puissant et vénérable, et, d'aucune façon, ne peut être considéré comme la cause première de l'univers.

Des remarques analogues peuvent être faites au sujet de la Chine.

Quant aux Thibétains, parmi les nombreuses déités de leur panthéon, il n'en est pas une seule qui remplisse le rôle de Dieu suprême, éternel, tout puissant et créateur du monde. Ces déités sont considérées comme appartenant à l'une des cinq espèces d'êtres différentes de celle des humains[1], mais non pas toujours comme habitant hors de notre terre. Du reste, même lorsque leur séjour est situé en d'autres régions de l'espace, celles-ci sont assez proches de la nôtre pour que l'intervention des *lhas* (dieux) puisse s'y manifester à tout propos. La prudence commande donc de vivre en termes de bon voisinage avec les moindres d'entre eux, de s'attirer la faveur des plus puissants et de se concilier la clémence ou la neutralité de ceux qui sont enclins à la malfaisance et, au besoin, de les combattre.

Ce genre de religion faite d'un échange de bons offices d'une part, de respectueuse vénération de l'autre et, comme troisième élément, de luttes et de ruses de dompteur, ne comporte point l'amour qui embrase certains saints chrétiens et, encore moins, les transports passionnés, dégénérant si promptement en sensualité, des Bhaktas de l'Inde.

Issu d'un tel milieu, le mystique thibétain ne cède à aucune impulsion sentimentale en quittant la société des hommes pour se retirer dans un ermitage et là, au *riteu*[2], hutte ou

1. Les Thibétains distinguent six classes d'êtres animés : les dieux *(lha)*, les non-dieux (*lha-ma-yin*), les hommes (*mi*), les non-hommes (*mi-ma-yin*), les bêtes (*tudo* — en orthographe thibétaine *tud hro*), et les êtres démoniaques (*nyalwa* — en orthographe thibétaine *dmyalwa*). Cette nomenclature est quelquefois énoncée en substituant aux non-dieux les *Yidags* — une sorte d'êtres tourmentés par la faim, les *prêtas* des Hindous — et aux *Nyalwas*, habitants des enfers, des *Deds* (*hdre*), démons qui peuvent résider en des lieux quelconques.

2. Écrit *rikhrod*.

caverne, ne l'attend aucun « ravissement ». L'extase lui viendra pourtant, il s'abîmera en elle, mais ce qui le retiendra attentif, immobile, jours après jours, mois après mois, années après années, ce sera la contemplation du jeu de sa pensée s'analysant elle-même, effaçant ses propres opérations au fur et à mesure qu'elles lui apparaissent incorrectes, jusqu'au moment où le raisonnement[1] cesse parce que la perception directe le remplace. Alors, les vagues soulevées par la pensée forgeant des théories et des spéculations s'étant apaisées, « l'océan de l'esprit devient calme, uni, sans qu'une seule ride en moire la surface. Dans ce miroir parfaitement poli les choses peuvent, enfin, être reflétées sans que leur image subisse de déformation[2] », et là est le point de départ d'une série d'états qui ne ressortissent ni de la conscience ordinaire ni de l'inconscience. C'est l'entrée dans une sphère différente de celle où nous nous mouvons habituellement et, pour cette raison, après avoir fait un certain nombre de réserves sur la signification de ce terme, l'on peut parler de mysticisme thibétain.

***

D'une façon générale, le monde religieux thibétain comporte deux grandes divisions. La première comprend ceux qui préconisent l'observation des préceptes moraux et des règles monastiques comme moyen de salut; la seconde englobe tous ceux qui préfèrent une méthode purement intellectuelle, affranchissant celui qui la suit de toutes lois, quelles qu'elles soient.

Il s'en faut qu'une cloison parfaitement étanche sépare les adhérents de ces deux systèmes. Bien rares sont les religieux attachés au premier qui ne reconnaissent pas que la vie vertueuse et la discipline des observances monastiques, toutes excellentes et, en bien des cas, indispensables qu'elles soient, ne constituent pourtant qu'une simple préparation à une voie supérieure. Quant aux partisans du second système,

1. *Tog pa*, plus exactement « ratiocination », par opposition à *togspa*, la véritable compréhension. — Orthographe thibétaine : *rtogpa* et *rtogspa*.

2. Les comparaisons de l'océan et du miroir sont très souvent employées par les Thibétains, les Hindous et les Chinois.

tous, sans exception, croient pleinement aux effets bienfaisants d'une stricte fidélité aux lois morales et à celles spécialement édictées pour les membres du sangha[1]. De plus, tous aussi sont unanimes à déclarer que la première des deux méthodes est la plus recommandable pour la majorité des individus. Une conduite pure, la pratique des bonnes œuvres, — tout spécialement celle de la charité, — le détachement des intérêts matériels, la tranquillité d'esprit vers lesquels les règles de la vie monastique tendent à incliner le *gelong*[2] doivent le conduire lentement mais sûrement à l'illumination qui est le salut. L'autre méthode, celle qu'ils dénomment le « chemin de traverse », la « voie directe[3] », est considérée comme aventureuse au suprême degré. C'est comme si, disent les maîtres qui l'enseignent, au lieu de suivre le sentier qui circule autour d'une montagne, s'élevant graduellement vers son sommet, l'on tentait d'atteindre ce dernier en ligne droite, escaladant les rocs à pic et traversant les abîmes sur un fil tendu au-dessus d'eux. Un équilibriste hors ligne, doué d'une vigueur exceptionnelle et absolument réfractaire au vertige, peut seul espérer accomplir cette prouesse sportive. Encore, les plus aptes peuvent-ils craindre une défaillance soudaine et, alors, c'est la chute, la dégringolade terrible dans laquelle l'alpiniste présomptueux se brise les os. Par cette image, les Thibétains entendent une chute spirituelle effroyable, amenant aux pires degrés de la perversité et de l'égarement, à la condition d'être démoniaque.

Tels sont les enseignements des deux écoles, ainsi que les expriment les lettrés et les mystiques. Mais érudits et penseurs forment, au Thibet comme ailleurs, une infime minorité et, tandis que, parmi les partisans de la « règle », on rencontre

1. L'ordre religieux bouddhique. Le terme *sangha* employé par les premiers bouddhistes hindous est bien connu, c'est pourquoi il a été préféré ici. Les Thibétains disent *gédune* (orthographe : dgé hdun).

2. Le « vertueux mendiant »; le *Bhikkhou* des Bouddhistes hindous, un religieux.

3. En termes techniques thibétains, elle est dénommée : *tsi tchig, lus tchig samgyais* (orth. *tshi gtchig, lus gtchig samgyais*). C'est-à-dire devenir un Bouddha dans la vie même et le corps même où l'on a commencé son entraînement spirituel sans avoir à progresser lentement pendant le cours de nombreuses existences successives. On dit aussi : le *court chemin*. Ce dernier terme est employé par les adeptes de la secte du Dordji thégpa.

nombre d'individus menant une vie végétative dans les monastères, sous le couvert de la liberté complète s'abritent une foule de gens fort peu propres à hanter aucune cime, mais auxquels on ne peut refuser la qualité d'être éminemment pittoresques. Toute la gamme des sorciers, devins, nécromans, occultistes et magiciens, des plus misérables à ceux qui occupent de hautes situations sociales, se rencontre parmi eux et rien n'est plus divertissant que les interprétations originales, concernant « l'affranchissement intégral », nées dans ces cerveaux bizarres.

Le clergé officiel, c'est-à-dire les moines de la secte des *Gelougs-pas*, communément dénommés « les bonnets jaunes », fondée par le réformateur Tsong Khapa, se prononce pour la méthode des règles.

Parmi les sectes non réformées ou semi-réformées dites « bonnets rouges », la majorité des religieux réguliers appartenant à des monastères — surtout à ceux des Sakyapas et des Khagyudpas — donnent aussi, de nos jours, la préférence à la voie prudente des observances. Il n'en a pas toujours été ainsi, car les fondateurs des Khagyudpas : le lama Marpa et, surtout, le célèbre ascète poète Milarespa qui vivait au XIe siècle, étaient nettement des adeptes de la « voie directe ».

Quant aux Sakyapas qui débutèrent vers la même époque, ils furent, à leur origine, des mages et les sciences occultes étaient spécialement cultivées dans leurs monastères. Elles le sont encore, mais la philosophie leur fait, à présent, une grande concurrence parmi l'élite des religieux.

Toutefois, les véritables adeptes de la « voie rapide » se rencontrent surtout hors des monastères. Ce sont eux qui peuplent les *tsham khangs* et vivent en anachorètes dans les déserts et sur les hautes cimes neigeuses.

Les motifs auxquels obéissent ceux qui se tournent vers ce sentier réputé dangereux, sont d'ordres différents. Certains espèrent y trouver la réponse à des problèmes philosophiques que les livres résolvent mal ou trop incomplètement à leur gré. D'autres rêvent de pouvoirs magiques. Quelques-uns pressentent que, par delà toutes les doctrines, il existe une connaissance plus complète, que d'autres aspects de l'existence peuvent être découverts par celui qui a développé des organes

de perception plus parfaits que nos sens ordinaires, et ils veulent tenter de les acquérir. Il en est qui ont compris que toutes les bonnes œuvres du monde sont impuissantes à libérer de la prison du monde et du « moi », et cherchent le secret du Nirvâna.

Enfin — bien que je n'aie reçu qu'une seule fois cette confidence, le cas n'est probablement pas unique — quelques-uns sont poussés par le désir d'expérimenter ce qu'il peut y avoir de vrai dans les histoires singulières chuchotées au sujet de certains phénomènes produits par les grands *naldjorpas* [1].

La plupart de ces aspirants à une imprécise vie supérieure sont des membres de l'ordre religieux. Cette qualité n'est cependant pas indispensable. Les ordinations monastiques comptent peu ou point chez les sectateurs des doctrines mystiques; pour eux, les initiations ont, seules, de la valeur.

Une différence notable existe entre le simple moine et le candidat aux initiations. Le premier a été amené au monastère par ses parents à l'âge de huit ou dix ans et, souvent, y est demeuré [2] plutôt par l'effet de l'habitude que par celui d'une réelle vocation. Le second a presque toujours dépassé sa vingtième année et obéit à une impulsion personnelle lorsque, mal satisfait par la vie monastique ordinaire, il sollicite son admission comme disciple d'un maître de la voie mystique. Ces débuts différents laissent une empreinte visible sur la carrière des deux types de religieux thibétains.

Le choix d'un tuteur spirituel, d'un *gourou* [3] comme disent les Hindous, est chose des plus sérieuses, car de ce choix dépend la direction que recevra la vie du jeune aspirant à la science secrète. Certains, pour avoir frappé à une porte qu'ils auraient dû éviter, se sont vus entraînés dans des aventures

1. *Naldjorpa*, écrit *rnal hbyor pa* — un mystique, un *yogui*, mais, en général, très différent de ceux de l'Inde.

2. Les vœux monastiques n'existent pas chez les bouddhistes, un religieux est toujours libre de quitter l'Ordre lorsqu'il le désire.

3. Les Thibétains emploient le mot sanscrit *gourou* dans le langage littéraire. En parlant ils disent mon *lama* et quelquefois mon *tsawaï lama* (lama de la racine, de la base) quoique ce titre s'applique plus spécialement au premier lama fondateur d'une secte ou d'une lignée de disciples se transmettant un enseignement oral traditionnel.

auxquelles ils n'avaient point rêvé. Cependant de telles surprises sont rares, car il est loisible à chacun de se renseigner et, suivant l'objet qu'il poursuit et le genre d'existence vers lequel il se sent attiré, de s'adresser à un lama dont les disciples connus ont été aiguillés dans une direction analogue.

Si le jeune moine se contente de solliciter la direction spirituelle d'un lama habitant un monastère ou une demeure privée située un peu à l'écart et qui n'est ni un anachorète ni un « extrémiste » du « court chemin », son noviciat n'aura probablement rien de tragique.

Durant une période d'épreuve, de durée variable, son maître tâtera l'étoffe dont il est fait. Il se peut qu'il se contente, par la suite, de lui expliquer certains livres philosophiques, de lui indiquer le sens de quelques diagrammes symboliques (Kyilkhors) en lui enseignant les méditations méthodiques auxquelles ils servent de base. Mais si le lama le juge capable de s'avancer plus loin, il lui expliquera le programme du développement spirituel. Les Thibétains résument celui-ci en trois mots qui en indiquent les étapes :

Tawa : regarder, examiner.

Gompa : réfléchir, méditer.

Tchyeupa[1] : accomplir, qui est la consommation et le fruit des deux pratiques précédentes.

Afin que son élève puisse se livrer en toute tranquillité aux méditations et aux autres exercices que comporte ce programme, il est presque certain que le lama lui ordonnera de s'enfermer en *tsham*[2].

Comme cette pratique joue un rôle important dans la vie religieuse des Thibétains, quelques détails à son sujet sont indispensables. Tout d'abord, il convient d'indiquer que beaucoup de gens ont recours à ce genre de retraites pour des motifs d'ordre beaucoup moins intellectuel que ceux qui ont été décrits ci-dessus. On pourra en juger par ce qui suit.

Le mot *tsham* signifie barrière, frontière, ligne de démarcation. En style religieux, *tsham* veut dire s'isoler, s'entourer d'une barrière qui ne doit pas être franchie. Cette barrière est de diverses natures. En ce qui concerne les grands mystiques,

1. Orthographe thibétaine : respectivement *ltawa, sgompa, spyodpa.*
2. Orthographe thibétaine : *mishams.*

elle passe même pour être purement psychique sans qu'aucun obstacle matériel ait besoin d'être élevé autour d'eux.

Il existe plusieurs sortes de *tsham*, chacune de celles-ci comprenant un certain nombre de variétés. En procédant depuis le degré de réclusion le plus adouci vers le plus sévère, nous rencontrons les formes suivantes :

Un lama, ou même un laïque pieux, s'enferme dans sa chambre ou dans son appartement privé. Il ne sort point, ou ne sort que pour accomplir un acte de piété — par exemple faire, une ou plusieurs fois, le tour d'un édifice religieux.

Suivant la règle qu'il a adoptée, il est loisible au *tsham-pa*, de s'entretenir brièvement avec les membres de sa famille (s'il est laïque ou lama marié d'une secte de « bonnets rouges »), avec ses domestiques et quelques rares visiteurs. Il peut aussi voir ceux-ci et être vu par eux.

Ou bien il ne doit voir que les personnes qui le servent, et s'il admet un visiteur, ce dernier, se tenant en dehors de la pièce occupée par le *tsham-pa*, lui parle à travers un rideau, sans le voir ni être vu par lui.

En progressant vers une réclusion plus sévère, nous rencontrons successivement le *tsham-pa* qui ne voit qu'une seule personne attachée à son service; celui qui cesse de prononcer la moindre parole et écrit les ordres qu'il veut donner à son serviteur; celui qui renonce à voir le paysage environnant ou quoi que ce soit sauf le ciel et, à cet effet, couvre sa fenêtre en partie; celui qui la couvre entièrement de façon à ne plus même voir le ciel, tout en laissant pénétrer la lumière du jour à travers le rideau ou le papier tendu sur l'ouverture; celui qui ne voit plus personne; dans ce cas son repas, ou tout ce dont il peut avoir besoin est déposé dans une pièce, tandis qu'il se retire dans la chambre attenante. Un signal est donné par le serviteur en se retirant, le *tsham-pa* entre alors dans la pièce et mange, puis indique par un signal qu'il est rentré dans l'autre chambre afin que l'on puisse emporter le couvert. Ou bien encore il emporte les aliments pour les manger dans l'endroit qui lui est réservé. Dans cette catégorie, tantôt il est permis de donner des ordres au moyen de notes écrites, tantôt le *tsham-pa* se l'interdit et, alors, quel que puisse être l'objet qui lui est nécessaire, il

ne peut le réclamer. Si même l'on oubliait de lui apporter sa nourriture, il devrait se résoudre au jeûne.

Le *tsham* que l'on pratique dans sa propre demeure ne se prolonge généralement pas extrêmement longtemps, surtout si la règle en est sévère. Une année paraît être la longueur maxima de ces retraites; la plupart du temps, il ne s'agit que de trois mois, un mois, ou même, parfois, quelques jours seulement. Les laïques notamment s'enferment rarement pendant plus d'un mois.

Les réclusions plus sérieuses ne s'accommodent pas de la demeure habituelle du *tsham-pa*, où, malgré tout, le bruit et le mouvement des gens occupés à des besognes profanes traversent la « barrière », trop mince, de sa porte close.

Les monastères construisent des maisonnettes spécialement destinées à cet usage. Il en est de différents modèles. Parfois, le reclus peut jouir, à travers ses fenêtres, de la vue du paysage, tandis que d'autres logis sont entourés de murs qui masquent toute vue. Une petite cour est ainsi formée, où le *tsham-pa* peut se promener et s'asseoir à l'air libre, sans rien apercevoir de l'extérieur ou être vu de personne.

Souvent, dans ce genre de demeure, le serviteur du *tsham-pa* habite dans la cuisine de la maisonnette, voit son maître et lui parle. En d'autres cas, il vit à part dans une hutte, ne voit point le reclus et ne lui parle jamais. Un double guichet est alors pratiqué dans le mur du *tsham khang*[1] et c'est à travers celui-ci que le *tsham-pa* reçoit sa nourriture. Généralement celle-ci est limitée à un seul repas par jour, outre le thé qui est servi plusieurs fois.

Les religieux sont les seuls à se servir de ces demeures spéciales et, fréquemment, y séjournent pendant plusieurs années consécutives. Trois ans et trois mois forment une période classique, beaucoup renouvellent ces retraites plusieurs fois au cours de leur vie et certains s'enferment même en *tsham* jusqu'à leur mort.

Il existe un degré de sévérité encore plus marqué que celui qui vient d'être décrit. C'est l'isolement dans l'obscurité complète. Méditer dans les ténèbres est une pratique connue dans l'Inde et dans la plupart des pays bouddhistes. Les

1. *Khang* : maison.

Birmans construisent à cet effet des chambres spéciales (j'en ai vu de différents modèles pendant mon séjour sur les monts Saghain), mais les religieux n'y demeurent que pendant quelques heures. Au Thibet, au contraire, il existe des gens qui passent plusieurs années consécutives sans voir le jour et, même, qui se murent pour la vie dans ces sortes de tombeaux.

Certains de ces *tsham-khang* spéciaux sont simplement très sombres et l'aération s'y fait de façon naturelle; mais, quand la nuit absolue est souhaitée, l'on choisit souvent une caverne ou bien l'on bâtit une habitation souterraine où l'air est amené par des cheminées construites de telle façon qu'elles ne laissent point pénétrer la lumière.

Lorsque la réclusion doit prendre fin, le *tsham-pa* réhabitue graduellement ses yeux au contact de la lumière. Plus sa réclusion a été prolongée, plus lentement aussi le jour est admis dans sa demeure. Plusieurs mois peuvent être consacrés à cette opération qui, d'ordinaire, — mais pas nécessairement, — est faite par le reclus lui-même. Un trou de la grandeur d'une tête d'épingle est tout d'abord percé dans la paroi du *tsham-khang* et ce trou est peu à peu élargi jusqu'à former une petite fenêtre.

Le nom de *tsham-khang* s'applique plus spécialement aux maisonnettes construites dans le voisinage des monastères; lorsqu'elles sont isolées, sur les montagnes, dans des endroits reculés, elles portent le nom de *riteu*[1]. Pour peu que l'on circule au Thibet en dehors des routes fréquentées, l'on découvre assez souvent de petites colonies de *riteu-pas* dont les minuscules demeures s'essaiment parmi la forêt où s'accrochent à des versants rocheux. Le *riteu* n'est jamais bâti au fond d'une vallée, il se perche toujours haut, sur le flanc des montagnes, et le choix de son emplacement est soumis à des règles particulières.

Deux vers thibétains dépeignent ainsi la situation du *riteu* :

> Derrière, le rocher de la montagne;
> Devant, le lac de la montagne;

c'est-à-dire qu'il doit s'adosser à un versant de montagne

1. Orthographe thibétaine *ri-khrod*.

et dominer un lac ou, tout au moins, un cours d'eau. Il convient, aussi, que de l'ermitage on puisse contempler librement le lever et le coucher du soleil et d'autres règles sont encore à observer, suivant le but poursuivi par l'ermite.

Les *riteu* formés par l'agglomération d'un certain nombre de logis ascétiques sont habités par des religieux s'adonnant à la contemplation ou bien suivant un entraînement spirituel exigeant une tranquillité encore plus grande que celle offerte par les monastères. Très souvent, les *riteu-pas* ne vivent point en reclus. Ils vont puiser de l'eau à la source ou au ruisseau le plus proche, ramassent du combustible, se promènent autour de leur ermitage ou s'assoient au dehors pour méditer. Les endroits solitaires où ils demeurent ont supprimé nombre de raisons qui, en d'autres lieux, les portaient à se cloîtrer.

Il s'en faut que tous les *riteu-pas* soient des adeptes de la « voie directe », mais presque tous sont, à un degré quelconque, des mystiques ou des occultistes. L'on rencontre cependant, parmi eux, quelques lettrés qui se sont retirés au désert simplement pour lire, étudier, ou pour écrire un livre.

Quant aux *naldjorpas* convaincus, à ceux qui escaladent les pentes escarpées du « chemin de traverse » ou trônent sur les sommets du mysticisme thibétain, ils ne se groupent jamais, vivent dans des cavernes vaguement aménagées en façon de logis et d'accès difficile, et les plus sauvages des solitudes semblent à peine capables de satisfaire leur soif d'isolement.

Une idée courante en Occident est que l'homme ne peut pas s'accommoder de la réclusion et de la solitude complète et que, si celles-ci se prolongent pendant un temps trop considérable, elles déterminent de graves troubles cérébraux qui conduisent à l'hébètement et à la folie.

Cette opinion est probablement fondée, en ce qui concerne les catégories d'individus sur lesquels les effets de l'isolement prolongé ont été étudiés : gardiens de phares, naufragés ou voyageurs égarés dans des régions désertes, prisonniers soumis au régime de la cellule, etc. Toutefois, les observations faites à leur sujet ne peuvent en aucune façon s'appliquer aux ermites du Thibet. Ceux-ci, quand ils renoncent à

leur séquestration volontaire, sont parfaitement sains d'esprit. L'on peut discuter les théories qu'ils ont conçues au cours de leurs longues méditations, mais il est impossible de contester leur lucidité.

Le fait n'a, du reste, rien de miraculeux. Ces gens sont préparés à l'isolement. Avant qu'ils s'enferment dans leur *tsham-khang* ou s'en aillent vers leur ermitage, leur esprit a emmagasiné un bagage d'idées qui leur tient lieu de compagnie. De plus, leur période de retraite, si longue qu'elle puisse être, ne se passe pas dans l'inaction. Les heures qu'ils ont cessé de compter, ignorant même parfois la division du temps en jour et en nuit, sont remplies par des exercices divers, un méthodique travail d'entraînement spirituel, la recherche de certaines connaissances occultes, ou bien encore la méditation sur des problèmes philosophiques. En somme, pris par leurs investigations, leurs introspections qui souvent les passionnent, ces hommes sont fort occupés et ne s'aperçoivent que très peu de leur isolement.

Je n'ai jamais entendu un seul ermite ou *tsham-pa* dire qu'il avait, même au début de sa retraite, souffert du manque de compagnie humaine et, généralement, ceux qui ont goûté de cette existence ne peuvent guère se réhabituer à vivre dans les endroits habités et à entretenir des relations sociales.

Quoi qu'on en puisse penser, en dehors même de toute idée religieuse ou d'ordre analogue, la vie de l'ermite est loin d'être dépourvue de charme. Le sentiment qu'il éprouve lorsque l'on clôt la porte de son *tsham-khang*, ou bien quand, du haut de son ermitage, il regarde la première neige tomber dans la vallée, en pensant qu'elle va bloquer pendant des mois toute voie d'accès jusqu'à lui, est d'une douceur presque voluptueuse. Toutefois, il faut sans doute en avoir fait soi-même l'expérience pour comprendre l'attraction qu'exerce la vie érémitique sur nombre d'Orientaux.

Les pratiques auxquelles les reclus s'adonnent dans le secret de leurs *tsham-khangs* sont très diverses. Nul ne pourrait en dresser une liste complète, car il en existe un nombre considérable et, probablement, personne au monde ne les connaît toutes. L'on trouve, çà et là, dans la littérature mystique thibétaine, des descriptions plus ou moins étendues de certaines

d'entre elles, mais ces descriptions sont, la plupart du temps, volontairement réticentes sur les points les plus susceptibles de nous intéresser, c'est-à-dire la signification et le but de ces pratiques. Il est indispensable, pour être valablement renseigné, d'entendre les explications données à ce sujet par des maîtres en possession de l'enseignement oral traditionnel, regardant ce genre d'entraînement. Il faut surtout ne pas se contenter d'en interroger un seul, car les interprétations varient grandement, non seulement selon les sectes, mais d'un maître à l'autre.

Les pratiques recommandées aux débutants, dans la voie mystique, sont, pour une large part, empruntées au tantrisme[1] hindou, importé au Thibet par les missionnaires des sectes bouddhiques, tantriques, *Ngags kyi thégpa*, *Dordji thégpa* et autres. Cependant d'autres éléments s'y découvrent et l'esprit qui enveloppe le système paraît, en fait, différent de celui qui émane du tantrisme, tel que l'état encore très rudimentaire de nos connaissances à son sujet nous permet de l'entrevoir.

J'ai entendu un lama lettré soutenir que les théories hardies concernant la liberté intellectuelle absolue et l'affranchissement de toutes règles, quelles qu'elles soient, professées par les adeptes les plus avancés de la « voie directe », sont l'écho affaibli d'un enseignement ayant existé de temps immémorial dans l'Asie Centrale et Septentrionale : Thibet, Mongolie, régions avoisinantes. Ce lama croyait fermement que les doctrines enseignées, au cours des hautes initiations, par les plus « extrémistes » des adeptes de la « voie directe », cadrent parfaitement avec celles du Bouddha et que celui-ci les a nettement préconisées dans certains passages de ses discours. « Toutefois, ajoutait-il, le Bouddha avait aussi compris que la majorité des hommes fait mieux de s'en tenir à l'observation de règles établies pour parer aux mauvais effets de son ignorance et la guider dans des chemins où nulle catastrophe n'est à redouter. Pour cette raison il avait édicté des codes d'observance à l'usage des laïques et du commun des moines. »

Ce lama paraissait douter fortement que le Bouddha

1. Une forme de religion qui succéda au védisme.

fût véritablement de race aryenne et lui supposait des ancêtres parmi les Jaunes. Quant à son successeur, le futur Bouddha Maitrêya, il était convaincu qu'il sortirait de l'Asie septentrionale.

Comment ces idées lui étaient-elles venues? — Je n'ai pas été capable de m'en rendre compte clairement. La discussion n'est guère possible avec des mystiques orientaux. Quand ils ont répondu : « J'ai *vu* cela dans mes méditations », il n'y a plus rien à tirer d'eux. Toutefois, ce lettré, qui avait beaucoup voyagé, prétendait que certains lamas mongols partagent son opinion au sujet du Bouddha et de son successeur attendu.

Tous ceux qui se cloîtrent dans les *tsham-khang* ne sont pas, est-il besoin de le dire, d'une intelligence supérieure et ne s'y livrent point à des méditations transcendantes. Beaucoup se bornent à répéter des milliers, voire des millions de fois, une même formule, la plupart du temps un *mantra* sanscrit, dont ils ne comprennent point le sens. D'autres fois, cependant, le reclus récite un texte thibétain, mais souvent sa signification lui demeure aussi voilée que si elle était énoncée dans une langue étrangère.

Une des formules les plus populaires est celle dénommée *kyabdo*[1] (aller vers le refuge). Je crois bien l'avoir, pour ma part, psalmodiée un million de fois, alors que je parcourais le Thibet déguisée en pèlerine pauvre. Je l'avais choisie comme étant très connue et n'attirant pas l'attention. Elle me permettait, en paraissant absorbée par un pieux exercice, d'éviter maintes conversations ennuyeuses et embarrassantes concernant le pays d'où je venais, le but de mon voyage et autres sujets dangereux pour mon incognito. D'ailleurs, le sens en est loin d'être vulgaire. La voici :

Je prends refuge dans tous les refuges purs.
O vous, pères et mères (ancêtres) qui errez dans la ronde des renaissances successives, revêtant les formes différentes des six sortes d'êtres animés,
Afin d'atteindre l'état de Bouddha délivré de crainte et de souffrance,
Que vos pensées se tournent vers l'illumination (la connaissance).

1. Orth. thib. *skyabs hgro.*

Une forme très commune du *tsham* consiste à s'enfermer dans une hutte quelconque, ou même dans sa chambre, pour répéter ces mots cent mille fois en accomplissant un nombre égal de prosternations. Les Thibétains en connaissent deux sortes. L'une appelée *tchag tsal*[1] ressemble, à peu de chose près, au « *Kotou* » des Chinois avec cette différence qu'avant de s'agenouiller l'on élève les bras au-dessus de la tête en tenant les mains jointes à la manière hindoue puis en les ramenant à la hauteur de la taille, en marquant trois temps d'arrêt qui ont une signification symbolique. — Généralement le geste est fait rapidement et ne permet pas de remarquer ces arrêts. — C'est de cette façon que l'on salue — toujours par trois fois — les statues dans les temples, les grands lamas, les livres et les édifices sacrés. La seconde appelée *kyang tchag*[2] est accomplie à la manière de l'Inde, le corps entièrement allongé sur le sol. Elle est réservée à certains actes de très grande dévotion. C'est ce *kyang tchag* qu'il faut effectuer en récitant la formule mentionnée ci-dessus. Comme le rite exige que l'on heurte avec le front le plancher ou le sol nu, suivant les conditions de l'endroit où l'on se trouve, la chair se meurtrit, une enflure considérable, et parfois même une plaie, se forme. Celles-ci doivent présenter un aspect particulier que savent reconnaître les experts en la matière et qui dénote si le fruit du *kyabdo* a, ou non, été obtenu.

Si nous passons de ces pieux benêts à une catégorie de *tsham-pas* qui se croient très au-dessus d'eux, nous voyons ces derniers s'entraîner aux exercices de respiration selon le système du *yoga*. Ces exercices consistent à prendre certaines postures tandis que l'on pratique diverses façons d'aspiration, de rétention du souffle et d'expiration.

Souvent les *tsham-pas* s'exercent ainsi complètement nus et l'inspection de la forme prise par le ventre pendant la rétention du souffle, est l'un des indices qui permet de juger du degré d'habileté déjà acquis par l'étudiant.

Cette sorte de gymnastique comprend un grand nombre d'exercices curieux; je me bornerai à signaler le suivant :

L'homme s'assied les jambes croisées sur un coussin large

1. Orth. thib. *phyag htshal.*
2. Orth. thib. *rkyang phyag.*

et épais, il aspire l'air lentement, puis, retenant son souffle, il doit sauter en l'air — sans se servir de ses mains pour prendre un point d'appui et en conservant les jambes croisées — et retomber sur son coussin, toujours sans avoir changé de position. Je n'indique que les grandes lignes de cet exploit acrobatique, dont il existe plusieurs variétés. Certains *naldjorpas* arrivent ainsi à sauter à une hauteur considérable. Quelques femmes (*naldjormas*) s'entraînent aussi de cette manière.

L'on se doute bien que le but de cette pratique n'est pas simplement d'apprendre à sauter. D'après les Thibétains, si l'on s'y adonne pendant de longues années en la combinant avec d'autres, le corps devient d'une légèreté extraordinaire. Le *naldjorpa* peut, alors, s'asseoir sur un épi sans en faire courber la tige ou bien se poser au sommet d'un tas de grains d'orge sans déplacer un seul de ceux-ci.

L'épreuve préliminaire dénotant qu'un *naldjorpa* est apte à accomplir ces actes prodigieux ou, tout au moins, n'en est pas éloigné, consiste à sortir de son *tsham khang* en franchissant d'un saut une ouverture étroite percée dans le toit.

La maitrîse de la respiration, disent les Thibétains, accroît l'agilité, elle fait des marcheurs qui ne sentent pas le poids de leur corps et parcourent des distances énormes avec une rapidité prodigieuse.

Elle sert aussi à développer *tumo*, la chaleur interne, précieuse aux ermites pendant les durs hivers des hautes altitudes. Elle permet la lévitation et bien d'autres choses trop longues à relater.

En faisant même très large part à la fantaisie dans l'énumération des résultats obtenus par l'entraînement respiratoire, il reste encore à son actif un bon nombre de phénomènes authentiques. Généralement, ceux-ci sont dus à la combinaison d'exercices de la respiration avec d'autres moyens : autosuggestion, etc. J'ai eu l'occasion d'être témoin de quelques-uns de ces phénomènes, entre autres de l'accroissement extraordinaire de la chaleur interne.

A un autre point de vue, les Thibétains assurent que par la maîtrise de la respiration l'on triomphe des passions, de la colère comme des désirs charnels, l'on acquiert la séré-

nité, dispose l'esprit à la méditation, éveille l'énergie spirituelle.

« Le souffle est la monture et l'esprit le cavalier », répètent les mystiques du Thibet et il importe qu'une monture soit docile. Mais le souffle dirige aussi l'activité du corps et influence celle de l'esprit, d'où s'ensuivent deux méthodes, la plus aisée, celle qui assagit l'esprit en réglant la respiration, et l'autre, plus ardue, consistant à régler la respiration en faisant le calme dans l'esprit.

Aux exercices respiratoires répétés plusieurs fois par jour, le reclus joint, souvent, la méditation-contemplation à l'aide des *kyilkhors*[1].

Les *kyilkhors* sont les *mandalas* et les *yantras* des sectes tantriques hindoues, mais avec des modifications assez importantes quant à leur rôle.

Un *kyilkhor* est une sorte de diagramme dessiné sur papier ou étoffe, ou bien gravé sur métal, pierre ou bois. Certains *kyilkhors* sont aussi construits à l'aide de drapeaux minuscules, de lampes, de bâtons d'encens, de *tormas*, de récipients contenant des choses diverses, etc., qui forment un monde en miniature. Toutefois, les personnages qui y figurent et les accessoires entourant ceux-ci n'apparaissent généralement pas sous leur aspect réel. Déités ou lamas y sont souvent figurés par une petite pyramide de pâte nommée *torma* (*gtorma*).

Les *kyilkhors* sont aussi dessinés sur des planches ou sur le sol à l'aide de poudres de couleur disposées par lits placés les uns à côté des autres et formant les lignes du dessin rituel.

Une section des quatre collèges dispensant l'enseignement supérieur dans les grands monastères est spécialement destinée à instruire les moines en l'art de tracer les divers *kyilkhors* dont il existe un nombre considérable de variétés. J'en ai vu chez les Sakya-pas qui mesuraient au moins trois mètres de diamètre. Ils étaient dessinés avec des poudres de couleur maintenues par de minces baguettes qui permettaient de les amonceler en des couches épaisses et de produire des différences de niveau, formant ainsi un dessin rappelant les cartes en relief. Ces énormes roues étaient entourées de murailles faites en bois ou en carton colorié, simulant des remparts

1. *Kyilkhor* : cercle. Orth. thib. *tkyilhkhor*.

pourvus de portes. Des lampes d'autel et de petites bannières y étaient posées aux places requises.

Les moines qui souhaitent devenir maîtres en cette sorte d'architecture, passent des années à en étudier les règles. La moindre erreur dans le tracé, les couleurs employées, la place des personnages ou des accessoires requis peut, d'après les lamas, entraîner des conséquences terribles, car le *kyilkhor* est un instrument magique, une arme qui blesse celui qui la manie maladroitement.

Il faut encore ajouter que nul ne doit construire ou dessiner un *kyilkhor*, s'il n'a pas reçu l'initiation spéciale qui lui en confère le droit, et chaque variété de *kyilkhors* exige une initiation correspondante. Le *kyilkhor* érigé par un non initié demeure une chose morte, impossible à animer et sans pouvoir. Quant à la connaissance de la signification symbolique des *kyilkhors* et à l'art de s'en servir, ils n'appartiennent qu'à une minorité de lamas ayant été admis à des initiations d'ordre supérieur.

Sans qu'il y ait besoin de s'étendre à ce sujet, on comprendra que les *kyilkhors* aux formes compliquées et ceux de grandes dimensions n'ont pas accès dans les *tsham-khangs*. Constructions ou dessins y sont extrêmement simplifiés et, d'ailleurs, les *kyilkhors* secrets des mystiques diffèrent de ceux que l'on voit dans les *gompas*[1].

Au début de son éducation spirituelle, le novice recevra probablement de son lama les instructions nécessaires à l'établissement d'un diagramme destiné à servir de ce que les Thibétains appellent *tén*[2], c'est-à-dire un support, un objet sur lequel l'attention se repose, se fixe.

Au milieu du *kyilkhor* sera figuré un personnage central : une déité ou un bodhisatva; le monde qu'il est censé habiter et les habitants de ce dernier seront imaginés autour de lui et matériellement représentés par quelques figures ou autres symboles qui faciliteront la contention.

L'étudiant doit arriver à percevoir nettement ces diverses images. D'abord, il s'aidera des descriptions, lues dans les livres, sur l'aspect de la déité, son costume, son attitude,

1. *Gompa* : monastère. Orth. thib. *tgon pa*.
2. Orth. thib. *rten*.

l'apparence de sa demeure, le site où elle s'élève, etc. Puis, peu à peu, l'image se formera d'elle-même, lorsque le *tsham-pa* s'assiéra en face du *kyilkhor*, sans qu'il ait besoin de se remémorer ces détails.

Arrivés là, beaucoup s'arrêtent, satisfaits d'eux-mêmes, et leur maître ne fait jamais aucun effort pour les retenir et leur démontrer qu'ils ont à peine tourné la première page de l'a. b. c. du mysticisme.

L'étudiant qui persévère va, maintenant, animer ce *kyilkhor* qui, jusque-là, n'a été qu'une chose inerte, un simple aide-mémoire.

Les Hindous donnent la vie aux *yantras* comme aux statues avant de leur rendre un culte. Ce rite s'appelle *prâna-pratishthâ*; il a pour but de transmettre, par le moyen d'effluves psychiques, l'énergie de l'adorateur à l'objet inanimé. La vie infusée dans ce dernier est entretenue par le culte journalier qui lui est rendu. En fait, il se nourrit de la concentration de pensée à laquelle il donne lieu. Si cet aliment d'ordre subtil vient à lui manquer, l'âme vivante placée en lui dépérit et meurt d'inanition, et l'objet redevient matière inerte. C'est là une des raisons pour lesquelles les Hindous jugent coupables de cesser d'accomplir les rites quotidiens devant les effigies qui ont été animées, à moins que celles-ci n'aient reçu qu'une vie limitée à la durée d'une cérémonie particulière, à l'issue de laquelle elles sont considérées comme mortes et précipitées, en grande pompe, dans une rivière sainte.

Les mystiques thibétains animent leurs *kyilkhors* par une méthode analogue, mais leur but n'est pas d'en faire un objet d'adoration, et la représentation matérielle du *kyilkhor* est écartée après un certain temps de pratique, le *kyilkhor* devenant une pure image mentale.

L'un des exercices les plus généralement pratiqués — avec ou sans l'aide d'un *kyilkhor* matériel — à cette période de l'entraînement est le suivant :

La forme d'une déité est évoquée. Elle est tout d'abord contemplée seule, puis de son corps surgissent d'autres formes, tantôt identiques à la sienne, tantôt différentes de celles-ci. Le nombre de ces personnages est souvent de

quatre, mais dans certaines méditations il monte à des centaines ou, plutôt, les personnages deviennent innombrables.

Lorsque ces diverses déités ont apparu très nettement, entourant la figure centrale, peu à peu, une à une, elles se résorbent en elle. Celle-ci demeure de nouveau seule, puis commence à s'effacer. Les pieds disparaissent les premiers et ainsi, lentement et graduellement, tout le corps; la tête enfin s'évanouit et il ne reste de toute la féerie qu'un point. Celui-ci peut être sombre, coloré ou lumineux, et les maîtres mystiques trouvent dans cette particularité un indice révélant le degré du progrès spirituel de leurs disciples. Finalement, ce point s'approche de l'étudiant en méditation et est absorbé en lui. Ici, aussi, il y a lieu de noter la partie du corps par laquelle il semble entrer.

Une période de méditation suit cet exercice, puis le point est émis hors du *naldjorpa* et la même observation que ci-dessus doit être faite. Certains maîtres indiquent à leurs élèves l'endroit où le point doit opérer sa jonction avec leur corps et en sortir. Cet endroit est généralement entre les deux sourcils. D'autres au contraire, leur conseillent de ne pas chercher à diriger la marche de cette illusion et de l'observer simplement. Ou bien ils préconisent l'une ou l'autre de ces méthodes suivant les sujets qu'ils guident.

Le point, une fois émis, s'éloignera, deviendra une tête, un corps entier d'où surgiront d'autres personnages qui se réabsorberont en lui et la fantasmagorie se déroulera comme devant, recommençant un certain nombre de fois.

En d'autres exercices, c'est un lotus qui apparaît. Il s'ouvre pétale après pétale et, sur chacun de ceux-ci, se tient assis un Bodhisatva. Une figure centrale occupe le cœur de la fleur. Après s'être épanouie, celle-ci se referme et chaque pétale, en se reployant, lance un trait de lumière qui va se perdre dans le cœur du lotus. Enfin, quand celui-ci se ferme à son tour, la lumière qui en jaillit pénètre dans le religieux en méditation. Il existe de nombreuses variétés de cet exercice.

Une autre pratique, encore, consiste à imaginer nombre de déités placées dans toutes les parties de son corps, assises sur ses épaules, sur ses bras, etc.

Maints aspirants aux cimes mystiques sont de nouveau

arrêtés à cette étape, et y restent, s'amusant avec leurs visions au lieu de continuer leur route. Décrites sèchement comme je viens de le faire, celles-ci ne peuvent guère que sembler baroques, mais elles finissent par devenir un jeu attachant par la diversité imprévue des combinaisons qu'elles arrivent à présenter après un certain temps d'entraînement.

Elles procurent ainsi au reclus, cloîtré dans son *tsham-khang*, des spectacles bien supérieurs à ceux des féeries représentées dans nos théâtres. Celui-là même qui en connaît la nature illusoire peut y trouver du charme et, quant à l'homme qui croit à la réalité des divins acteurs, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il demeure plongé dans le ravissement.

Toutefois, ce n'est point pour récréer les ermites que ces exercices ont été inventés. Leur véritable but est d'amener le religieux à comprendre que le monde et tous les phénomènes qui nous apparaissent ne sont que des mirages issus de notre imagination.

> Ils émergent de l'esprit
> Et dans l'esprit ils s'engloutissent

comme le chante le poète-ascète Milaréspa.

En somme, c'est là l'enseignement fondamental des mystiques du Thibet.

Avant de continuer, il est bon de jeter un regard sur ceux des reclus qui poursuivent l'obtention de pouvoirs magiques. D'une façon générale, on peut les classer en deux grandes catégories.

L'une de celles-ci, la plus nombreuse, englobe tous ceux qui souhaitent subjuguer des êtres puissants, déités ou démons, et les contraindre à leur obéir. Ces apprentis sorciers croient, bien entendu, que les personnalités des autres mondes dont ils veulent employer le pouvoir pour servir leurs désirs, sont tout à fait distinctes de la leur propre.

C'est parmi les *nagspas*[1], les hommes des « paroles secrètes », qu'il faut étudier leurs différents types, presque toujours d'un pittoresque achevé. C'est parmi ces derniers aussi que l'on peut le plus fréquemment observer certains phénomènes psy-

1. Orth. thib. *snags pa.*

chiques dont ceux qui en sont inconsciemment la cause deviennent les dupes parfois tragiques.

Les simples *tsham-pas* dont nous nous occupons ici s'aventurent rarement très loin dans la voie de la magie. Leur ambition se borne souvent à devenir un « lama qui fait tomber ou arrête, à son gré, la pluie et la grêle ». Cette profession comporte de fortes redevances annuelles payées par les paysans, pour la protection de leurs récoltes et, en plus, un casuel appréciable. Pour cette raison, beaucoup s'y entraînent et la pratiquent. Cependant, un petit nombre de lamas seulement y deviennent vraiment célèbres et jouissent par son exercice d'une brillante prospérité[1].

Ceux des *tsham-pas* qui, pour un motif quelconque, souhaitent le pouvoir d'assujettir des êtres d'un autre monde, s'y exercent le plus souvent par la méthode des *kyilkhors* — bien qu'il en existe d'autres. — Ils doivent apprendre les moyens d'amener ces personnages dans la construction ou le dessin aimantés, à cet effet, par des procédés magiques et de les y retenir prisonniers. Quand ils ont réussi, il s'agit d'arracher au captif, en échange de sa liberté, la promesse de son obéissance et de son concours dans l'œuvre que l'on veut accomplir.

Nos sorciers, au Moyen âge, — et, probablement, les sorciers de tous les pays, — ont usé de procédés analogues et devaient, tout comme ceux du Thibet, connaître les fureurs des êtres pris à leurs pièges, les luttes qu'il fallait soutenir contre eux et les accidents auxquels était sujet le magicien maladroit qui laissait échapper son prisonnier sans l'avoir dompté.

La seconde catégorie comprend ceux qui sont plus ou moins convaincus que, seul, leur propre pouvoir agit dans l'œuvre magique et crée les formes particulières dont il a momentanément besoin, tout comme nous fabriquons les instruments requis pour exécuter chaque genre de travail.

Les magiciens de cet ordre ne nient point l'authenticité des accidents dont leurs collègues moins éclairés sont parfois victimes et en donnent une explication d'allure presque

1. Les lamas appartenant à la secte des *Sakyapas* sont considérés comme les plus habiles dans cet art et en détiennent presque le monopole.

scientifique. Quant à eux-mêmes, leurs connaissances relatives à l'essence de cette sorcellerie ne suffisent pas, croient-ils, à les en garantir complètement.

Il y aurait mille détails à donner au sujet des *tsham-pas*, mais il faut me borner. J'indiquerai seulement, encore, que la coutume veut que le maître du *tsham-pa* l'installe en accomplissant certains rites, dans l'endroit où s'écoulera le temps de sa réclusion. Si celle-ci est de l'espèce rigoureuse et que le religieux doive recevoir ses aliments par un guichet, la porte de sa cellule sera close par son précepteur spirituel qui y apposera son sceau. En d'autres cas, le lama instructeur rendra de temps en temps visite à son disciple pour s'enquérir des résultats de son travail spirituel et lui donner des conseils. Enfin, si le *tsham* est d'espèce encore moins sévère, on place à la porte du reclus un drapeau sur lequel sont inscrits les noms des personnes admises à pénétrer auprès de lui, pour son service ou pour d'autres motifs connus et approuvés par le *gourou*.

Une branche desséchée est parfois plantée près du mur du *tsham-khang* où un moine s'est enfermé pour sa vie entière.

***

Si nous nous tournons, maintenant, vers le jeune religieux qui, au lieu de solliciter la direction d'un lama membre d'un monastère, s'avise de désirer celle d'un véritable *gomtchène*[1], le tableau change d'aspect. Les méthodes d'enseignement se font bizarres et dures jusqu'à la barbarie. Comme l'entraînement auquel le disciple est soumis ne s'effectue plus uniquement derrière la porte close d'un *tsham-khang*, l'observateur peut surprendre certains épisodes des drames singuliers qui se jouent dans les *tchang-thangs*[2] et les replis des hautes chaînes de montagne.

Les péripéties de l'admission comme disciple de l'anachorète et les premières années de noviciat constituent souvent à elles seules la matière d'un curieux roman.

1. *Gomtchène*, un anachorète qui passe sa vie à méditer (orthographe thibétaine : *sgom tchen*).

2. Les hauts plateaux du Thibet septentrional, le désert d'herbe coupé par des chaînes de montagnes et, par extension, un très vaste espace inhabité.

La biographie du philosophe bouddhiste Naropa[1] dépeint de façon amusante, mais pas aussi fantaisiste qu'on pourrait le croire, les épreuves imaginées par un maître de la « voie directe » pour assouplir son fils spirituel. L'histoire des douze grandes et des douze petites épreuves de Naro péntchén (le pandit Naro pa) est classique parmi les mystiques thibétains et ne manque pas d'être racontée aux jeunes *naldjorpas* pour leur servir d'exemple.

Un bref résumé en donnera une idée.

Naropa naquit au xe siècle au Cachemire. Il était fils de Brahmines, très lettré, et passait pour expert en magie. Alors qu'il remplissait les fonctions de chapelain auprès d'un rajah, celui-ci l'ayant offensé, Naropa résolut de se venger par un moyen occulte. Il s'enferma dans un bâtiment isolé et construisit un *kyilkhor* dont le but était de causer la mort du prince. Pendant qu'il procédait aux conjurations requises, une *khandoma*[2] apparut et lui demanda s'il se croyait capable de diriger la « conscience[3] » d'un défunt vers une sphère heureuse ou bien de la ramener dans le corps qu'elle avait quitté et de le ressusciter. Le magicien dut confesser que sa science n'allait pas aussi loin. La *khandoma* le réprimanda alors sévèrement. Elle lui remontra que l'on ne devait pas détruire ce que l'on n'était pas capable de reconstituer et lui déclara que la conséquence de son action haineuse et inconsidérée serait une renaissance dans l'un des enfers[4]. Terrifié, Naropa s'enquit du moyen d'éviter ce sort épouvantable. Il lui fut conseillé d'aller trouver un sage nommé Tilopa et de le prier de l'initier à la doctrine de la « voie directe » qui détruit les résultats des actes, quels qu'ils soient, et assure l'obtention du nirvâna « en une seule vie ». S'il réussissait à saisir le sens de cet enseignement et à en assimiler le fruit, il échapperait à une nouvelle renaissance et, par conséquent, aussi, aux tourments infernaux.

1. Narota dont les Thibétains ont fait Naropa.

2. Orth. thib. *mkhah hgro ma*, littéralement « une promeneuse dans le ciel ». Une sorte de fée : la *dakîni* des Hindous.

3. En thibétain *namchés* (écrit *rnamchés*) qui est multiple et qui n'est pas l'âme comme elle est comprise en Occident. L'existence de cette dernière est déniée par tous les bouddhistes, les lamaïstes inclus.

4. Le bouddhisme populaire dépeint plusieurs enfers, ou plutôt plusieurs purgatoires, car les êtres qui les habitent n'y sont point détenus pour l'éternité

Naropa abandonna son kyilkhor et se hâta vers le Bengale où vivait Tilopa.

Tilopa était un Bengali, natif de Tchittagong, et jouissait d'une grande réputation quand Naropa se mit à sa recherche. Il appartenait à une secte bouddhique, tantrique et devait être une sorte d'avadhoûta[1], tels ceux dont il est dit qu'ils n'aiment rien, ne haïssent rien, n'ont honte de rien, ne tirent gloire de rien, sont détachés de tout, ayant rompu les liens de la famille, de la société et de la religion. Naropa, à cette époque, était un orthodoxe hindou, imbu de sa supériorité comme lettré et comme membre de la caste supérieure des Brahmines. La réunion de ces deux hommes de caractères si différents allait donner lieu à ce qui nous paraît une amusante comédie mais dut être un drame poignant pour Naropa.

Sa première rencontre avec celui qui devait devenir son guide spirituel eut lieu dans la cour d'un monastère bouddhique. Tilopa, presque nu, assis sur le sol, mangeait des poissons frits et, au fur et à mesure, posait à côté de lui leurs arêtes dorsales. Afin de ne pas souiller sa pureté de caste, Naropa allait faire un détour pour passer loin du mangeur, lorsqu'un moine, sortant de sa cuisine, apostropha ce dernier, lui reprochant de venir étaler son manque de pitié pour les êtres (en consommant un repas qui avait coûté la vie à des animaux) dans l'enceinte même d'un monastère bouddhique. Et, ce disant, il lui ordonna de déguerpir. Tilopa ne daigna même pas lui répondre. Il fit un geste, prononça un mantra et les arêtes, se recouvrant de chair, redevinrent des poissons qui s'élevèrent un instant dans l'air, puis s'évanouirent. Du cruel repas, il ne demeurait aucune trace.

L'étonnement pétrifiait Naropa, mais, soudain, rapide comme un éclair, une idée traversa son esprit. Ce singulier thaumaturge devait être le Tilopa qu'il cherchait. En hâte s'informa et, les renseignements qu'il obtint s'accordant avec son intuition, il s'élança à la poursuite du yogui, mais celui-ci resta introuvable.

Alors, commença pour Naropa une série de pérégrinations

1. Un ascète qui s'est complètement séparé du monde et a rejeté toutes règles et lois, estimant avoir atteint un degré de connaissance où la distinction entre le bien et le mal n'existe plus.

que ses biographes se sont, très certainement, chargés d'allonger et d'agrémenter d'inventions, mais dont le fond est probablement authentique. De ville en ville, il poursuit l'insaisissable Tilopa. Dès qu'il a entendu dire qu'il se trouve dans un endroit, il y court; mais invariablement Tilopa est parti quand il arrive. Puis viennent des rencontres qui paraissent fortuites à Naropa, mais sont voulues par le *toubthob*[1] qui multiplie les apparitions magiques. Un jour, il frappe à la porte d'une maison sur le bord de la route, pour demander à manger. Un homme lui ouvre et lui offre du vin qu'il refuse[2]. Aussitôt le mirage se dissipe, la maison disparaît, il demeure seul sur le chemin et la voix ironique de Tilopa, invisible, ricane : « J'étais là. »

Tout sorcier qu'il soit, Naropa n'a jamais eu idée d'une telle fantasmagorie; il se sent devenir fou, cependant son désir d'atteindre Tilopa et d'être accepté par lui comme disciple n'a fait que croître. Il erre au hasard à travers le pays, appelant à haute voix le magicien et, le sachant capable de revêtir n'importe quelle forme, il se prosterne aux pieds de chaque passant qu'il rencontre.

Un soir, il arrive à un cimetière; un bûcher écroulé rougeoie dans un coin, une flamme sombre s'en échappe encore de temps en temps, montrant parmi les tisons, des restes humains recroquevillés et noircis. Naropa distingue vaguement une forme couchée sur le sol. Il regarde... un ricanement narquois répond à son inspection. Il a compris, tombe prosterné, saisissant les pieds du maître et les posant sur sa tête. Cette fois Tilopa ne disparaît point.

Pendant des années Naropa suit son maître sans que celui-ci lui enseigne la moindre chose. Par contre, il éprouve son obéissance et sa foi en lui, et pour cela lui fait subir douze grandes et douze petites épreuves. J'en indiquerai seulement quelques-unes.

Suivant la coutume des ascètes de l'Inde, Naropa avait été mendier des aliments et, revenant avec un bol contenant du riz et un ragoût, l'avait offert à son maître — la règle

1. Orthographe thibétaine : *grubthob*. Un homme en possession de pouvoirs surhumains.

2. C'est une souillure pour un brahmine de boire une boisson fermentée.

veut que le disciple ne mange que lorsque son *gourou* est rassasié. — Tilopa finit toute la portion et déclara que le plat était si bon qu'il en aurait volontiers mangé davantage. Sans attendre un ordre plus explicite, Naropa reprit le bol et repartit pour la maison hospitalière où il avait reçu les mets qui plaisaient à son maître. Il en trouva la porte close. Le zélé disciple ne s'embarrassa pas de ce détail; il enfonça la porte, découvrit à la cuisine, du riz et des ragoûts tenus au chaud sur le poêle, et se servit de ce que Tilopa avait déclaré être à son goût. Les maîtres du logis revinrent tandis qu'il puisait dans leurs marmites et lui administrèrent une sérieuse correction.

Tout meurtri, Naropa se traîna auprès de son maître qui ne lui témoigna aucune pitié.

« Dans quelle aventure vous avez été entraîné à cause de moi », dit seulement Tilopa, avec un calme narquois. « Ne vous repentez-vous pas d'être devenu mon disciple? »

Toute la force que lui laissait la pitoyable condition dans laquelle il se trouvait, Naropa l'employa à protester que, loin de regretter d'avoir suivi un *gourou* tel que Tilopa, il jugeait que le privilège d'être son disciple ne pouvait être payé trop cher, dût-on l'acheter au prix de sa vie.

Une autre fois, passant le long d'un égout à ciel ouvert, Tilopa dit aux disciples qui l'accompagnaient : « Qui de vous boira de cette eau si je le lui commande! »

Il faut comprendre qu'il ne s'agissait pas, là, de surmonter simplement un dégoût naturel, mais de contracter une impureté rituelle, chose très grave pour un Hindou appartenant à l'une des castes pures, parce qu'elle entraîne son exclusion de sa caste. Cependant, tandis que les autres hésitaient, Naropa le brahmine s'élança et avala le liquide immonde.

Par la suite, il se jeta du haut d'un toit, traversa un brasier et accomplit divers autres exercices fantastiques qui mirent maintes fois sa vie en danger.

Naropa finit par être initié. Plus tard, il eut lui-même nombre de disciples à qui, suivant la tradition, il épargna les épreuves, ne voulant pas leur infliger des souffrances dont il connaissait l'amertume pour les avoir endurées lui-même. Il consacra de longues années (douze années consé-

cutives, dit-on) à la contemplation continuelle et atteignit *tchog gi gneu doup*[1], « le parfait succès », c'est-à-dire la condition d'un Bouddha. A un âge déjà avancé il se retira dans l'Himâlaya pour y vivre en ermite.

Naropa est surtout connu, au Thibet, comme le *gourou* de Marpa qui, lui-même, fut celui du célèbre ascète-poète Milarespa dont le nom, l'histoire et les chants religieux sont toujours très populaires parmi les Thibétains.

Cette histoire et beaucoup d'autres d'un genre analogue ne cessent point d'être racontées et commentées dans l'entourage de l'aspirant à la doctrine secrète et leurs héros lui sont quotidiennement proposés en exemple. Les Thibétains ne doutent point que tous les traits de ces récits ne soient absolument authentiques. Si nous ne pouvons rivaliser de foi avec eux, il faut, cependant, nous garder de considérer comme de pures inventions les aventures étranges des novices *naldjorpas* ou de croire qu'il s'agit là de faits anciens impossibles à revoir à notre époque.

La mentalité des Thibétains n'a pas changé depuis l'époque de Marpa[2]. Chez maints lamas, j'ai retrouvé exacte, jusque dans ses moindres détails, la copie de son intérieur et de ses mœurs tels que les livres les dépeignent.

Le jeune moine en quête d'un *gourou* est, lui aussi, resté sinon absolument animé de la foi et du zèle d'un Naropa, du moins prêt à bien des sacrifices et disposé à voir bien des prodiges, et le même roman singulier se répète chaque jour aux quatre coins du « Pays des Neiges »!

Déjà influencé par les craintes, les angoisses qui l'ont assailli pendant le temps où il a médité sa résolution, et par le voyage, parfois très long, qu'il a effectué à travers les solitudes, le candidat aux initiations arrive dans un état d'esprit spécial à l'ermitage du maître qu'il a choisi. L'aspect souvent farouche du site où celui-ci a fixé sa résidence, la réputation de magicien qui lui est faite, impressionnent encore plus profondément le jeune homme et l'on ne peut douter qu'il ne soit éminemment préparé à voir des miracles surgir devant chacun de ses pas.

1. Orth. thib. : *mtchog gi tngos grub.*
2. XIe siècle de notre ère.

A partir de ce jour, et tant que durera son entraînement mental et spirituel, il vivra dans une fantasmagorie continuelle. Autour de lui, le ciel et la terre danseront la plus extravagante des sarabandes; dieux et démons le nargueront avec des visions d'abord effroyables, puis ironiques et déconcertantes, lorsqu'il aura vaincu la peur. La succession affolante des événements invraisemblables continuera peut-être pendant des années : dix ans, vingt ans. Elle martyrisera le disciple jusqu'à sa mort, à moins qu'un jour il ne s'éveille ayant compris ce qu'il devait comprendre et ne s'en aille, paisiblement, se prosterner devant son terrible maître, prenant congé de lui sans demander de nouvelle leçon.

***

Une fois adopté comme fils spirituel d'un mystique anachorète, quel est le genre de vie du religieux, à quels exercices spirituels s'adonne-t-il?

Le programme : Examiner — Méditer — Comprendre et accomplir, que j'ai déjà indiqué, prend une force toute particulière chez les véritables adeptes du « chemin de traverse » et toute l'activité intellectuelle du disciple est dirigée vers ces buts. Parfois, les moyens employés semblent extravagants, mais, en y regardant de près, l'on voit que la fin visée est parfaitement raisonnable. L'on peut croire aussi que les inventeurs de ces méthodes connaissaient à fond la mentalité de leur clientèle et les ont modelées en conséquence.

Une description, attribuée à Padmasambhâva[1], des étapes du progrès spirituel dans la « Voie Directe » est énoncée comme suit :

1. Lire une grande quantité de livres sur les religions et les philosophies différentes. Écouter les discours de beaucoup de savants et de maîtres professant des théories diverses. Expérimenter soi-même nombre de méthodes de toutes espèces.

2. De même que l'aigle choisit une proie au milieu d'un troupeau et n'enlève que celle-là, choisir une doctrine entre toutes celles que l'on a examinées et délaisser les autres.

1. Padmasambhâva, un sectateur du Bouddhisme tantrique qui prêcha au Thibet vers le VIIIe siècle de notre ère.

3. Demeurer dans une situation modeste, avoir une apparence très humble, s'effacer, ne pas chercher à être un des grands du monde. Mais, derrière cette façade d'insignifiance, élever son esprit très haut et planer très au-dessus de tous les honneurs et de la gloire terrestre.

4. Être indifférent à tout. Agir comme le chien ou le porc qui mangent ce que l'occasion leur fournit. Ne point choisir entre les choses qui se présentent; ne faire aucun effort pour obtenir ou pour éviter, prendre ce qui vient : richesse ou pauvreté, louanges ou mépris. Cesser de distinguer entre vertu et vice, décent et honteux, bien et mal. Ne point s'affliger, ni se repentir, ni concevoir de regrets quoi que l'on ait pu faire et, d'autre part, ne se féliciter, ne se réjouir, ne s'enorgueillir de rien.

5. Contempler sans s'émouvoir, avec un esprit détaché, le conflit des opinions et les divers genres d'activité des êtres. Penser : telle est la nature des choses, la façon d'être des individualités différentes. Regarder le monde comme un homme debout sur la plus haute montagne de la région regarde au-dessous de lui les vallées et les cimes de moindre élévation que la sienne.

6. La sixième étape ne peut pas se décrire, elle équivaut à la compréhension du vide[1].

Malgré ces sortes de « programmes », l'on s'efforcerait en vain d'établir une gradation régulière des multiples exercices éducatifs inventés par les « Pères du désert » thibétains. Dans la pratique, ces exercices se combinent, et non seulement les différents maîtres mystiques ont chacun leur méthode particulière, mais il est rare que deux disciples du même maître soient dirigés dans la même voie.

Il nous faut prendre notre parti d'un chaos qui n'est, en somme, que la conséquence du chaos des tendances et des aptitudes individuelles que les *gourous* de la « Voie Directe » se refusent à mater et à faire entrer par force dans un moule identique. Liberté, est la devise sur les hauts sommets du « Pays des Neiges », mais, par un singulier paradoxe, les novices en font l'apprentissage par la plus stricte obéissance à leurs guides spirituels. Toutefois, l'obéissance exigée ne concerne que les pratiques et la façon de vivre enjointe par le maître. Nulle doctrine n'est imposée, le disciple reste

1. Ce *vide* : *tong pa gnid* (orthographe thibétaine *stong pa gnid*), comporte des explications trop longues pour pouvoir trouver place ici. D'une façon générale on peut l'entendre comme l'absence d'*ego*, suivant la formule thibétaine : *kang zag bdag med pa tchos thamstched bdag méd pa* (« les êtres animés sont dépourvus d'*ego*, toutes choses sont dépourvues d'*ego*. »)

toujours libre de croire, de nier, de douter, selon qu'il s'y sent porté. J'ai entendu un lama dire que le rôle d'un maître de la « Voie directe » consiste, en premier lieu, à diriger un défrichement. Il doit inciter son élève à se débarrasser des croyances, des idées, des habitudes acquises et des tendances innées, de tout ce qui a crû dans son esprit par l'effet des semences qui y ont été déposées au cours d'existences successives, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Faute de pouvoir cataloguer avec ordre les divers exercices spirituels en usage parmi les disciples des anachorètes et, aussi, parce qu'il est impossible à qui que ce soit de les connaître tous, nous devrons nous contenter d'en considérer quelques-uns en tâchant de discerner nous-mêmes comment chacun d'entre eux tend au but final qui est « l'émancipation complète[1] ».

Deux exercices sont particulièrement en honneur.

L'un consiste à considérer, avec attention, le mouvement perpétuel de l'esprit, sans chercher à l'entraver. L'autre, à arrêter, au contraire, son vagabondage, à le fixer pour concentrer la pensée sur un objet unique.

Tantôt l'un, tantôt l'autre de ces exercices sont d'abord prescrits au novice. Parfois, d'abord exclusivement l'un des deux, puis l'autre, exclusivement aussi, parfois des périodes alternées de l'un et de l'autre. Enfin, les deux exercices peuvent être aussi pratiqués au cours de la même journée ou même se succéder sans intervalle.

L'entraînement pour acquérir la parfaite concentration de pensée est un préliminaire indispensable à tous les genres de méditation. La raison en est trop aisée à comprendre pour qu'on doive l'expliquer, aussi tous les novices s'y exercent-ils. Quant à l'observation du va-et-vient de l'esprit, elle n'est guère recommandée qu'aux « intellectuels ».

Les exercices de concentration sont pratiqués par tous les Bouddhistes. Dans les sectes des pays du sud[2], Ceylan, Birmanie, Siam, l'on se sert parfois de divers appareils appe-

1. En thibétain *tharpa* ou *tolwa*, écrit *grolwa*.

2. Les sectes habituellement désignés par les Orientalistes sous le nom de *Hinayâna* (moindre véhicule) qui leur a été donné par les sectateurs d'autres sectes qui s'intitulent *Mahâyâna* (grand véhicule).

lés *kasinas* qui sont, soit des cercles d'argile colorée, soit une surface ronde couverte d'eau, ou bien un feu que l'on regarde à travers un écran percé d'un trou rond. L'un ou l'autre de ces cercles est contemplé jusqu'à ce que son image soit vue aussi clairement lorsque l'on ferme les yeux que lorsqu'on les tient ouverts. Le procédé tend à cultiver la concentration d'esprit et ne vise point à produire des états hypnotiques comme certains auteurs l'ont cru. Les *kasinas* ne sont, du reste, qu'un moyen parmi beaucoup d'autres. Les Thibétains jugent complètement indifférente, la nature de l'objet choisi pour s'entraîner. Celui qui attire et retient le plus facilement les pensées d'un débutant doit être préféré par lui.

Une anecdote, bien connue au Thibet, illustre ce fait. Un jeune homme prie un anachorète de le guider dans la voie spirituelle. Ce dernier souhaite qu'il s'entraîne, tout d'abord, à la concentration de l'esprit. « A quelle occupation vous livrez-vous d'ordinaire? demande t-il à l'aspirant *naldjorpa*. — Je garde les yaks[1], répond celui-ci. — Bon, dit le *gomtchène*, méditez sur un yak. » Il lui indique une hutte ou une caverne quelque peu aménagée en logis, comme il en est beaucoup au Thibet dans les régions parcourues par les pasteurs, et le jeune homme s'y installe. Au bout de quelques temps, le maître se rend à l'endroit où il l'a laissé en méditation et l'appelle, lui enjoignant de venir à lui. Son disciple l'entend, se lève et veut franchir l'ouverture formant l'entrée de son abri. Mais, sa « méditation » a atteint le but visé; il s'est identifié avec l'objet sur lequel il a dirigé ses pensées, si bien identifié, même, qu'il a perdu la conscience de sa propre personnalité et il répond, tout en luttant dans l'ouverture comme s'il était arrêté par un obstacle : « Je ne puis pas sortir, mes *cornes* m'en empêchent. » Il se sentait un yak.

Une variété des exercices de concentration consiste à choisir un paysage quelconque, par exemple un jardin. On le regarde, on l'observe dans tous ses détails : les fleurs, leurs différentes espèces, la manière dont elles sont groupées; les arbres, leur hauteur respective, la forme de leurs branches, leur feuillage et, ainsi de suite, toutes les particularités que l'on peut remarquer. Lorsque l'on a formé

1. Yak, le bœuf grognant, à longs poils.

une image très nette de ce jardin, qu'on le voit aussi bien en fermant les yeux qu'en les ayant ouverts, on commence à éliminer, un à un, les divers détails dont l'ensemble constitue le jardin. Les fleurs perdent graduellement leurs couleurs et leur forme puis disparaissent. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, leurs branches se rétrécissent, paraissent rentrer dans le tronc qui, lui aussi, s'amincit et devient une simple ligne de plus en plus ténue jusqu'à ce qu'elle cesse d'être visible. Il ne reste plus que le sol nu et, de celui-ci, il faut, maintenant, soustraire les pierres, la terre. Le sol disparaît à son tour, etc.

Par des exercices de ce genre l'on arrive à éliminer l'idée du monde de la forme et de la matière, à concevoir, successivement, l'idée de l'espace pur et infini, puis celle de l'infinité de la conscience, pour parvenir, ensuite, à la sphère du vide et à celle où n'existent ni la conscience, ni l'absence de conscience. Ces quatre sortes de méditations sont classiques en Bouddhisme; on les désigne sous le nom de méditations « sans forme ». De très nombreuses méthodes ont été élaborées pour conduire à ces états d'esprit particuliers. Tantôt ceux-ci sont le fruit d'une contemplation d'où la ratiocination et toute agitation de l'esprit sont éliminées; alors que d'autres fois, au contraire, ils se produisent à la suite d'une série d'introspections minutieuses ou bien encore d'investigations et de réflexions concernant le monde extérieur. Enfin, il est, disent les Thibétains, des gens qui y parviennent soudainement, sans aucune préparation, tandis qu'ils se trouvent en n'importe quel endroit et occupés de n'importe quelle manière.

Un autre exercice en usage dans l'entraînement mystique consiste à considérer un objet quelconque, à concentrer sa pensée sur lui, de telle façon que, non seulement l'on ne perçoive plus rien d'autre, mais, aussi, que l'on n'ait plus l'idée d'aucune autre chose. Perdant, ainsi, graduellement la notion de sa personnalité, l'on arrive à revêtir la personnalité de l'objet contemplé comme dans le cas, cité plus haut, de l'homme qui se sentait un yak. Mais il ne faut point s'arrêter là. Lorsque l'on est *devenu* l'objet contemplé,

c'est-à-dire que l'on éprouve les sensations spéciales que peuvent produire sa forme, sa dimension et ses autres particularités, il s'agit de se contempler soi-même comme un objet extérieur. Ainsi, celui qui prendra un arbre pour objet de contemplation, oubliera sa personnalité humaine, devra *sentir* son tronc rigide, ses branches, le souffle du vent dans ses feuilles, le mouvement de celles-ci, la vie cachée de ses racines, la montée de la sève, etc., etc. Puis *comme arbre* devenu le sujet, il devra contempler un être humain (devenu l'objet) assis devant lui, le considérer et l'examiner en détail. Replaçant alors sa « conscience » en l'homme assis, il regardera de nouveau l'arbre, puis comme « arbre » il contemplera encore l'homme et ce mouvement alternatif de transposition du sujet et de l'objet se répétera autant de fois qu'on le voudra.

Cet exercice se pratique, à l'intérieur, au moyen d'une statuette ou, souvent, d'un bâtonnet d'encens nommé *gom ching*[1]. Ce dernier, brûlant dans l'obscurité complète, ou seulement dans une pièce très sombre, sert aussi à favoriser la préparation à la méditation. Cette préparation est appelée *niam par jag pa*[2]. Elle consiste à amener l'esprit à une tranquillité parfaite et la contemplation du minuscule point de feu[3] formé par le bâtonnet aide à établir ce calme. Les personnes pratiquant la méditation de façon méthodique et régulière éprouvent souvent, après s'être assises à la place réservée à cet effet, la sensation de laisser tomber un fardeau, de se dépouiller d'un vêtement pesant et d'entrer dans une région silencieuse. C'est cette impression de délivrance et de calme que les mystiques appellent *niam par jag pa*, « rendre uni, niveler », c'est-à-dire apaiser toute agitation qui soulève des « vagues » dans l'esprit.

Un autre exercice, plus rarement pratiqué, je crois, consiste à déplacer sa « conscience » dans son corps même. Il est expliqué de la façon suivante :

1. Orth. thib. *sgom ching* « bois de méditation ».
2. Orth. thib. *mniam par bchag pa.*
3. Cette pratique est très ancienne parmi les Bouddhistes. Bouddhaghôsha, dans son commentaire sur le Anguttara Nikâya appelé Manoratha Pûranî, parle de la religieuse Utpalavarna « fixant son esprit dans la contemplation de sa lampe et, se servant de cette contemplation comme d'un marchepied, atteignant la connaissance parfaite ».

Nous sentons notre « moi » dans notre cœur (des Occidentaux diraient plutôt : dans notre tête). Nos bras nous semblent des annexes de notre corps, nous pensons à nos pieds comme en étant une partie « éloignée », en somme, comme étant « objet » pour un « sujet » placé ailleurs. Il faut que la « conscience-sujet » soit transportée, par exemple, dans une main. Alors, l'on doit se *sentir* une chose ayant la forme de cinq doigts et d'une paume, située à l'extrémité d'une longue attache (le bras) qui la relie à une grosse masse mouvante (le corps).

Il faut, en quelque sorte, éprouver l'impression que nous pourrions ressentir si, au lieu d'avoir les yeux placés dans la tête, nous les avions (ainsi que notre cerveau) dans notre main et que cette main, pourvue d'yeux et siège de la pensée, se levât et s'abaissât au bout du bras pour examiner la tête et le corps, au lieu que nous abaissions les yeux sur la main, selon le geste habituel, quand nous voulons la regarder.

Quel est le but de ces gymnastiques singulières? — La réponse que je reçus le plus fréquemment à ce sujet ne satisfera probablement personne et, pourtant, elle est peut-être la seule correcte. Des lamas m'ont dit : ce but ne peut guère être expliqué, parce que celui qui n'a pas obtenu le fruit de ces exercices ne comprendrait rien aux explications données. On arrive, par cette pratique, à expérimenter d'autres états psychiques que celui qui nous est habituel, à sortir des limites factices que nous assignons au « moi » et, comme conséquence, à percevoir nettement que le « moi » n'existe pas. L'un saisit l'occasion d'une remarque que je lui fis pour s'en faire un argument au profit de ses idées. Alors qu'il parlait du cœur, siège de la pensée, et de l'esprit, je lui dis, en passant, que les Occidentaux désignaient plutôt le cerveau comme tel. Mon interlocuteur retorqua immédiatement : « Vous voyez bien qu'on peut sentir l'esprit en différents endroits. Puisque certaines gens éprouvent la sensation de « penser dans leur tête » et que moi, je l'éprouve dans « mon cœur », on peut croire qu'il est tout aussi possible d'avoir l'impression de penser « dans le pied ». D'ailleurs, tout cela n'est que sensations trompeuses sans l'ombre de réalité. L'esprit n'est ni dans le cœur ni dans la tête. C'est pour apprendre cela,

pour ne pas l'emprisonner dans le corps que ces pratiques sont utiles. »

Au fond, ces exercices, et bien d'autres qui paraissent encore plus abracadabrants, visent surtout à faire table rase des notions ordinaires et routinières; à faire comprendre que d'autres notions peuvent leur être substituées et qu'il n'y a rien d'absolument vrai dans les idées que nous formons, d'après des sensations qu'il est possible de remplacer par des sensations différentes.

C'est une conception d'ordre analogue qui dicte aux adeptes de la secte chinoise *tchan*[1] des phrases énigmatiques telles que les suivantes :

« Voici qu'un nuage de poussière s'élève de l'océan et le mugissement des vagues se fait entendre sur la terre. »

La doctrine du *tchan*, a-t-il été dit, est « l'art de percevoir l'étoile polaire dans l'hémisphère austral ».

Ce que l'ermite thibétain disait du rôle du maître présidant au « défrichement » de l'esprit de son élève, apparaît ici. A l'aide de paradoxes, il déracine en celui-ci la foi qu'il accordait aux idées, aux perceptions, aux sensations généralement reconnues pour vraies et il ne lui permet pas de remplacer celles-ci par une nouvelle foi dans les notions paradoxales qu'il lui propose. Les unes comme les autres ne sont que « relativité » ou même que pure illusion.

Je citerai encore une question classique au Thibet, que les mystiques ermites, tout comme les philosophes, habitant les monastères, posent à leurs novices.

« Un drapeau flotte au vent. Qu'est-ce qui remue, est-ce le vent ou le drapeau? »

La réponse considérée comme correcte est que ce ne sont ni le vent ni le drapeau qui remuent, mais l'esprit.

Les adeptes de la secte *tchan* font remonter l'origine de cette question au sixième patriarche de cette secte. Celui-ci vit deux moines qui considéraient un drapeau flottant au vent. L'un de ceux-ci soutenait « c'est le drapeau qui remue » et l'autre affirmait « c'est le vent qui remue ». Alors, le maître

1. Peut-être mieux connue sous le nom de *Zen chou* qu'elle porte au Japon où elle compte un grand nombre d'adhérents parmi l'élite intellectuelle. Son nom signifie « Secte de la méditation. ».

leur expliqua que le mouvement n'appartenait véritablement ni au vent, ni au drapeau, mais à quelque chose existant en eux-mêmes.

Ces façons de penser ont-elles été introduites au Thibet par l'Inde ou par la Chine? — Il est prudent d'ajourner la réponse, mais je rapporterai celle que me donna un lama, avec maintes réticences : « Les Bons enseignaient cela avant que Padmasambhâva vînt au Thibet. » Des affirmations de ce genre nous ramènent vers l'hypothèse qu'il existait une doctrine philosophique au Thibet avant l'introduction du Bouddhisme, mais quel degré de créance faut-il leur accorder?...

Laissant de côté les résultats plus transcendants de l'exercice qui consiste à placer son esprit dans une partie quelconque de son corps, je signalerai encore qu'un accroissement notable de la chaleur se produit dans cet endroit, ou, tout au moins, que l'on en éprouve la sensation.

Il est passablement difficile de contrôler ce qu'il en est réellement, parce que l'idée même de procéder à un contrôle quelconque romprait la concentration et ferait retourner « l'esprit » à son domicile ordinaire. La cause de la chaleur se trouvant, ainsi, supprimée, celle-ci pourrait s'être déjà évanouie quand le sujet serait revenu à l'état de conscience habituelle, qui lui permettrait de procéder à une observation. Se livrer à un contrôle sur une autre personne est, d'autre part, impossible. Les ermites et leurs disciples n'ont rien de la mentalité des *médiums* qui, dans les pays occidentaux, donnent des séances contre un cachet rémunérateur et admettent que l'on examine d'une façon critique les phénomènes produits par leur intermédiaire.

Le moindre des élèves d'un *gomtchène* thibétain s'étonnerait fort si on lui proposait pareille chose. J'entends sa réponse : « Je me soucie très peu que vous croyiez ou non à ces phénomènes, dirait-il, je n'ai aucune envie de vous convaincre. C'est bon pour les jongleurs de se montrer en spectacle, ici, nous ne donnons pas de représentations théâtrales. » Il est du reste improbable que les enquêteurs auraient l'occasion d'entendre eux-mêmes cette déclaration, car il est presque certain qu'ils n'atteindraient jamais ni les maîtres mystiques, ni les disciples qui suivent leurs traces.

Je ne songe point, en disant ceci, à rééditer des fantaisies concernant des gens vivant sous terre à la façon des taupes, ou qui, par d'autre singularités aussi absurdes, différeraient des humains. Il n'est rien de semblable. Le fait tout simple est que les Orientaux ne font point montre de leurs connaissances mystiques, philosophiques ou psychiques. Il est extrêmement difficile d'obtenir leur confiance sur ce point et le voyageur en quête d'informations peut fort bien recevoir l'hospitalité chez un lama, boire du thé familièrement avec lui pendant plusieurs mois et repartir croyant que rien n'est à glaner dans cet endroit, alors que son hôte eût pu répondre à toutes ses questions et lui apprendre nombre d'autres choses auxquelles il n'a même pas songé.

Quoi qu'il en puisse être de la chaleur ou de la « sensation de chaleur » produite par l'exercice décrit ci-dessus, plus d'une fois, couchant sous la tente parmi la neige, elle m'a réchauffé les pieds et procuré un bon sommeil. Ce résultat me paraissait trop agréable pour risquer de le gâter. Toutefois, à moins d'y être très entraîné, cette pratique exige une somme d'efforts qui la rend extrêmement fatigante.

Pour en terminer avec ce sujet, je ferai remarquer que les termes traduits par « connaissance », « conscience », « esprit », n'ont pas exactement la même signification en thibétain qu'en français.

Les Thibétains distinguent jusqu'à onze sortes de « connaissance-conscience » et possèdent trois termes qu'il nous faut tous trois traduire par « esprit », bien que chacun d'eux ait un sens particulier.

Une pratique courante employée pour se rendre compte du degré de concentration d'esprit pendant la méditation, consiste à placer une lampe allumée sur la tête du novice. Ceux qui s'exercent seuls, la placent eux-mêmes sur leur tête. Par lampe il faut entendre un petit récipient en cuivre, parfois en terre, ayant la forme d'une coupe montée sur un pied dont la base est très élargie. On emplit ces coupes de beurre fondu, après y avoir disposé une mèche. Le beurre refroidi forme une sorte de gâteau d'où émerge la mèche.

La lampe tient facilement sur la tête tant que l'on conserve une immobilité complète, mais tombe au moindre mou-

vement. Comme la concentration parfaite produit cette immobilité, son défaut est prouvé par la chute de la lampe.

On raconte qu'un maître, ayant ainsi placé une lampe sur la tête d'un débutant, revint le voir le lendemain et le trouva assis en méditation, mais sans sa lampe qui était posée à côté de lui, vide de beurre. Répondant à la question de son maître, le novice, qui n'avait que fort imparfaitement saisi le but de l'exercice, dit : « La lampe n'est point tombée, je l'ai simplement enlevée quand elle s'est éteinte d'elle-même. — Et comment auriez-vous su qu'elle était éteinte ou même que vous aviez une lampe sur la tête, si vous aviez réellement atteint la concentration d'esprit? » riposta le maître.

Quelquefois, un petit bol d'eau est substitué à la lampe. D'autres fois, le *gourou* commande à son élève, soit à l'issue de la période de méditation, soit avant celle-ci ou à n'importe quel autre moment, de transporter d'un endroit à un autre, un bol rempli d'eau jusqu'au bord. Le succès de cette épreuve consiste à ce que, pendant le trajet, pas une seule goutte d'eau ne tombe hors du vase. C'est là, aussi, une façon de contrôler le degré de tranquillité de l'esprit. Le moindre mouvement se produisant dans celui-ci détermine un mouvement du corps. Le bol, plein jusqu'au bord, étant ébranlé, même par un simple tressaillement des doigts, l'eau se répand et décèle, par la quantité répandue et le nombre de fois que l'accident se produit, la plus ou moins grande agitation de l'esprit. Telle est la théorie de cette pratique.

***

Les Thibétains connaissent la théorie des « *khorlos* » familière aux Hindous à qui, vraisemblablement, ils l'ont empruntée. Toutefois, ici encore, certains Bons interviennent et déclarent qu'une science analogue, « mais non mêlée de superstition » (ces mots sont d'un Bon lettré), était connue de leurs ancêtres avant l'arrivée des missionnaires du Bouddhisme tantrique. Quoi qu'il en soit, l'interprétation donnée par les Thibétains diffère, en nombre de points, de celle qui est classique parmi les sectateurs du Tantrisme hindou.

Les *khorlos* sont, d'après les mystiques, des centres

d'énergie situés dans différentes parties du corps. Ils sont représentés par des lotus dont le nombre de pétales et la couleur varient. Le lotus lui-même est un monde qui contient des diagrammes, des déités, etc. Le tout étant, bien entendu, purement symbolique et représentant des forces diverses. Les théories concernant les *khorlos* et les pratiques auxquelles elles ont donné naissance font partie de l'enseignement oral ultra-ésotérique. Le principe général de l'entraînement dans lequel ces *khorlos* jouent un rôle est de diriger un courant d'énergie vers le lotus supérieur (le *dab tong* — lotus aux mille pétales) situé au sommet de la tête. Les divers exercices de cet entraînement tendent à faire utiliser pour le développement de l'intelligence, des facultés spirituelles ou des pouvoirs magiques, la somme d'énergie qui, laissée à son cours naturel, produit des manifestations animales, principalement d'ordre sexuel.

Cette définition est, d'ailleurs, très rudimentaire. Des explications détaillées formeraient, à elles seules, la matière d'un ouvrage. De plus, leur nature ne permet guère leur publication qu'en un livre médical. Non pas qu'il s'agisse de choses immorales, mais parce que les mœurs de l'Occident ne permettent point de parler de certains sujets ou de prononcer certains noms.

Les *gourous* thibétains appartenant à la secte dénommée Dzogs-tchène (grand accomplissement) ont presque le monopole des pratiques mystiques relatives aux *khorlos*.

Bien que reconnaissant l'utilité des divers exercices susmentionnés et de beaucoup d'autres encore, les adeptes éclairés du « chemin de traverse » sont loin de leur accorder l'importance qui leur est donnée dans l'entraînement yoguique hindou.

Il semble souvent, en lisant les ouvrages traitant ces sujets ou en écoutant les explications orales qui en sont données, discerner une sorte d'impatience chez le maître qui nous instruit. Le lama semble dire : « Oui, tout cela peut être utile à certains, à la majorité des étudiants probablement, mais comme gymnastique préparatoire seulement; le but est ailleurs, dépêchons-nous d'en finir avec l'exercice. »

L'impression que l'on reçoit ainsi est curieuse, malaisée à

définir. Le domaine du mysticisme thibétain apparaît comme un champ de bataille, où lutteraient les tendances et la mentalité de races de caractères non seulement différents, mais même, parfois, complètement antagonistes.

En dehors des divers exercices qui viennent d'être décrits, de façon succincte, il en existe quelques autres particulièrement curieux qui sont spécialement enseignés par des *gourous* appartenant aux sectes ñingma, dites « bonnets rouges ».

L'un des plus en renom est un rite macabre dénommé *tcheud* (couper, supprimer) au cours duquel l'officiant s'offre en pâture aux êtres affamés, démons et autres.

Dans cette catégorie, nous rencontrons aussi les pratiques constituant l'entraînement visant à développer la chaleur interne : *tumo*, qui permet aux ascètes de passer l'hiver, nus ou presque nus, dans des cavernes parmi les neiges à des altitudes dépassant parfois cinq mille mètres. Les ascètes qui s'y exercent portent le nom de *réskyang*[1] et portent un costume particulier.

Un genre d'entraînement spirituel, pour ainsi dire classique parmi les mystiques thibétains, est le suivant :

Le maître, après avoir interrogé le jeune moine qui sollicite son admission comme disciple, et s'être assuré, en le soumettant à diverses épreuves, que sa résolution est sincère et ferme, lui commande de s'enfermer en *tsham* pour méditer en prenant pour objet de sa méditation son *Yidam*, c'est-à-dire son dieu tutélaire. Si le novice n'a pas encore fait choix d'un *Yidam*, il lui en désigne un et, en général, un rite est célébré pour mettre en rapport le *Yidam* et son nouveau protégé.

Il faut que — comme il a déjà été décrit — celui qui médite concentre sa pensée sur le *Yidam* en l'imaginant sous la forme qui lui est propre et muni des accessoires, ses attributs habituels comme fleur, rosaire, sabre, livre tenu à la main, collier, coiffure, etc.

La répétition de certaines formules et un kyilkhor approprié font partie du rite dont l'objet est d'obtenir que le Yidam

1. C'est-à-dire : « Rien qu'un coton » signifiant que ces ascètes ne portent qu'un seul vêtement de coton très mince, même par les froids les plus rigoureux.

se montre à son fidèle, du moins est-ce sous ce jour que le maître présente l'exercice au débutant.

Celui-ci n'interrompt sa méditation que pendant les quelques heures strictement nécessaires aux repas très frugaux (généralement, un unique repas par jour) et au sommeil très écourté. Souvent le *tshampa* ne se couche point.

Cette pratique est, d'ailleurs, suivie par un assez grand nombre de lamas *riteu-pas*, soit temporairement, soit de façon habituelle.

Il existe au Thibet des sièges spéciaux dénommés *gam ti* ou *gom ti*, c'est-à-dire boîte-siège ou siège pour méditer[1]. Ce sont des caisses carrées, plus ou moins artistement peintes. Leurs dimensions les plus usuelles sont, approximativement : 60 centimètres de côté et 30 à 40 centimètres de profondeur. L'un des côtés, mesurant plus d'un mètre de haut, sert de dossier. Dans le fond de cette caisse est placé un coussin sur lequel le lama s'assied les jambes croisées. Souvent, afin de maintenir plus facilement cette posture lorsqu'il s'endort, ou pendant de très longues périodes de méditations, l'ermite se sert de la « corde de méditation » (*sgom thag*). C'est une bande d'étoffe que l'on passe sur les genoux et derrière la nuque, ou bien sous les genoux et sur les reins, de façon à soutenir le corps. Un grand nombre d'anachorètes passent ainsi les journées et les nuits sans jamais s'étendre. Ils sommeillent de temps en temps, sans jamais dormir profondément et, à part ces courts moments de somnolence, ne discontinuent pas leur contemplation.

Des mois, voire des années peuvent s'écouler de la sorte. De temps en temps le maître s'informe des progrès de son élève. Enfin, un jour, ce dernier lui annonce qu'il a atteint le but de son labeur. La déité s'est montrée. Généralement l'apparition a été brève, nébuleuse. Le maître déclare que c'est là un encouragement, mais non pas un résultat définitif. Il est souhaitable que le novice puisse jouir de la compagnie plus prolongée de son protecteur.

L'apprenti *naldjorpa* est de cet avis et poursuit ses efforts. Un long temps se passe encore. Puis le *Yidam* est « fixé »,

1. Orthographe thibétaine : *sgam*, prononcé *gam*, boîte, caisse — *sgom*, prononcé *gom*, méditation, méditer — *khri*, prononcé *ti*, un siège.

si je puis m'exprimer ainsi. Il habite le *tsham-khang* et le jeune moine le contemple constamment au milieu du kyilkhor.

« Excellent! », répond le maître lorsque ceci lui est annoncé, « mais il vous faut mériter une plus grande faveur et pouvoir toucher avec votre tête les pieds de la déité, recevoir sa bénédiction, entendre des paroles de sa bouche ».

Les autres étapes du processus ont été relativement faciles à atteindre, mais celles-ci sont ardues. Seule, une petite minorité y accède.

Le *Yidam* finit par prendre vie. Celui qui le vénère sent distinctement ses pieds sous son front lorsqu'il se prosterne devant lui, il sent le poids de ses mains sur sa tête lorsqu'il le bénit, il voit ses yeux se mouvoir, ses lèvres s'entr'ouvrent, il parle... Et le voici qui sort du *kyilkhor*, qui se meut dans le *tsham khang*.

C'est le moment dangereux. Jamais, lorsqu'il s'agit des Towos, des Simpos et des Sinmos, des irascibles demi-dieux ou des démons des deux sexes, on ne doit leur permettre de s'échapper du kyilkhor dont les murailles magiques les emprisonnent. Libres, ils se vengeraient sur celui qui les a contraints d'y entrer. — Mais nous supposons ici qu'il s'agit d'un *Yidam*, dont la forme peut être terrifiante et qui dispose d'un pouvoir redoutable, mais dont la bienveillance est acquise à ses fidèles. Ce personnage peut donc être laissé en liberté dans le *tsham khang*. Mieux encore, sur le conseil de son maître, le novice doit expérimenter si la déité l'accompagnera au dehors, à la promenade.

Il y a là un nouveau pas difficile à franchir. La forme qui apparaît et même qui se meut et parle dans le calme du *tsham khang* généralement sombre, parfumé d'encens et où se font sentir des influences psychiques dues à la concentration de pensée que le reclus y a effectuée pendant, peut-être, plusieurs années, cette forme pourra-t-elle subsister au grand air, au soleil, dans un milieu tout différent et en butte à des influences qui, au lieu de la nourrir, tendront à la dissoudre?...

Une nouvelle élimination se produit encore parmi les disciples. Le *Yidam* de la plupart de ceux-ci se refuse « à sortir avec eux ». Il reste tapi dans son ombre ou s'évanouit et, parfois, s'irrite et se venge des taquineries irrespectueuses

auxquelles on prétend le soumettre. Des accidents étranges surviennent à certains disciples, mais d'autres triomphent et conservent leur compagnon vénéré.

« Vous avez atteint le but désiré, annonce le maître au *naldjorpa* heureux de son succès. Je n'ai plus rien à vous apprendre. Vous avez maintenant acquis la protection d'un plus grand que moi. »

Il en est qui remercient et s'en retournent satisfaits et fiers à leur monastère ou bien s'établissent dans un ermitage et, pendant le restant de leurs jours, jouent avec leur fantôme.

D'autres, au contraire, tremblants et angoissés, se prosternent aux pieds du *gourou* et avouent une faute épouvantable... Des doutes leurs sont venus qu'ils n'ont pu réprimer malgré leurs efforts. En présence même du *Yidam*, la pensée leur est venu qu'ils contemplaient une pure fantasmagorie, dont ils étaient eux-mêmes les créateurs.

Le *gourou* paraît s'affliger de cette confession. S'il en est ainsi, dit-il, ils doivent retourner dans leur *tsham khang* et, en recommençant l'entraînement, confondre une incrédulité, qui répond bien mal à la faveur insigne que le *Yidam* leur a témoignée.

Généralement, la foi attaquée par le doute ne se retrouve plus. Si le respect immense que les Orientaux éprouvent pour leurs guides spirituels ne retenait pas le disciple à ce moment, peut-être céderait-il à la tentation de s'en aller. Mais presque toujours il reste. S'il doute du *Yidam*, il ne doute pas de son *gourou*.

Après une nouvelle période de méditation, il lui renouvelle sa confession. Celle-ci est plus décidée que la précédente. Il ne s'agit plus de doute. Il est *convaincu* que le *Yidam* est né de sa pensée, qu'il est son créateur.

« C'est bien cela qu'il fallait voir, lui dit alors le maître. Dieux, démons, l'univers tout entier est un mirage, il existe en l'esprit, surgit de lui et se dissout en lui[1]. »

ALEXANDRA DAVID-NEEL

1. *Séms nés tchyoung, séms nang la time.* Orthographe thibétaine *sems nes byung, sems nang la thim.* Une déclaration souvent répétée par les mystiques thibétains.

M. ABEL HERMANT A L'ACADÉMIE

On raconte que, lorsqu'un visiteur chinois de haute qualité sonne à la porte d'un mandarin, la règle est de ne pas lui ouvrir, ou tout au moins de ne lui ouvrir qu'après une longue attente. Il sied de lui faire entendre que sa visite est un tel honneur que celui qui la reçoit n'ose pas y croire et qu'il entend se remettre par une patiente attente de la surprise qu'elle lui cause. Je ne sais si c'est pour cette raison ou pour une autre que l'Académie Française a laissé M. Abel Hermant frapper plusieurs fois à sa porte. Mais enfin, lorsque, l'autre jeudi, il a prononcé son discours sous la célèbre coupole, il a dû avoir l'impression de remporter une victoire difficile. L'Académie française a de ces coquetteries : elle aime aussi à taquiner. Il est vraisemblable également qu'une des choses qui ont le plus nui à la carrière de M. Abel Hermant est le caractère ondoyant de son œuvre. Ondoyant pour ceux qui ne l'ont pas étudiée d'assez près et qui, au lieu de porter sur elle un jugement d'ensemble, ont lu les uns après les autres à leur apparition ses différents ouvrages, sans essayer de faire le total des impressions ressenties. On aime à avoir des écrivains une idée toute faite et rien n'est plus néfaste à l'un ou à l'autre que de ne pouvoir être enfermé dans un cliché. L'admirable monotonie des œuvres de Pierre Loti a aidé à leur diffusion; un lecteur aime à trouver dans un ouvrage l'écho d'un plaisir qu'il a déjà ressenti. Si l'écrivain change trop vite ou montre des faces trop diverses, il se rebute et l'abandonne. L'écrivain, alors, trouvera sans doute un

autre lecteur, mais qui risque, lui aussi, de l'abandonner s'il ne se répète pas.

Comment essayer de dégager les lignes essentielles d'une œuvre aussi considérable que celle de M. Abel Hermant et qui s'étend sur des romans d'un type si divers? Le naturaliste du *Cavalier Miserey* et de *la Surintendante*, le psychologue raffiné de *Serge*, l'évocateur historique d'*Ermeline* et des *Confidences d'une biche*, le satiriste comique des *Transatlantiques* et de *La Carrière*, le mémorialiste de *M. de Courpière* et du *Cadet de Coutras*, le philosophe de la *Confession d'un Enfant d'hier* et *D'une guerre à l'autre*, qu'ont-ils donc de commun? Dans le beau discours que Me Henri-Robert a prononcé pour faire l'éloge de M. Abel Hermant, le célèbre avocat lui a dit : « Vous vous êtes fait le mémorialiste des mœurs de notre temps et votre œuvre est un document que l'historien futur, pour être complet, ne saurait négliger.

» Vous êtes, je le répète, un témoin, c'est-à-dire un homme qui a juré de dire toute la vérité. Votre déposition a l'air d'un réquisitoire.

» Vous avez la passion de voir. Rien du monde extérieur ne peut échapper à votre observation minutieuse, que ce soit dans le salon de madame Hennebaunt, à l'Ambassade du marquis de Chameroy ou dans la chambre d'hôtel de Jerry Shaw, l'acuité de votre vision ne trouve son égal que dans la perfection de votre goût. »

Est-ce bien juste? Et M. Abel Hermant a-t-il été à ce point un écrivain objectif? Il l'est et il ne l'est pas. Si l'on regarde en effet son œuvre d'un peu loin, on a l'impression d'un kaléidoscope rapide où passent toutes les sociétés de notre temps, à l'exception du peuple, comme l'a si bien remarqué Me Henri-Robert, et où vivent de nombreuses personnalités contemporaines. Cependant, si l'on y regarde de plus près, on voit combien le champ de cette observation est limité quant au monde moral. En réalité, il serait assez amusant de faire non pas un pastiche de M. Abel Hermant, mais d'établir la liste des motifs auxquels obéissent ses personnages. Ce serait amusant d'ailleurs de le faire pour M. Abel Hermant et de le faire pour tout romancier. En réalité, les mobiles qui animent les personnages des livres sont toujours assez peu

variés chez un même écrivain et, si l'on arrivait à résumer ses traits, on établirait un portrait assez fidèle de lui-même. C'est une chose effrayante de penser à quel point nous nous livrons dans nos œuvres; il est vrai que nous nous livrons heureusement à des lecteurs qui ne nous recherchent pas nous-mêmes et qui s'amusent de la fiction sans chercher à établir la part de révélation intime que nous y apportons. Quand j'ai relu, il y a peu d'années *Le Cavalier Miserey*, j'ai été frappé de voir combien la psychologie du *Cavalier Miserey* était déjà pareille à celle des derniers personnages de M. Abel Hermant et combien cet écrivain, que l'on a dit si changeant, était resté fidèle à soi-même dans sa laborieuse carrière. Par bien des traits, *Le Cavalier Miserey* ressemble déjà à ces jeunes Anglais qu'il nous peint dans ses récents romans. Un des traits les plus frappants de cette psychologie, c'est la demi-ignorance où les personnages de M. Abel Hermant vivent à l'égard d'eux-mêmes. Venu après les grands romanciers d'analyse, un Bourget et un Maupassant, très influencé lui-même par Stendhal et poussant très loin le goût de l'analyse, M. Abel Hermant ne nous montre pas moins des êtres qui s'analysent souvent, mais qui se connaissent fort peu et fort mal, et qui obéissent à des raisons d'agir qui leur sont presque toujours inconnues. Il se fait chez eux, à leur insu, une accumulation de sensations profondes qui se résout tout d'un coup dans un acte ou une velléité inattendus. Alors qu'un héros de M. Paul Bourget, par exemple, suit exactement et minutieusement le mouvement d'horlogerie intérieure qui aboutit à tel fait ou à telle action ou pensée, les individus que nous peint M. Abel Hermant vivent le plus souvent dans une sorte de négligence à l'égard d'eux-mêmes qui se résout dans une brusque décision. Une des raisons qui font que M. Abel Hermant affectionne autant de peindre des jeunes Anglais, c'est que cette psychologie particulière s'accorde tout à fait à la leur. Par la violence de leurs sentiments et aussi par les soins de cette éducation contraignante qu'ils subissent depuis le règne de la reine Victoria, les Anglais sont aussi des êtres qui vivent volontiers dans un demi-sommeil d'eux-mêmes, — ce sommeil qui surprend tant les Français habitués à s'exprimer sur tout

et à s'exprimer sans arrêt; — quand ils en sortent, c'est par un réveil de leur nature la plus profonde et ils n'en sortent que pour être surprenants. M. Abel Hermant a noté ce trait-là et bien d'autres chez ses amis d'Oxford; seulement ce demi-sommeil permet aux Anglais les grands sentiments et les situations romanesques, — et nous en avions la preuve une fois de plus ces jours-ci avec le chef-d'œuvre de M. Maurice Baring, *Daphné Adeane*, — et M. Abel Hermant, qui est le psychologue des natures modérées, ne permet à ses personnages ni les uns ni les autres. En cela, il reste profondément français. Quand ses héros ont des passions exagérées et aboutissent à des actes excessifs, comme dans *La Discorde*, on n'a pas l'impression qu'ils soient vrais. Et on l'a d'autant moins qu'il a donné à ses personnages dramatiques quelques traits physiques ou sociaux de figures que l'on connaît et dont on sait bien qu'elles auraient été incapables de ces actes-là.

M. Abel Hermant, par cette vision particulière qui a été celle de ses œuvres les plus importantes, peut être considéré ainsi comme un des précurseurs de cette psychologie qui triomphe actuellement dans toute l'Europe et qu'on pourrait appeler la psychologie du sub-conscient ou de l'inconscient, si vous préférez, pour prononcer des mots qui demeurent malgré tout aussi vagues que les phénomènes auxquels ils font allusion. C'est là, à mes yeux, que réside sa vraie grandeur; peut-être parce que, pour les hommes de notre génération, les problèmes essentiels sont ceux-là et que nous sommes assez indifférents à l'observation des mœurs sociales qui a été le souci des hommes de lettres de 1865 à 1895. Noter les aspects changeants d'une société qui se modifie tous les jours nous a toujours paru moins important que la connaissance de l'homme, et de l'homme dans ce qu'il a de plus durable, de plus profondément, de plus universellement humain. Vous me direz que les mœurs au fond changent peu, et d'autre part, qu'il y a plaisir à voir justement ces imperceptibles modifications qui font par exemple que les jeunes gens de 1925 ne sont pas ceux de 1905. Cela est vrai, mais ces jeunes hommes eux-mêmes, si différents de leurs prédécesseurs à vingt-cinq ans, le seront-ils encore quand ils en auront soixante-cinq? Les grandes lois de la vie humaine

nous ont toujours paru les plus intéressantes de toutes, et ce sont ces lois-là qui sont cachées pour nous dans un dédale où nous ne pénétrons qu'à tâtons et où les moindres trouvailles nous font l'effet de découvertes incomparables.

M. Abel Hermant a toujours passé pour être un écrivain clair. J'entends par là que ses phrases le sont et l'on sait quelle grâce il apporte à vouloir être un grammairien parfait. J'ai toujours pensé, pour ma part, que la connaissance de la grammaire ne suffit pas à faire un bon écrivain et M. Abel Hermant ne serait pas celui qu'il est s'il n'avait que ce don-là. Les siens viennent de plus loin, ils viennent de l'esprit même; ce qui ne s'apprend guère. Mais M. Abel Hermant a beau être clair, il n'en excelle pas moins à répandre dans ses œuvres un certain sens du mystère. C'est peut-être là que je l'apprécie le plus. Je connais peu de choses dans son œuvre, à ce point de vue, aussi extraordinaires que le début du cycle de *Lord Chelsea*, c'est-à-dire les premières pages du *Suborneur*. Nous ne savons pas exactement ce qu'est Lord Chelsea, ni quels sont tous ses goûts. Nous avons l'impression d'un homme à la fois très compliqué et moralement très riche, dont toute une partie de l'existence reste pour nous dans l'ombre. La nuit passée par Lord Chelsea et son jeune ami, Lord Roxwell, dans un bain turc touche à ce point de vue-là à l'hallucination et il est impossible de savoir de quoi cette hallucination est faite, puisqu'il ne s'agit évidemment que d'actes très simples, bien qu'un peu originaux. Mais à tout moment derrière les meilleurs livres de M. Abel Hermant, on a l'impression qu'il se passe quelque chose de plus terrible que la façade que nous voyons de ses êtres vivants. C'est une séduction des romans de M. Abel Hermant que cette allusion à un mystère central, qui est peut-être même d'ailleurs le mystère même de la vie. Cet homme que l'on a traité si longtemps d'observateur de la vie parisienne, et de la vie parisienne dans ce qu'elle a de plus quotidien et de plus banal, dans ce sens enfin qu'on lui donnait avant 1914 et qu'on ne lui donne plus aujourd'hui, est en réalité un observateur clairvoyant, pathétique et parfois même effrayé des abîmes de la vie humaine. Peut-être, par certains points de cet esprit-là, a-t-il rejoint

ainsi René Boylesve auquel il a succédé, dont il a prononcé l'autre jour l'éloge et qui a fini, lui aussi, par concentrer son esprit sur les mêmes phénomènes, après avoir été d'abord ou n'avoir voulu être qu'un observateur des mœurs.

« Je me rappelle un tout jeune homme, dit M. Abel Hermant dans son discours, de cette couvée précisément dont le sérieux, l'humeur égale mais taciturne étonnait sa mère. C'était une de ces femmes qui, jeune et frivole sous l'Empire, n'avait sous un régime plus austère ni renoncé à la jeunesse, ni moins encore à la frivolité. Elle ne comprenait rien au caractère de son fils, c'est l'usage, elle lui demandait à tout propos pourquoi il ne parlait pas pour ne rien dire comme tout le monde. Il ne se lassait pas de répondre à cette mère inquiète d'un ton de supériorité : « Ma mère, mettez-vous donc dans l'esprit que j'ai une vie intérieure. »

Il semble en effet que René Boylesve ait eu cette particularité très rare chez les écrivains d'avoir une vie intérieure. Il peut sembler paradoxal de dire que les écrivains en ont rarement, mais cela se comprend aisément. La vie intérieure est faite de concentration, et les écrivains ont coutume de se débarrasser de leurs idées et de leurs émotions aussitôt qu'elles leur viennent. Ceux qui leur donnent le temps de mûrir sont très rares. René Boylesve était de ceux-là. Il l'était tellement que pour ceux qui l'ont connu, quelque grande que soit l'admiration qu'ils aient pour son œuvre, il donne l'impression qu'il ne s'est pas complètement réalisé. Il était plus riche lui-même que tout ce qu'il a écrit ; peut-être son journal dont on nous a déjà offert quelques fragments offrira-t-il l'idée complète de cette richesse. Et encore, je ne le crois pas. De son éducation provinciale, du petit pays où il était né, René Boylesve avait gardé dans l'esprit quelque chose de timide. Il est toujours resté timide en face de soi et mille considérations étrangères s'opposaient à ce qu'il osât se réaliser pleinement. Et je ne peux pas voir une critique dans cette réserve, — car René Boylesve a laissé des œuvres parfaites et des livres admirables, — mais simplement l'opinion personnelle de quelqu'un qui l'a beaucoup aimé et beaucoup connu et qui l'a toujours jugé dans son intimité plus grand qu'il ne paraissait au dehors. Quelques pages de *Mon Amour*, quelques pages des *Souvenirs du Jardin*

détruit, ou du *Meilleur Ami*, quelques *Feuilles tombées* donneront seules l'impression ce de qu'il y avait d'unique, dans cet homme simple et raffiné; dans son journal, René Boylesve revient à différentes reprises sur cette sensibilité douloureuse qui faisait son charme, qui a fait le mérite de ses livres et le malheur de sa vie — et peut-être aussi le bonheur. Mais elle était doublée d'une qualité ou d'un défaut qui l'accompagne souvent et qui est la pudeur. C'est un des traits les plus significatifs des grands écrivains français que la pudeur. Peut-être ne s'exprime-t-on facilement que sur les sujets où l'on n'est pas profondément ému. Joubert a écrit sur la pudeur les pages les plus belles peut-être que l'on ait écrites à son propos, elle a rempli tout le théâtre de Marivaux que l'on a toujours si mal compris et si sottement commenté; peut-être est-ce elle qui a empêché René Boylesve d'atteindre à la transfiguration complète de soi-même. De là, cette ombre de mélancolie qui voilait toujours son œil et son sourire; de là cette ombre de mélancolie qui flotte dans les parties les plus exquises de ses livres dans l'agonie de madame Félicie Planté (dans *la Becquée*) comme dans les sentiments de l'amoureux de madame de Pons. Sensibilité et pudeur, cela fait peu à peu ce caractère spécial aux personnages de René Boylesve, ce caractère en quelque sorte typique du renonciateur, qu'il s'agisse de l'amoureux de *Sainte-Marie-des-Fleurs*, du *Meilleur Ami* ou de l'amant de madame de Pons. Ce renonciateur qui reparaît à différentes reprises dans l'œuvre de René Boylesve, ce n'est pas un de ces rêveurs éveillés dont on a parlé, ces temps-ci, à propos de différents romans; c'est l'homme dont la sensibilité est si douloureuse qu'il se replie comme une sensitive devant les événements de la vie et devant les êtres. Mais il se replie surtout quand les circonstances sont délicates. Le propre du rêveur éveillé est d'être effrayé par la brutalité de la lutte et par les difficultés qui lui viennent d'autrui. Mais cette sensibilité dont je parle est d'autant plus sensible quand le délicat a en face de lui des êtres également délicats. Alors dans sa peur de les faire souffrir, dans sa crainte de les offenser en quoi que ce soit, il se contracte d'angoisse et finit par se replier sur soi-même, dans cette attitude de renoncement exquis où nous surprenons à différentes reprises le héros pré-

féré de M. René Boylesve. Qu'il ait dû être tel dans différentes circonstances de sa vie, cela est vraisemblable. Mais quand nous parlons des circonstances de la vie, nous ne faisons pas allusion à ces épisodes où l'on est tombé quand on a franchi la barrière des faits. Notre vie est un long concours de circonstances tout intérieures, où nous adoptons selon nos influences les plus secrètes toute une série d'attitudes idéales qui finissent par devenir un pli de notre caractère. C'est l'habitude de ces circonstances inconnues de la vie intime qui détermine le plus souvent nos actions.

M. Abel Hermant a dessiné surtout un beau portrait du René Boylesve provincial, du Tourangeau formé loin de Paris par de sévères disciplines familiales et qu'au fond Paris n'a jamais tout à fait conquis. Sa vie a été un peu celle de sa Madeleine, si bien élevée en province et si tourmentée à Paris. M. Abel Hermant a été frappé aussi du caractère à la fois traditionnel et révolté de René Boylesve.

« Nul n'a été plus respectueux, dit-il, de cette discipline et de cette retenue que René Boylesve et à la fois plus libre. C'est encore ici un trait, et parmi les plus honorables de l'esprit bourgeois, celui, comme il fallait s'y attendre, qu'ont toujours délibérément méconnu les ennemis jurés du bourgeois qui lui reprochent de manquer d'ouverture et de véritable libéralisme. Nul n'a été plus bourgeois que Boylesve, par cet accord, d'ailleurs paradoxal, du sentiment, de l'instinct pratique et de la raison, conservateur aussi bien par attachement de cœur aux traditions que par notion de leur utilité, et les jugeant avec cela de si haut que ces hardiesses dussent alarmer, si une sorte de sécurité ne s'était dégagée de toute sa personne. Il est certain qu'en des romans, tels que la Jeune Fille bien élevée, Madeleine jeune femme et plus tard Elise, il parle souvent comme un affranchi, je dirais même comme un révolté, des causes que l'on sent bien qui lui tiennent le plus au cœur. Et comme l'on sent bien aussi que cette tendresse constante renouerait les liens qui l'y rattachent à mesure qu'il les romprait si jamais il avait l'impiété d'aller jusqu'à les rompre. »

Il y avait en effet chez René Boylesve le bourgeois et l'affranchi dont parle M. Abel Hermant. Mais la position

qu'il prenait vis-à-vis de chaque phénomène était, elle aussi, si raffinée et si délicate qu'il était impossible qu'il y trouvât une attitude durable. Ce qui dégoûte certains hommes des convictions des autres, c'est la grossièreté et la brutalité que prennent chez eux ces convictions. Boylesve eût renié volontiers ses idées les plus chères si quelqu'un en les partageant devant lui les eût rendues à la fois trop vulgaires et trop simples. « Les délicats sont malheureux, disait La Fontaine, qui en était un, rien ne saurait les satisfaire. » Je crois bien que rien n'a satisfait René Boylesve. Ou bien, la seule chose qui ait pu interrompre parfois cet état de malaise à la fois anxieux et désenchanté dans lequel il a passé ses jours, c'est la beauté de cette méditation intérieure, et dont il reste tant de traces, soit dans son œuvre, soit dans les *Feuilles Tombées*. De ces méditations, M. Abel Hermant cite une des plus belles. On ne peut la lire sans évoquer devant soi ce regard de Boylesve, si grave, si intense, dont la fierté était un peu sauvage et où la tendresse amenait parfois le plus charmant des sourires de l'âme.

« Je pense à tous les jardins que j'ai connus et à la volupté particulière qui m'est venue de chacun d'eux.

» A Langeais, — j'avais sept ou huit ans, — l'ombre des marronniers roses, le sol nu sous ses feuillages trop épais, le mur de clôture crépi à la chaux et tout noirci. En face, la remise aux voitures qui représentait un peu de la nostalgie d'alors : le déplacement, le voyage. Et plus loin la porte cochère dans laquelle s'ouvrait une petite porte; cela était l'endroit par où l'imprévu, l'inconnu pouvaient venir. Je regardais toujours cette porte sur la rue; que n'ai-je pas espéré! Qui n'ai-je pas attendu par là!

» A Courance, le massif d'arbres verts que l'on a détruit depuis longtemps. Il renfermait un plan d'asperges et mon jardin particulier, espace de deux mètres sur trois, obtenu à la suite de longues et difficiles discussions. Mais, au delà du petit cours d'eau qui était toujours à sec, le potager, sa pompe fixée sur un lourd pilier de pierre qu'une touffe énorme de chèvrefeuille jaunissait; les grands arrosoirs trop lourds, la planche humide et gluante où ils recevaient l'eau par un raccord de fer blanc inséré d'un tuyau de fonte; les

petits « timbres » réservés aux abeilles, sortes d'épaisses et lourdes assiettes de pierre dure, hérissées de quatre oreilles soulevant ces vasques étranges. Les abeilles, par centaines, venaient tomber là comme des balles dorées, puis se faisaient plus légères en se promenant au bord de l'eau; elles s'inclinaient, accrochées à la paroi moussue, ayant la taille si fine qu'elles paraissaient coupées en deux et leur tête lourde effleurait la surface de l'eau. Cela sentait une odeur de poireau et d'oignon, de lilas au printemps quand ce n'était pas de cantharide.

» Le jardin, le potager plutôt, me revient continuellement à la mémoire; j'en repousse l'image lorsque j'ai à décrire une maison de campagne, parce que c'est lui toujours que je ferai revivre. C'est cet enclos qui obsède mes souvenirs d'enfance.

» Mais c'est le jardin du Luxembourg qui est le décor obligatoire de l'autre partie de ma vie.

» De ma vie, ce Luxembourg a déjà contenu dix ans et des années de métamorphose. C'est sur la terrasse des Reines que j'ai réellement débarqué de ma province. Toute mon enfance, j'avais vécu au *jardin*. Ici, j'ai continué. J'y venais le matin; j'y passais les plus belles heures de l'après-midi. Si j'ai manqué beaucoup de cours, c'était moins pour faire des folies que pour venir là, là où j'étais dehors, là où je prenais l'air comme on me l'avait tant recommandé, et là où j'ai contracté le goût des longs bavardages. C'est là encore que j'ai cultivé cette rêverie devant les hommes qui passent, que j'entends passer et qui semblent là jouer pour moi la comédie. A l'ombre des aubépines et des lauriers, adossé et accoudé à la balustrade, quand j'étais seul, que d'histoires, que de petits drames j'ai vus se former, se nouer, se dénouer sur ce gravier pénible au pied et sous ces arbres à musique militaire. Un jour j'arpentais d'un pas vainqueur ce même gravier, en me disant : « Je ne reconnais rien, personne ne peut me reconnaître », c'était au retour d'une période de vacances où j'étais tombé pour la première fois sérieusement amoureux. »

Une des dernières tristesses de René Boylesve aura été de voir détruire sous ses yeux ce jardin qu'il aimait tant et

qui encadrait cette petite maison de la rue des Vignes où nous l'avons vu si souvent. A ce jardin et à sa destruction, il a consacré les premières pages d'un de ses derniers livres, *Souvenirs du Jardin détruit*. Après M. Abel Hermant, Me Henri-Robert a souligné aussi la place que les jardins ont eue dans l'œuvre et dans la vie de René Boylesve. Mais cette place garde une valeur pour ainsi dire symbolique : un jardin, ce n'est pas la maison et ce n'est pas la rue; c'est quelque chose qui est en marge de la vie, quelque chose d'intime, mais aussi de solitaire. Un enfant élevé dans un jardin n'est pas le même que celui qui est élevé dans les rues d'une ville et Boylesve est resté toute sa vie cet enfant-là. Il n'a jamais pu supporter tout à fait la vie, ni la ville. Il restait un peu à l'écart devant la porte de son jardin, regardant passer les hommes et craignant de se mêler à eux. Il les regardait comme les figurants d'une comédie plutôt que comme des êtres réels. Il n'a jamais décrit de grandes passions, de grandes amours, de grands rêves, ni de grandes douleurs, mais le romanesque juvénile de Mademoiselle Cloque, l'instinct de posséder de la tante Planté, les petites vanités maternelles du *Bel Avenir* ou les désirs sentimentaux du *Meilleur Ami* ou de *Mon Amour*. Tout cela, c'est encore l'optique du jardin. Mais le jardin permet les plus hautes méditations, autorise à la sensibilité la plus fine et la plus délicate et sait l'art d'attacher du prix aux moindres émotions. Le jardin ne rend pas romantique, mais il conserve la poésie du cœur, celle qui donnait tant de prix aux œuvres et au caractère de René Boylesve.

Quel contraste avec M. Abel Hermant! Il est, lui, l'homme d'une grande ville et de la grande ville la plus intellectuelle qui soit. Cet esprit agile, cette volonté fine et souple, cette aisance à s'exprimer, cette adaptation immédiate à tous les problèmes, cette multitude d'idées sont vraiment de l'homme de Paris. Un Parisien naît observateur, et son observation est volontiers comique. Quand on lit l'œuvre de Boylesve sans rien savoir de lui, on comprend qu'on a affaire à un solitaire. M. Abel Hermant est un homme social. Je parle ici de la tournure d'esprit et non des mœurs. M. Abel Hermant « sort », comme l'on dit, peut-être moins que ne « sortait »

Boylesve; mais, encore une fois, les événements du caractère ne sont pas toujours ceux de la vie quotidienne. Il semble que René Boylesve, qui voulait aussi être un observateur, ait été gêné par la société qu'il a connue; il m'a confié une fois qu'il avait écrit tout un roman sur ses contemporains et qu'il ne pouvait pas le publier, soit que son objectif ne fût pas au point, soit, au contraire, qu'il eût fait des portraits trop frappants de beaucoup de ses familiers. Il n'observait pas au jour le jour, mais se souvenait peu à peu des observations qu'il avait faites pendant son enfance et sa jeunesse. S'il avait vécu très vieux, peut-être eût-il écrit de très beaux livres avec les observations qu'il avait faites sur la société qu'il avait vue depuis son arrivée à Paris. Mais il lui fallait pour cela un énorme recul. Il en va tout autrement avec M. Abel Hermant et son œuvre, depuis ses débuts jusqu'à nos jours, est un tableau presque actuel de la société contemporaine. Un tableau tenu au courant presque année par année. Ce sera plus tard une mine considérable d'observations et de documents pour tous ceux qui liront cette œuvre et qui sauront séparer ce qui est rigoureusement vrai de ce qui est caricatural et de ce qui appartient en propre à l'esprit de M. Abel Hermant. Mais sera-ce la partie la plus importante de son œuvre dans l'avenir, ou bien fera-t-on la part plus grande au psychologue dont je parlais tout à l'heure et qui a essayé de connaître quelques-uns des secrets de notre cœur? Peut-être, pour nous les faire percevoir pleinement, eût-il fallu à M. Abel Hermant plus d'intuition que d'analyse; du moins la sienne va-t-elle aussi loin que l'analyse peut aller. Il n'en reste pas moins ce fait curieux que deux hommes comme René Boylesve et Abel Hermant, qui semblaient destinés par leur forme d'esprit et leur éducation intellectuelle à se contenter de la psychologie unilatérale de l'homme, aient été mystérieusement attirés tous les deux par cette conscience de l'inconscient qui aura été une des particularités les plus saisissantes de notre âge littéraire.

EDMOND JALOUX

PARMI LES LIVRES

On trouvera à peine un livre plus sensible que *le Chant du Bienheureux* de M. Jacques Chardonne[1]. Un frémissement à peine visible passe dans ces pages comme sur une eau profonde, et troublée dans sa profondeur. Il y a des romans parcourus d'orages, mais où le paysage tourmenté apparaît solide et résistant sous la tourmente. Ici rien de pareil. La destinée de Pierre Baraduc n'est pas plus agitée que celle de beaucoup d'hommes, sauf peut-être en son extrême jeunesse. Mais on dirait que le roman se passe dans un univers fluide, incertain, trompeur, où glissent des images sans support. On dirait que Pierre vit le rêve de sa vie, et le livre est désolé comme un monde de fantômes.

Dès la première scène nous apercevons une figure ambiguë, anxieuse, une jeune femme qui, tard dans la nuit, errant dans sa maison, vient tourmenter son mari de reproches insensés, crie, s'étrangle, perd sa pensée. L'idée fixe, l'angoisse, la confusion, l'invention fantastique des chimères, le délire des persécutés, tous les monstres qu'enfante le cerveau, l'assaillent et l'égarent. « Exaspérée contre une puissance barbare acharnée à sa perte, elle s'élançait sur lui, puis sortait en courant avec sa lampe qui flambait comme une torche, montait jusqu'à l'étage des domestiques, frappait à leurs portes et gémissait : « Venez vite!... Monsieur veut me tuer! » tandis qu'il demeurait dans les ténèbres, prostré, souhaitant que la maison brûlât une seconde fois. « Madame,... voyons... Madame » disait le vieux valet ensommeillé et perplexe sans oser descendre. Abandonnée par tous, trahie, elle se précipitait dans la chambre du petit Pierre et se blottissait dans son

1. Stock.

lit. Avec de râlantes plaintes contre tant d'ennemis, elle étreignait l'enfant dans ses bras, et bientôt s'endormait ».

Au surplus cette malade semble, à ceux qui ne sont pas les témoins de ses frénésies, une femme charmante. Voici un joli croquis où elle paraît apaisée : « M. Baraduc était assis dans le salon, immobile comme s'il dormait. Il ne fit pas un mouvement lorsque sa femme, d'un geste passionné, releva sa voilette et l'embrassa longuement. Elle s'assit près de lui, en boutonnant ses gants, et répéta le récit qu'elle destinait aux Mahaut avec cette surprenante justesse d'expression, cette vivacité d'accent, si chaude et persuasive, que lui inspiraient toujours les choses imaginaires. »

Tout à coup cette figure s'efface. Telle sera la manière, visiblement concertée, du roman. M. Chardonne fait passer devant nous des épisodes, dont l'ensemble formera la vie de Pierre Baraduc. A nous de rêver dans les intervalles. Deux ou trois croquis de la mère de Pierre, et c'est assez pour expliquer l'enfant, par qui l'homme plus tard s'expliquera à son tour. Au collège Pierre se découvre la vocation d'un artiste. Il refuse de passer son examen, il refuse de travailler dans la maison de commerce paternelle. Il veut partir. Son père l'envoie à Nantes. Il s'échappe pour enseigner le français à Cardiff. Il devient garçon épicier, puis aide jardinier. Il s'embarque pour Bornéo et débarque en Afrique à Mahadès. Là il dort sur des sacs de caroubes, se nourrit d'oranges ramassées sur le quai, s'engage dans une équipe de terrassiers maltais, et rencontre enfin un certain Nicole, vêtu de noir, soucieux, et qui le mène, au delà d'un oued, sur un belvédère de roches roses. « Vous voyez ce désert, dit Nicole en désignant l'étendue d'un doigt levé vers l'horizon. Il appartient à Zaouche. Je vous dirai plus tard ce qu'il contient. Peut-être une fortune pour vous et pour moi. Je veux ce territoire. Vous pouvez m'aider à l'obtenir. Vous êtes précisément celui que je cherchais. Je me connais en hommes. »

Sur ce propos le film s'interrompt de nouveau. Nous retrouvons Pierre, après son service militaire, revenu dans sa ville natale. Son père est mort et madame Baraduc, par une nouvelle métamorphose, vit entourée des souvenirs de

son mari, devenu un homme admirable et qui l'a rendue parfaitement heureuse. Qu'a-t-elle manigancé? On peut tout craindre de ces femmes sensibles, déraisonnables, intelligentes et mythomanes. Elle insiste pour que Pierre aille au château de Grimaud voir Rose Mahaut, son amie d'enfance. Les Mahaut sont la première famille du pays. Rose est orpheline et maîtresse d'elle-même. Elle dit à Pierre, à brûle-pourpoint : « Vous voudriez des loisirs pour écrire. » Elle a rêvé de lui faire partager sa fortune, pour que naisse une œuvre de l'esprit. Elle croit, du moins, que son projet répond à cette ambition héroïque. Au vrai, elle aime Pierre sans le savoir. Il ne l'aime pas; mais, après un peu de tergiversations, il se laisse faire.

Nouvel entr'acte. Nous retrouvons Pierre et Rose après quelques années. Nous les voyons vivre. Ce ne sont, cette fois encore, que quelques épisodes bien choisis, quoique parmi les plus communs; de menues discussions à table, des avis différents sur l'éducation, des propres aigres-doux. Nous distinguons vite un Pierre changeant et enfantin, une Rose raisonnable, silencieuse, fermée, douloureuse peut-être.

Le faible Pierre est à la fois exaspéré, méchant et plein de remords. « Je suis dur, se dit-il. Je la blesse par malice, pour obtenir d'elle une réponse qui sera sotte, je le sais, mais que je veux entendre pour m'en servir comme d'un butin, d'une preuve... D'abord est-elle sotte? ou simplement vaniteuse? Sotte, voilà encore un mot qui ne signifie rien. Qu'est-ce que je lui reproche? Elle n'est pas tout à fait semblable à la femme que j'attendais. Que m'importe celle-là ou une autre, puisque je ne l'aime pas! » — Sur ces entrefaites, il se retrouve ruiné. Rose accepte le malheur avec beaucoup de fermeté. On vend Grimaud et elle va vivre petitement, avec les enfants, dans la maison qui a appartenu aux parents de Pierre, à Guerrevieille. Quant à Pierre il vient à Paris, où l'homme de Mahadès, Nicole, devenu un personnage considérable, lui donne un emploi, puis un autre, assez important pour qu'il refasse sa fortune.

Pierre rencontre une jeune Roumaine et devient son ami. L'aventure est très mystérieuse. Nous n'en savons guère que ce que nous saurions, en réalité, de la liaison d'un ami médio-

crement enclin aux confidences. Elle se nomme Jeanne. Elle l'aime et il l'aime. On sent à certains mots la palpitation d'un grand amour. « Sans répondre, elle tourna vers Pierre ses yeux scrutateurs, mais tendres, où il voyait palpiter l'ombre d'une tristesse, un reproche, une frayeur, toute une méditation obscure qu'elle fixait sur lui avec la caresse de son amour ». Voilà tout le portrait de Jeanne, peint de ces nuances changeantes et sensibles que M. Chardonne excelle à fixer. Voici un croquis, surpris au moment où Pierre s'en va : « Elle retenait Pierre encore un moment près de la grille, le suivait des yeux le regard tendu, jusqu'au tournant du chemin, et puis se laissait tomber sur un banc, fatiguée tout d'un coup, sans pensée, presque sans regret, souhaitant un répit qui délasse le cœur excédé d'amour comme d'un long effort. »

Que se passe-t-il? Pierre est parfaitement heureux, d'un émoi sans ravissement, mais doux comme la joie de respirer. Entre Jeanne et lui, le miracle de mille concordances fait une harmonie naturelle. Sa fortune aussi est assurée. Il peut rendre plus large la vie que sa femme et ses enfants mènent à Guerre-vieille. Rose l'aime toujours. Elle est changée, résignée. Parfois elle lui adresse une humble prière, dont il est impatienté. L'auteur a réussi à rendre sensible ce glissement des jours, cette lente transformation des êtres. Jeanne aussi change. Elle s'émeut, elle pleure, et tout à coup la lumière enfantine et tendre d'un sourire renaît dans ses yeux heureux. Pierre s'inquiète des scrupules et des larmes de sa maîtresse. « C'est une femme bien impressionnable, songe-t-il. Voilà peut-être l'indice, encore enveloppé, d'une nature exigeante, oppressive, sans frein, qu'elle ignore elle-même et que je suis destiné à révéler. » Quelques mots annoncent par moments le travail qui se fait en elle. Comme il parle de l'épouser : « Ce serait trop tard, » répond-elle. Et un beau jour, elle disparaît.

Nous ne pouvons plus douter du dessein, conscient ou involontaire, que le romancier a poursuivi. La vie des personnages passe lentement devant nous et, dans ce mouvement, nous les voyons se défaire et se transformer. Rose a été tour à tour une jeune fille fière de faire un mariage qui était une bonne action, une jeune femme amoureuse, mais qui entend mener sa maison, une femme riche devenue pauvre et qui

supporte le malheur avec dignité, une femme abandonnée qui aime son mari, se sait trahie et se tait. Elle meurt et nous ne savons pas si elle ne l'a pas voulu. Jeanne a été une femme déçue par la vie, qui n'espérait plus l'amour, qui a aimé encore, que le désir d'avoir son amant tout à elle a peu à peu obsédée, tourmentée jusqu'à faire périr l'amour même, et qui est partie en accusant Pierre d'avoir changé.

Pierre lui-même n'a fait que changer depuis le début du livre. L'aventureux colon de Mahadès est devenu dans l'heureuse fortune un mari faible, capricieux, puéril et rancunier; puis, après un temps de revers, un homme d'affaires actif et clairvoyant; à ce moment il aimait Jeanne et il s'appuyait sur cet amour, comme la voile sur le vent. Cependant le départ de Jeanne n'est pas précisément une douleur. Peut-être ne peut-il plus souffrir. « Le détachement, dira-t-il un jour, n'est pas une conquête du sage. C'est la première infirmité de la vieillesse, une inclination naturelle et pernicieuse. » Et l'auteur ajoute : « Il se sentait atteint par l'indifférence, comme d'un froid mortel, qui attaque le centre de l'être, tarit la vie avec la source du sentiment ».

Il revient à Mahadès. Là Nicole vient mourir aussi, comme une bête à son lancer. Et c'est à ce moment que M. Chardonne paraît vouloir dire son mot sur le sens de la vie. Pierre songe à la mort de son ami, qui a du moins construit une grande œuvre. Il fait retour sur sa propre vie, qui n'a été qu'une aventure stérile, individuelle, isolée. Il conclut en faveur de l'activité organisée, conjuguée avec la vie universelle, fixée dans les cadres de la famille, de l'entreprise, de l'art. Évidemment, M. Chardonne a raison. Mais son livre, qui n'a aucune raison de penser comme lui, signifie que nous sommes de vains fantômes. Et la fin le prouve assez. Car Pierre, revenu en France, s'accroche maintenant à cette vie de famille qu'il a fuie autrefois. Il garde en avare sa fille Louise. Il est maintenant un petit vieillard despotique et bossu. Mais la vie est la plus forte, et déjà Louise lui échappe.

On célèbre le centenaire d'Edmond About et le cinquantenaire de Courbet. Honorons l'écrivain et le peintre en lisant ce que celui-là a écrit de celui-ci.

About avait vingt-neuf ans quand il composa son étude sur le salon de 1857. Aujourd'hui encore le livre se lit avec plaisir[1]. Le vocabulaire technique est un peu désuet, et la doctrine vieillotte. Mais il y a bien des remarques justes et la formule heureuse est monnaie courante. En voici une, dès le début, sur les membres de l'Institut, dépositaires du goût, et qui formaient l'élément principal du jury : « Leurs talents sont de diverse mesure, mais ils n'ont qu'une mesure pour juger le talent d'autrui. » Et pour s'excuser de ne point parler des peintres sans talent, qui n'ont aucune part dans l'héritage des maîtres : « Je ne dirai rien de ceux qui n'ont rien : la pauvreté n'est pas un vice. »

Il s'élève assez vivement contre ceux qui classent les artistes en coloristes et en dessinateurs. Pour lui le dessin est tout et la couleur n'est qu'un luxe. « Je dénie formellement, dit-il, la qualité de peintre à l'homme qui ne dessine pas. Quant aux coloristes purs, s'il s'en rencontre, ils prendront rang à la droite des teinturiers. » Au surplus tous les grands maîtres ont été à la fois dessinateurs et coloristes. L'affirmation peut être contestée. Mais About s'explique en définissant le dessin, et ce qu'il dit est d'un esprit sage que guide un œil sensible. Le dessin, explique-t-il, n'est pas le contour, mais la représentation de la masse. C'est évident, et le contour n'est que l'intersection, bien souvent arbitraire, de la masse par le plan du tableau. La nature dessine par masses, où les détails se lisent de plus en plus clairement à mesure qu'on s'approche; mais ce n'est pas le détail qui fait le dessin. « Le public appelle bien dessiné tout ce qui lui semble fini. Mais, bonnes gens, ce n'est pas la fin qui fait les dessins remarquables; c'est le commencement. » Rubens et Delacroix sont de grands dessinateurs quoiqu'ils ne prennent pas toujours la peine de finir. Mais on ne saurait donner ce nom à Gérard Dow, quoiqu'il compte les cils exactement. « Nul n'a su comme lui encadrer une fenêtre dans la prunelle d'un œil. Lorsqu'il dessine une larme sur une joue, il n'oublie pas qu'une goutte d'eau, si microscopique qu'elle puisse être, possède en propre une ombre et un reflet. Quel dessinateur! Pas du tout; sa place n'est pas dans le catalogue des artistes, mais dans le calendrier des saints. La

1. Edmond About, *Nos Artistes au Salon de 1857*. Hachette, 1858.

patience est une vertu, le génie est un don. Gérard Dow est un héros de la force du stylite Siméon; il a gagné le ciel et rien de plus. »

Toutes ces maximes sont excellentes, et devraient être enseignées aux débutants. « Qui masse peint », disait fortement Gérôme. Cependant, si les grands maîtres sont à la fois dessinateurs et coloristes, d'où vient la différence qui est entre eux? De ceci, que chacun est apte à saisir un côté seulement de la nature. Cette aptitude détermine le style, qui n'est pas le don de transformer les objets, mais la faculté de s'en approprier une part.

Ces vérités une fois dites, il faut en venir aux hommes et principalement à Ingres et à Delacroix, dont l'influence est telle sur l'art du temps qu'ils président même aux expositions où ils ne sont pas. Ce qui est singulier dans le jugement d'About, c'est que, préférant à tout le dessin, il laisse clairement entrevoir sa préférence pour Delacroix. « L'un et l'autre, dit-il, arrivent au beau dessin, mais leur point de départ n'est point le même. M. Ingres est avant tout un peintre de portraits, M. Delacroix un peintre d'ensembles. L'un part de l'individu, l'autre de la masse. M. Delacroix voit une scène dans son entier; il fait intervenir dans un tableau toutes les conditions de la forme et de la lumière. Il peint au vif le lieu, l'heure, le jour, les mouvements des individus, mais il s'arrête de parti pris à une certaine distance de sa perfection. M. Ingres saisit la figure humaine jusque dans ses formes les plus délicates et pour ainsi dire les plus intimes, mais il sacrifie la lumière, il laisse échapper l'ensemble et il s'arrête sciemment et volontairement à une certaine distance de la vérité ». — Et ceci encore, qui est admirablement juste, de Delacroix : « Il dessine divinement, non pas avec du blanc et du noir, mais avec le prisme tout entier. Il sait quelles sont les couleurs qui avancent, quelles sont celles qui reculent. Il attrape la forme avec la lumière comme un chasseur qui fait coup double, et lorsqu'il a peint un tableau, il s'aperçoit qu'il l'a dessiné ».

Et Courbet? About est injuste envers lui, assurément, mais non point tant qu'on pourrait le croire. Il lui reproche surtout d'être incomplet, de ne prendre intérêt qu'à la

matière de sa peinture, et de ressembler à un homme qui, ayant attrapé un lézard par la queue et brandissant cette queue rompue, s'écrierait qu'elle est le lézard entier, et que le reste ne compte pas. « Il y a huit ans, en 1849, un jeune peintre robuste et bien nourri saisit la nature par un côté, casse la queue du lézard. Il trouve le moyen de transporter sur la toile la solidité des corps visibles. Habile à manipuler les ingrédients de la peinture, solide dans son talent plutôt que brillant et fougueux, il se voue à la représentation des solides... Il prend la queue du lézard pour l'animal entier, et se persuade qu'il n'a plus rien à apprendre... ».

On raille un critique à qui le temps a donné tort; cependant il y a une leçon pour nous dans ce passage : c'est que nous avons de nos contemporains une idée trop simple. La formule de Courbet, par About, n'est pas fausse, mais insuffisante. Au surplus, le jugement d'About était celui de la plupart des critiques. Au sujet du portrait de Bruyas, en 1853, Théophile Silvestre écrivait : « Ce n'est ni par l'intelligence, ni par l'observation, ni par le sentiment, ni même par la vérité physique que brille ce portrait. C'est par l'exécution pure. Courbet, en le peignant, était à l'apogée de ses qualités pratiques[1]. »

Delacroix lui-même n'est pas loin de juger ainsi. Seulement ce prince de la couleur admire plus généreusement que les critiques. Courbet ayant exposé en 1855 son tableau *L'Atelier*, que le jury a refusé, Delacroix écrit le 3 août : « Je vais voir l'exposition de Courbet, qu'il a réduite à dix sous. J'y reste seul près d'une heure et j'y découvre un chef-d'œuvre dans son tableau refusé; je ne pouvais m'arracher à cette vue... Les personnages sont les uns sur les autres, la composition n'est pas bien entendue; il y a de l'air et des parties d'une exécution considérable : les hanches, la cuisse du modèle nu et sa gorge; la femme du devant qui a un châle... On a refusé là un des gaillards les plus singuliers de ce temps; mais ce n'est pas un gaillard à se décourager pour si peu. »

HENRY BIDOU

1. Théophile Silvestre, *Les Artistes français*. Crès, 1926, II, p. 247.

VICENTE BLASCO-IBAÑEZ

La mort de Vicente Blasco-Ibañez a frappé tous ses amis d'une douloureuse surprise. A soixante ans il avait conservé cette juvénile faculté d'enthousiasme, cette merveilleuse vitalité qui avaient fait de son existence un roman véritable.

Au début de cette année, quelques jours avant de regagner Menton, il nous expliquait, au cours d'un déjeuner, le sujet des prochains romans qu'il comptait écrire. Celui auquel il était en train de travailler était consacré à Christophe Colomb, et, comme il en était venu à ce propos à nous parler d'un récent ouvrage sur le Génois, où les dernières découvertes de l'érudit espagnol Carlos Pereyra avaient été utilisées avec un peu trop de fantaisie, Blasco avait ressenti soudain une indignation si vive et il avait trouvé pour l'exprimer un accent si véhément que le maître d'hôtel, interdit, demeurait planté à quelques pas de nous, hésitant à s'approcher, comme si le geste paisible de tendre un plat n'eût pu logiquement s'accomplir dans l'atmosphère guerrière qui nous entourait.

Incapable d'adopter une idée sans en devenir le champion militant, généreux et désintéressé, Blasco-Ibañez ne saurait être considéré seulement — ce qui pourtant eût suffi à sa gloire — comme un écrivain, ce fut aussi un homme d'action — presque un combattant. La plupart de ses œuvres d'ailleurs, si l'on excepte ses premiers romans, ont été écrites pour soutenir une cause : il n'admettait pas en effet qu'un auteur demeurât, comme il disait, un « aulista », un joueur de flûte, ni « qu'il s'enfermât dans une tour d'ivoire ». Et parmi les

nombreuses raisons qu'il donnait de son admiration pour Hugo — *Ougo*, selon sa prononciation, qui ne laissait pas d'être fantaisiste, bien qu'il parlât notre langue fort aisément — il y avait celles-ci en bonne place : Hugo avait été au peuple... et à Guernesey. Pour un républicain, qui s'exilait de sa patrie, plutôt que de vivre sous un régime qu'il jugeait tyrannique, cette attitude était, entre toutes, méritoire.

La première passion que connut Blasco, fils de petits bourgeois de Valence, ce fut la mer qui l'inspira. A cet amour il devait demeurer fidèle jusqu'à son dernier jour — trop fidèle peut-être, puisque la hâte qu'il mit à regagner sa villa méditerranéenne contribua, sans nul doute, par les fatigues du voyage, à aggraver son mal. Dans son jardin, dont il a célébré lyriquement la beauté dans un de ses derniers ouvrages[1], Blasco oubliait la tristesse du temps qui passe et de l'exil en regardant vivre la mer. Au fait, en face du *Mare nostrum*, il n'avait pas tout à fait le sentiment d'être exilé : tout comme certain philosophe d'aujourd'hui se sent européen, il se disait, lui, méditerranéen. Aussi ne sera-ce pas un geste d'un vain symbolisme que de l'ensevelir, « *quand les circonstances le permettront* », dans sa villa de la Malvarrosa, auprès de Valence, en vue du cap San Vicente, le long duquel il faisait, enfant, de longues promenades en barque, quand il rêvait de devenir marin.

Ce fut un projet auquel il dut assez vite renoncer. Il faut quelque familiarité avec les mathématiques, pour pouvoir assumer la direction d'un navire. Blasco demeurait horrifié devant les premiers rudiments du calcul. Il se rejeta donc, vers les études de droit, qui en Espagne, comme ailleurs, sont censées « mener à tout ».

Ce fut à Madrid qu'elles le menèrent d'abord — mais les jurisconsultes s'avisèrent assez peu de sa présence. L'étudiant se plaisait surtout dans les réunions populaires, où il ne manquait pas une occasion de prendre la parole. Il venait de se découvrir une nouvelle passion : il était républicain.

Tout le monde étant républicain, en notre pays, surtout les années d'élection, les convictions politiques du romancier mériteraient d'être précisées : ce ne serait pas une tâche

1. *Le Tour du monde d'un Romancier*, t. I.

facile. Blasco était républicain comme on est amoureux et rêvait de liberté et de fraternité sociale en vrai personnage de George Sand. La nuit il relisait l'*Histoire de la Révolution française*, Michelet — et Louis Blanc. Il songeait à la gloire passée de l'Espagne, au temps où elle avait été puissante et riche, parce qu'elle accueillait la science arabe, l'industrie juive et il s'indignait en son âme contre l'Inquisition qui avait à jamais appauvri sa patrie. Si, l'armée, « où il n'y avait que des officiers », étant redevenue moins puissante, le clergé, qui avait déterminé tant de stériles vocations, ayant perdu son ascendant, les Espagnols retrouvaient leur goût de l'action et de l'indépendance, nul doute que la patrie ne connût une splendeur nouvelle. Et, après un soupir de regret adressé à l'éphémère gouvernement de Castelar, Blasco préparait en son esprit l'avènement d'une république fédérative et radicale. Organisateur d'une des premières tentatives de soulèvement qui eut lieu alors contre le gouvernement royal, le jeune révolutionnaire fut décrété d'arrestation. Mais il réussit à fuir et à gagner Paris, où il s'installa rue Soufflot à l'*Hôtel des Grands Hommes*. « J'étais le grand homme numéro 52, disait-il en songeant au numéro de sa chambre. J'aimais beaucoup le quartier, mais on m'arrêtait tous les soirs, parce que je faisais *dou* scandale... »

Ret urné en Espagne, quelques mois plus tard, il fonda à Valence un journal républicain, le *Pueblo*, auquel, toujours désintéressé, il consacra la petite fortune qu'il avait héritée de sa mère. Les moyens financiers du journal n'en demeurèrent pas moins, d'ailleurs, des plus maigres. Et Blasco, dont la puissance de travail était surprenante, dut parfois écrire la moitié des articles, poussant, quand il fallait, jusqu'aux faits-divers, au maniement desquels il devint si expert qu'il ne lui était pas impossible de suppléer, le cas échéant, à l'absence de la matière par la richesse de l'invention. Au « rez de chaussée » du journal passaient en feuilletons, à peine remarqués du public, ces premiers romans *Riz et Tartane*, *Fleur de Mai*, qui devaient un jour gagner l'admiration des lecteurs du monde entier.

Qu'on n'aille pas croire, pourtant, que, rivé à cette tâche, le romancier-journaliste se soit cloîtré alors, durant des

jours entiers dans ses salles de rédaction. Ce régime ne lui eût guère convenu. Aussi organisait-il des réunions politiques nombreuses, et plus nombreuses encore étaient les expéditions auxquelles il participait pour assurer la documentation de ses romans. Pêches au large avec les pêcheurs du *bou*, expéditions avec les contrebandiers ou les braconniers : jamais Blasco ne négligea un moyen de rassembler des matériaux, quels que fussent les risques qu'il comportât... Si l'on dresse un emploi du temps de la vie de plein air qu'il mena à cette époque, on est tenté de citer, par surcroît, comme une sorte d'occupation régulière, tant furent nombreux ceux auxquels il participa, les duels.

Je crois bien que, la première fois, il se battit avec un de ses amis, auquel il avait abandonné la rédaction de plusieurs colonnes de son journal. En y jetant un coup d'œil, un jour, Blasco se rendit compte que son collaborateur ne le traitait pas avec indulgence. Être attaqué dans son propre journal, cela passait la mesure! Duel. Puis duel avec le rédacteur en chef d'un journal monarchiste. Duel avec un général. Et j'en passe. Lorsque Blasco quitta Valence, la série de ses combats singuliers ne devait pas s'interrompre. « Ne jamais paraître avoir peur », ce principe méritoire devait le mener un jour sur le terrain, en face d'un tireur professionnel qui le blessa grièvement à la cuisse. A quelque temps de là, il accepta un combat à vingt pas, où chaque adversaire pouvant tirer à volonté pendant trente secondes. Un combat qui vraisemblablement devait se terminer par la mort d'un des adversaires. M. C. Pitollet, dans le bon ouvrage qu'il a consacré à Blasco-Ibañez, nous a donné un récit émouvant de cette rencontre. Blasco comptait décharger son arme en l'air, mais, soudain, son adversaire ayant tiré, il vacilla, portant les mains à sa ceinture. On arrêta le combat. Par bonheur la balle s'était écrasée contre une boucle de métal et le romancier était indemne. « Vous savez que j'admire beaucoup vos romans », dit le trop habile tireur en serrant la main de Blasco, avec qui on le réconcilia : « Vous avez failli en fermer la fabrique », répondit tranquillement le romancier.

Les campagnes menées par le *Pueblo* inquiétaient le gouvernement qui saisit le prétexte de désordres survenus à

Valence au moment de la guerre de Cuba pour arrêter l'écrivain. Traduit devant un conseil de guerre, Blasco fut condamné à plusieurs années de prison. Treize mois plus tard il bénéficia d'une amnistie, mais cette année passée au milieu de condamnés de droit commun lui laissa un souvenir hallucinant — qu'il ne lui plaisait point de rappeler. Alors qu'il suffisait à l'ordinaire d'interroger le romancier sur un événement de son passé pour obtenir de longues confidences — que soulignait une amusante mimique du visage et du geste —, s'il advenait qu'on lui parlât du « bagne », on le voyait presser sa tête entre ses deux poings, avec le geste d'horreur des fusillés de la Moncloa, de Goya, pour répéter, les yeux fuyant devant des images qui lui faisaient horreur : « Je ne peux pas parler de cela. Je ne veux pas. » Et il ajoutait, comme son héros Desnoyers, des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, quand on le questionnait sur les combats au milieu desquels il venait de vivre : « C'est l'enfer. »

Libéré, Blasco fut aussitôt élu député par ses concitoyens, ravis de pouvoir marquer leur admiration à l'homme, tout en frondant le gouvernement. Pendant six législatures Blasco représenta Valence aux Cortes. Mais ensuite il refusa de poser de nouveau sa candidature. L'insistance des Valenciens ne put entamer sa résolution. Comme la plupart des écrivains délégués dans des Assemblées législatives, Blasco n'avait pas obtenu, en dépit de son talent et de son énergie, les succès attendus. Et, ce qui était plus grave, il était dégoûté — provisoirement — de la politique active.

« Tout le monde peut être député, tout le monde ne peut pas être romancier. » Telle était à peu près la conclusion qu'il tirait de cette longue expérience, à l'issue de laquelle il décidait de se consacrer exclusivement aux travaux littéraires. C'était bien mal se connaître que de prendre sérieusement une pareille résolution. Il n'y avait aucune chance pour que la vie n'offrît pas à Blasco quelque forme nouvelle d'activité qui le tentât. Un voyage en Argentine, entrepris pour faire des conférences, allait en effet le lancer vers de nouvelles aventures. On l'avait mandé à Buenos-Ayres, où il avait reçu un accueil enthousiaste. Sa célébrité était déjà grande en effet dans toute l'Amérique latine, où ses romans étaient

répandus non seulement par les « casas éditoriales » régulières, mais par maintes petites imprimeries clandestines qui les débitaient sur de larges feuillets semblables à des pages de journaux. Après quelques mois passés à Buenos Ayres, en compagnie d'Anatole France, qui faisait lui-même alors une série de conférences sur Rabelais, Blasco entreprit une véritable « tournée » dans les autres républiques sud-américaines. Partout acclamé, il s'enthousiasma à son tour au spectacle de ce monde ardent et jeune et résolut de consacrer sa vie à accroître la prospérité de cette nouvelle Espagne, toute résonnante encore des souvenirs des vieux conquistadores. C'est pourquoi on le vit bientôt acquérir deux vastes domaines, dont le premier, situé sur les bords du Rio Negro fut, en témoignage de dévotion littéraire, dénommé *Cervantes*, tandis que le second, qui se trouvait dans l'extrême nord de l'Argentine, était baptisé, en souvenir de la lointaine patrie, *Nueva Valencia*. Il fallait quatre jours de chemin de fer et de voyage à cheval pour passer de l'une à l'autre de ces exploitations. Ce n'était pas un sérieux inconvénient pour cet homme, qui courait incessamment de Cervantes à Valencia, réunissait des centaines de colons, organisait de vastes travaux d'irrigation, commandait des machines de labour et des dragues perfectionnées — ce qu'il devait appeler « sa grosse artillerie », — et trouvait encore le temps de rédiger des articles, de composer des romans et parfois de « faire un saut » jusqu'en Espagne — ou mieux encore : jusqu'à Paris... « au Pré-Catelan ». Là ses amis entendaient de sa bouche la relation de ses étonnantes aventures, apprenaient comment, quelques mois plus tôt, les ouvriers révoltés avaient entouré l'écrivain, qu'ils menaçaient de cris de mort. Seul, au milieu de cette foule prête au meurtre, celui-ci avait pris la parole. Jamais il ne trouva d'accents plus émouvants : sa vie, il le savait, dépendait du succès de son discours. « Quand je terminai, il y avait des vieux qui avaient les yeux tout rouges. Et ils jetaient leurs casquettes en l'air en m'acclamant. » Et les yeux du conteur se levaient vers le ciel, comme pour suivre dans leur joyeuse assomption les chapeaux des ouvriers apaisés. Il y avait aussi certain incident administratif, dont le récit ravissait Anatole France. Blasco expliquait comment le village de Cervantes

avait vécu dans la vertu et le respect des droits d'autrui, jusqu'au jour où le gouvernement y avait installé un poste de police. Dès lors ce fut fini. Un vol par jour. Les *pobres!* « On leur avait appris le péché. »

La mise en valeur des deux domaines exigeait d'importants capitaux. C'est à cette époque qu'il advint au romancier de signer un chèque de huit cent mille pesetas. « L'œuvre que j'ai eu le plus de plaisir à signer », expliqua-t-il un jour à un interviewer, avec cette sorte de fausse conviction ironique, qui donnait tant de saveur à ses propos et lui faisait dire à la même époque : « Vous allez voir. Je vais devenir millionnaire. Pas millionnaire d'Europe. Millionnaire d'Amérique. Roi des rastaquouères. J'aurai un hôtel *avenoue dou* Bois et tous mes invités auront des diamants comme cela... » Et il dessinait des doigts la forme d'un œuf d'autruche.

Ce rêve humoristique ne devait point se réaliser. En 1913 l'Argentine connut une de ces crises économiques, que l'écrivain a décrites lui-même, à plusieurs reprises, dans ses romans sud-américains. Las des difficultés qui s'accroissaient chaque jour, il regagna définitivement l'Europe, confiant à un banquier, qui, malheureusement, devait faire faillite, le soin de liquider ses affaires.

Il n'y avait que quelques mois que Blasco avait retrouvé le repos, favorable à la composition des œuvres entreprises, lorsque la guerre de 1914 éclata. Passionnément dévoué à la France, « patrie d'Hugo et de la Révolution », partisan presque mystique de l'idéal latin, le romancier résolut aussitôt de soutenir notre cause auprès des neutres. Qu'on veuille bien compter le nombre d'intellectuels étrangers qui, comme lui, ont consacré tout leur temps, tout leur effort, quatre années durant, à appeler le monde à la défense de la France menacée, et ont poursuivi cette tâche jusqu'à l'extrême limite de leur résistance physique, — et l'on appréciera en toute justice l'attitude prise à l'époque par le romancier espagnol. Dès les premiers mois de la guerre, il multipliait les visites sur le front et rédigeait trois gros volumes sur l'histoire de la guerre, aussitôt répandus en Espagne. Un voyage de propagande qu'il fit, l'année suivante, à Barcelone, foyer d'espionnage allemand, prouva assez, par les manifestations hostiles

qu'il provoqua, que ce n'était ni une tâche vaine, ni une entreprise facile de mener une campagne en notre faveur dans certains milieux espagnols. Épuisé par l'effort fourni, Blasco s'installa alors à Nice, pour prendre un peu de repos. Et ce fut pendant cette période « de loisir » qu'il écrivit les trois gros romans, dont l'influence devait être si efficace à l'étranger et particulièrement en Amérique. *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, où se manifeste une intelligence si pénétrante (singulièrement dans les chapitres consacrés au passage des Allemands dans le château de Desnoyers) de ce que doit être une bonne propagande, furent tirés aux États-Unis à plus d'un million d'exemplaires[1], et leur action se trouva encore accrue par la vulgarisation d'un film, sur la valeur artistique duquel il y aurait, au reste, bien des réserves à formuler.

On eut la mesure de la popularité acquise par Blasco dans la grande république américaine, lors du voyage qu'il accomplit là-bas, au lendemain de la guerre. Partout des associations organisèrent des fêtes en son honneur. L'Université G. Washington le nomma *doctor honoris causa*, au Sénat même il fut l'objet d'une chaleureuse ovation... Avant de regagner l'Europe le romancier alla séjourner quelques mois au Mexique, — alors en pleine anarchie, — d'où il rapporta ces articles vivants et courageux sur le militarisme mexicain, dont la publication indigna si fort les terroristes du pays que, par un effet inattendu et regrettable de la célébrité du romancier, les Espagnols installés au Mexique se trouvèrent placés, pendant plusieurs mois, dans une dangereuse situation.

Primitivement Blasco avait compté rapporter de son voyage dans la république latine les documents nécessaires à la préparation d'un roman qu'il projetait, *El Aguila y la Serpiente*. Ce roman est-il demeuré à l'état de notes ou est-il partiellement rédigé, je l'ignore, toujours est-il que, songeant aux feuillets manuscrits qui le composaient, Blasco disait parfois : « Ils sont dans un tiroir. Un tiroir fermé à clef. Si je l'ouvre, c'est la guerre entre le Mexique et les *Etatounisses*. » Et il montrait une clef brillante, qu'il venait de sortir de son gousset, en fermant les yeux à demi, pour inviter son interlocuteur à

1. Blasco Ibañez avait cédé ses droits pour trois cents dollars.

faire, dans cette déclaration, la part de la vérité et celle de la moquerie.

Revenu à Menton, Blasco s'occupa d'aménager la villa Fontana Rosa qu'il avait acquise et qu'il appela bientôt Villa des Romanciers, tant parce qu'il comptait la consacrer au souvenir des grands écrivains de tous pays qu'en raison de sa destination future, la propriété devant être léguée à une association d'écrivains. Tout en organisant des salles d'archives, des bibliothèques, *un salon des cartes*, où il allait, au milieu des vieux portulans du xve siècle, rêver aux aventures des « découvreurs », Blasco se préoccupait de rassembler une collection de bustes de grands romanciers. « Ce n'est pas si facile, répétait-il. L'Italie, par exemple, un pays d'artistes, de poètes! Mais les romanciers? Va-t-il falloir que je choisisse Boccace? ... » Bientôt un grand voyage l'arracha à ses incertitudes. Il partit en croisière faire le tour du monde — « sur un bateau de milliardaires » —, croisière dont il devait donner une relation pittoresque et colorée, sans insister sur les fêtes organisées presque partout en son honneur — et jusqu'à Honolulu « où l'on me passa, dans un *banquete*, un collier de fleurs autour du cou. Des fleurs si rares et d'un parfum si vif que les femmes, dans la rue, venaient me respirer ».

Quelques mois après son retour je lui demandai s'il accepterait d'écrire pour la *Revue de Paris* une étude sur l'Espagne moderne. Une étude objective, historique. Il réserva tout d'abord sa réponse, puis après quelques semaines : « Je travaille, — me dit-il, — mais je ne crois pas que mes articles puissent paraître dans la revue. J'ai trop à dire sur ce régime... » Il nous fallut reconnaître les inconvénients d'une pareille publication, quand nous sûmes avec quelle fougue le vieux républicain s'élevait contre la dictature, sa censure, sa politique — et l'exil des écrivains au parler trop libre tel Unamuno... Trois mois plus tard, installé à Paris dans un hôtel, il préparait le lancement de son pamphlet « Alphonse XIII démasqué », qu'il comptait répandre jusque dans les villages les plus reculés de l'Espagne. Des avions allaient en porter des centaines de milliers d'exemplaires par delà la frontière. Nul doute qu'un grand mouvement ne se produisît dans le peuple. « S'il le faut, ajoutait

l'écrivain, entraîné par son imagination ardente, nous ferons des discours dans tous les ports du monde. Et pour libérer leurs frères les ouvriers organiseront le blocus de l'Espagne. » Pour la victoire de ce qu'il considérait comme la bonne cause, il était prêt à donner toute sa fortune. « J'ai hésité, voyez-vous, je pouvais être si tranquille à Fontana Rosa, écrire des romans, mais je n'ai pas le droit. On confisquera mes biens en Espagne. Je serai exilé. Tant pis. » Au reste le succès lui paraissait loin d'être irréalisable. Une foi merveilleuse le soutenait dans son étonnante entreprise. « S'il y a la république, je serai président. Si je suis président, je serai *toué* par un fanatique. C'est sûr, je serai *toué* », et, le coude appuyé sur la rampe de l'escalier, jusqu'où il m'avait accompagné, il fixait déjà avec une tristesse résignée l'image des gens qui s'empresseraient autour de lui, autour de son cadavre — tandis que des Américaines, un peu choquées, regardaient du coin de l'œil, en descendant les marches d'un air digne, cet homme de puissante stature qui, revêtu d'un pyjama à fleurs, contemplait, d'un air de dégoût, l'image de son propre assassinat projetée soudain contre le mur de l'escalier.

On sera près de sourire à l'évocation d'une pareille scène, mais n'est-elle pas un témoignage du beau caractère de l'homme, qui entreprenait avec ardeur une œuvre, dont il croyait *inéluctablement* devoir être la première victime? « Il faut savoir mourir pour son idéal », disait-il, car il ne craignait pas ce mot, devant lequel la crainte du ridicule paralyse tant de Français. Blasco n'estimait pas, comme beaucoup d'entre nous, qui pâtissons de pratiquer ce culte méritoire et dangereux, que le goût et la mesure sont les premières des vertus. Il ne reculait ni devant les peintures outrées, ni devant les entreprises gigantesques. Et il faut bien dire que c'est à des hommes semblables à celui-là que vont les grands succès et les grandes victoires et qu'un Blasco-Ibañez, secondé par les circonstances — il faut toujours avoir le Destin avec soi — eût été parfaitement capable, pendant la guerre, de gagner à la France qu'il aimait l'appui armé d'un pays jusqu'alors obstiné dans sa neutralité, tout comme il eût pu — sans que nous songions à préjuger si cette œuvre eût été salutaire — organiser à lui tout

seul un mouvement qui eût changé le régime de son pays.

Gardons précieusement cette image d'un grand écrivain qui ne vivait que pour se donner et ne tempérait d'aucun scepticisme l'ardente activité qu'il savait déployer en faveur de la justice. Peut-être la race d'écrivains capables de foi est-elle appelée à disparaître, peut-être le désir de lutter deviendra-t-il l'apanage des classes inférieures. Il est très possible au reste qu'une idée en vaille une autre et toutes deux un simple sourire. Mais l'assaut donné contre les masses ennemies — eussent-elles pour autrui l'apparence de moulins — a plus de beauté et plus de grandeur.

***

L'œuvre que Blasco-Ibañez a laissée est considérable. Une étude complète exigerait qu'on examinât sa production de journaliste, qui est immense, ses traductions, dont on ne soupçonne pas ici — et pour cause — l'importance (parmi maints autres ouvrages français le Lavisse et Rambaud n'y figure-t-il pas tout entier?), ses impressions de voyage (*Trois mois en Italie, l'Orient, le Tour du monde d'un Romancier*), ses études politico-économiques (*L'Argentine, le Militarisme mexicain*), ses ouvrages de combat (deux volumes contre le régime monarchique espagnol), mais c'est au romancier surtout qu'a été la gloire et nous ne parlerons ici que des romans.

La publication de *Terres maudites* (la Barraca) dans la *Revue de Paris* en 1901 représente une étape décisive dans la carrière de Blasco. Non seulement elle marqua le début d'une série de traductions qui furent bien accueillies en France et ailleurs, mais, par une sorte de choc en retour, dont l'histoire littéraire offre d'autres exemples, elle accrut la popularité de Blasco en Espagne même. Il est assez instructif de considérer aujourd'hui sur les couvertures des livres espagnols la liste des tirages de Blasco-Ibañez : c'est du point de vue de l'économie « éditoriale » une véritable curiosité : les plus maigres tirages atteignent 60 000 exemplaires, les plus importants 160 000. Tous ces volumes ont été à leur tour traduits en presque toutes les langues jusques et

y compris le japonais — et dans certains domaines (États-Unis) la vente de tel ou tel roman a dépassé le million...

Le talent du traducteur qui a fait connaître Blasco Ibañez aux Français, M. Hérelle, a donné à penser à certains de nos critiques, informés des résistances que le romancier rencontrait dans les milieux purement littéraires de l'Espagne, que la traduction valait mieux que l'original. Il est parfaitement exact qu'en beaucoup de passages les romans de Blasco n'ont pas perdu dans le texte français de M. Hérelle, au contraire. Blasco n'attachait pas au style une importance essentielle. Il était, si l'on veut, de l'école de la force. Pour lui la puissance de l'évocation, la richesse des couleurs, « l'énergie vitale » insufflée aux personnages devaient avant tout préoccuper le romancier. Mais de ce que certaines phrases un peu molles, où toutes les métaphores ne s'enchaînaient pas logiquement, sont devenues en français plus fines et plus nerveuses, on aurait tort d'inférer que l'ensemble du texte a été soumis à pareil traitement. Il y a dans toutes les œuvres de Blasco des pages admirables, auxquelles on ne saurait sans présomption, apporter la moindre correction. Et si quelqu'un s'avisait, en ne considérant que le style, d'établir une anthologie qui s'étendrait de *Flor de Mayo* jusqu'aux *Pieds de Vénus*, il ne pourrait être embarrassé que par le grand nombre des chapitres qui s'imposeraient à son choix.

Il est vrai, par contre, que certains romans de Blasco-Ibañez, s'ils avaient été traduits *in extenso*, auraient surpris ses admirateurs par l'abondance des digressions qui y trouvent place. Cet homme qui était capable — et l'a prouvé — de composer une parfaite œuvre d'art, se laissait quelquefois entraîner assez loin de son sujet par la passion d'enseigner et de convaincre. On verra peut-être là l'effet d'une conception artistique nationale différente de la nôtre : quoi qu'il en soit, la nécessité d'insérer dans un roman un véritable cours d'océanographie, parce qu'un des personnages passe auprès d'un aquarium, ne nous semble pas absolument évidente.

Mais, peut-être parce qu'il avait apporté une certaine négligence à ses études d'enfant ou de jeune homme, Blasco-Ibañez avait quelques-unes des habitudes d'esprit de l'autodidacte. Sans cesse entraîné par son intense curiosité à des

lectures énormes qu'il poussait dans toutes les directions, il supposait que son public trouverait plaisir à recueillir la moelle de ses lectures et la confidence de ses découvertes. Et en cela, sans doute, il n'avait pas tout à fait tort, si l'on songe aux révélations qu'il a pu apporter à la fraction populaire de ses lecteurs.

Les premiers romans de Blasco-Ibañez auxquels il faudrait joindre ses contes de jeunesse traduits sous le nom de *Contes espagnols d'amour et de mort*, sont purement valenciens. *Riz et Tartane* (1894) évoque la vie de petits bourgeois de Valence; *Fleur de Mai* (1895) le milieu des pêcheurs et des contrebandiers du Grav; *Terres maudites* (1898), les paysans de la fertile huerta valencienne; *Roseaux et Limon* (*La Tragédie sur le lac*), les pêcheurs du marais de l'Albufera. Dans chacune de ces œuvres, où l'on a fréquemment et à juste titre noté l'influence de Zola, se trouve dépeint un groupe social, dont la présence collective est aussi efficiente que celle du chœur dans une tragédie antique. Devant cette masse de pêcheurs ou de paysans, où se distinguent de nombreux types pittoresques, — personnages épisodiques dépeints avec un merveilleux sens de la vie, — se meuvent, entraînés par leurs passions, désir très rudimentaire d'assurer l'existence des leurs, ou bien amour brutal, des personnages qui, bien qu'opposés parfois au groupe d'où ils sont issus (ainsi Batiste, de *Terres maudites*, qui voit se dresser contre lui les habitants de la huerta) en sont cependant une sorte de personnification symbolique. Le plus curieux est que ces romans qui se terminent tous d'une manière tragique, où la misère et la mort ne se séparent pas un instant de l'amour, ne nous laissent pas l'impression profondément pénible, que l'on devrait logiquement attendre. Si l'on songe à *Terres maudites*, ce n'est pas tout d'abord pour penser aux malheurs du paysan Batiste, à l'incendie de sa récolte, à la mort de son fils. Non, on revoit surtout une terre écrasée de soleil, assoiffée d'eau. Du drame horrible de *Fleur de Mai*, ce qui surnage dans le souvenir, lorsqu'on n'a pas feuilleté le livre depuis des années, c'est moins la tuerie finale, à laquelle on serait presque disposé à attribuer un caractère mélodramatique un peu forcé, que l'image de bateaux de pêcheurs dormant sur une plage au soleil, ou les

paysages marins, au milieu desquels glisse la *Gracieuse* faisant voile vers Alger, cette lente marche du navire au milieu des vagues scintillantes; quant au suicide et à l'infanticide de *Cañas y Barro* (*Roseaux et Limon*), ils vont, presque oubliés, se fondre dans une puissante et large évocation de boue et de fièvre, une sorte de poème du marais, suite aux poèmes de la mer et de la terre. Ce qui fait, en somme, le prix de ces premiers livres de Blasco-Ibañez, qui méritent d'être classés parmi les meilleurs de la littérature espagnole, ce sont moins les sombres drames de l'instinct qui s'y déroulent que l'ineffaçable relief des tableaux qui y sont insérés.

Aux romans purement valenciens succèdent les romans espagnols. Le domaine de Blasco s'est soudain agrandi : du bureau de rédaction du *Pueblo* il est passé aux Cortes. Son regard s'étend sur tout le pays. *L'Intrus*, *La Cité des futailles* (*la bodega*), *La Horde* et *A l'Ombre de la Cathédrale* sont, en un certain sens, des romans sociaux. Dans l'*Intrus* nous voyons les Jésuites pénétrer insensiblement dans un foyer, dont ils finissent par devenir les maîtres. Dans *la Bodega* de sanglantes grèves de viticulteurs constituent un assez sombre décor à un roman d'amour. *La Horde* nous fait pénétrer dans les bas-fonds madrilènes. A *l'Ombre de la Cathédrale* de Tolède se développe le dernier chapitre de la misérable existence de Luna, le plus doux des révolutionnaires. Quoi qu'on en ait dit (on devine avec quelle pensée de critique), ces livres émouvants et colorés ne sont pas véritablement des romans à thèse : Blasco avait trop le sens de la vie pour entreprendre d'incliner les faits vers une démonstration. Il est vrai que certains de ses révolutionnaires, comme le Luna de la *Catedral* ou le Salvatierra de la *Bodega* sont posés nettement en héros « sympathiques », paisibles rêveurs, idéalement préoccupés d'assurer le bonheur universel, mais d'autres par contre font figure de véritables brutes prêtes à accomplir tous les crimes : ainsi les émeutiers de *la Bodega* lesquels nous sont dépeints massacrant au hasard, geste qui ne représente certainement pas dans l'esprit du romancier l'apothéose de l'activité populaire.

Ce que l'on regretterait plutôt de trouver dans ces ouvrages, c'est une certaine confusion. La belle et poétique unité de

Flor de Mayo et de *la Barraca* ne réapparaît pas tout entière dans *l'Intrus* ou *la Horde*. La masse, le chœur dont nous parlions tout à l'heure, se fragmente en une série de groupes, dont les actes s'enchevêtrent d'une manière parfois compliquée. De très beaux chapitres sans doute retiennent notre attention, une peinture d'émeute par exemple dans *la Bodega*, la description de la cité des chiffonniers dans *la Horde*, mais on commence de percevoir ce qu'il y a d'un peu superficiel dans la psychologie du romancier, quand il abandonne les classes populaires. Du point de vue de l'analyse, ses moyens d'investigation semblent perdre de leur sûreté, une fois dépassé un certain niveau social. Ce grand peintre ne paraît être tout à fait à l'aise qu'au milieu de la nature ou parmi les simples.

C'est ainsi que dans le roman célèbre, *Sangre y Arena*, dont M. Hérelle, après suppression d'une longue histoire de bandits romanesques, nous a donné une excellente version sous le titre *Arènes sanglantes*, nous voyons apparaître en la personne de doña Sol une grande coquette internationale d'un type assez conventionnel, dont plusieurs épreuves se retrouveront dans les romans de Blasco publiés après celui-là. Remarque qui n'a, en l'espèce, qu'une valeur d'avertissement, car le rôle de doña Sol est assez secondaire dans ce roman, où sont dépeints, en une suite de scènes d'un pittoresque éclatant, les milieux tauromachiques espagnols et ces grands spectacles, caractéristiques de l'âme populaire demeurée là-bas si farouche et si jeune : les corridas. Du point de vue technique les descriptions de Blasco ont un tel caractère de précision qu'il a été possible à M. G. Hérelle, en groupant simplement certains passages choisis des *Arènes sanglantes*, d'écrire un véritable bréviaire de l'art de l'*espada*, auquel nul *aficionado* n'a jamais trouvé à redire. Mais nous, qui n'en savons pas tant et ne sommes qu'imparfaitement initiés aux finesses des *suertes de volapie* ou de *recibir*, nous admirons surtout la rude saveur des entretiens que poursuivent, dans la coulisse, les divers personnages de la *cuadrilla* : tout d'abord ce Juan Gallardo, « le premier homme du monde », si amusant dans ce rôle de héros parvenu, auquel le fanatisme de la foule l'a haussé, et derrière

lui le groupe plus modeste des banderilleros ou des picadores, parmi lesquels se distingue le Nacional, inoubliable silhouette de torero républicain anticlérical. Voilà peut-être le chef-d'œuvre de Blasco, le livre où il a su le mieux enfermer, quoi qu'en puissent dire certains Espagnols, au milieu des clameurs de la foule, dans une éblouissante juxtaposition de hurlantes couleurs, avec çà et là des coins d'ombre et de repos, où se réfugient une piété ardente ou un amour un peu plaintif, l'« essence de l'Espagne ».

Deux romans de mœurs espagnoles encore que *Luna Benamor* et les *Morts commandent*. Tous deux développent le thème de l'amour que les différences de religion des deux amants viennent contrarier. Le héros des *Morts commandent*, Jaime Feber, descendant de *butifarras* (nobles) majorquins, ne peut épouser Catalina Valls, qu'il aime, parce qu'elle est une *chueta*, c'est-à-dire une juive. Cédant aux prières de ses amis, le jeune homme renonce à franchir une aussi redoutable barrière, et se réfugie dans l'îlot d'Iviça... pour y retrouver des difficultés du même genre : épris d'une paysanne, dont les parents furent serviteurs des siens, il voit cette fois toutes les forces sociales coalisées contre son amour. Le héros de *Luna Benamor*, un jeune Espagnol qui de passage à Gibraltar s'éprend d'une jeune fille israélite, se heurte à des obstacles du même genre et comme les exemples matrimoniaux susceptibles de l'encourager sont, là-bas, extrêmement rares, il renonce à triompher de préjugés séculaires, de « la voix des morts » et quitte la jeune fille.

Dans la *Femme nue de Goya* les morts s'imposent aux vivants d'une autre manière. On se souvient de la curieuse aventure de ce peintre Mariano Renovales, qui, après la mort de sa femme, connaît un regain d'amour subit pour elle et s'efforce en vain, avec l'aide d'un modèle qui ressemble à la morte, de peindre un portrait idéal de sa femme. De belles pages sur Goya, dont le romancier évoque la vie et analyse très subtilement le talent, font de la *Femme nue* une espèce de prototype du roman moderne et historique à la fois, auquel Blasco-Ibañez allait par la suite consacrer la meilleure part de ses efforts.

L'installation du romancier en Argentine marque le point

de départ d'un nouveau cycle de romans. Depuis longtemps la grande épopée des conquistadores hantait Blasco, qui, devenu colon, rêva d'écrire une série d'ouvrages sur les républiques hispano-américaines. Les évocations de la « geste » des découvreurs et la peinture des criollos et des gallegos d'aujourd'hui devaient s'y combiner selon un procédé analogue à celui qu'a employé Huysmans dans *Là-bas*. Mais la guerre interrompit temporairement la réalisation de ce projet et nous ne possédons que deux ouvrages construits sur ce type : *les Argonautes* et *la reine Calafia*. Quant à *la Tentatrice*, c'est un roman purement moderne, où dans un milieu de colons sud-américains apparaît une femme un peu trop « fatale », avec laquelle l'héroïne du récent roman de Larreta, *Zogoibi*, n'est pas sans présenter quelques analogies.

Les romans que Blasco-Ibañez a consacrés à la guerre sont trop connus pour qu'il y ait lieu d'insister à leur sujet. Tous trois : *Les Ennemis de la femme*, *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse* et *Mare Nostrum* ont paru dans la *Revue de Paris*. Tous trois mettent en scène des neutres, qui convaincus non par principe, mais par réflexion ou observation, de la justice de la cause française s'engagent dans les rangs de notre armée. Le premier de ces romans, où le grand nombre de personnages de premier plan disperse un peu trop l'attention, évoque, par surcroît, avec beaucoup de couleur le public cosmopolite, qui fréquente les salons de jeux de Monte-Carlo; quant au dernier, où réapparaissent dans toute leur fraîcheur les merveilleux dons poétiques de Blasco-Ibañez, c'est le véritable poème de la Méditerranée. Les soixante premières pages du livre sur l'enfance de Ferragut et les parties de pêche où l'entraîne le Vieux Triton comptent parmi les plus belles qu'on ait jamais écrites sur la mer.

Les derniers ouvrages de Blasco-Ibañez sont purement historiques : reprenant sur un mode plus serré la conception du roman des *Argonautes*, l'écrivain entrecroise dans le *Pape de la mer* l'histoire des amours d'une Argentine et d'un Espagnol et le récit des aventures prodigieuses du dernier des papes d'Avignon.

Cet extraordinaire Benoit XIII qui, à soixante-dix ans passés, soutint avec une faible garnison un siège de plusieurs

années dans le château des papes, avait aux yeux de Blasco-Ibañez un double mérite. Il était Espagnol et faisait vraiment figure de « héros de la volonté ». De plus son rôle avait été assez mal jugé par bon nombre d'historiens et l'on imagine déjà que le chevaleresque Blasco saisit avec empressement l'occasion de rompre quelques nouvelles lances en faveur d'une victime de l'injustice humaine — et particulièrement de l'injustice ecclésiastique. Les fresques que le romancier a brossées dans *le Pape de la Mer* sont d'une imposante grandeur et je ne connais pas d'ouvrages où se trouve évoquée avec plus de relief la vie de la « Rome du Rhône » au Moyen âge. Mais enfin, si l'on ne tient pas compte de l'idylle hispano-argentine, qui vient souvent interrompre le récit d'une regrettable manière, il est de fait que Blasco s'éloignait là tout à fait du genre purement romanesque pour rentrer ou à peu près dans celui des biographies romancées.

Aux pieds de Vénus, le dernier des romans d'Ibañez, conçu sur le même modèle que le précédent, auquel il fait suite, est consacré à la vie des Borgias, vie dont Blasco avait pénétré avec beaucoup de sagacité la véritable signification historique. César Borgia a été un véritable précurseur, qui a eu sur toutes choses des vues vraiment divinatrices et que l'on peut considérer — ce qui est assez piquant si l'on songe à l'origine espagnole de l'homme — comme le premier artisan de l'unité italienne. Entraîné par le désir de réhabiliter ce curieux personnage, pour lequel il s'était enthousiasmé, Blasco a même tenté, ce qui paraît une tâche assez scabreuse, de réduire à néant les accusations de mauvaises mœurs dont le fils d'Alexandre VI a été, de tout temps, l'objet.

Les Richesses du grand Khan, le roman de Christophe Colomb, que Blasco avait commencé d'écrire depuis plusieurs mois, devait le mener en Amérique, en lui permettant d'exposer un sujet qui lui tenait depuis longtemps à cœur, et de restituer aux frères Pinzon toute la gloire à laquelle ils ont droit. Ainsi se serait trouvée rejointe la série des romans américains abandonnée depuis dix ans.

Il y a eu, en somme, entre la composition de l'œuvre de Blasco-Ibañez et le développement de ses aventures, un parallélisme et un synchronisme frappants. Ses romans,

valenciens au début, sont devenus espagnols, puis hispano-américains. La guerre leur a même livré un théâtre presque mondial. C'est sur ce plan sans nul doute que, inspiré par le périple qu'il avait accompli autour de notre planète, Blasco-Ibañez entendait rester — en ne se contentant pas seulement des images présentes, mais en tentant de faire revivre le monde du Moyen âge et de la Renaissance. Sans nul doute le cinéma qui l'intéressait vivement (il projetait de faire construire une salle de cinéma pour lui tout seul, suivant ainsi en quelque manière l'exemple du prince Lubimoff, des *Ennemis de la Femme*, qui emmenait dans ses croisières solitaires un grand orchestre de virtuoses), avait exercé sur lui dans ce sens une forte influence, en développant son goût des grandes compositions.

Cette extension géographique et historique aura-t-elle exercé une action particulièrement favorable sur son talent? Il est loisible de discuter cette question — mais il reste incontestable que jusque dans ses dernières œuvres le romancier a donné d'étonnantes preuves de son génie évocateur. Et puis cette perpétuelle recherche d' « autre chose », cette volonté d'agrandir sans cesse son domaine, ont bien aussi leur noblesse : elles resteront, à nos yeux, les traits les plus marquants de cet homme qui, sur le plan de l'esprit, rêva toujours de conquérir, non pour satisfaire son ambition personnelle ou servir ses intérêts, mais pour être utile aux autres — à des vivants dont il rêvait d'améliorer le sort, ou à des morts qu'il pensait devoir réhabiliter. Et c'est aussi une « œuvre » véritable, assez belle et assez rare que cette existence d'un grand romancier, qui n'a cessé de mettre son talent au service de son cœur.

MARCEL THIÉBAUT

PEINTRES ET ILLUSTRATEURS

DE

L'ÉPOQUE ROMANTIQUE

Il est difficile d'imaginer une transformation du goût plus complète que celle où nous conduit l'évolution artistique depuis la période romantique jusqu'à nos jours. Pendant un siècle ce fut une extraordinaire explosion de formules techniques, et rien ne ressemble moins au point de départ que le point d'aboutissement.

A notre époque on a le culte de la peinture à l'état pur; rien ne doit détourner l'artiste de la sensation directe qu'il éprouve devant un objet ou devant un spectacle; tout artiste digne de ce nom traduit avec une intense sincérité ce qui frappe ses yeux, et c'est pourquoi, très souvent, les sensations picturales ont quelque chose de brutal qui étonne ceux qu'une culture raffinée a pu habituer à une forme d'art plus nuancée, plus littéraire ou — si ce mot effraie — moins éloignée de certaines impressions auxquelles la littérature nous a accoutumés.

Il y a un siècle, les pensers prédominants étaient bien différents; un tableau, une illustration avaient sans doute une valeur par eux-mêmes mais on aimait à y trouver autre chose que le charme d'une technique habile ou vigoureuse; le choix du sujet, l'intelligence de la présentation donnaient beaucoup de prix à une toile. L'originalité des thèmes poétiques était aussi un facteur de renouveau; l'inspiration d'un peintre n'avait pas la même liberté, la même indépendance qu'aujourd'hui; le public demandait à une œuvre

d'art des impressions analogues à celles qu'il avait éprouvées à la lecture de vers éblouissants. Aux époques de pur plasticisme, le sujet traité perd de son importance; le plus banal peut être transfiguré par la magnificence ou la subtilité de la palette; dans la première moitié du XIXe siècle, au contraire, on se laisse ravir par l'intérêt, le charme d'une anecdote heureusement développée; l'imagination de l'artiste séduit plus encore que son métier et nous fait ressentir les mêmes émotions qu'un beau poème.

On conçoit donc l'intérêt qui peut pousser un contemporain de Pierre Bonnard et d'Henri-Matisse à jeter un regard vers ce passé vieux d'à peine un siècle; et si, au lieu de donner son attention à ceux qui grandissent sans cesse à nos yeux, il se penche vers d'autres artistes que la postérité semble avoir négligés — alors qu'ils connurent la gloire durant leur vie — ce ne sera point une œuvre vaine. Nous y gagnerons de mieux connaître cette époque : ce sera comme un vivant chapitre de l'histoire du goût, et par certains côtés un curieux chapitre de l'histoire artistique. M. Aristide Marie a voulu l'écrire[1] en nous racontant comment Louis Boulanger, Célestin Nanteuil et les frères Johannot s'imposèrent à leurs contemporains; étudier leur vie et leur œuvre, c'est évoquer tout un passé de joie et d'enthousiasme, un des plus riches en talents, un des plus fertiles en impressions neuves que notre pays ait connus. Nous ne retrouverons pas chez eux la souplesse linéaire du talent de Gavarni ou le relief admirable des créations de Daumier, mais plus modestement le reflet d'une sensibilité et de tendances littéraires qui ne manquent pas de nous attirer encore aujourd'hui. Comment s'étonner des enchères qu'atteignent actuellement certaines éditions romantiques dont le texte, souvent ennuyeux, est relevé par les charmantes illustrations dont ils les ornèrent?

***

1825 : Alfred Johannot a vingt-cinq ans, son frère Tony, vingt-deux, et Louis Boulanger, dix-neuf. Victor Hugo en a

1. Aristide Marie, *Louis Boulanger, Célestin Nanteuil; Alfred et Tony Johannot*, 3 volumes publiés chez Henri Floury, à Paris.

vingt-trois, et ils le vénèrent comme celui dont on attend les plus grandes choses. *Les Odes et Ballades, Han d'Islande,* l'ont fait connaître et il est déjà entré dans la gloire. Regardons l'image que Louis Boulanger nous a laissée de sa vigoureuse jeunesse; la bouche est sensuelle[1]; les narines sont frémissantes, les yeux lumineux sont enfoncés sous de puissantes arcades sourcilières; l'expression est toute de gravité et de domination; c'est un hommage rendu au génie naissant par un de ses plus fervents admirateurs et c'est aussi une œuvre plastiquement belle, une de celles où un artiste met ce qu'il a de meilleur en lui : elle est tout autre chose que la représentation du modèle qui pose, l'air parfois excédé, devant le peintre; on y retrouve l'enthousiasme d'un néophyte pour celui qui allait devenir l'idole d'une génération.

Tout jeune, Louis Boulanger avait été admis, en même temps qu'Achille et Eugène Devéria, dans l'intimité du ménage Hugo; entre les uns et les autres il s'établit très vite des relations affectueuses. Les trois amis se rendaient chaque soir chez le poète où, devant un « repas généralement médiocre », ils prenaient part à une conversation toujours vivante. Dans l'appartement qu'habita Hugo à partir de 1827, rue Notre-Dame-des-Champs, la « chambre au lys d'or » qui en était la pièce principale s'ornait, à côté de toiles d'Eugène Devéria, d'une des premières œuvres de Boulanger, *le Feu du Ciel,* une de celles que Victor Hugo admira le plus et dont jamais il ne voulut se séparer. Ce premier cercle d'amis s'accrut bientôt : d'abord Sainte-Beuve qui habitait dans la même rue, puis l'architecte Robelin, le peintre Charlet, David d'Angers, Vigny, Mérimée; on voyait aussi quelquefois Eugène Delacroix; il eût été naturel qu'entre Hugo et lui les relations devinssent cordiales; elles ne manquèrent pas de l'être tout d'abord; puis une jalousie — bien explicable — vint les refroidir, et l'on sait assez qu'ils finirent par ne se souffrir l'un l'autre que difficilement.

L'amitié de Victor Hugo illumina la vie de Louis Boulanger; il fut, le 25 février 1830, avec Célestin Nanteuil, Nerval et

1. Ce portrait, ainsi que celui d'Adèle Hugo, est aujourd'hui conservé au Musée Victor-Hugo.

Théophile Gautier, un des plus ardents à défendre *Hernani*. Plus tard, c'est à lui que Hugo confia la plupart de ses impressions de voyage sur le Rhin. « Vous faites de belles choses, lui écrit-il le 21 septembre 1839, j'en suis sûr; moi j'en pense de bonnes et elles sont pour vous, car vous êtes au premier rang de ceux que j'aime. » De son côté, Louis Boulanger lui écrit avec chaleur, avec tendresse : « Je vous aime de tout mon cœur, et vous adore à l'égal de ce qu'il y a de plus beau. » La fièvre de la bataille romantique fut pendant longtemps le meilleur aliment de son imagination; il était de ceux qui avaient besoin de vigoureux stimulants pour exprimer leur talent; Ernest Chesneau a dit justement de lui qu'il faisait penser à « ces plantes riches de sève et charmantes mais qui, n'ayant point de soutien par elles-mêmes, ne montent haut qu'à la condition de rencontrer une tige puissante où elles s'accrochent ».

Au Salon de 1827, où Delacroix exposa le *Christ au Mont des Oliviers* et *Marino Faliero*, ce fut peut-être l'envoi de Louis Boulanger qui eut le plus de succès : le *Mazeppa*, qui, depuis 1836, fait partie des collections du Musée de Rouen où il souffre quelque peu, il faut bien l'avouer, du voisinage de l'éclatante *Justice de Trajan*. Mais il serait injuste d'écraser un Boulanger ou un Nanteuil en le comparant à leur grand contemporain Delacroix. N'oublions pas que cette œuvre, qui renouvelle, avec un assez violent sentiment dramatique, le thème antique de Pégase, eut une grande vogue et que pendant de nombreuses années Boulanger resta le « peintre-poète de *Mazeppa* ». Victor Hugo aimait aussi tout particulièrement la « gigantesque lithographie » où l'artiste « avait jeté tant de vie, de réalité et de poésie sur la *Ronde du Sabbat* » et il voulut comme frontispice à une édition de luxe des *Odes et Ballades* cette sarabande infernale de démons tourbillonnant autour d'un Satan hideux qui, armé d'une crosse

Cache un front de taureau sous la mitre de fer.

Le côté macabre de certaines créations du romantisme attire tellement Boulanger que Jules Janin l'appelle « le peintre des fantômes »; la *Ronde du Sabbat* n'est qu'un

chaînon dans cette série de lithographies hallucinantes, qui va de la *Saint-Barthélemy* au *Dernier jour d'un Condamné.* Son existence était d'ailleurs celle d'un mélancolique, et Sainte-Beuve nous parle avec sympathie de ce jeune homme « à la tête pensive »

> **Au regard triste et doux, silencieux convive,**
> **Debout en ces festins;**
> **Il est poète aussi, de sa palette ardente**
> **Vont renaître en nos temps Michel-Ange avec Dante**
> **Et les vieux Florentins.**

Il aime à voyager, parfois en compagnie de Sainte-Beuve, et de ces voyages il rapporte des impressions vivantes, des dessins pittoresques, à la plume ou au crayon. Puis on le voit se passionner bientôt pour la technique de la peinture à l'eau, dont Bonington a donné le goût aux artistes de France et, dans les aquarelles qu'il expose aux Salons de 1833 et de 1834, il développe avec aisance des sujets littéraires, empruntés à des drames de Shakespeare, de Victor Hugo ou à certaines légendes médiévales. Il devient un illustrateur, dont les lithographies et les vignettes semblent des réductions de ces grands tableaux d'histoire qui, sous l'influence du mouvement romantique, deviennent de plus en plus à la mode; et lorsqu'il abandonne l'illustration pour la peinture, ce sont surtout les sujets historiques qui l'intéressent : la *Mort de Bailly* qui est refusée au Salon de 1831, un *Assassinat du duc d'Orléans par le duc de Bourgogne,* un *Saint Marc écrivant l'Évangile sur les ruines du paganisme.*

Mais il n'avait pas encore connu un nouveau succès comparable à celui de 1827 lorsqu'il reçut en 1836, du marquis de Custine, une commande importante : le *Triomphe de Pétrarque*; c'était une décoration destinée à cet hôtel de la rue de La Rochefoucauld qui, par la volonté de son propriétaire, aristocrate de la plus séduisante culture, était devenu le rendez-vous des écrivains, des artistes et des actrices célèbres. Lorsque l'œuvre nouvelle fut exposée, ce fut, comme au temps de *Mazeppa,* un concert d'éloges, et nous avons quelque peine aujourd'hui à nous imaginer l'engouement d'un Gustave Planche, béat d'admiration devant cette « poétique et splendide apothéose du génie ». M. Aristide Marie, qui recher-

che avec une patience infatigable tous les vestiges de la peinture romantique, a été assez heureux pour retrouver, avec l'aide de M. Jean-Louis Vaudoyer, ce *Triomphe de Pétrarque* dont on avait entièrement perdu le souvenir. Il appartient aujourd'hui à M. l'abbé Prélot, et décore un mur de chapelle privée; divisé en trois parties, il ressemble à un triptyque d'autel. Étrange destinée d'un tableau qui eut pourtant un moment de grande célébrité puisque, le jour où le marquis de Custine en fit les honneurs dans son hôtel agrandi, on assista à une fête admirable au cours de laquelle Chopin joua un de ses plus beaux nocturnes et Théophile Gautier lut des vers à la louange de l'œuvre de Boulanger. Aujourd'hui, un autel est aménagé, avec ses cierges et son tabernacle, devant le panneau central, le quadrige de Pétrarque domine l'ensemble et, après tout, il n'est pas impossible d'imaginer que l'on se trouve devant un tableau religieux. « Seul, le trio des Grâces, encore que chastement voilé de flottantes tuniques, semble y mêler comme un vague relent de paganisme. » — « Mais, observe l'abbé Prélot, on peut très bien les prendre pour les vertus théologales. »

La peinture de Louis Boulanger fut donc, en définitive, une peinture littéraire, et on le vit bien le jour où il resta indifférent à ce qui aurait dû enfiévrer son imagination. En effet, de son voyage en Espagne et en Afrique du Nord, il ne sut rien rapporter de vivant et d'original. Son esprit était tellement encombré de tout ce que lui avaient révélé les poètes romantiques que jamais il ne put s'en libérer; et c'est pourquoi, devant une nature aussi neuve que la nature africaine, qui avait ébloui Delacroix, il resta insensible et comme aveugle.

***

Célestin Nanteuil eut, lui aussi, le culte du verbe de Hugo. Théophile Gautier le connut quand il était l'élève du sculpteur Jehan du Seigneur, et il fut séduit par l'expression grave de cette longue figure d'éphèbe blond, passionnément épris d'art médiéval; il lui emprunta les traits principaux de son *Jeune homme du Moyen âge* que l'on voyait s'extasier sur « les

images des frontispices, les fleurons des marges, les majuscules ornées au commencement des chapitres » et qui « avait l'air d'un de ces longs anges thuriféraires ou joueurs de sanbucque qui habitent les pignons des cathédrales ». Cet artiste qui, dès son jeune âge, avait le goût de l'archéologie, fut un de ceux que la lecture de *Notre-Dame de Paris* révéla à eux-mêmes, et l'eau-forte qui devint le frontispice de la première édition dit assez ce qu'était son talent naissant; l'ordonnance générale rappelle un portail gothique décoré de bas-reliefs; au centre on ne voit qu'un grand trou noir, où vacillent à peine quelques lueurs : sombre et macabre commentaire du chapitre *Lasciate ogni speranza.*

On comprend que Nanteuil ait été très vite emporté par le tourbillon romantique. Ses premières eaux-fortes évoquent des pages très connues de Hugo, et elles prouvent qu'il est peut-être celui que les créations du poète ont le plus heureusement inspiré. Il était d'ailleurs son intime et il devint son confident lorsque, après les premières représentations de *Lucrèce Borgia*, s'ébaucha le roman d'amour avec Juliette Drouet; il les accompagna en Normandie, heureux de jouer le rôle de frère de la jeune actrice; « tel était son respect et son idolâtrie, dit-il lui-même, que jamais il ne leva les yeux sur sa compagne autrement que pour voir en elle une sœur ». De ce voyage nous avons conservé, grâce à M. Louis Barthou, un bien précieux souvenir : le carnet où se trouvent réunis les croquis du peintre et du poète[1] et qui nous montre les deux tempéraments communiant souvent dans la même admiration et vibrant des mêmes impressions.

Nanteuil devient bientôt l'illustrateur attitré des écrivains romantiques; certaines de ses vignettes, d'un entrain endiablé, suffisent au lancement d'un livre. Dans les *Voyages pittoresques de l'ancienne France* qui paraissent de 1833 à 1838, il laisse aller son imagination; les planches de Dauzats, de Th. Fragonard ou de Viollet-le-Duc pâlissent à côté de celles où Nanteuil sait rehausser de beaux noirs le dessin des architectures languedociennes. Cet amour passionné des vieilles pierres et des vieux costumes reste toujours le meilleur de son inspiration. Le fantastique et même le macabre l'attirent

1. Louis Barthou, *Un voyage romantique en* 1836 (Floury, éd., 1921).

aussi. Il ne saurait imaginer Venise sans un cortège de visions sinistres; en 1833 il pare les deux volumes, si oubliés aujourd'hui, d'Alphonse Royer, *Venezia la bella*, de lugubres frontispices : l'un, avec une vue de la place Saint-Marc, « la gondole de rigueur, dit Gautier, et le cadavre de jeune fille assassinée, comme il convient »; l'autre représentant au loin le campanile et, au premier plan, deux moines en cagoule priant auprès du corps de la jeune fille : spectacle qui se déroule sous une sinistre lumière lunaire et dont l'impression terrifiante s'accroît encore par une très habile distribution des noirs et des blancs. Car la vigueur du métier de l'artiste est remarquable au cours de cette belle période de son activité qui va de 1832 à 1840 environ; ses lithographies ont parfois des accents d'eaux-fortes, et celle où il nous a gardé le souvenir — effrayant — de la rue de la Vieille-Lanterne, coupe-gorge où se pendit Gérard de Nerval, est émouvant moins par le sujet que par la puissance de la technique.

Entre les combattants du bataillon romantique, il fut un des plus fougueux. Ce « grand garçon, aux traits énergiques, à la douce physionomie, au sourire caressant, féminin » fut, dit le *Journal des Goncourt*, « la personnification et la représentation de l'homme de 1830, habitué aux nobles luttes, aux sympathies ardentes, à l'applaudissement d'un jeune public », et lorsque l'ardeur de ces luttes fut apaisée, il « en porta, inconsolable et navré, le regret et le deuil ». Vieilli, il garda toujours, même dans ses œuvres les plus médiocres, comme un souvenir des élans de sa jeunesse. En 1859, Baudelaire peut encore en parler avec estime : « Il a mis un doigt d'eau dans son vin, dit-il, mais il peint et compose toujours avec énergie et imagination ». Plus tard, dans sa retraite bourguignonne, à l'École des Beaux-Arts de Dijon dont on lui confie la direction après la mort de Louis Boulanger, il ne comprend plus beaucoup ce qui se passe autour de lui, car, en son esprit, il n'a rien oublié de son idéal passé.

***

Avec le nom de Nanteuil, ceux d'Alfred et de Tony Johannot sont intimement unis à l'histoire de l'illustration du livre de

1825 à 1850. C'est un genre qu'ils ont contribué à renouveler entièrement. La Révolution et l'Empire n'avaient pas connu un art aussi agréable et aussi fin que celui où avaient excellé les Saint-Aubin, Gravelot, Marillier, Eisen; à côté des planches éclatantes de fantaisie auxquelles le public avait été habitué au XVIIIe siècle, c'était bien peu de chose que les figures sans relief et sans élégance d'un Chasselat et d'un Desenne. Dans ces trente années de transition, on semblait avoir perdu le goût des livres à belles figures qui avaient enchanté les générations précédentes.

Leur frère aîné, Charles, ayant été emporté tout jeune par la phtisie, Alfred et Tony se trouvèrent brusquement isolés dans la vie, ayant pour les guider les seules leçons de Charles qui les avait initiés au métier de la gravure. Comme il était naturel, ils s'inspirèrent d'abord de Chasselat et de Desenne; puis bientôt, de leur collaboration intime, de cette amitié intellectuelle dont il y a peu d'exemples dans l'histoire de l'esprit, sortit un art autrement vivant et original que celui dont les avait nourris une tradition lamentable. Ce fut un renouveau qui dut étonner les lecteurs de l'édition illustrée des œuvres de Walter Scott, qui parut en 1826 chez Gosselin. La vogue du romancier anglais était alors considérable; ses récits d'aventures avaient contribué à rendre populaires les légendes du moyen âge, surtout celles qui se déroulent dans un décor de splendeur pittoresque. Les paysages d'Écosse étaient devenus un lieu de pèlerinage où on voulait retrouver l'atmosphère d'épisodes passionnants : de cet engouement nous avons un écho dans les illustrations des keepsakes contemporains, où les vues du Nord de l'Angleterre sont innombrables.

Avec les gravures des Johannot, c'en est fini des lithographies sans âme qui avaient déshonoré le XIXe siècle naissant, et ainsi commence cette belle série de livres à figures romantiques, aussi rares aujourd'hui et aussi recherchés que ceux du XVIIIe siècle. L'art des deux frères s'anime et se vivifie; le galbe et la sûreté du dessin s'allient à une originalité d'impressions qui charme les écrivains de leur temps. Dans cette étroite collaboration de deux artistes, on voit apparaître l'individualité de chacun : Alfred, porté à évoquer des scènes

graves, austères, dramatiques, Tony se laissant aller, par le tour naturel de son esprit, à ce qui fait ressortir la grâce d'un corps où d'une attitude féminine; on pense, dit Champfleury, à cette « description du poète oriental : une jeune fille à la taille élégante, semblable, dans sa marche gracieuse, à la perdrix des montagnes ». Et souvent, par la souplesse du dessin, c'est aussi capiteux que du Gavarni.

Les Johannot se sentaient attirés, comme Louis Boulanger et Célestin Nanteuil, par le groupe des admirateurs de Victor Hugo qui se réunissait rue Notre-Dame-des-Champs; cependant ils éprouvaient un plaisir plus marqué à fréquenter assidûment, à l'Arsenal, le cercle des amis de Charles Nodier. On y sentait moins l'auguste présence du génie, on y était plus terre-à-terre; mais la conversation y était aussi plus libre et l'esprit critique s'y donnait cours plus aisément et avec plus de fantaisie. Nodier, dont le rôle à cette époque fut loin d'être négligeable, avait de l'équilibre dans l'esprit; il comprenait tout ce que le mouvement romantique apportait de riche et de nouveau, puisqu'il en était un peu le précurseur, lui qui était tourmenté par le démon archéologique et historique et qui s'était complu à faire connaître en France Shakespeare, Walter Scott et la poésie ossianique. Cependant de sa belle culture classique il lui restait un sens de la mesure qui se retrouvait dans l'équité de ses jugements littéraires ou artistiques.

Il fut pour les Johannot un guide utile qui les étonnait par son érudition. De son côté, Nodier était séduit par la souplesse et la jeunesse du talent de Tony, et nous avons un témoignage de ce que fut leur collaboration dans l'« Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux », publiée en 1830 : témoignage précieux, car il nous montre l'influence du conteur sur le graveur, et la facilité avec laquelle celui-ci sut adapter son esprit à celui de l'écrivain. Heureux et vivant métier que celui de ces gravures sur bois, d'un trait sobre et cursif, à peine rehaussé de hachures, et dont la liberté fait penser à celle des dessins à la plume. Cette fantaisie, ce brio caractériseront bientôt de nombreuses illustrations de l'époque romantique, le *Gil Blas* de Gigoux, le *Molière* et le *Don Quichotte* de Johannot lui-même. On commence à aimer ces

vignettes qui sont pour un roman, un recueil de poésies ou même un ouvrage d'érudition, la meilleure des réclames. En 1830, la *Revue des Deux Mondes* paraît avec un frontispice de Tony Johannot : deux femmes, dont l'une presque entièrement nue, symbolisent les deux mondes. La vogue de ce genre de gravures devient telle que tout éditeur s'en sert comme d'un excellent moyen de lancement. Ceux qui ont parcouru la collection de l'*Artiste*, revue qui joua un si grand rôle, tant littéraire qu'artistique, savent la place qu'y tinrent les frères Johannot, en particulier Tony dont la fécondité fut extraordinaire; il était d'ailleurs d'une santé bien plus robuste qu'Alfred, miné par le même mal que Charles auquel il succomba, en 1837, à l'âge de trente-sept ans.

Il semble qu'à partir de ce moment, Tony, enfermé dans une solitude complète, privé d'un appui dont il sentait la force, ait la main moins sûre, l'inspiration moins libre. Cependant il lui arrive de retrouver ses accents d'autrefois et dans cette deuxième partie de son existence, au cours de laquelle il continue à travailler comme un forcené, il a toujours le souci de rester un artiste probe. « Il ne sera remplacé par personne, disait Jules Janin au lendemain de sa mort[1]; il emporte avec lui la beauté, la jeunesse et le charme de ce siècle voué à la haine, aux injures, aux disputes... » Il ne fut pas uniquement un chroniqueur spirituel; en illustrant *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques*, il devint quelque chose de plus : un critique acerbe et impitoyable de ces bâtisseurs de systèmes sociaux que n'avait pas épargnés la verve de Louis Reybaud; de cette âpreté on n'aurait peut-être pas cru capable le sentimental interprète de tant d'œuvres romantiques.

Son œuvre de peintre est à peu près entièrement oubliée aujourd'hui et il faut bien dire que c'est justice. M. Aristide Marie lui-même, qui a un faible marqué pour tous les artistes contemporains de Hugo et de Delacroix, le reconnaît volontiers; un des tableaux de Tony qui eut le plus de succès, *Une famille de pêcheurs*, lui semble être « du Greuze retouché par Tassaert », et cela explique suffisamment qu'on le retienne à peine dans l'histoire des arts plastiques.

1. *Journal des Débats*, 23 août 1852.

***

Au contraire, Louis Boulanger a su trouver parfois sous son pinceau d'heureuses notations; car il a été, en même temps qu'un peintre d'histoire, un portraitiste. Or, on voit souvent un médiocre peintre se hausser jusqu'au grand art, lorsque, abandonnant la peinture à la mode, la peinture qui plaît, il se contente de traduire sincèrement ce qu'il voit — et ce doit être après tout la principale, sinon l'unique préoccupation de l'artiste. Ce fut en effet, on s'en souvient, un enchantement lorsque, en 1912, une exposition florentine nous révéla que les peintres toscans du XVIIe et du XVIIIe siècles étaient à la fois de médiocres imagiers et de brillants portraitistes. Ce qui est vrai d'un Carlo Dolci l'est aussi de Louis Boulanger; chaque fois que celui-ci regarde une figure s'animer, il en rend les traits avec une émouvante vérité. Nous avons déjà dit le style impressionnant des deux effigies de Victor Hugo et d'Adèle Hugo; la *Léopoldine Hugo* du Musée de la place des Vosges en est comme le complément, avec sa physionomie d'enfant aux yeux vifs et à la bouche menue, apparaissant sur un fond de paysage soutenu par une atmosphère et une douceur de tons qui font penser à Reynolds. C'est peut-être le Musée du Louvre qui conserve le meilleur portrait de Boulanger : celui d'une jeune femme qu'il a sobrement et délicatement peint; œuvre qui a conservé la solidité et les qualités d'une peinture de maître, — et qui n'a pas vieilli. Regardons enfin les images qu'il nous a laissées de quelques-uns de ses contemporains : le *Balzac* du Musée de Tours, enveloppé dans son froc, vu au repos, le volume de sa face puissante bien analysé, n'ayant certainement pas l'accent de l'inoubliable crayon que nous devons à Gavarni, mais donnant bien l'impression d'une effigie sincère, exacte et probe; — et surtout les deux images de George Sand, qu'il faut remercier M. Aristide Marie d'avoir exhumées; l'une la représente en *Madeleine au désert*, ébauche rapide mais pleine de vérité, où les traits du visage et la ligne des doigts s'accusent jusqu'à être anguleux, tandis que la physionomie plus pleine de la Collection du Dr Cohen, d'un velouté qui rappelle celui de certains dessins

de Léonard, doucement ombrée par une chevelure magnifique, garde cette expression mélancolique qui devait plaire au modèle et à ses admirateurs.

A voir ces portraits, on est convaincu que Louis Boulanger possédait, comme le reconnaissait Gustave Planche qui ne l'aimait guère, « plusieurs des qualités qui font un grand peintre ». Mais pourquoi faut-il que l' « hugolâtrie » ait été funeste à son talent? Au fond, son nom, comme ceux de Nanteuil et des Johannot, reste inséparable de l'histoire du romantisme. A ces artistes il ne faut pas demander le génie de la création; leur œuvre ne nous offre guère autre chose que l'image séduisante d'une époque; mais ils en ont commenté les diverses tendances avec grâce et fidélité, et ces documents de la vie d'une génération ont une valeur et un intérêt qui les égalent presque à ceux qui font la gloire d'un Cochin ou d'un Moreau le Jeune.

JEAN ALAZARD

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Révolution française, t. III : **la Terreur** (*Colin*).
La Vie chère et le Mouvement social sous la Terreur (*Payot*),
par **Albert Mathiez.**

L'exposition de la Révolution française, récemment ouverte à la Bibliothèque Nationale, — avec le succès que l'on sait —, laisse le visiteur sur une impression singulière et pénible; il semble que si elle avait été préparée il y a un quart de siècle, elle n'aurait pas été sensiblement différente. Elle n'est ni systématique, ni démonstrative.

Les pièces incomparables tirées des collections publiques et privées n'illustrent qu'une suite d'anecdotes et semblent rassemblées là bien plus pour leur beauté ou leur rareté que pour leur signification historique. Les organisateurs, en laissant dans l'ombre des cartons tout ce qui évoquait brutalement la situation des partis, les revendications sociales des « Enragés », les scandales, les souffrances populaires, la famine, semblent avoir voulu ignorer les résultats acquis par trente ans de travaux historiques, et n'avoir aucunement utilisés les derniers ouvrages de M. Mathiez, qui ne figurent même pas, à l'entrée, dans cet étalage de livres choisis offert à la curiosité du public. Or M. Mathiez occupe dans les études révolutionnaires une place éminente, à côté de celle tenue, avec éclat, par M. Aulard. Mais M. Aulard, arrivé très tôt à la Sorbonne, a publié sa grande *Histoire politique de la Révolution*, puis ses vastes et si précieuses éditions de documents (*Actes du Comité de Salut public*, etc.) en une période où la vie politique intérieure était très agitée, où s'affermissaient « la défense républicaine » et le « bloc des Gauches », en un temps où la lutte anticléricale puis la séparation permettaient au public de comprendre d'emblée le culte révolutionnaire de la Raison, la campagne hébertiste ou même Fructidor. Et ce parallélisme a fort opportunément contribué à l'heureuse influence de l'historien. M. Mathiez, âpre, véhément, extrémiste de tendance, n'est arrivé à la Sorbonne que tout récemment, après de trop longs séjours en province, malgré des mérites professionnels remarquables et qu'aiment à attester ses étudiants

de toute opinion; en une période d'union sacrée, ou tout au moins d'union nationale, il retrace sous les couleurs les plus heurtées, et sans rien atténuer de l'effroyable et chaotique réalité, une période de troubles et de déchirements; il montre derrière l'apparente façade, derrière la succession connue des partis, des remous, des contre-courants, des influences occultes, des affaires louches. De là peut-être cette réserve autour de lui; et pourtant, comment ne finirait-il pas, lui aussi, par gagner le grand public cultivé, le public qui a vécu la guerre, les affaires de trahison, qui a su et qui sait ce qu'est la vie chère, l'effondrement d'une monnaie, et qui a vu se dérouler, à l'autre bout de l'Europe, la terrible contre-partie de la Révolution française, à cent vingt-cinq ans de distance, la Révolution russe.

Le troisième volume de la *Révolution française*, paru, comme les deux précédents, dans la petite collection Armand Colin au format si pratique, va de la révolte fédéraliste (juin 1793) au coup d'État du 9 thermidor an II. Période courte, mais extraordinairement complexe, puisqu'elle comprend la formation, puis la continuation du gouvernement révolutionnaire, les révoltes fédéralistes et royalistes, la guerre sur toutes les frontières contre toute l'Europe, l'inauguration de la Terreur, la réorganisation militaire, les victoires, Hondschoote et Wattignies, puis Fleurus, succédant aux échecs et à l'invasion. Cependant le parti révolutionnaire, d'où les Girondins ont été chassés, se divise et s'acharne à se détruire, au fur et à mesure que la crise économique s'accentue : les hébertistes forçant d'abord la main au Comité du Salut public, puis les Indulgents essayant, mais en vain, d'arrêter la Terreur, les comités réunissant enfin toutes les fractions, des citra aux ultra, en même temps qu'ils prennent à ces derniers l'essentiel de leurs revendications, et qu'ils dégagent « des aspirations confuses de l'hébertisme un programme social », expropriant les suspects et s'efforçant de rendre le nouvel état de choses profitable non seulement aux agents de la nouvelle bureaucratie sans culotte et aux fabricants de guerre, mais aux paysans accablés par les réquisitions et aux ouvriers sous-alimentés. Mieux encore que dans les deux volumes précédents, l'auteur a su faire entrer l'essentiel de tous les faits dans le cadre étroit de 223 pages petit in-12, car c'est sur cette période qu'ont porté les travaux les plus nombreux : notamment la série des *Études robespierristes*, l'*Affaire de la Compagnie des Indes*, si grave pour les dantonistes, et le l'ouvrage dont il nous reste à parler, la *Vie chère et le Mouvement social sous la Terreur*. Et ce n'est pas le moindre attrait de ce petit livre de voir prendre place et s'ordonner dans un ensemble tant d'études particulières.

On lira en particulier l'analyse des causes du 9 thermidor, où se mêlent les rancunes du Comité de Sûreté générale dépossédé dans son œuvre de police par le Comité du Salut public, et l'effroi des proconsuls corrompus menacés par Robespierre : Fouché, — et Tallien, craignant pour la vie de sa maîtresse Térésa Cabarrus emprisonnée.

L'étude sur la *Vie chère sous la Terreur* est en réalité le premier volume d'une histoire sociale et économique de la Révolution; elle s'étend en somme de 1789 à Thermidor. Elle démontre comment, par la force des choses, par la nécessité de se concilier les masses, les révolutionnaires qui avaient d'abord, de 1789 à 1792, rejeté avec horreur la politique de réglementation et de taxation de l'Ancien régime, sont obligés d'y revenir; mais ils l'appliquent, non pas comme par le passé, en paix, avec une monnaie saine, et avec l'assentiment des possédants, mais en guerre — guerre étrangère et surtout guerre civile — avec une monnaie s'avilissant de plus en plus. Leur politique apparaît dès lors comme un instrument, les représailles des petits contre les riches, un acte de vengeance et de spoliation. C'est le maximum général, — précisément parce qu'il ne pouvait être appliqué que par contrainte, par l'action des policiers et des garnisaires, — qui entraîne l'organisation de la Terreur. Mais comme son application se révèle difficile, le Comité du Salut public s'oriente, quelques mois avant Thermidor, vers une politique de classe, et promet aux sans-culottes les dépouilles des suspects. Le 9 thermidor ne supprime pas la crise, au contraire : il fait faire à l'inflation un bond prodigieux, et rien ne s'oppose plus dès lors « à la dictature impersonnelle et, irrésistible des détenteurs de valeurs réelles ». « En ce sens, ajoute M. Mathiez, on peut dire que le peuple fit les frais de la Révolution, autant que les prêtres et les émigrés. » Par l'inflation, la bourgeoisie acheva d'asseoir sa puissance; par elle, elle acquit « pour presque rien la terre du clergé et des émigrés,... elle vainquit ses ennemis elle outilla des usines de guerre ».

On voit l'importance de ce livre, qui à la suite de l'histoire de Jaurès, modifie complètement les explications traditionnelles, et purement politiques, de la crise révolutionnaire.

Catéchisme des Partis politiques, par Fernand Corcos (*éd. Montaigne*).

M. Corcos a écrit ce tableau impartial de la vie politique française pour l'électeur moyen; il a voulu l'éclairer, lui rendre plus facile le devoir qu'il va accomplir en avril prochain et lui permettre,

grâce à un exposé clair, précis, élémentaire, — un catéchisme — de découvrir parmi les partis en présence celui dont le programme répond le mieux à ses tendances profondes. Je ne sais quel sera le nombre des citoyens assez consciencieux et réfléchis qui attendront, pour fixer leur choix, de s'être pénétrés du Catéchisme de M. Corcos. Le fait qu'aucun livre de ce genre n'ait encore été publié depuis de longues années est assez préoccupant pour les éducateurs du corps électoral et montre que ce dernier se soucie assez peu de s'éclairer scientifiquement avant de voter. Mais, même s'il ne touchait pas comme il le désire la masse des citoyens, M. Corcos n'aurait pas fait œuvre inutile : les écrivains politiques, les journalistes, les parlementaires eux-mêmes trouveront là, classés avec méthode, des textes nombreux et essentiels résumant toutes les tendances de la politique présente. Car, strictement impartial, l'auteur, pour caractériser chaque parti, pour en faire l'historique, en résumer le programme, a laissé la parole chaque fois qu'il l'a pu aux chefs de groupe les plus qualifiés; il s'est borné à les ranger dans le même ordre que sur les bancs du Parlement, de l'extrême droite à l'extrême gauche. M. Maurras définit en une lettre remarquable la doctrine de l'Action française; M. Georges Valois fait une déclaration sur le Faisceau; M. Raymond Laurent sur le parti démocratique populaire; M. Ferdinand Buisson, d'une façon très heureuse, sur le parti radical et radical-socialiste. Parmi les programmes anonymes les plus complets, on remarque celui de l'Alliance démocratique, du Parti socialiste S. F. I. O, et du Parti communiste. — Dans une deuxième section, les *problèmes de la politique*, M. Corcos précise la position prise par les différents partis sur chacun des grands problèmes présents, tels que le maintien ou la suppression de l'ambassade du Vatican, la revision constitutionnelle, les congrégations, le vote des femmes, Locarno, l'enseignement, les dettes interalliées, la monnaie et l'alternative obsédante de la stabilisation ou de la revalorisation. D'ailleurs c'est là où apparaît plus encore que dans la première partie, l'inconvénient qu'il y a lieu d'ajouter par scrupule, aux déclarations des intéressés; c'est ainsi que l'on voit le parti radical s'engager à étendre graduellement les droits de la femme, alors qu'il s'efforce au Parlement de retarder indéfiniment la plus modeste extension du droit de suffrage. — Une troisième section énumère les ligues politiques et économiques, qui, sans agir directement dans la vie électorale, n'en ont pas moins une action politique : Ligue des Patriotes, Ligue de la IVe République, Ligue française, Ligue civique, Ligue de la République, ligue des Droits de l'Homme, Union des intérêts économiques, Comité républicain du Commerce et de l'Industrie, C. G. T. et C. G. T. U.

Le livre se termine par un ensemble de renseignements indispensables à l'appréciation des résultats de la prochaine consultation électorale : le schéma des résultats des élections législatives depuis 1906 et la liste par ordre alphabétique et par groupes des députés et sénateurs.

J. POIRIER

***

Gabriel Hanotaux : Histoire de la Nation française.
Tomes VII et VIII : **Histoire militaire et navale** (*Plon-Nourrit*).

Donner en un millier de pages un compendium de l'histoire militaire et navale de la France est une audacieuse gageure que M. Gabriel Hanotaux a courageusement tenue : dans les termes où il l'a acceptée, c'est un succès. Mais ce succès plaira plus ou moins, suivant la tournure d'esprit du lecteur. Cette histoire militaire et navale fait partie d'un ensemble dans lequel sont traités tous les aspects de la vie nationale : géographie, histoire politique, histoire religieuse, histoire diplomatique, histoire économique, histoire des arts, des lettres et des sciences. Ce plan est fait pour séduire les lecteurs qui se sentent plus attirés vers certaines parties de l'histoire nationale que vers d'autres; et il a l'avantage de donner à l'ouvrage un aspect plus scientifique en un certain sens, puisque le développement de chaque grande catégorie est présenté d'un seul tenant. D'autres lecteurs regretteront ce morcellement, et penseront qu'il vaut mieux essayer de se représenter chacune des grandes époques de notre histoire dans son ensemble et dans ce qu'elle peut avoir d'original à tous les points de vue.

C'est, nous tenons à le répéter, principalement une affaire de tournure d'esprit. Toutefois, en ce qui concerne l'histoire militaire, le plan suivi risque, pour des lecteurs insuffisamment avertis, de donner une idée inexacte des choses. Il est permis de penser que l'histoire des événements militaires n'est pleinement intelligible que si on les encadre, avec la plus grande précision, dans les événements politiques et diplomatiques qui les ont précédés, accompagnés et suivis; on peut en rester à la formule de Clausewitz : « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. » La tendance n'est que trop répandue parmi les militaires français de considérer leur métier comme une donnée pure, indépendante des contingences. Ce qui les mène à un dédain excessif à l'égard de la politique de guerre et même de la stratégie.

Nous aurions mauvaise grâce à insister. Si les lecteurs de cette histoire militaire et navale se reportent aux autres parties de l'*Histoire de la Nation française*, ils auront tous les éléments voulus pour se faire une idée d'ensemble des plus exactes et des plus sûres. Et, en ce qui concerne l'histoire des institutions militaires et de la technique, en ce qui concerne même la partie proprement militaire de la politique de guerre, ils trouveront, dans ces deux volumes, tous les renseignements les plus certains et les mieux mis en valeur. Malgré la diversité des collaborations, M. Hanotaux a pu imposer à l'ensemble une unité de ton et de conception vraiment incomparable.

Il est vrai qu'il a su choisir les hommes qui ont travaillé à ce considérable ouvrage. C'est le général Jean Colin qui a exposé la période qui s'étend des Origines aux Croisades : période particulièrement obscure, dont il a fait un exposé extrêmement remarquable, et qui restera. Le colonel F. Reboul a traité notre histoire militaire depuis les Croisades jusqu'à la Révolution : la naissance de l'idée de patrie y est lumineusement développée, puis les tendances contradictoires qui aboutissent à la création et à l'évolution de l'armée royale; dans cette période, d'abord difficile, puis si glorieuse, le colonel Reboul a su mettre à leur place les grands capitaines et les hommes d'État qui ont imposé leur marque à la politique militaire du temps; les pages consacrées à Turenne sont notamment d'une vigueur et d'une solidité inégalées. Le général Mangin avait commencé à étudier les guerres de la Révolution : la mort l'a tôt arrêté, et l'on ne peut que regretter de n'avoir pas l'ensemble; l'exposé du général Mangin est du plus haut intérêt, et marque un vif souci, chez l'auteur, de dégager les traits importants. L'œuvre a été continuée jusqu'en 1914 par le maréchal Franchet d'Esperey : le vainqueur de Macédoine a su donner de Napoléon, chef de guerre, et de ses armées une image renouvelée dans laquelle les faiblesses non voilées mettent le génie en un relief encore plus accentué; son récit de la guerre de 1870-71 est d'une lucidité et d'une netteté hors de pair : la victoire de 1918 a permis aux hommes d'aujourd'hui de considérer avec un regard plus acéré ces mois tragiques où l'on s'efforça de sauver l'honneur. Enfin M. Hanotaux s'est réservé la tâche particulièrement délicate de traiter l'histoire de la guerre mondiale. Aidé du commandant Lestien dans les questions relatives à la partie technique, à l'organisation, à l'armement, il a réussi à donner un tableau d'ensemble dont les valeurs et les proportions sont exactes. Traitant de l'histoire « française » de la guerre, il était condamné à ne pas donner une étude complète de la guerre « mondiale » : cela tient aux conditions mêmes du problème. Dans le

cadre qu'il s'était tracé, il était difficile de faire mieux. M. Hanotaux n'a pas considéré, dans cette fresque d'ensemble, qu'il eût à donner un aperçu des faiblesses auxquelles ont succombé le gouvernement et le commandement : peut-être est-ce mieux ainsi pour l'avenir, et peut-être nos descendants en jugeront-ils de cette façon quand nos passions seront éteintes. Sera-t-il permis à un contemporain d'ajouter une précision supplémentaire sur un point qui touche à une période qu'il a des raisons personnelles de connaître particulièrement bien? Qui a voulu la conférence réunie le 6 avril 1917 à Compiègne? Ce n'est pas M. Painlevé; celui-ci considérait la question de l'offensive comme réglée; elle fut rouverte à la suite des incidents provoqués par les documents dits « note Freycinet » et « note Messimy » qui parvinrent au Président de la République et au Président du Conseil : c'est à ceux-ci que revient l'initiative du « Conseil de guerre » de Compiègne. Question de détail, sans doute : mais cette période a donné lieu à tant de controverses qu'il est indispensable de rétablir les faits dans toute leur exactitude.

Les deux volumes de l'Histoire militaire et navale, s'ils exposent un passé dans lequel notre amour de la gloire trouve d'assez nombreuses occasions de se satisfaire, laissent une double impression beaucoup moins flatteuse pour notre orgueil : il est rare que la France ait été prête à la guerre au début d'une campagne; et l'évolution de ses institutions comme de ses conceptions militaires a été singulièrement retardée par la routine, le laisser-aller et la paresse d'esprit. Ce sont là, même, plus que des impressions, ce sont des constatations que ces deux tomes nous permettent de faire comme *de visu*. Puissent-elles secouer un peu l'apathie de nos hommes d'État, de nos politiciens, de nos militaires, et même de tous nos concitoyens. Il est normal en France, au lendemain d'une guerre victorieuse, qu'on s'endorme dans la quiétude et l'admiration mutuelle. M. Hanotaux et ses collaborateurs nous montrent combien les réveils sont brusques et sanglants.

J.-M. BOURGET

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

La *Revue de Paris* publie en ce moment une « Vie d'Édouard Manet » qui, sur certains points, justifie quelques observations de ma part. Je ne relèverai pas tous les détails imaginaires qui se trouvent dans cet ouvrage; ils sont sans doute une loi du genre et ce genre est à la mode. Mais je ne saurais en ma qualité de nièce d'Édouard Manet et de petite-fille d'Auguste Manet ne pas faire connaître aux lecteurs de votre excellente Revue que les rapports de mon oncle et de son père, ainsi que leurs caractères respectifs, sont représentés dans l'étude dont il s'agit sous un jour inexact.

Auguste Manet ne fut point le personnage assez déplaisant que le récit nous peint. Édouard Manet entretenait avec son père des relations plus affectueuses que celles qui nous sont décrites pages 368 et suivantes. Les nombreuses lettres de lui qui sont en ma possession en font foi. Lors de son embarquement, mon oncle, dans les premières lettres qu'il adresse à ma mère, ne parle point de son père, ce dernier étant avec lui au Havre. Mais dans les lettres suivantes, il charge toujours sa mère et ses frères de l'embrasser; puis il lui écrit d'une façon toute filiale, et il lui envoie même le Journal qu'il avait tenu pendant un mois.

Je dois donc faire toutes réserves quant à l'authenticité des faits et gestes et des sentiments que l'auteur dans la suite de son ouvrage pourra attribuer à mon oncle ou aux autres personnes de ma famille, et je m'adresse à votre courtoisie, Monsieur le Directeur, pour vous demander de vouloir bien insérer cette lettre dans le prochain numéro de la Revue.

Je vous prie de recevoir l'expression de ma considération la plus distinguée.

JULIE ROUART-MANET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1928

		Pages.
PRINCE SIXTE DE BOURBON.	La Reine d'Étrurie. — I	5
PAUL MORAND	Excelsior (U. S. A.)	31
GABRIEL HANOTAUX	La France des cent trente départements (*fin*)	43
YVES DE LA BRIÈRE	Le Catholicisme romain	76
GEORGES DUHAMEL	La Nuit d'orage. — II	99
GEORGES IMANN	Le Théâtre en Russie soviétique	137
HENRY DE JOUVENEL	Débuts de Mirabeau dans le monde	151
GEORGES SUAREZ	La Politique étrangère de M. Briand	163
COMTE DE FELS	L'Office industriel	180
A. ALBERT-PETIT	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	194
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	206
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	214

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1928

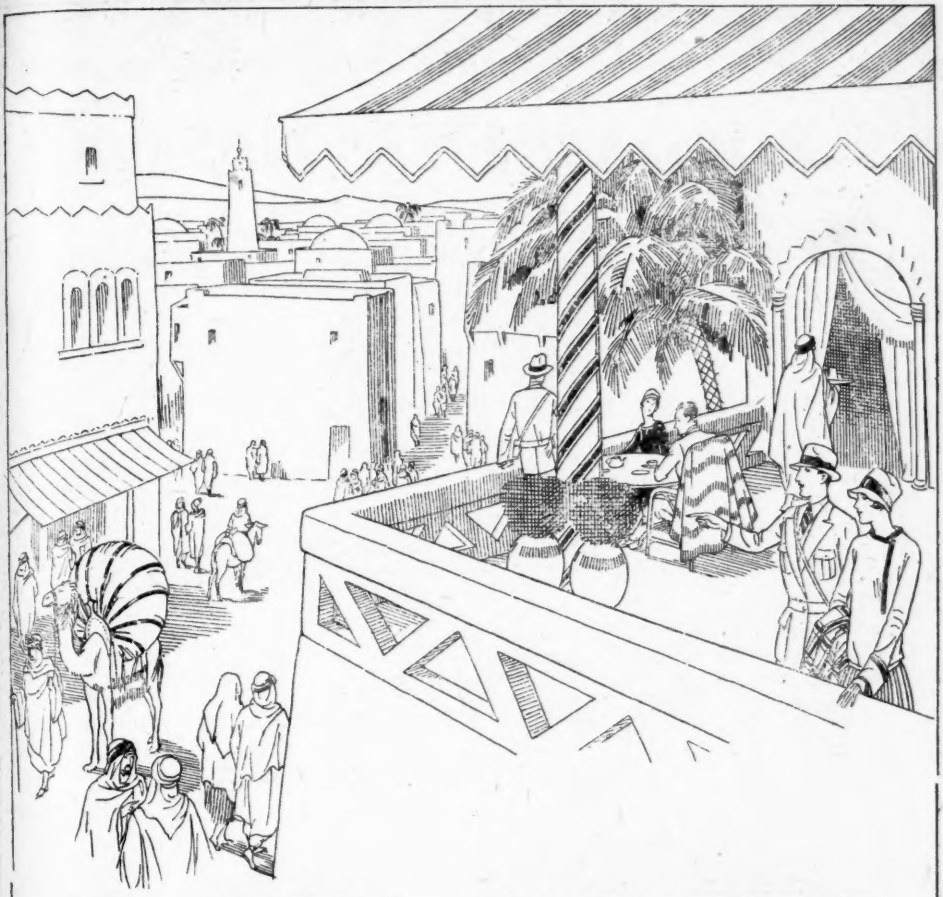
COLETTE	La Naissance du Jour. — I	241
JULIEN BENDA	Une nouvelle Soirée perdue	263
PRINCE SIXTE DE BOURBON.	La Reine d'Étrurie. — II	280
ÉMILE VANDERVELDE	Le Centenaire de Charles de Coster	310
GEORGES DUHAMEL	La Nuit d'orage (*fin*)	324
ALBERT FLAMENT	La Vie d'Édouard Manet. — I	356
STÉPHANE LAUZANNE	L'Arbre de l'Injustice fiscale	385
NOËL ABRIEU	Le dixième Anniversaire du Code ecclésiastique	399
COMTE DE FELS	A la Veille des Élections	432
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	445
GEORGES SUAREZ	La Politique : Chez M. Henry de Jouvenel	455

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1928

		Pages.
PIERRE DE NOLHAC	Sous le Ministère de Choiseul	481
P.-ÉT. FLANDIN	Le Problème social	497
COLETTE	La Naissance du Jour. — II	510
LUC DURTAIN	Au Pays des nouvelles icones	547
PRINCE SIXTE DE BOURBON	La Reine d'Étrurie (*fin*)	570
SALLUSTE	Les dessous du Duel Staline-Trotzky	596
VALERY LARBAUD	Eugenio d'Ors	621
EUGENIO D'ORS	Caboche ou la Prévision et la Nouveauté	626
ALBERT FLAMENT	La Vie d'Édouard Manet. — II	642
LÉON BERNARD	La Coopération sanitaire internationale	668
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Amour de la Musique	681
ABEL CHEVALLEY	Les Lettres : Thomas Hardy	697
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	708

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1928

COMTE DE FELS	A la Veille des Élections. Attitude des Modérés	721
PAUL MORAND	Charleston (U. S. A.)	742
ELMER L. RICE	La Machine à calculer. — I	756
COLETTE	La Naissance du Jour. — III	775
LUDOVIC DE CONTENSON	La Martinique pendant les Cent Jours	795
ISADORA DUNCAN	Un Voyage en Grèce	818
ALBERT FLAMENT	La Vie d'Édouard Manet (*fin*)	837
A. DAVID-NEEL	Le Thibet mystique	855
EDMOND JALOUX	M. Abel Hermant à l'Académie française	889
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	911
MARCEL THIÉBAUT	Lettres étrangères : Vicente Blasco-Ibañez	919
JEAN ALAZARD	Les Arts : Peintres de l'École romantique	938



LE MAROC MOYENAGEUX
L'ALGÉRIE - LA TUNISIE
TIMBOUCTOU LA MYSTÉRIEUSE

44 HOTELS *"TRANSATLANTIQUE"* EN AFRIQUE DU NORD

DU CONFORT - DU REPOS - DU PLAISIR
DE L'HIVERNAGE - DE L'EXOTISME

AUCUN SOUCI
AUCUN ALÉA

Par les billets forfaitaires de la *Sté DES VOYAGES ET HOTELS NORD-AFRICAINS*
filiale de la *Cie Gle TRANSATLANTIQUE*

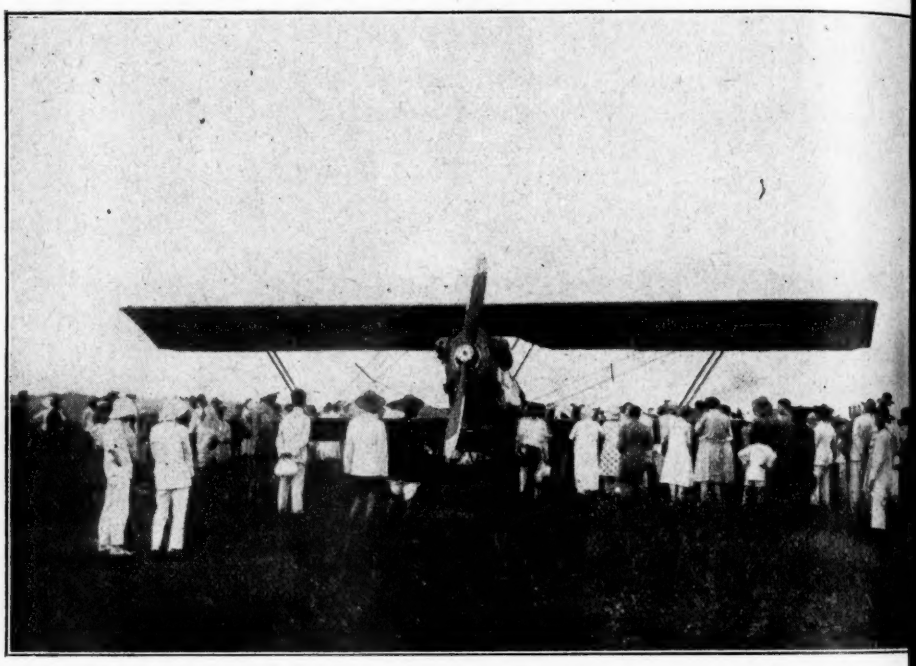
20 ITINÉRAIRES DIFFÉRENTS

TOUTES LES COMBINAISONS DE VOYAGES SONT POSSIBLES

Écrire : *Sté DES VOYAGES ET HOTELS NORD-AFRICAINS*, 6, rue Auber, Paris, ou s'adresser : *Cie Gle TRANSATLANTIQUE* (Salon arabe, 1er étage), 6, rue Auber, Paris, ou à ses Agences, ou Compagnie Française du Tourisme, 30, Boulevard des Capucines, Paris.

LES DERNIÈRES PERFORMANCES DES MO

PARIS A 9 JOURS DE SAÏGON



La liaison FRANCE-INDOCHINE a été réalisée suivant un itinéraire remarquablement préc par le Capitaine **CHALLE** vainqueur de la Coupe Internationale MICHELIN 1927, accompagné d mécanicien **RAPIN**.

Partis de VILLACOUBLAY le 11 Octobre à **10** heures sur un avion militaire **POTEZ 25**, équip d'un moteur **LORRAINE 450 CV. à réducteur**, strictement de série, ils arrivaient le 20 Octobre 11 heures à SAÏGON après un parcours de 12.000 kilomètres.

Ils établissaient ainsi un nouveau record sur le trajet Paris-Saïgon, battant les temps réalis en 1924 par **PELLETIER DOISY** et en 1925 par le Colonel **Marquis De PINEDO**.

Comme ses brillants devanciers, **CHALLE** avait utilisé un moteur LORRAINE.

Sans escales préparées, ni ravitaillements prévus, utilisant les essences et les huiles de gra sage trouvées sur les terrains occupés ou dans le commerce, le Capitaine **CHALLE** et le méc nicien **RAPIN** réussissaient à gagner vingt jours sur le paquebot le plus rapide, grâce à la rég larité de leurs étapes, fonction de l'excellence et de la parfaite mise au point de leur matériel.

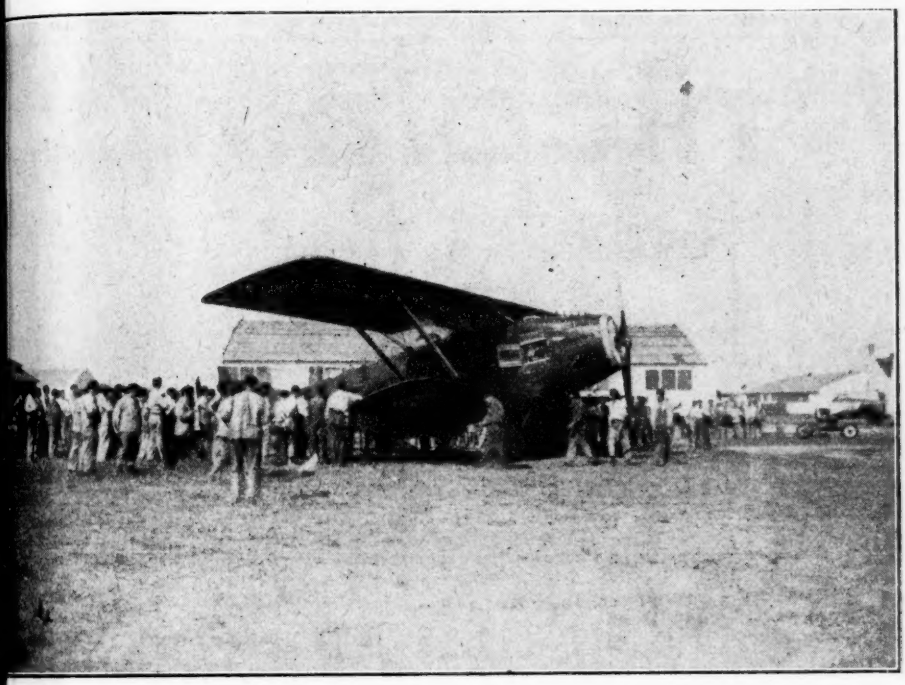
Le retour était parcouru avec la même rapidité qu'à l'aller jusqu'à Téhéran où le Capitai **CHALLE** séjournait pour présenter son appareil au Gouvernement Persan. — Surpris par d chutes violentes de neige, les aviateurs étaient obligés d'attendre la possibilité de regagner France. — Le 16 Décembre, ils quittaient Téhéran et rentraient à Paris le 21, ayant effectué total **24.000 kilomètres**.

Leur avion **POTEZ 25 - LORRAINE 450 CV. à réducteur** était le même qui, successivem piloté par les équipages DEVE-ROSSI, WEISS-ASSOLANT, THENOT-BOUSCAT, avait dé effectué les raids :

PARIS — ORAN — CASABLANCA — PARIS
PARIS — CRACOVIE — ROSTOF — MOSCOU — VARSOVIE — PARIS
PARIS — COPENHAGUE — PARIS

D'AVIATION **LORRAINE-DIETRICH**

LE CIRCUIT DE LA MÉDITERRANÉE



10.850 KILOMÈTRES EN 6 JOURS D'ABSENCE

Partis du BOURGET le 13 Septembre (à 5 heures) sur un avion **SECM**, équipé du nouveau moteur **LORRAINE 650 CV. à réducteur**, le Capitaine **PELLETIER DOISY** accompagné de **GONIN** et de **VIGROUX** revenaient à leur point de départ le 19 Septembre, ayant effectué en 6 jours 7 h. 52 de vol), un circuit de **10.850 kilomètres** par VIENNE — BUCAREST — RAYAK — LE CAIRE — BENGHASI — TUNIS — CASABLANCA — PARIS.

La valeur technique d'une pareille démonstration effectuée avec un matériel entièrement nouveau (cellule et moteur) se passe de tout commentaire.

Certaines étapes furent effectuées dans des conditions extrêmement difficiles :

Du CAIRE à BENGHASI, au-dessus d'une zone désertique, brûlée par le soleil, par une température dépassant 40°, et de BENGHASI à TUNIS, au milieu d'un violent siroco soulevant des nuages de sable à plus de 2.000 mètres d'altitude.

Enfin, au cours de la dernière étape CASABLANCA-PARIS l'appareil secoué par un violent vent d'ouest, dut voler pendant des heures entières à moins de 50 mètres d'altitude, les nuages et la pluie empêchant toute visibilité.

Toutes ces difficultés furent cependant surmontées grâce à la maîtrise de l'équipage et à la robustesse du matériel employé :

l'avion **SECM** et le moteur **LORRAINE 650 CV. à réducteur.**

Dépôt
nicolas
fines bouteilles
190 dépôts

VILLÉGIATURE MÉDICALE A LA CAMPAGNE, PRÈS PARIS
Régimes, Cures de Désintoxications et de Maladies de la Nutrition, Convalescences, Cure de Repos
CHATEAU DE GRIGNON
près Choisy-le-Roi. Téléph. régional 17 à Choisy
A ORLY-sur-SEINE MÉDECIN RÉSIDANT
A 9 kilomètres de Paris. Téléph. régional 17 à Choisy
ÉTABLISSEMENT SITUÉ AU MILIEU D'UN BEAU DOMAINE ET ADAPTÉ A TOUTES LES EXIGENCES DE LA MÉDECINE ET DU CONFORT MODERNE
Vastes pièces ripolinées avec salles de bains privées. — Balcons de repos. — Solarium
Hydrothérapie. — Électrothérapie. — Laboratoires. — Régimes. — Cure d'air
Superbe parc de 4 hectares. — Terrain de Jeux. — T. S. F. — Prix forfaitaire
Chemin de fer d'Orléans aux gares d'Orsay et Austerlitz, Paris-Orly : 25 minutes. — 9 à 10 km. en auto, soit par Choisy-le-Roi, soit par la route de Fontainebleau jusqu'à Belle-Épine. — Transport en auto sur demande.

LENIEF
S. A.
374, Rue Saint-Honoré
PARIS
La nouvelle collection de robes et manteaux de la saison d'été est visible chaque jour et nous invitons à l'aller voir toute femme élégante désireuse d'être bien habillée.

Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommiers.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. SEINE 75.390 CH. POSTAUX PARIS 225-06

" COLLECTION FRANÇAISE "

OUVRAGES PARUS :

DOMINIQUE, par Eugène FROMENTIN . . . . . *Épuisé.*
L'EMPREINTE, par Ed. ESTAUNIÉ, de l'Acad. fr. . . . . *Épuisé.*
FROMONT jeune et RISLER aîné, par Alphonse DAUDET . . . . . *Épuisé.*
LA PORTE ÉTROITE, par André GIDE . . . . . *Épuisé.*
LE PETIT CHOSE, par Alphonse DAUDET . . . . . *Épuisé.*
LETTRES DE MON MOULIN, par Alphonse DAUDET. . . . . *Épuisé.*
MADAME BOVARY, par Gustave FLAUBERT. . . . . *Épuisé.*
TARTARIN DE TARASCON, par Alphonse DAUDET. . . . . *Épuisé.*
NUMA ROUMESTAN, par Alphonse DAUDET. . . . . *Épuisé.*
LE DISCIPLE, par P. BOURGET, de l'Acad. fr. . . . . *Épuisé.*
LE DIVERTISSEMENT PROVINCIAL, par H. DE RÉGNIER, de l'Acad. fr. **90 fr.**
L'ASCENSION DE M. BASLEVRE, par Éd. ESTAUNIÉ, de l'Acad. fr. . **100 fr.**
L'ESCAPADE, par H. DE RÉGNIER, de l'Acad. fr. . . . . **120 fr.**
YAMILÉ SOUS LES CÈDRES, par Henry BORDEAUX, de l'Acad. fr. . . . **120 fr.**

VIENT DE PARAITRE :

L'APPEL DE LA ROUTE

PAR

Édouard ESTAUNIÉ

De l'Académie française.

67 illustrations en couleurs de PIERRE ROUSSEAU

30 exemplaires sur Madagascar, avec deux dessins originaux. . . . . **300 fr.**
21 exemplaires sur Arches . . . . . **200 fr.**
970 exemplaires sur Rives. . . . . **120 fr.**

Pour paraître ensuite :

En mars. **MONSIEUR DES LOURDINES**, par Alphonse de CHATEAUBRIANT. 67 Illustrations de DANIEL-GIRARD.
En avril. **SALAMMBO**, par Gustave FLAUBERT, 75 illust. de S.-R. LAGNEAU.
En novembre. **JACK**, par Alphonse DAUDET. 2 volumes avec 125 illustrations de Pierre ROUSSEAU.
En décembre. **PÊCHEUR D'ISLANDE**, par Pierre LOTI, de l'Académie Française. 70 illustrations de DANIEL-GIRARD.

Les souscriptions sont reçues chez tous les libraires

LA FONDATION AMÉRICAINE POUR LA PENSÉE ET L'ART FRANÇAIS distribuera dans le courant de l'été 1928, comme par le passé, ses 14 Bourses : 3 pour la Littérature, 2 pour la Peinture, 2 pour la Sculpture, 1 pour la Gravure, 5 pour les Arts Décoratifs, y compris l'Architecture, 1 pour la Musique.

Chacune de ces Bourses s'élève à 12.000 fr., payables en deux ans, à raison de 6.000 fr. par an.

Pour traverser cette période difficile, la Présidente a provisoirement augmenté chaque Bourse de 6.000 francs, ce qui porte effectivement chacune d'elles à **18.000 Francs.**

Le Comité tient à bien préciser que la Fondation distribue des Bourses — non des prix — ces Bourses ne visant pas à récompenser une œuvre particulière ou un ensemble réalisé, **mais à aider de jeunes talents à tenir leurs promesses d'œuvres.**

Le Comité invite les candidats, hommes ou femmes, âgés de moins de 35 ans, c'est-à-dire nés après le 1er juillet 1893, à adresser dès maintenant leur candidature au Siège de la Fondation, 15, Boulevard Montmorency, Paris-XVIe. Nulle canditature sera valable passé le 31 Mars 1928.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

LES SPORTS D'HIVER

dans les stations des Alpes et du Jura

Dans toutes les grandes stations de sports d'hiver des Alpes et du Jura la saison bat son plein.

Chamonix et Briançon sont particulièrement animés. C'est dans ces deux centres que s'entraînent les skieurs qui prendront part à Chamonix, du 25 au 29 courant, au XVIIe Concours internationnal de ski. A ce concours seront sélectionnés les champions appelés à défendre nos couleurs aux épreuves de ski de la 2e Olympiade qui aura lieu, le mois prochain, à Saint-Moritz.

Remarquons qu'ils ne pouvaient trouver installations plus vastes et plus pratiques :

à Chamonix, patinoire de 36.000 m², pistes pour le ski, le skijoering, la luge et le bob, des links de curling, etc.

à proximité de Briançon, au Mont Genèvre, patinoire de 3.000 m², pistes de bob, pistes et tremplins d'élan pour le ski, etc.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Des réductions de prix sont consenties pour le transport des bagages dans le train de luxe SIMPLON-ORIENT-EXPRESS

Pour faciliter le transport des bagages par le train de luxe "SIMPLON-ORIENT-EXPRESS" des réductions de prix sont accordées, à partir du 1er Janvier 1928, aux voyageurs allant de Londres et de Paris vers Stamboul et Athènes, et réciproquement.

Entre Calais, Paris et Trieste, le SIMPLON-ORIENT-EXPRESS ne comporte que des wagons-lits de 1re classe; mais entre Trieste, Stamboul, Bucarest et Athènes, il offre des places de 2e classe et wagons-lits.

Les voyageurs venus à Trieste en wagons-lits de 1re classe qui désirent, à partir de ce point, continuer la route en wagons-lits de 2e classe n'ont qu'à se munir, au départ, de billets valables en 1re classe jusqu'à Trieste et en 2e classe au delà. Ils peuvent réaliser ainsi une économie d'environ 400 francs pour le trajet de Paris à Stamboul.

ARTHÈME FAYARD et Cie, Éditeurs, 18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS (14e)

CLAUDE FERVAL

THÉRÈSE
ET
SON FILS

Roman

L'indifférence d'un fils serait-elle moins douloureuse que celle d'un amant ?

Un volume in-18. . . . . PRIX : 12 fr.

UN ÉVÈNEMENT LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

Le Courrier des Pays-Bas

rédigé en exil par

LÉON DAUDET

SUITE BIBLIOGRAPHIQUE COMPLÈTE EN 4 CAHIERS

Vient de paraître : **Premier cahier :**

La ronde de nuit

Le tirage de ces COURRIERS est limité à 8.800 exemplaires.
Ils ne seront pas réimprimés.
Ils sont réservés par préférence aux souscripteurs à la série complète des 4 cahiers.

Hâtez-vous de retenir votre série

Chaque volume 15 fr. **La série 60 fr.**

GRASSET

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, **PARIS**

Dernières Nouveautés :

ROBERT BRUN
Ancien membre de l'École française de Rome

AVIGNON
AU TEMPS DES PAPES

LES MONUMENTS — LES ARTISTES — LA SOCIÉTÉ

M. Robert Brun a brossé d'Avignon un tableau évocateur, décrit ses édifices grandioses, les salles de son palais, les églises, les châteaux, disséminés en terre comtadine, et fait revivre dans son décor familier la vie fastueuse des Papes. Pittoresque, captivant, aussi agréable à lire que documenté, son livre constitue aussi un guide précieux et sûr.

Un volume in-16 de la *Collection Ivoire* (14×19), 8 *planches hors texte*, broché..... 30 fr.
Relié, dos toile ivoirine, plats papier maître relieur..... 36 fr. 50

Dans la même Collection :

ÉMILE MÂLE
Art et Artistes du Moyen Age
In-16, *8 planches hors texte*, broché..... 30 fr.
Relié..... 36 fr. 50

A. RODIN
Les Cathédrales de France
In-16, *un portrait*, broché..... 20 fr.
Relié..... 26 fr. 50

LOUIS GUILAINE

L'AMÉRIQUE LATINE
ET
L'IMPÉRIALISME AMÉRICAIN

« M. Louis Guilaine a écrit un des livres les plus pathétiques que je connaisse. Ce livre est un bilan admirable et à peu près complet des gestes franchement « impérialistes » qui ont marqué l'avance incoercible des Etats-Unis vers leur frontière méridionale, le canal de Panama. »

W. Morton Fullerton (*Le Figaro*, 23 janvier 1928).

Un volume in-16 (12×18), broché..... 14 fr.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

PETITE JUNGLE
PAR **MAURICE MOREL**

Un volume in-16 (12×18), illustré par Félix Lorioux, broché..... 8 fr.
Relié toile, tête dorée..... 13 fr.

CHEZ PLON

EDMOND JALOUX

LE JEUNE HOMME AU MASQUE

Roman in-16. . . . . 12 fr.

ANDRÉ BILLY — MOÏSE TWERSKY

L'épopée de Ménaché Foïgel

* * *

LE LION, L'OURS ET LE SERPENT

Roman in-16. . . . . 12 fr.

PRINCE DE LIGNE

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE MA VIE

Publiés par FÉLICIEN LEURIDANT — Préface de ÉDOUARD CHAPUISAT

Tome I

In-8° écu avec un portrait et 2 fac-similés hors texte. . . . . 25 fr.

Rappel :

Louis Dumont-Wilden : **LA VIE DE CHARLES-JOSEPH DE LIGNE, PRINCE DE L'EUROPE FRANÇAISE (dans la collection " Le Roman des Grandes Existences "),** in-16 sur alfa. . . . 15 fr.

Collection d'auteurs étrangers :

CORRESPONDANCE DE LORD BYRON

AVEC

P.-B. SHELLEY — LADY MELBOURNE — M. R. HOBHOUSE — L'HON DOUGLAS KINNAIRD

Publiée par JOHN MURRAY — Traduite de l'anglais par F. LAROCHE

Viennent de paraître : *Tomes III et IV.*

Deux vol. in-16 . . . . . 24 fr.

Parus précédemment : *Tomes I et II.*

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— 13 —

VICTOR GIRAUD

LA VIE CHRÉTIENNE D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

Derniers parus dans cette collection :

11. André Lamandé : **LA VIE GAILLARDE ET SAGE DE MONTAIGNE**
12. Paul Brach : **LA DESTINÉE DU COMTE ALFRED DE VIGNY**

Chaque vol. in-16 sur alfa. . . . . 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

MAURICE MAETERLINCK

LA VIE DE L'ESPACE

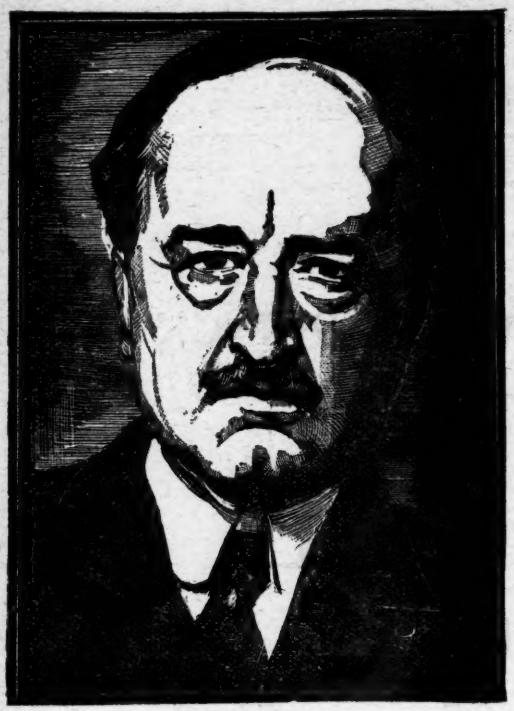
LA QUATRIÈME DIMENSION
LA CULTURE DES SONGES
ISOLEMENT DE L'HOMME
JEUX DE L'ESPACE ET DU TEMPS
DIEU

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi contre mandat ou timbres
1 fr. en sus pour le port et l'emballage

R. C. Seine, 242,553

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS-IXe



ŒUVRES DE V. BLASCO IBÁÑEZ

ARÈNES SANGLANTES	67e	édition
DANS L'OMBRE DE LA CATHÉDRALE.. ..	33e	—
LES ENNEMIS DE LA FEMME..	22e	—
LA FEMME NUE DE GOYA..	31e	—
FLEUR-DE-MAI..	17e	—
LA HORDE..	19e	—
MARE NOSTRUM..	59e	—
LES 4 CAVALIERS DE L'APOCALYPSE..	59e	—
LA TENTATRICE..	31e	—
TERRES MAUDITES..	21e	—

Chaque volume broché : **9** fr.

CAMILLE PITOLLET

V. BLASCO IBÁÑEZ, ses romans et le roman de sa vie : **8** fr.

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

ALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

COMTE DE SAINTE-AULAIRE

SOUVENIRS

(VIENNE, 1832-1841)

Publiés par MARCEL THIÉBAUT

n volume in-octavo carré.. .. .. **25** fr.

QUELQUES OPINIONS

On vient de penser, très justement, que le moment était de procéder à une publication de ces Mémoires... De Vienne e la Société viennoise ils retracent un aimable et malicieux au... L'intérêt historique et la valeur littéraire de ce témoi- e sont de premier ordre...

De LANZAC de LABORIE (*Le Correspondant*).

es souvenirs du Comte de Sainte-Aulaire sur son ambassade enne où il résida de 1833 à 1841, que publie aujourd'hui Marcel Thiébaut, en les faisant précéder d'une préface his- ue et psychologique qui est du plus vif intérêt sont cer- ment parmi les publications historiques les plus intéres- s qui aient vu le jour depuis une dizaine d'années...

L. CHENEBENOIT (*Le Temps*).

ien que les Souvenirs du Comte de Sainte-Aulaire soient en de partie consacrés à l'histoire diplomatique — la question ient, entre autres, une des plus compliquées qu'il soit pos- de débattre autour d'un tapis vert, y est largement étudiée n'est pas une de ces pages, ainsi que le remarque M. Marcel baut, qui ne soit pleine de séduction et de vie...

Jacques PATIN (*Le Figaro*).

a publication des Souvenirs du Comte de Sainte-Aulaire, M. Marcel Thiébaut, d'accord avec le vicomte d'Harcourt, fils du mémorialiste et détenteur des manuscrits, est d'une tance exceptionnelle pour l'histoire de la diplomatie euro- ne dans la première moitié du dernier siècle...

Albéric CAHUET (*l'Illustration*)

ais l'attrait du livre, pour un moraliste, pour quiconque, à rs la connaissance d'une époque, cherche une vue sur les rs, les métamorphoses sociales, les propos intellectuels, ait réside dans les portraits que l'ambassadeur a brossés, otes sur la vie et bien des détails captivants sur M. de Met- ch, sur son double mariage, son caractère composite à la rand et pusillanime.

Gérard BAUER (*l'Echo de Paris*)

inte-Aulaire fait dans ses mémoires un tableau aussi vivant peut le souhaiter de la viennoise entre 1830 et 1840 sputes pour le « canapé », les démêlés entre le « magistrat » cipalité de Vienne et les autorités de l'Etat, les promenades réglées au Prater, les potins du monde diplomatique, tout st retracé de main de maître, c'est-à-dire avec toute la té, toute l'ironie respectueuse à la fois et amusées qui ennent...

J.-M. BOURGET (*La Revue de Paris*).

... Ses Souvenirs sont un livre de parfaite compagnie et du plus savoureux commerce. Ils peuvent enseigner à nos diplomates le secret de servir utilement. C'est la moindre des choses. Il suffit de penser de parler et d'écrire en français, — et en Français...

Henri de NOUSSANNE (*Comoedia*)

... Ce volume est un document de première importance pour l'étude de la politique française de 1832 à 1842 à Vienne en face des grands problèmes posés par la question d'Orient. On y trouvera aussi des notations intéressantes sur la rive viennoise, sur Louis-Philippe et le Prince de Metternich.

Les TREIZE (*l'Intransigeant*).

... Le Comte de Sainte-Aulaire a laissé des mémoires fort instructifs dont on nous donne aujourd'hui une partie. Ce gros volume se lit d'une haleine ou presque... M. Marcel Thiébaut qui édite ces papiers les fait précéder d'une charmante et spirituelle préface...

Robert de TRAZ (*Revue de Genève*).

... Ces mémoires forment, à mon sens, un des livres les plus émouvants et peut-être les plus tragiques sur lesquels nous puissions aujourd'hui méditer.

LUCIEN CORPECHOT (*Le Gaulois*).

... Grâce aux souvenirs si intéressants du comte de Sainte-Aulaire heureusement publiés par Marcel Thiébaut, nous avons maintenant une documentation impartiale et vécue sur la vie à Vienne de 1832 à 1841 ainsi que sur tous les événements auxquels la Cour fut mêlée durant cette époque...

P. AVELINE (*Livres et Revues*).

... La finesse et la douce ironie du comte de Sainte-Aulaire se retrouvent dans ce volume de Souvenirs et en rendent la lecture agréable et attachante...

Les Fiches du Mois.

... Tant de pénétration dans les vues politiques, des conceptions si larges et si humaines, rendent la personnalité du comte de Sainte-Aulaire vivante et proche de notre temps.

NOËLLE ROGER (*Journal de Genève*).

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **3** fr. **50**
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . **4** fr. **50**

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.

ois
0
»
»
0

les
ger
de

nie

ent

de

vue
ites

lui

0
0